

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Belgique artistique et littéraire*, tome 26 (n°76-78), Bruxelles, Janvier-Mars 1912.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Franz Mahutte. . . . .	<i>La Femme d'après les Écrivains belges</i> . . . . .	5
Paul Mélotte . . . . .	<i>La Lanterne Magique</i> . . . . .	19
Baron Ch. van Beneden.	<i>L'Ineptie Portugaise.</i> . . . .	33
Benoit Bouché . . . . .	<i>Sur la Vie des champs.</i> . . . .	41
Ernest de Lamine . . . . .	<i>Poèmes</i> . . . . .	55
F.-Charles Morisseaux . . . . .	<i>Le douzième provisoire</i> . . . . .	60
Les Livres belges, Paul André. . . . .		78 à 82
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	82
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	92
Ray Nyst . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	99
*** . . . . .	Memento des Salons. — Notes.	
*** . . . . .	Bibliographie.	
Jules de Hase . . . . .	Causerie financière.	

Illustrations de MM. Henry CASSIERS, Alfred DELAUNOIS,  
Walther HEIMIG, Victor UYTTERSCHAUT.

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger. fr. 1.50

DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28  
BRUXELLES

# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

---

**DIRECTEURS :**

**PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER**



## **CONDITIONS D'ABONNEMENT :**

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

**DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :**

**Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres**

**5, Rue DANTE**

*Malt Kneipp*

*Mélangé au*

*Café*





**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

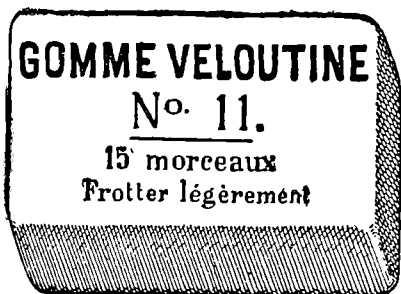
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

**79, Rue Joseph II, BRUXELLES**

---

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

*12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252*

Médailles aux expositions de BRUXELLÉS, PARIS, LIÉGE et BORDEAUX

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

**Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.**

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —  
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

---

## L'AGENDA DU P. L. M. 1912

L'Agenda P. L. M. de 1912 vient de paraître et nous pouvons lui prédire le même succès qu'à son devancier de 1911.

Luxeusement édité, ce volume de 300 pages contient un grand nombre de renseignements précieux pour les voyageurs et pour les touristes. Orné de 300 illustrations signées Willette, Léandre, Henriot, Capellio, et d'une fort jolie série de cartes postales détachables, il comprend en outre une partie littéraire tout à fait remarquable, composée d'articles et de nouvelles de Jean Aicard, René Bazin, Maurice Donnay, Henri Bordeaux, G. Casella, H. Kistemaekers, Frantz Reichel et Pierre Wolff.

Il est en vente au prix de 1 fr. 50 dans les bureaux de renseignements et dans les bibliothèques des principales gares de la Compagnie P. L. M., ainsi qu'au Bon Marché, au Louvre et au Printemps, à Paris, et aux Cordeliers, à Lyon.

On peut aussi le demander par lettre au service de la publicité P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, au prix de 2 francs (mandat-poste ou timbres) pour la France, et 2 fr. 45 (mandat-poste international) pour l'étranger.

# BULLETIN MENSUEL

## de l'Institut de Sociologie Solvay

### BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçu suivant un point de vue nouveau, le « Bulletin » renferme sous le titre d'*Archives sociologiques*, publiées par E. WAXWEILER, des articles originaux de nombreux collaborateurs. Ces articles sont présentés à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Economie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, dans chaque numéro, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent les noms de MM. ANSIAUX, Dr G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, Dr O. DE CROLY, J. DE DECKER, Dr J. DEMOOR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap<sup>nc</sup> FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

---

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

---

ÉDITEURS : **MISCH & THRON**, Bruxelles et Leipzig;  
**Marcel RIVIÈRE**, Paris.

AU NABAB  
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES  
FONDÉE EN 1864

---

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

---

### De Paris aux ports au delà de Suez ou à New-York OU VICE VERSA

Billets d'aller et retour Paris-Marseille ou vice versa  
1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, valables un an

délivrés conjointement avec les billets d'aller et retour de passage de ou pour MARSEILLE aux voyageurs partant de PARIS pour les ports au delà de SUEZ ou pour NEW-YORK, ou de ces ports pour Paris.

Prix : 1<sup>re</sup> classe : 144 fr. 80; 2<sup>e</sup> classe : 104 fr. 25; 3<sup>e</sup> classe : 67 fr. 95

(*via Dijon-Lyon, ou Nevers-Lyon ou Nevers-Clermont*)

Ces billets sont émis par la Compagnie des Messageries Maritimes, par les Chargeurs Réunis, ainsi que par la Compagnie Cyprien Fabre.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies. Trajet rapide de Paris à Marseille en 10 heures  $\frac{1}{2}$  par le train rapide « Côte d'Azur rapide » (1<sup>re</sup> classe).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

### Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 12 FRANCS PAR AN



# ALFRED MAERE & C<sup>ie</sup>

*Agence générale pour la BELGIQUE des*

**Automobiles COTTIN & DESGOUTTES**

DE LYON

---

Garage : 101, rue du Page, IXELLES

---

*Les Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon* sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

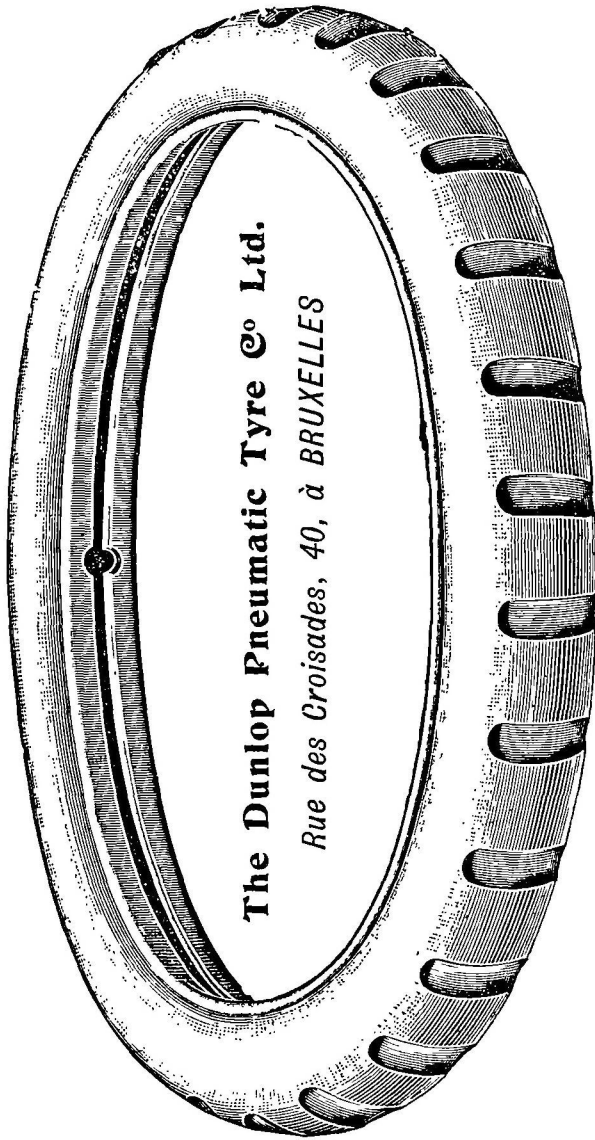
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la *Cottin et Desgouttes* prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

**10 chassis vendus en 1911**

**VOYEZ STAND 141**

**SALON 1912**



The Dunlop Pneumatic Tyre Co. Ltd.

*Rue des Croisades, 40, à BRUXELLES*

**Le Cannelé Dunlop**

**Voilà le rêve du chauffeur**

**LA BELGIQUE**  
**ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

---

**TOME VINGT-SIXIÈME**

**Janvier — Février — Mars 1912**

---



# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

TOME VINGT-SIXIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1912



BRUXELLES

*26-28, Rue des Minimes, 26-28*





# LA FEMME

## D'APRÈS LES

### ÉCRIVAINS BELGES (1)

---

Le parallèle est un genre aujourd'hui suranné, après une longue vogue. Les écrivains se plaisaient naguère à dérouler, à propos de sujets antithétiques ou connexes, la série des contrastes ou des similitudes ; ils comparaient Virgile et Théocrite, Alexandre et César, Malherbe et Regnier, Corneille et Racine, Turenne et Condé, Bossuet et Fénelon ; élargissant leur méthode, ils confrontaient entre eux les peuples, enfermaient en quelques pages les Grecs et les Romains, cadennaient des siècles dans la double boucle de leurs antithèses.

Cette manie est tombée ; elle ne subsiste que dans de lointains collèges où végètent, gardiens de la sainte routine, d'inauvivibles pédagogues ; le parallèle est mort, enterré, recouvert d'une terre épaisse ; et pourtant, par fatalité, il ressuscite devant nous au seuil de cette causerie ; il se dresse, il s'impose, il veut reflleurir pour indiquer les caractères différents de la femme belge, selon qu'elle est wallonne ou flamande.

La Belgique, liée longtemps aux destins d'autres peuples, servante, esclave, satellite ; la Belgique conquise, abandonnée, reprise, morcelée, exploitée, pillée, soumise à des jougs divers et toujours meurtrie par la botte et les éperons du vainqueur, maîtresse d'elle-même, en 1830 notamment, grâce au chevaleresque appui de la France, la Belgique indépendante et unie, ne constitue pas une unité ethnique : entre ses limites étroites, deux races se juxtaposent, tantôt soudées de sympathie réciproque, tantôt indifférentes ou hostiles.

(1) Conférence faite sous les auspices des « Amis de la Littérature ».

Un poète du terroir s'est écrié, en un distique devenu proverbial :

*Flamand, Wallon, sont des prénoms  
Belge est notre nom de famille.*

Parfait; mais il est des prénoms qui s'agglutinent malaisément ; il est des familles où la concorde se voile d'éclipses et, s'il en faut croire la tradition, Cain se comporta fort mal envers Abel, qui était son très proche parent. Et, sauf les exceptions assez nombreuses, les divergences de traditions et de races se vérifient chez la femme de Belgique, suivant qu'elle est originaire des Flandres ou de la Wallonie.

A l'ordinaire, la Flamande est de haute taille et de port majestueux ; le visage est reposé et calme ; l'élocution, douce, énonce à loisir les mots et les syllabes ; le regard, clair, se promène tranquillement à la ronde. La Flamande n'est pas prompte à se lier, à faire « de nouvelles connaissances » ; sans aller jusqu'à la raideur britannique, elle garde une prudente réserve ; son intelligence, très réelle, va lentement comme les flots de l'Escaut ; ses jugements sont empreints de sagesse ; les savants, entre autres Léon Vanderkindere, ont consigné qu'il y a chez elle prédominance du type blond, des yeux bleus ou céruléens.

Le plus souvent brune, vive, enjouée, la Wallonne s'exprime avec volubilité, dans un débordement de saillies et d'images ; elle entre en familiarité subite avec des personnes qui lui sont inconnues, parce que ces personnes lui plaisent, parce qu'elles lui reviennent ; elle rit, elle s'exclame, elle s'étonne, elle gesticule ; ses paroles courent devant sa réflexion, en une ribambelle sonore ; elle commence par jaser ; elle réfléchit ensuite ; et le contraste avec sa sœur flamande se continue et se consomme par l'habitus physique : la Wallonne, moins haute de taille, solide et sanguine, a les yeux bruns ou noirs.

Gardons-nous, bien entendu, de généraliser et n'imitons pas ce voyageur qui, apercevant par la portière du wagon deux femmes rousses causant, inscrivait sur son carnet : « Dans ce pays, toutes les

femmes sont rousses ». Ni toutes les Flamandes ne sont taciturnes, ni babillardes toutes les Wallonnes ; il y aurait puérilité à montrer celles-ci et celles-là en toute chose opposées et antipodiques ; mais la nature même, la tradition, une longue hérédité ont instauré et maintenu sur notre territoire des types étudiés, par le docteur Houzé, de façon minutieuse, et non moins différents du côté masculin que du côté féminin : le Flamand, blond, tête allongée, nez étroit, face haute ; le Wallon, brun, taille trapue, face courte, tête arrondie, nez large ; et à Mendonck, dans la Flandre orientale, où s'établirent jadis, et successivement, deux populations diverses, un type mixte, caractérisé par la taille élancée, la tête arrondie, les cheveux blonds, les yeux de couleur intermédiaire.

Mais rassurez-vous et n'allez pas, sur la foi de ce préambule, redouter une dissertation prétentieuse autour de la femme belge : j'entends ne pas sortir du cadre tracé à cette causerie et je veux causer avec vous de la femme, telle que l'ont vue QUELQUES-UNS de nos poètes et de nos prosateurs ; non pas tous les prosateurs, non pas tous les poètes ; car, à les parcourir tous, on laisserait votre patience ; je tiens donc à répéter : QUELQUES-UNS.

Eve fut, paraît-il, la première femme ; c'est à la chanson de cette femme, c'est à la Chanson d'Eve que Charles Van Lerberghe a consacré son œuvre maîtresse, dédiée à Emile Verhaeren :

*C'est le premier matin du monde.  
Comme une fleur confuse exhalée de la nuit  
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,  
Un jardin bleu s'épanouit.  
Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,  
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,  
Glissements d'ails,  
Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux.  
Murmure immense.  
Et qui pourtant est du silence.*

*Ouvrant à la clarté ses doux et vagues yeux,  
 La jeune et divine Eve  
 S'est éveillée de Dieu,  
 Et le monde à ses pieds s'étend comme un beau rêve.*

Van Lerberghe nous dit les premières paroles de l'Eve paradisiaque, nous la montre induite en tentation, puis commettant la faute ; après quoi, c'est la fin, c'est le crépuscule de la déesse :

*Avec l'âme des roses d'hier,  
 Lentement montent dans les airs,  
 Comme des ailes étendues,  
 Comme des pieds nus et très doux  
 Qui se séparent de la terre  
 Dans le grand silence à genoux.  
 L'âme chantante d'Eve expire  
 Elle s'éteint dans sa clarté ;  
 Elle retourne en un sourire  
 A l'univers qu'elle a chanté.  
 Elle redevient l'âme obscure  
 Qui rêve, la voix qui murmure  
 Le frisson des choses, le souffle flottant  
 Sur les eaux et sur les plaines,  
 Parmi les roses et dans l'haleine  
 Divine du printemps.  
 En de vagues accords où se mêlent  
 Des battements d'ailes  
 Des sons d'étoiles,  
 Des chutes de fleurs,  
 En l'universelle rumeur  
 Elle se fond, doucement et s'achève  
 La chanson d'Eve.*

Voilà, ce semble, la conception à la fois platonicienne, chrétienne et panthéiste de notre mère ancestrale.

De l'Eve d'aujourd'hui, — qui n'est pas l'« Eve future », de Villiers de l'Isle-Adam, — de la femme moderne, d'autres poètes nous tracent le portrait ou l'image. Et, parmi ces imagiers, parmi ces photographes, apparaît aussitôt Théodore Hannon. *Rimes de joie...* Le titre doit être entendu en un sens



ironique, comme faisaient les Anciens, qui accordaient aux Furies l'épithète de « Bienveillantes » ; la joie que célèbre Théodore Hannon est morbide, faisandée, désenchantée ; la femme qu'il dresse devant nous est une fleur vénéneuse, une « fleur du mal » eût dit Baudelaire ; c'est l'être de luxe, de volupté, de perversité :

*La femme est un riche encensoir  
Aux multiples encens qui fument  
Doucement quand tombe le soir  
Dans les alcôves qu'ils parfument.*

*O soirs intimes de décembre ?  
L'un de ces soirs, soir rouge et noir  
Sur ton beau corps aux pâleurs d'ambre  
Tu mis ta fourrure, — en peignoir.  
La fourrure massive et lourde,  
La fourrure aux subtils relents,  
Estompa de sa ligne sourde  
Ta ligne aux accents turbulents.  
Pour ta chair blanche et délicate,  
La sauvagerie pelisse avait  
Des étreintes douces de chatte  
Et des caresses de duvet.*

Parfois, il arrive à Théodore Hannon d'avoir du sentiment, à condition que ce *sentiment* coïncide avec des *sensations* ; ainsi, non sans mélancolie charnelle, il nous parle de Jane, bien différente de cette Jeanne à qui, vers 1885, Jules Destrée envoyait des lettres si jolies.

*Jane est vannée, — et l'est superlativement !  
Son épiderme ambré que les nuits ravagèrent  
Garde un subtil arôme où les sens s'exagèrent,  
Où le clairon des nerfs geint maladivement.  
Jane est vannée, — et l'est superlativement !  
Sur son clavier de nerfs aux notes détraquées  
Pleure le lamento des cœurs ivres d'ennui !  
Pourtant le hallali des extases traquées  
Se sonne allègrement aux belliqueuses nuits  
Sur son clavier de nerfs aux notes détraquées*

*Mais son amour est doux comme un soleil couché!  
Pour qui sait la comprendre, en ma Jane est caché  
Ce charme douloureux (méconnu du profane)  
Du parfum qui s'évente et de la fleur qui fane,  
Car son amour est doux comme un soleil couché.*

A certains égards, Ivan Gilkin s'apparente à Théodore Hannon, en ceci surtout que, au sens vrai des mots, il n'aime pas la femme; Hannon, — littéralement, bien entendu — la dédaigne et, tout au plus, consent à la considérer comme une poupée périlleusement agréable; poussant à l'extrême, Ivan Gilkin est misogyne et le montre apertement en un sonnet : *Femina*.

*Toujours sorcière, ô femme, et rusée à l'appât  
Des seins frais et des yeux attirants comme un phare  
Princesse que nul viol inédit n'effare  
Courtisane fardant d'amour sa grasse peau*

*Sous le brocart du luxe ou l'ignoble oripeau  
Ta chair terrible change en animaux immondes  
Jusqu'aux enfants divins qu'espèrent les vieux mondes  
Et les mêle en riant aux porcs de ton troupeau.*

*Que t'importe qu'ils aient sucé la mandragore,  
Si leurs yeux méprisants ne proclament encore  
Qu'ils ont lu dans tes yeux ta bestialité?*

*Qui ne démasque en Toi la brute redoutable  
Tendant un groin goulu vers sa virilité  
Ira manger (Circé!) la fange en ton étable.*

Ivan Gilkin nous a prévenus loyalement de sa « manière » :

*Sculpteur bizarre qui dédaigne  
La Cire, le Marbre et l'Airain,  
Au fond de l'atelier chagrin  
Je pétris de la chair qui saigne.*

Ne croyez pas trop à la misogynie de ce boucher sanglant. Ivan Gilkin est un dépeceur à qui, parfois, son couteau matérialiste apporte de la répugnance;

alors il se détourne de son étal, jette son tablier et s'exprime comme il suit :

*A quoi bon ces regards, ces baisers, ces caresses?  
Je t'aime par douleur, tu m'aimes par ennui.  
Nous ne fûmes jamais plus tristes qu'aujourd'hui  
Et nous pleurons tous deux nos menteuses ivresses.*

*N'espère plus trouver, ô reine des maîtresses,  
Les beaux jours qui, pour nous, jamais, hélas ! n'ont  
Le désir, l'espérance et la foi, tout a fui [lui.  
Et rien ne répond plus au cri de nos détresses.*

*Mes yeux désespérés rencontrent dans tes yeux  
Le même désespoir et ton cœur anxieux  
Trouve une angoisse égale au fond de ma poitrine.*

*Qu'avons-nous à nous dire? Et comment transformer  
En un palais nouveau notre amour en ruine?  
Nous nous connaissons trop pour pouvoir nous aimer.*

Vous aurez goûté la profondeur de ces vers, leur cadence précise, leur sobriété qui dédaigne le panache des adjectifs ; quant au vers terminal : « *Nous nous connaissons trop pour pouvoir nous aimer* », il n'aurait pas été désavoué par un Sully-Prudhomme.

Passer de Gilkin et de Hannon à Adolphe Hardy, c'est passer d'une chambre saturée de parfums artificiels au grand air salubre de la campagne. Il n'est pas, chez nous, de poète plus rural qu'Adolphe Hardy, plus sain, plus ingénu et, à la fois, plus précis et plus net en ses paysages. Vous le jugerez immédiatement par l'un des tournants de sa *Route enchantée* :

*Tout à l'heure, à travers la porte à claire-voie,  
Je la vis remonter le sentier qui côtoie  
Le vieux mur tapissé de grivoisiers grimpants,  
Où flottaient dans l'air bleu les senteurs capiteuses  
Des fins œillets musqués, des juliennes laiteuses,  
Des humbles résédas et des pavots pimpants.  
Sous le ciel aux tons chauds de turquoise et d'agate,  
C'était bon de la voir, gracile et délicate,*

*En taille de batiste ondoyant sur la peau,  
Faisant sur le gravier gazouiller sa bottine,  
Une ombrelle fermée en sa main longue et fine  
Et des bluets sur son chapeau.*

*Tout à coup, je la vis, d'un bras nerveux et frêle  
Allonger le pommeau doré de son ombrelle  
Vers le plus lourd trochet de l'un des griottiers,  
Courber, en l'abaissant, un feston de ramure  
Et happer de la bouche une cerise mûre  
En se cambrant un peu sur la pointe des pieds.  
Si bien qu'en savourant ce coin de scène exquise,  
Je me suis demandé quelle était la cerise  
De sa bouche arrondie ou du beau fruit soyeux,  
Et si les vrais bluets luisant sur la muraille  
Étaient ceux qui tremblaient à son chapeau de paille  
Ou ceux qui riaient dans ses yeux.*

Maurice Maeterlinck — je ne dis pas le Maeterlinck de *Monna Vanna* — je dis le Maeterlinck jeune, dont Gérard Harry, en une étude compendieuse et compréhensive, traça l'évolution, connu également la crise pessimiste et, dans *Les Serres Chaudes*, avouait ainsi ses *Désirs d'hiver* :

*Je pleure les lèvres fanées  
Où les baisers ne sont pas nés,  
Et les désirs abandonnés  
Sous les tristesses moissonnées.  
Toujours la pluie à l'horizon!  
Toujours la neige sur les grèves!  
Tandis qu'au seuil clos de nos rêves  
Des loups couchés sur le gazon  
Observent en mon âme lasse  
Les yeux ternis dans le passé  
Tout le sang autrefois versé  
Des agneaux mourant sur la glace.  
Seule la lune éclaire enfin  
De sa tristesse monotone  
Où gèle l'herbe de l'automne,  
Mes désirs malades de faim.*

Nos poètes, comme les autres, comme presque

tous les autres des divers pays, sont, sur le chapitre de la femme, imprécis ou généralisateurs ; ils l'exaltent ou la vilipendent ; ils la situent dans les nuages (position difficile), ou la prosternent dans la boue (position humiliante) ; selon les caprices de leur humeur, selon les modalités de leur bonheur ou de leur rancune, ils accordent à leur héroïne des vertus ou des vices d'autant plus exorbitants que, parfois, leur héroïne n'exista jamais ; poètes et peintres, comme disait Horace, il y a quelques siècles, sont autorisés aux mêmes audaces ; ils obéissent à leur génie, — même s'ils n'en ont pas. Mais tel d'entre eux, le plus illustre, ne rougit point de confesser que son héroïne est « celle qui vit à ses côtés ! » qui est sa femme.

A propos des *Villes tentaculaires* d'Emile Verhaeren, un critique réputé pour sa pénétration et sa loyauté, M. Remy de Gourmont, écrivait : « Cette poésie manque d'intimité et on n'emportera pas les livres de M. Verhaeren pour les lire à la campagne parmi les premiers lilas fleuris. Elle ne consolera nulle âme blessée de ses douleurs secrètes. Cependant, elle peut donner aux jeunes gens épris de rêves sociaux la sensation que leurs idées ont trouvé un prophète. »

Cette intimité totale, chaude de tendresse légitime, s'épanouit dans *Les Heures Claires* et *Les Heures d'après-midi* :

*Viens lentement t'asseoir  
Près du parterre dont le soir  
Ferme les fleurs de tranquille lumière,  
Laisse filtrer la grande nuit en toi :  
Nous sommes trop heureux pour que sa mer d'effroi  
    Trouble notre prière.  
Là-haut, le pur cristal des étoiles s'éclaire :  
Voici le firmament plus net et translucide  
Qu'un étang bleu ou qu'un vitrail d'abside ;  
Et puis voici le ciel qui regarde à travers.*

Et ceci, où se marque la persévérance de la pas-



sion, ceci que l'on dirait empreint de la virile mélancolie d'un Ronsard :

*L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,  
Poser ses mains sur le front nu de notre amour,  
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé  
Et, dans le beau jardin que Juillet a ridé.  
Les fleurs, les bosquets et les feuilles vivantes  
Ont laissé choir un peu de leur force fervente  
Sur l'étang pâle et sur les chemins doux.  
Parfois le soleil marque, âpre et jaloux,  
Une ombre dure, autour de sa lumière.  
Pourtant, voici toujours les floraisons trémières  
Qui persistent à se darder vers leur splendeur,  
Et les saisons ont beau peser sur notre vie  
Toutes les racines de nos deux cœurs  
Plus que jamais plongent inassouviées,  
Et se crispent et s'enfoncent dans le bonheur.  
Oh, ces heures d'après-midi ceintes de roses  
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent,  
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi !  
Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi,  
Heureux et clairs encor, après combien d'années ?*

Telles sont les conceptions que se sont faites de la femme *quelques-uns* de nos poètes ; elles sont divergentes et, chez les prosateurs, apparaissent aussi les divergences et les variétés d'aspects.

Aux dames tout honneur et surtout à celle qui, depuis trente ans, travaille sans répit ni défaillance, par les livres et par la presse. Marguerite Van de Wiele, et ceci est une originalité déjà, n'est pas féministe, au sens tapageur de cette épithète galvaudée ; elle tient que la femme, loin de se masculiniser en propos, en revendications, en costumes, doit garder ses fonctions et son charme essentiels ; ce qu'elle pense, elle le dit, et cette franchise la distingue aussi de nombre de confrères masculins qui manient la plume ou se figurent qu'ils savent la manier. Auguste Vierset a noté ceci, qui est la vérité même : « Marguerite Van de Wiele est de cette race d'écri-

vains dont l'œuvre reflète intensément la personnalité intellectuelle et morale. L'étude de ses romans et de ses nouvelles, de ses travaux d'art et de ses chroniques équivaut à l'histoire d'une âme d'autodidacte pendant le dernier quart de siècle. »

Comment Van de Wiele a compris la femme, je désire le montrer cursivement par l'indication de deux de ses œuvres très dissemblables encore que voisines en le décor belge où elles se meuvent : *L'Insurgée* et *Maison flamande*.

Myrrha Naphtali est presque féministe en son insurrection perpétuelle. Cette israélite venue de l'Orient est aussi pourvue de richesse qu'indigente en matière d'éducation ; son père, financier doré sur tranche et peu regardant à la dispersion de ses écus, approuve, en haussant les épaules, les caprices de sa fille. Myrrha, au fort de ses fantaisies et de ses excen- tricités, est restée droite et sa fierté native se rebiffe au moindre incident qui la froisse ; c'est une per- sonne à la fois inconvenante et séduisante. Elle s'éprend d'un bellâtre que ses parchemins nobiliaires n'ont doté d'aucune qualité personnelle ; elle rompt avec lui, dès le premier soupçon d'injurieuse jalousie que le noble imbécile se permet d'articuler à son égard. Elle a ses vertus en contre-valeur de ses défauts et si, par instants, elle nous horripile, son image ne s'installe pas moins en notre souvenir avec un incontestable agrément exotique.

Rien de moins exotique, rien de plus flamand que la Fanny Vanlaere de *Maison flamande*. La scène est à Bruges, la cité aux canaux nostalgiques, dont Marguerite Van de Wiele, longtemps avant Georges Rodenbach, a dit la calme tristesse infinie. Fanny Vanlaere est marquée d'une tare indélébile : c'est la fille naturelle d'un homme qui est mort au bagne ; rien que cela... Aussi, lorsque le fils du président du tribunal, Charles Lehardy, s'est épris de Fanny et que le magistrat éminent demande aux Vanlaere, pour son fils, la main de leur petite-fille, ils lui découvrent la tache originelle. Le président, stupéfait et ankylosé dans les préjugés bourgeois, enjoint à Charles d'oublier Fanny. Charles, sans oublier, la

considère, peu à peu, sous un aspect différent, celui de l'enfant illégitime plutôt que de la fiancée respectée, tout ensemble et chérie. Il part avec elle pour Paris, puis, progressivement, s'en détache et, après la venue d'un fils, l'abandonne à son destin, et Fanny, sous la garde de la servante qui l'éleva, revient à Bruges, dans la maison familiale où M<sup>me</sup> Vanlaere, racripotée en sa rancune, ne daigne pas s'occuper d'elle et la remet aux soins de la domesticité.

« Ces deux femmes vécurent là, au fond de leur triste maison, enfermée chacune dans sa douleur particulière, sans se parler, sans même se voir, ayant choisi, d'un accord tacite, pour se promener au jardin, des heures différentes, afin de ne se rencontrer jamais. L'aïeule demeura inexorable, raidie dans son indifférence glacée. Des années passèrent; la situation ne changea point. M<sup>me</sup> Vanlaere prenait de l'âge; elle s'éteignit paisiblement, sans secousse, gardant son cruel sourire doux aux lèvres.

» Fanny héritait. Elle se trouva à la tête d'une grosse fortune que vint bientôt doubler la succession d'une parente qui l'instituait sa légataire universelle; la ville organisa un siège en règle autour de ce patrimoine, un des plus beaux de la province: M<sup>lle</sup> Vanlaere était plusieurs fois millionnaire. D'abord, son notaire, puis son confesseur et jusqu'à sa vieille servante, lui proposèrent des mariages: « On eût passé » sur tout, on eût tout oublié; les plus grandes » familles briguaient son alliance. »

» Elle refusa; elle déclara nettement qu'elle ne se marierait jamais. Elle ne sortait plus que pour aller à l'église ou faire ses charités. Elle avait vieilli tout d'un coup; elle était devenue d'une dévotion étroite et intolérante. Son caractère s'était transformé; quelque chose du mysticisme têtue de sa grand-mère la gagnait, en même temps qu'une misanthropie noire.

» La porte de la maison s'était refermée sur elle brutalement, broyant son âme. »

Entrer dans l'œuvre de Camille Lemonnier, c'est pénétrer en une forêt immensément feuillue et impo-

sante; pour la parcourir en ses allées baignées d'air large comme en ses réduits obscurs, vous n'avez qu'à vous laisser conduire au guide précis, au sylvain affectueux qu'est Maurice des Ombiaux. Maurice des Ombiaux en a tracé la géométrie et marqué la magnificence, encore que cette forêt exagère parfois et se hausse et se boursoufle avec trop d'*imbrications* et de *rutilements*. Dans la forêt de Camille Lemonnier, des dames se promènent, ou de simples femmes, car une femme qui a des écus devient une dame, comme un juif qui a le million, ou plusieurs, conquiert la dignité d'israélite : il y a Cordula, qui fut si bénigne au *Petit Homme de Dieu*; il y a Mamie, qui sacrifie le meilleur de ses années à sa famille éparse dans le vent des moulins; il y a Madame Charvet, en peine de sa faute; il y a Madame Lupar qui sait que, si son mari est un modeste employé, elle peut quand même, par l'éparpillement de ses charmes, dorer la misère du ménage et se conquérir des toilettes; et il y a, dans la forêt de Camille Lemonnier, bien d'autres femmes et bien d'autres dames.

Mais celle qu'il a étudiée, caressée, exprimée avec la sympathie la plus pénétrante, c'est la maman qui, dans *L'Arche*, a rédigé le memorandum des luttes de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant menées par elle pour la garde et la conservation du foyer familial. Lemonnier s'est expliqué là-dessus dans *L'Art Moderne* : « En écrivant *L'Arche*, j'ai pensé à la femme, aux enfants, aux autres, aux miens. C'est, dans ma pensée, le livre de la famille, des vieilles sous la lampe. » « Pourquoi n'écrieriez-vous pas un livre pour les jeunes filles, vous qui en écrivîtes plusieurs pour les enfants? » me demandait un jour une dame. Et je répondis : « Parce qu'alors je n'avais encore que des enfants, mais quand mes filles seront devenues des jeunes filles j'écrirai ce livre-là pour elles et toutes les jeunes filles. » Et voilà le livre fait, de toute la pureté, de toute la tendresse de mon cœur et de mon esprit. C'est le premier dans un ordre d'études et de sentiments où je n'entrerai définitivement qu'un peu plus tard, quand j'aurai épuisé le

mal qui est autour de moi et que je sens peut-être en moi-même. »

*L'Arche* est bien ce que Lemonnier voulait : le poème, sans phrases, de la vaillance féminine, la narration, sans aucune sensiblerie, des efforts d'une mère pour édifier à nouveau, et reconstituer en son ensemble la maison écroulée; *L'Arche*, c'est l'épopée d'une bourgeoise luttant une lutte acharnée contre la méchancheté redoublée des circonstances et des hommes.

(*A suivre.*)

FRANZ MAHUTTE.

---

## LA LANTERNE MAGIQUE

---

— Papa, Papa ! j'ai mis un ruban au cou du chat... viens voir ; c'est si drôle !

La voix claironnante et joyeuse montait dans l'escalier, frappait les murs, ricochait aux paliers. Cette voix, un solide bonhomme de six ans la portait de l'office au second étage. Il la portait sans retenue, débraillé, malpropre et tout rouge. Et le son, à mesure qu'il gagnait le haut de l'immeuble, s'étendait bruyant et cruel.

Cruel ?... Sur le palier une porte s'entre-bâilla. Un visage meurtri de pâleur s'inscrivit dans l'ouverture, tandis qu'une moitié de moustache tombante égratignait le chambranle :

— Jean, tais-toi ! Je veux... Je t'en supplie, tais-toi ! Ton frère est très malade... beaucoup plus malade. Il brûle fort !

— Est-ce qu'il ne joue pas encore, papa ?

— Je ne sais pas... Va au jardin ; je t'appellerai quand Toto te réclamera.

— Oui, mais... le chat ?

— Chut ! Si tu es bien sage tu auras un gros morceau de tarte pour goûter.

— J'en donnerai un morceau à Capon ?

— Oui, oui... j'irai voir tout à l'heure. Descends vite... M. le docteur est dans la chambre.

— Ah ! M. le docteur est encore venu ?

Jean aurait tant voulu le voir ! Dire qu'à trois mètres de lui, derrière une porte, une grande barbe grise frôlait le petit frère et que des yeux doux, si doux le regardaient. Ah ! on ne se préoccupait guère de Jean. . Quel dommage qu'il ne fût pas malade, un tout petit peu malade... Oh ! pas comme Victor, bien sûr, que l'on enveloppait de linges mouillés ! Non — mais un petit bobo qui eût nécessité tout de même les soins du bon M. Thoran et l'emploi de pastilles sucrées. Et puis Jean n'aurait pas été fâché de voir « comment c'est quand on est

plus malade et qu'on brûle très fort »... Il devait avoir bien mal, le fréro.

Sur la dernière marche de l'escalier, il hésitait... Mais le regard à la fois impératif et suppliant de son père le gêna. Il devint très rouge, puis très pâle, se retourna et, le buste incliné sur la rampe, descendit lentement, lentement en murmurant :

— Dis à M. le docteur qu'il vienne au jardin quand il aura fini. .

La porte refermée, le père — Louis Ramay — se dirigea vers la chambre voisine où sa femme et le docteur, tous deux appuyés au petit lit, suivaient anxieusement les progrès de la fièvre. Le petit Victor avait gagné une mauvaise grippe huit jours plus tôt, et ses quatre ans menaçaient de ne point résister à la pneumonie envahissante.

Une tiédeur insolite voilait toutes choses. On n'entendait que le souffle oppressé de l'enfant, les sanglots de la mère et le tic tac de la pendule. Les dévouements réunis ne permettaient plus d'espérer qu'une entrave utile vint brider l'ampleur sournoise de la fièvre.

Sur l'édredon, des morceaux de soleil printanier s'épalaient à côté de pantins et de poupées; les regards mornes s'y posaient comme des lumières mortes.

Le petit avait dit : « Maman » tout à l'heure et, soudain, les haleines s'étaient rapprochées, questionneuses. On aurait tant voulu qu'il exprimât un désir. Mais sa tête soulevée un instant retombait indifférente, tandis que les yeux des parents harcelaient le docteur impassible pour lui arracher quelque explication dont on eût pu s'oindre l'âme comme d'un baume.

Entre deux quintes, la mère, hâve et fourbue, rangeait les ingrédients, machinalement. Ce n'était plus de soupirs extasiés que vibrait la pièce qui fut, dès le mariage, le nid d'amour des époux, mais bien de râles térébrants. Un christ de cuivre, au-dessus du lit, décorait la muraille en place d'une vue de Suisse, souvenir du voyage de nocé. Superstitieuse, la femme avait cru qu'il importait, par pudeur, d'effacer toute

trace de bonheur et d'y substituer un timide parfum de recueillement. Dans un coin de la chambre, une table de toilette dressait ses planchettes sur quoi les flacons blancs alignés paraissaient des réservoirs de clarté. Le marbre était vierge de tous colifichets : les parures féminines, bousculées, avaient fui devant les quelques livres et feuillets sévères que le père avait posés là, à tout hasard, pour occuper les nuits d'insomnie. Obéissait-il, lui aussi, à un désir de purification, en offrant à son fils un semblant d'énergie, au seuil de la douleur ?

Et parce que, tout à coup, le docteur venait de froncer les sourcils et de désapprouver à voix haute la liberté qu'on avait donnée à l'aîné de troubler inconsciemment le silence nécessaire, les époux s'affolèrent. Maintenant que Jean était au jardin, le mot « silence » prononcé tombait dans le silence comme un glas.

— Cela va-t-il moins bien, docteur ? Je vous en supplie...

— Mon Dieu... Etat stationnaire... La fièvre toujours...

— Et pourtant, c'est le neuvième jour, haleta le père.

— Oui, c'est le neuvième jour...

Et les paroles, courtes, hachées, tombaient par intermittence sur les draps froissés pour ricocher jusqu'aux visages anxieusement penchés.

— Je reviendrai le soir, fit le docteur en mordillant sa moustache.

Il voilait son émotion comme il pouvait, le brave homme : Ce n'était pas si simple d'aider à mourir sans souffrance un enfant dont on avait, quatre ans plus tôt, facilité la venue au jour.

Alors que, maladroitement, il se saisissait de son chapeau abandonné sur un meuble, une crispation tendit les traits du malade. Tel un feu dans de la pluie, l'œil brilla. Une tache noire apparut aux commissures des lèvres qui palpitérent comme la gorge d'un oiseau blessé.

— On dirait qu'il demande quelque chose, s'écria la mère.



Tous les regards interrogèrent anxieusement le visage torturé. Le père colla son oreille aux lèvres de l'enfant :

— Que veux-tu, mon petit?... Dis à papa.

De la bouche assoiffée d'air du moribond, un mot sortit avec effort, comme la dernière goutte d'un vase trop profond, goutte lumineuse quand même et inattendue :

— Joujoux!

— Jouer! Il veut jouer! Oh! docteur, entendez-vous? Mais il va mieux, s'exclama la mère.

Et les mains fureteuses empoignaient le polichinelle multicolore, la boîte de soldats de plomb et les petits tonneaux qui gisaient dans la chambre, à côté des ballons d'oxygène. L'enfant paraissait porter beaucoup d'intérêt à cette manœuvre. Pourtant, lorsque le monticule mouvant d'oripeaux éclatants, de caoutchoucs, de métaux colorés se dressa sur le lit, ses yeux se voilèrent de tristesse extrême et ses mains moites tentèrent d'écarter ce qui pesait sur ses jambes. A coup sûr on avait mal interprété sa pensée. Et comme il n'avait pas de mots à sa disposition, il traduisit, comme il put, son désir par le geste : Ses prunelles anxieuses pointèrent vers le plafond pour venir poser aussitôt leur éclat à hauteur de la tablette de la cheminée, en suivant la moulure dorée du miroir. Quel rêve habitait, à ce moment, sa petite âme et vers quelle jouissance immédiate et suprême son instinct tendait-il? Le destin, qui vouait au retour dans le néant cette chair palpitante, avait la cruauté d'être coquet et de se faire prier avant que de se livrer...

La pendule sonna quatre heures. La mère sursauta comme réveillée d'une communication secrète qu'elle essayait d'ébaucher avec son fils. Ah! c'est qu'il n'était plus vivace le fluide qui avait étroitement rivé ces deux êtres l'un à l'autre lorsque le sang de la femme abreuvait le cœur de l'enfant! Pourquoi donc les chairs ne se comprenaient-elles plus?

Et le désespoir qui tue toute action ne vint pas, cependant. Puisque, par la voie du silence,

M<sup>me</sup> Ramay n'aboutissait à aucun résultat, elle en viendrait aux paroles :

— Avec quoi veux-tu jouer, mon chéri? Une grande poupée comme celle de ta cousine te plairait-elle?... Tu ne réponds pas... Ah! non, pas de poupée, sans doute. Tu es un grand garçon... Et un train, avec une gare?... Mon Dieu... Si je demandais un jouet à Jean?

Ici, l'enfant s'anima tout à coup. L'idée se précisa. C'est à son frère qu'il pensait — avec qui il voulait jouer.

— Faut-il appeler Jean, fit la mère?

Le regard du malade se reporta vers la cheminée, face au lit, et délimita de nouveau le cadre rectangulaire du miroir.

— Maisons... fleurs... Jean, joujoux.

— Serait-ce un tableau qu'il veut voir? insinua le docteur.

L'enfant continuait :

— Beau... parti... oh! encore — Voilà! — Parti...

Le père bondissant soudain du fauteuil où il s'était laissé choir s'écria presque joyeux :

— C'est la lanterne magique qu'il demande. Il veut une représentation de vues fondantes... Elle est à la cave, n'est-ce pas, la lanterne?... Jean pourra l'installer rapidement...

Et les parents se précipitaient vers l'escalier. Le docteur les arrêta :

— Non, restez ici, fit-il. Je vais envoyer le petit avec la lanterne... Mais du calme surtout!... je reviendrai.

— Le soir, docteur?

— A la soirée, répondit-il après avoir regardé l'enfant presque inerte, à présent — Dans deux heures... Inutile de me faire appeler. Je suis à deux pas, au 29 de la rue... De longs soins à donner...

Et en descendant, il griffonna sur un feuillet : *Huile camphrée*, puis porta lui-même cette ordonnance au pharmacien qui demeurait en face.

Il vint simultanément à l'esprit du père et de la mère que l'enfant n'était sans doute pas perdu, puis-

que le docteur s'absentait. Chastement ils s'étreignirent dans de l'espoir et leurs lèvres eurent la palpitation lente de l'apaisement au sortir de la tourmente. Tout au moins une volonté sauvage leur commandait l'illusion; ils seraient assez forts pour accomplir les désirs si laborieusement exprimés par le petit.

Avec silence et promptitude, les objets encombrants furent rangés dans les coins de la chambre. Ainsi, apparut, libéré, un rectangle de linoleum dont les fleurs flétries portaient tout le poids de multiples empreintes. D'une armoire fleurant la lavande fut extrait le plus grand des draps de lit que les époux en grande hâte fixèrent à la porte séparative des deux pièces. En face, dans le trumeau, on poussa une table de toilette qui allait servir de support à la lanterne magique. De la sorte, l'enfant, légèrement incliné sur la droite, assisterait bientôt à un spectacle complet comme Jean savait en organiser. Notez bien que le jeune entrepreneur de représentations se faisait grassement payer : Dix centimes par personne. A l'ordinaire, quand la maman ne payait pas pour Victor, Jean, par quelque manigance de son invention, arrivait bien à empêcher son frère de voir les tableaux lumineux. Ah ! le petit bandit ! Les parents, à se souvenir ensemble de ses taquineries, sourirent dans leur hâte, car ils venaient d'apercevoir en imagination des boucles blondes qui, imprudemment avancées dans le rais de la lanterne, masquaient les clichés de larges taches noires...

Tout était prêt. La bonne, à ce moment, apportait le bidon de pétrole grâce à quoi la lampe allait vivre. Ce bon M. Thoran avait pensé à tout, décidément.

— Marie, le petit va mieux, fit la mère, ... du moins je le crois, puisqu'il peut jouer. Vite, la lanterne maintenant. L'avez-vous donnée à Jean?

— Oui, Madame, mais le gamin parle avec le Docteur...

— Comment, il est toujours en bas, le Docteur?

— Oh ! il n'est sorti qu'un instant, Il vient de rentrer.

— Ah!...

— Jean ne veut pas que son frère touche à la lanterne... Victor est malade, a-t-il dit, et maman lui laissera tout faire... J'ai si peur qu'il ne monte pas.

— Allez vite... Mon Dieu... Personne ne touchera à la lanterne. Je payerai prix double pour la représentation... Mais courez donc!

... Pourquoi le docteur est-il revenu?

L'annonce d'une plantureuse recette, bien plus, semble-t-il, que les exhortations amicales de M. Thoran et les gronderies de la vieille Marie, avaient enfin décidé Jean à faire, muni de sa lanterne, l'ascension des deux étages. Pourtant, son cœur aurait eu le pas sur sa poche s'il avait, un seul instant, vu sa mère en larmes. La douleur expliquée n'a pas de prise sur l'âge tendre et la piété filiale n'englobe l'amour fraternel par surcroît qu'à la condition d'être directement sollicitée. Victor ne pouvait acquérir de la valeur aux yeux de Jean qu'à travers la maman, cette admirable médiatrice. Ainsi est faite l'âme des petits garçons, qu'elle n'ose pas penser toute seule aux choses du cœur. C'est leur pudeur à eux, les gosses!

Cependant Jean, péniblement, allait atteindre le palier.

Ses bras suffisaient à peine à maintenir les carcasses rouges des deux lanternes qu'une charnière réunissait ou désunissait selon qu'il fallait ou non concentrer les foyers. Les petites cheminées de tôle noire, festonnée de cuivre, égratignaient Jean au menton, si bien que, pour s'en préserver, il était forcé de rejeter la tête en arrière. En toute autre occasion, il eût infiniment goûté le petit air de bravade que cette attitude lui donnait; mais, en l'occurrence, le soin qu'il mettait à ne pas s'affaler avec son précieux fardeau excluait toute jouissance immédiate. Jean, pourtant, n'avait pas voulu qu'on l'aidât. Tout au plus avait-il autorisé la bonne à le suivre avec les clichés. Un troisième personnage imposait sa présence : le chat, quêtant toujours la nourriture promise, frottait son échine à chaque marche. On n'avan-

çait pas assez vite à son gré ; il batifolait en route.

La petite caravane reçut un bienveillant accueil. Fébriles, le père et la mère terminèrent en hâte les apprêts du théâtre improvisé.

On alluma les lampes qui projetèrent sur la toile deux ronds blafards à cause de la lumière solaire mal contenue par les stores. En appliquant des couvertures aux châssis des fenêtres, on apaisa suffisamment l'hostilité des clartés. Le soleil renonça à passer, puisque décidément on ne le voulait pas. Jean, promptement, avait empilé les clichés sur la table et disposait deux de ceux-ci dans les rainures des lanternes.

— Mesdames, Messieurs, faites bien attention, je commence par des vues de Suisse

Les spectateurs se groupèrent à la tête du lit en recommandant à Jean de supprimer le boniment et de procéder en silence à la manipulation des verres coloriés. Le gamin eut bien envie de se récrier, mais, devant le regard implorant de sa mère, il baissa la tête et promit d'être obéissant pour ne pas faire de mal au petit frère.

Tout en soupesant d'une main l'argent recueilli, de l'autre il saisit la manette commandant l'œil de chat de la première lanterne et découvrit à la vue de tous un invraisemblable lac des Quatre-Cantons, à Lucerne, où le bleu irréel de l'eau éclaboussait les frondaisons criardes de la rive, voire même, au second plan, les hôtels rutilants dont la ligne de blancheur guidait le regard jusqu'aux cimes neigeuses de l'horizon. A tout prendre, il ne fallait retenir de ce tableau qu'une symphonie chaotique de vibrations plus ou moins nombreuses et rapides qui suffisaient d'ailleurs à éclairer joyeusement la chambre où le malade happait, avec délice, les couleurs indiscretes.

— Comme c'est beau, mon petit ! fit la mère en se penchant sur Victor. N'est-ce pas, c'est beau ? Jean est bien gentil d'amuser mon chéri...

Une atroce quinte de toux — la dernière — trahit le plaisir du moribond. Seules, les angoisses, à présent, le tiraient d'une indolente rêverie. L'enfant n'avait plus la faculté de manifester ses impressions

par des rires ou par des larmes. La fièvre avait atteint le *summum*. Qu'allait-il se passer d'horrible ?

Jean, inconscient du danger planant, avait profité de l'effroi nouveau qui décomposait le visage de ses parents pour tripoter les lampes, modifier la mise au point des projections et arrêter le programme complet de la représentation qu'il n'avait pas eu le temps de préparer. Et, le dos à la toile afin d'examiner curieusement le silence qui pesait à ses côtés, il venait d'avancer la main pour substituer au panorama de Lucerne une vue de la Jungfrau, à Interlaken, qu'il croyait bien avoir glissée dans la deuxième lanterne...

Mais il eut soudain l'intuition qu'une heure grave allait sonner. Là-bas, dans le lit, le petit corps palpitant s'immobilisa soudain. La fièvre tentaculaire parut tout à coup absorbée par quelque personnage invisible, aux prévenances équivoques. Et bien qu'à première vue ce calme dût reconforter les assistants, un souffle de terreur étrange gonfla le sein de la mère :

— Pourquoi ne bouge-t-il plus ? dit-elle... Il s'est endormi, sans doute..

Personne ne répondit, mais Jean estima, lui, que le petit frère trouvait trop longs les intervalles entre les vues, et qu'il boudait...

— Attends... tu vas voir... Mesdames, Messieurs, autre tableau...

La Suisse... autre part.

On ne l'entendit pas.

S'étant enfin débarrassé de ses sous, il étreignit, des doigts, les yeux de chat et, simultanément, ferma l'un, tandis qu'il ouvrait l'autre en s'efforçant de combiner ces mouvements connexes de telle sorte qu'ils prissent fin exactement au même instant. Dans le rond lumineux, les premières couleurs fondaient, s'évanouissaient pendant que d'autres venaient les remplacer.

Mais le moribond n'avait plus ni la force ni la volonté de se soulever. Impassible et lointain, il offrait la lumière morte et l'iris immobile de ses yeux à l'autre lumière qu'il aimait tant parce qu'elle

portait des images en elle, des images belles et amies comme des tendresses maternelles.

Et les parents ne regardaient plus que les clartés mortes des yeux!

Jean s'était retourné vers la toile pour apprécier le fruit de son travail :

— Oh! je me suis trompé, cria-t-il... regarde maman... c'est *la biche mourante!*

Dans la précipitation des apprêts l'enfant avait bouleversé deux boîtes de clichés, et le classement, hâtivement bâclé, ne s'était pas opéré sans quelque confusion.

— Je ne l'ai pas fait exprès, tu sais... C'est pourtant beau, la...

— Tais-toi!

La mère, affolée par la vue de cette allégorie étrangement offerte à son désespoir, se dressait, à présent, menaçante et hagarde. Ah! n'aurait-on pas juré qu'elle voulait tout à coup étreindre jusqu'à l'écraser cet enfant qui prédisait innocemment la mort de son frère. Mais sa fureur tomba.

Venant s'agenouiller près de la victime, elle sanglota éperdument et n'eut même pas le courage de renvoyer Jean.

Le père, d'un brusque coup de pouce, avait, sans mot dire, fait réapparaître la vue de Lucerne. Il s'adressait à son fils :

— Tiens, Jean, voici la troisième boîte. Elle contient les clichés de Belgique. Ne te sers pas des autres.

Lui non plus, le pauvre homme, ne voulait pas interrompre la représentation. Si le malade avait pu parler, il aurait exigé que l'on continuât à l'amuser. Et n'allait-il pas peut-être s'agiter, réclamer de la lumière, des couleurs, de la joie, quand il s'éveillerait? Non, il ne fallait rien changer. Le père avait rejoint la mère, pour pleurer. Les petites mains presque froides et humides de Victor, il les avait prises dans les siennes et, scrutant avec peine le front blanc et calme, il tâchait d'y lire l'impression que la biche mourante avait peut-être laissée, en passant, là, sur la toile réverbérante, le flanc percé d'une

flèche... Les hommes qui souffrent prêtent quelquefois aux tout petits enfants des pensées de vieillard ou de neurasthénique...

Bien que le malade ne sortît point de la torpeur qui l'assommait et qu'aucun frémissement de ses traits ne vînt répondre à l'interrogation muette de son père, il était indéniable que le mal s'aggravait : les appels d'air se faisaient plus pressants et plus heurtés. Les halètements emplissaient la chambre d'un tintamarre sinistre, auquel les parents, affaissés dans l'inconscience douloureuse, ne prêtaient que peu d'attention. Ils ne discernaient plus qu'un ronflement monotone, un glas peut-être, ou bien... la chanson berceuse et hypnotique de l'espoir.

Pourtant, la mère tressaillit tout à coup. Il faisait trop noir dans cette pièce... Elle avait peur.

— Jean, dit-elle, arrache les couvertures et relève les stores.

— Oh ! maman, encore une petite minute ; je viens de mettre « *les jardins Montefiore* »... vue d'hiver et vue de printemps... Ce sera si beau... Toto va rire... Tiens, regarde !

Et voici que soudain jaillissaient de la toile les ramures blanches du grand parc enseveli sous la neige, le rond-point si clair et si triste, l'étang gelé où aboutissaient de larges chemins durs et froids comme s'ils avaient été taillés au couteau. Sentinelles vigilantes, les grands sapins guidaient la fantaisie du grand frère qui s'ébattait joyeusement au sein de cette harmonie claire, reposante et sinistre.

— Mais arrache donc les couvertures, reprit la mère, impatiente.

Sans attendre l'exécution de son ordre, elle-même alla tirer nerveusement l'une des tentures improvisées qui chut lourdement sur le sol. Un peu de clarté fit irruption agressivement et découvrit sur le visage du moribond d'hallucinantes taches violettes.

— Ah ! mon Dieu, cria la mère, je n'avais pas vu cela... Louis... vite, le médecin!...

Elle s'affaissa sur les genoux, parallèlement au petit être immobile et son corps fut une marche imprévue pour la Mort qui allait entrer, monter sur le lit et, d'un geste blasé, emporter sa proie.



Louis Ramay tenta de rassurer sa femme. Mais il tremblait tellement qu'il ne fit qu'augmenter son effroi. La bonne, seule de sang-froid, sortit précipitamment pour demander du secours.

Par suite de l'entrée, dans la pièce, de quelques rayons solaires, la projection colorée avait pâli. Si grand avait été le désappointement de Jean, qu'il ne s'était pas rendu compte de la recrudescence de douleur dont ses parents étaient les défaillantes victimes. Toutefois, il eut l'intuition qu'il devait remédier seul à la situation. Son jeune esprit, tendu vers la recherche d'une émission meilleure des foyers artificiels, il faisait subir aux lampes et aux mèches d'insolites soubresauts. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il n'eût point perçu l'appel au médecin, absorbé qu'il était dans son travail. L'eût-il d'ailleurs perçu, que sa raison se fût empressée de lui commander une activité toute spéciale ; il n'ignorait pas que l'apparition de M. Thoran mettrait infailliblement fin au jeu.

Sans tarder davantage, il mania les œils-de-chat, dévotement.

...La neige s'évanouit. Un peu de rose palpita dans le ciel de la toile. Un peu de vert couvrit les buissons. La nature s'éveillait, hésitante et poltronne...

...Le petit Victor, à l'autre bout de la chambre, dépérissait à vue d'œil. C'était maintenant le rôle trachéal, définitif, obsédant et cruel qui tuait doucement l'enfant...

...L'eau dégelée de l'étang frissonna pudiquement. Le mystérieux labeur de la terre anima les chemins. Dans la trame de la toile, on aurait dit qu'un timide souffle de vie s'incrustait, caressant d'une aube pâle les couleurs incertaines. De la joie, mal assurée encore, chantonnait dans le frémissement éternel de la nature. N'était-ce point quelque lutin caché dans les flammes des lampes qui, d'un doigt preste, détachait du sol et des branches les téguments neigeux tandis qu'il lançait, de-ci de-là, des bourgeons frieux, annonceurs du renouveau?

Et cette métamorphose s'opérait divinement... De l'ouate, désormais inutile, le bourgeon naissait enve-

loppé de rosée, tel, un beau matin, l'impatient papillon se libère des entraves du cocon qui le retenait à l'état de chrysalide et flotte dans la lumière.

Comme la vie et la mort voisinaient dans ces tableaux fondants, doublement magiques en l'occurrence!...

... Le médecin entra dans la pièce, sans bruit...

... Bien que les vues fussent embues encore, Jean s'accrochait avidement au plaisir de les contempler, d'en préciser l'éclat par l'imagination. Ses mains attentives, tantôt hâtaient la desquamation des premières couleurs, tantôt la retardaient, comme si le printemps capricieux luttait d'adresse avec l'hiver tenace. Alternativement, les saisons étaient victorieuses. Sur les éléments de la nature, une sorte d'ivresse passait qui les heurtait en d'étranges mélanges, confondait ironiquement leurs rôles et leur restituait enfin leur individualité lassée. Hiver et Printemps se dévoraient tour à tour et renaissaient sans cesse de leurs débris...

Tout à coup, un hoquet sauvage et bruyant monta du lit et creva dans la chambre. La Faucheuse étranglait l'enfant.

Jean ne comprit pas, mais il eut peur. Ses mains, qui paressaient sur les manettes, les calèrent brusquement et, seul, l'obturateur de la seconde lanterne resta ouvert, complètement. Ce fut comme un regard dans la nuit. L'hiver était irrémédiablement vaincu.

Sans savoir, Jean cria, pour s'étourdir :

— Regardez, c'est le Printemps!...

Il fut enveloppé, roulé, emporté dans une folie subite qui s'abattit sur les êtres comme la foudre. La mère, crispée au cadavre, vociférait :

— Mort... Mort!...

Et sa tête heurtait le bois du petit lit, sourdement, et du sang perlait à son front. Le père prononçait des mots, sans suite... de petits mots qu'on n'a jamais dits... Rythmiquement, son menton heurtait sa poitrine et ses yeux, sans regard, suivaient les contours des objets...

Et parce qu'on avait mis trop peu d'huile dans les lampes, les flammes baissèrent, baissèrent, le prin-

temps de pacotille fondit, disparut... Jean hurlait de terreur, blotti contre le lit, dans l'obscurité..

Une main par-dessus son corps, par dessus la mère, arracha les dernières couvertures qui interceptaient la lumière solaire.

Alors le Printemps, le vrai, entra avec toutes ses clartés, mutin, enjôleur, impatient, autoritaire, grand seigneur, et vint, dans l'infenale démente, caresser des chairs qui refroidissaient...

PAUL MÉLOTTE.

---

## L'INEPTIE PORTUGAISE

---

Le Portugal auquel, généralement, on ne s'intéressait guère, fait parler de lui beaucoup, aujourd'hui. Il est, de tous les pays d'Europe, celui dont la presse connaît le moins les affaires, quoique les chefs et les domestiques de l'actuelle République portugaise envoient aux journaux des communiqués nombreux, tout heureux qu'ils sont, ainsi que les parvenus, d'entretenir le monde de leurs exploits, de faire croire à leur puissance. Qu'y a-t-il sous cette montagne ? Du vent.

Pour qui connaît bien le Portugal et les Portugais, c'est tout ce qu'enfantera la République portugaise : un mauvais vent, jusqu'au jour, plus ou moins éloigné, où l'enserrera un mur de restauration monarchique.

D'abord, comment est-elle née cette République ?

Certes, je ne plaiderai pas ici la défense de la dynastie des Bragance. Son dernier représentant était un enfant. Il doit rester irresponsable aux yeux de l'histoire des malheurs de son règne éphémère.

Son père fut assassiné dans un complot de toutes les factions monarchistes et autres, réunies contre la dictature invincible du grand balayeur des étables d'Augias, que s'était fait M. Franco avec l'appui fidèle du roi Carlos.

Ce brave M. Franco, qui fut très honnête, mais très maladroit, n'avait pas pensé que ses adversaires politiques, fils prodigues qu'il réduisait à l'impuissance, iraient jusqu'à l'assassinat pour reprendre l'assiette au beurre. Il fut un bel et imprévoyant utopiste.

La veuve du roi Carlos oublia, cependant, les bonnes intentions de ce ministre et les services qu'il avait voulu rendre à la royauté, quand la douleur d'avoir perdu son fils et son mari lui arracha ce reproche cruel : « Voilà votre œuvre, Monsieur ! »

On sait, d'ailleurs, que le pauvre Franco ne s'en consola point et qu'il s'exila. On sait aussi comment il vient de finir et de quels châtiments la jeune Répu-

blique frappa les juges impartiaux qui l'avaient osé acquitter.

Le jeune Manoël monta donc sur le trône après avoir reçu de sa mère le conseil naturel, mais fatal, de rendre aux anciens partis monarchistes leurs faveurs séculaires. Seul était excepté le parti formé autour de M. Franco et qui, privé de son chef, n'abandonnait pas des espérances de retour au pouvoir.

Mais voici les scandales financiers épouvantables du printemps de 1909 : *L'affaire Hinton*, à propos du monopole des sucres de cannes fabriqués à Madère, puis le déficit découvert dans la caisse du *Crédit Prédial*, que dirigeait le chef attitré du parti progressiste.

Le jeune roi eut alors des velléités d'écarter de la politique active les personnages compromis dans ces affaires. Il se brouilla, notamment, avec les *progressistes*, sans oser, sous l'œil maternel, se réconcilier avec les *franquistes*. La reine-mère n'accordait pas sa confiance à tous les hommes de cour et s'était assuré un parti, hostile aux réformes, dit *Parti de la Reine*.

Pour l'affaire du Crédit Prédial, il fut affirmé que tout l'argent manquant avait été donné sans garantie, souvent même sans un vulgaire reçu, à des amis politiques, à des parents.

Au petit Manoël, qui se permettait de délaissier ses toutous pour s'occuper de faire rendre bonne justice dans son royaume, les coupables reprochèrent d'avoir trempé dans les tripotages éhontés de l'affaire Hinton, et ces deux histoires ne furent jamais bien éclaircies.

Elles furent tortement exploitées par les idéologues du parti républicain. Ils réussirent à jeter le discrédit sur la dynastie, encouragés, dans cette besogne, par tous les anciens monarchistes mécontents de ne pouvoir conduire le jeune Roi à leur gré.

Au soir de l'émeute, un général, un aide-de-camp, chargé de l'ordre autour du palais, aurait répondu : « Je n'ai pas envie de me faire tuer pour ce *sacão* (1). »

Et le peuple, dans cette révolution ?

(1) Saligaud.

En Portugal, le peuple vaut zéro dans les combinaisons politiques; cela pour plusieurs raisons, dont la principale est son ignorance quasi générale. Il ne lit pas. Puis, les voies de communications sont rares, difficiles. Adonné presque exclusivement à la culture du sol, il se confine dans ses terres et bien lui est égal d'apprendre qui gouverne ou non. Interrogez-le : il vous répondra en souriant : « C'est toujours la même chose; ils veulent tous manger. »

Dans cette nation bizarre, le peuple jouit du suffrage universel.

Les paysans s'en servent machinalement, pour faire plaisir à leurs *Senhorios* (1), en votant toujours pour les candidats que ceux-ci leur désignent, c'est-à-dire en glissant dans la boîte électorale le bulletin, tout écrit, qu'ils ont pris, devant la table électorale même, des mains de l'agent commissionné par le parti auquel appartient la *Senhoria*.

Le plus souvent, ils doivent quelque argent à leurs seigneurs, qui les menacent, s'ils ne prennent pas devant la table électorale le bulletin de leur parti, d'exiger le remboursement de leurs créances.

J'ai vu de ces malheureux électeurs, en 1905, alors que le ministère Hintze Ribeiro faisait la guerre aux associations religieuses, sortir de la salle électorale en se tirant les cheveux de désespoir d'avoir dû voter pour les candidats du gouvernement.

On sait, au surplus, que la majorité des votes, prévue avant le dépouillement, puisque le président et les assesseurs ont assisté à la comédie de l'acceptation des bulletins, ne s'établit qu'au gré du parti au pouvoir. Si la majorité n'a pas donné pour le candidat QUI DOIT PASSER, elle lui est obtenue par d'autres arrangements contre lesquels toutes les protestations de la minorité, admise à la table comme témoin de la légalité (!), restent vaines.

Des colères éclatent, on casse quelques encriers,

(1) Le propriétaire du fonds à qui le fermier (*caseiro*) doit payer la moitié des produits du fonds. C'est le système général des relations entre le peuple et les propriétaires.

les récalcitrants sont expulsés par la force, puis tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Le gouvernement provisoire de la République, qui changea incontinent tant de choses, ne modifia point cet ancien régime monarchiste et s'en servit l'été dernier pour l'élection de sa première Chambre.

J'en reviens donc à dire que le peuple portugais ne fut pour rien dans l'établissement de la République. Quelques voyous, déclassés des classes plus instruites de Lisbonne et de Porto, n'entrent pas en ligne de compte. Tous ces gens ont acclamé la République, parce qu'on la leur donnait comme une occasion de réjouissance. Que le Roi rentre demain et qu'on dise au peuple de crier, il l'acclamera avec le même élan qu'il acclama sa chute.

La République portugaise est née d'un complot des partis monarchistes mécontents, associés aux idéologues républicains. Le 4 octobre 1910, à propos d'un prétexte insipide, trouvé par les conjurés, en signe de ralliement, pour faire croire à un soulèvement général, le roi Manoël tomba dans un véritable guet-apens, auquel son peuple même ne prit aucune part; mais exclusivement des traîtres à leurs serments de fidélité au Roi et à la Constitution et armés en guerre pour défendre l'Etat. Véritable trahison, comme on le voit!

## II

Que fallait-il espérer de ces traîtres? Des dilapidateurs longtemps tenus à l'écart? des faméliques du pouvoir servis par eux?

Voyons cette République à l'œuvre :

A peine au pouvoir, — que dis-je? n'y étant encore que provisoirement, ... dans un pays foncièrement religieux, pour qui la religion fut toujours le seul soutien moral et, je dirai même le seul plaisir, — voulant parler des nombreuses têtes religieuses qui y tiennent lieu de nos kermesses, — cette intelligente République, chargée de libérer le peuple de tous ses cauchemars, chasse les prêtres, pille les églises, s'empare des couvents, jette sur la rue des milliers de vieillards, d'infirmités, d'orphelins, de malades, de

cancéreux, que des religieuses abritaient et soignaient avec tout le dévouement de leur piété.

On sait que dans son article 1<sup>er</sup> la Constitution du Portugal reconnaissait la religion catholique comme religion d'Etat.

D'un jour à l'autre, cette grosse question, que la France mit tant de lustres à résoudre et qui la trouble encore, la « séparation de l'Eglise et de l'Etat », la République portugaise, provisoire (!), l'a résolue en un tour de main : Séparation !

Le clergé eût-il commis en Portugal les plus horribles forfaits, la plus élémentaire prudence commandait au moins de ne pas se mettre immédiatement à dos un ennemi de sa force et de son influence. On pouvait entrer en discussion, poser des conditions d'entente. Non : hors la loi, tout de suite !

C'est enfantin, surtout chez un peuple si profondément attaché à ses croyances.

Aussi, qu'en résulta-t-il ? Qu'en résulta-t-il pour les mariages, par exemple, dont la célébration religieuse avait jusque-là force légale ? Dans plusieurs contrées, comme à Madère, les fidèles catholiques ne se mariaient plus, parce qu'ils n'ont pas encore appris à reconnaître l'autorité civile en cette matière d'origine sentimentale. Ils s'accouplent librement, mais valablement, selon leurs consciences, après avoir assisté ensemble à une messe avec leurs parents. Comparons les anciens registres de mariages des églises aux registres actuels des administrations municipales : les mariages légaux ont diminué de 90 p. c.

Ce n'était pas vexer assez le clergé que de le chasser d'emblée de ses demeures et d'embléer ses subsides, ses attributions ; la République portugaise se flatte d'un exploit plus grand : elle défendit aux prêtres et aux religieuses de porter publiquement leurs uniformes. Voilà. n'est-ce pas, un moyen pratique de soulager les infortunes du peuple, un moyen génial d'appeler sur la terre le règne de la liberté et de la justice !

On avait aussi promis aux travailleurs d'améliorer leur situation financière.



Ici, pour juger les procédés employés à cette fin, il faut se rappeler ce que nous disions plus haut des *Senhorias* et des *Caseiros*, ou cultivateurs.

Le Portugal est un pays sans industrie, sans grand commerce, essentiellement agricole. Ce qui formerait chez nous la classe de la petite bourgeoisie, tirant ses minces revenus d'un métier, d'une profession libérale ou d'un petit négoce, est, là-bas, une classe également très populeuse, mais tirant ses ressources de la terre.

Au lieu de dire d'une famille « qu'elle jouit d'un revenu d'autant de francs », on dit là-bas : « Ils ont autant de cannes à sucre, autant d'alquéres de blé, autant de pipes de vin. »

Voici comment les républicains qui gouvernent le Portugal ont amélioré l'état financier de cette petite bourgeoisie :

Ils ont diminué la contribution personnelle, dite *rendas de casa*, payée pour le luxe du mobilier, le nombre des domestiques, etc. En revanche ils ont imposé de 10 p. c. le revenu *foncier* de 500 francs (100,000 reis) et de 23 p. c. celui de 1,000 francs.

Cette législation, faite à la vapeur, est affreusement néfaste aux familles pauvres qui, comme je le disais, n'ont guère d'autres ressources que leurs petits revenus du sol.

Il arrive déjà que ces modestes fermiers, que la loi laissait tranquilles auparavant et qui ne se mêlaient pas de politique, se ressentent et s'indignent vivement de ce coup républicain et parlent de lever leurs pioches et leurs autres outils de travail contre la République.

Il ne faut pas cependant, à cette heure, qu'ils se plaignent tout haut, car la République n'admet pas non plus le droit de discussion ni de mécontentement à l'égard de ses actes. Elle a donné des exemples nombreux d'emprisonnement de citoyens, incarcérés sans jugement, sur un simple soupçon. Elle se vante d'ailleurs de le faire; elle en est même très fière : M. Bland, correspondant d'une revue anglaise, la *Nineteenth Century*, publiait dernièrement, à ce sujet, une conversation curieuse qu'il avait eue avec

le fameux « papa » Bernardino Machado, « un vrai fou », comme l'appelait M. Bland.

Pour augmenter la liste de ses bienfaits, le gouvernement nouveau a ordonné le *repos dominical*. Seulement, il ne l'a point prescrit à l'égard des employés, qu'il est juste de protéger contre la tyrannie d'un patron; il l'a prescrit aussi au patron, l'imposant donc, d'une façon générale, contre toute liberté individuelle. Défense absolue est aujourd'hui faite au Portugal de vendre quoi que ce soit le dimanche. Il n'y a d'exception que pour les hôteliers, qui ont le droit de nourrir leurs clients. Un cafetier, un boutiquier ne peuvent vendre ni un pain, ni un verre de vin, ni une bouteille d'eau minérale. On conçoit quels ennuis en éprouvent les promeneurs du dimanche.

Des débitants s'apitoyant de connivence avec des consommateurs sur les conséquences de ce despotisme, quelques boutiques s'ouvrirent malgré la loi.

Aussitôt, la machine légifère, infatigable, de la République, publia une loi nouvelle, qui couronne l'édifice : c'est une loi faite pour provoquer et répandre la délation.

« Quiconque aura dénoncé à l'autorité un acte » punissable d'amende ou d'amende et de prison » recevra en récompense la moitié de l'amende à laquelle le contrevenant aura été condamné. »

Ainsi, le plus vil des menteurs ou des envieux, les gens d'un métier que désavoueraient même des récidivistes de prisons, peuvent désormais, dans ce doux pays de Portugal, se faire payer des rentes par l'Etat.

Et d'autres, et d'autres !

Toute la police est désorganisée. A la tête de certaines administrations municipales, on a placé de jeunes écervelés, fruits secs des collèges, désespoir de leurs pères — j'en parle en témoin qui a vu et je citerais des noms, s'ils pouvaient intéresser mes lecteurs.

A la Chambre paradent un tas de hâbleurs, uniquement préoccupés de leurs gestes, de leurs nœuds de cravate et de l'effet de leurs œillades à leurs amis.

Dans les rues, plus négligées que jamais, errent

les fous, les mendiants, les dégénérés de tous genres, des misérables, rongés de lupus ou de cancers, qu'hospitalisaient les religieuses dont la République a fermé les maisons. Ils courent désormais librement et importunent ou épouvantent les passants.

Et c'est cette République qui veut faire accroire à l'Europe qu'elle est forte, qu'elle est énergique, qu'elle s'imposera!

Baron CH. VAN BENEDEN.

---

## SUR LA VIE DES CHAMPS

---

Il y a une dizaine d'années, j'habitais un village d'importance moyenne, sorte de prototype de la commune rurale.

Si j'avais voulu faire une causerie à nos paysans, sur la vie des villes, par exemple, mon auditoire se fût réduit sans doute au cabaretier qui m'aurait fait de la lumière dans une écœurante salle de danse.

C'est qu'à la campagne l'homme est rare et dispersé; et puis, il n'y est guère noctambule, pour des raisons majeures, au demeurant.

Si l'on excepte quelques braconniers que la passion du coup de feu fait vivre en partie double, qui vont à l'ouvrage, le jour, sous le soleil, et à l'affût, la nuit, au clair de lune, quelques notables piliers de cabarets qui fument, boivent et jouent aux cartes dans les estaminets, au centre de la localité et au pied des gares, quelques personnes qui se réunissent à la veillée pour causer, chanter ou se raconter des histoires qu'on arrose de bière, de genièvre ou de café, si l'on excepte ceux-là, tout le village s'endort dans le silence et l'obscurité propices au repos.

L'on s'est levé dès la pointe du jour et l'on a œuvré jusqu'au coucher du soleil, des douze, des quatorze, des quinze heures d'horloge, sous la pluie, sous le vent, sous le froid, sous le chaud, avec des haltes brèves et des repas frugaux. Et les ombres venues, l'on a continué sa tâche à tâtons ou à la lueur des lanternes, dans les cours, les étables, les écuries, les hangars, les caves et les greniers.

Et puis, enfin libre, libre de se reposer, l'on s'est jeté, les uns, sur leur paillasse, les autres, plus fortunés, sur leur matelas de laine et l'on a dormi d'un bloc, toute sa nuit, d'un sommeil réparateur et paisible, mais aussi d'un sommeil de brute, d'un sommeil de bête de somme.

Et le lendemain, les mêmes nécessités reprennent l'homme des champs pour le surmener, l'éxténuer, pour lui prendre toutes ses forces, tout son temps,

pour effiloche son existence brin par brin, fil par fil, jour par jour, sans le loisir de respirer à l'aise, de regarder la nature, le ciel, de réfléchir à autre chose qu'à son labeur et au rendement de sa culture.

Les années s'écoulent ainsi dans le travail patient et monotone, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et si le vieux paysan mélancolique chanté par Nadaud n'a pas vu Carcassonne, plus d'un vieux paysan belge, sur le point de retourner sous la terre maternelle, n'a pas vu, ou la mer, ou l'Escaut, ou la Meuse, ou Bruxelles, ou les cheminées noires, les terrils tragiques, les fournaies ardentes des régions du fer et de la houille.

Peu instruit, sans curiosité en dehors des choses relatives à sa vie paysanne, pressé, poussé par la besogne tyrannique et protéenne, le campagnard vit dans une sorte d'atonie, d'indigence de la pensée. Ce n'est pas, loin de là, qu'il soit inintelligent, mais son esprit manque de culture, et tandis que ses yeux découvrent de vastes horizons, son cerveau tourne sans cesse dans le cercle étroit de quelques idées rares et toujours identiques.

Pris l'été par la fièvre d'un travail qui ne lui laisse pas même le temps de parcourir un journal dont quelquefois il suspend l'abonnement, il a, pendant quelques mois d'hiver, une assez longue compensation.

Mais alors il participe à l'engourdissement de la nature; il se lève plus tard, se couche plus tôt, pour la volupté de dormir et pour ménager le pain, le charbon et le pétrole. Et à part quelques lecteurs enragés ou routiniers qui relisent des romans-feuilletons collectionnés et encrassés, ou qui épluchent leur « feuille » sans se faire grâce d'un fait divers ou d'une annonce, personne n'a le souci de tenir son esprit éveillé non plus que son corps. Le paysan est donc hibernant : sommeil du corps et sommeil de l'âme.

Ne convoquez donc pas ces gens à quelque réunion, le soir.

Ils vous répondraient : nous devons dormir, et puis, c'est trop loin...

C'est souvent trop loin, en effet ; il y a des campagnards qui habitent à une demi-lieue, parfois à une lieue du centre du village. Outre la distance, ils ont à compter avec la difficulté des communications : pas ou fort peu de pavé, pas de trottoirs, pas d'éclairage sauf celui de la lune, pas de trams, pas d'omnibus, pas d'autobus, pas de fiacres, pas de taxis, mais de l'argile gluante, de la boue molle dans les sentiers et les chemins, tant qu'on en veut remuer avec ses pieds, dans les ténèbres. Le campagnard est donc un être de solitude.

Pour l'appréhender en groupe, il faut aller le cueillir là où la tradition l'appelle régulièrement, le dimanche et les jours de fêtes, aux kermesses flamandes et aux ducasses wallonnes.

L'heure opportune est la sortie des messes, le dimanche.

C'est à ce moment que le marchand de cochons, le fouet traînant sous le bras, s'arrête sur la place avec sa charrette bourrée de petits animaux roses, qui grognent et se disputent l'espace et la paille sous la bâche de toile blanche ; que le charlatan et l'arracheur de dents montent sur une table ou se guident à l'avant de leur voiture écarlate, pour prendre le ciel à témoin, frapper leur front inspiré, exhiber des diplômes, des décorations, discourir, sonner de la trompette, brandir une épée d'académicien ; c'est à ce moment que les propagandistes politiques viennent faire leurs distributions de tracts et de journaux et prononcer leurs harangues enflammées et rédemptrices.

Alors, il y a un attroupement pittoresque et fugitif ; on voit des têtes curieuses, des yeux sornois ou charmés, des lèvres narquoises ou crédules, des mains calleuses qui plongent dans les poches, des porte-monnaie qui s'ouvrent, de longues bourses de toile qui se déroulent, des bouches dont on ramène des molaires que l'on montre au bout du davier, des bras qui se tendent vers le spécifique souverain, des sacs qui bâillent pour recevoir l'innocente recrue de la porcherie.

Mais, peu à peu, le cercle des curieux ou des

auditeurs s'éclaircit, les hommes se répandent dans les cabarets, les femmes dans les boutiques, le rassemblement s'égrène par petits groupes, le long des chemins et des sentiers; chacun va de son côté et tout retombe dans la paix du silence.

\* \* \*

Si le campagnard est un être de solitude, l'habitant des cités, des grandes villes en particulier, est un être de foule.

La ville tout entière est foule : foule de rues, de maisons, de magasins, foule d'attelages et de véhicules, foule de piétons.

C'est une concentration de vie, d'activité et de mouvement.

Le jour, l'on vaque aux affaires ; les ménagères et les restaurateurs vont aux provisions, puis aux fournisseurs, les ouvriers et les industriels se réunissent dans les ateliers et les usines, les commerçants sont au comptoir et au téléphone, les intellectuels et les artistes retournent à l'œuvre de vérité et de beauté, l'avocat et le juge bataillent autour du juste et de l'injuste, les soldats marchent de la caserne à la plaine et de la plaine à la caserne d'un même pas égal, rythmé par les clairons et les tambours.

Le soir tout change et la ville s'habille de neuf.

Défraîchie et morne sous la grisaille d'un ciel couvert, poussiéreuse sous la lumière totale et indiscrète du grand soleil, elle se pare pour la nuit. La ville est belle dans la lumière artificielle, parce qu'elle est elle-même artificielle.

Et, tandis que tout meurt et s'éteint dans les champs, tout s'anime et s'allume dans les murs pléthoriques des grandes villes modernes qui laissent loin derrière elles la grandeur fabuleuse et babylonienne des cités antiques.

Il y a ainsi deux villes : la ville diurne où l'on travaille, la ville nocturne où l'on s'amuse.

Elles ne sont pas faites toutes deux pour les mêmes gens.

Il y a les misérables et les laborieux qui ne con-

naissent que la ville du jour, la ville de l'effort et de la lutte.

Il y a des snobs, des riches fainéants et des vicieux qui ne pratiquent que la ville de la nuit, la ville de la névrose et du plaisir.

Mais entre ces deux types extrêmes, se trouvent les citadins les plus doués et les plus heureux qui peuvent travailler le jour sans aller jusqu'à l'exténuation et qui, le soir, sans tomber dans l'excès du noctambulisme, prennent, de la vie éclairée au gaz et à l'électricité, ce qu'elle a de sain et de fortifiant ; ce sont ceux qui aiment l'art et la science, qui vont avec une pointe de fièvre intellectuelle aux endroits où les hommes font et écoutent de la musique, de la littérature, du théâtre, de la vulgarisation scientifique, de l'économie politique et de la morale sociale.

Qui ne voit ainsi que la ville c'est l'homme même, que la ville, c'est l'homme seul puisqu'elle est l'œuvre exclusive de l'homme.

La campagne, au contraire, c'est l'homme et la nature.

On pourrait dire que la campagne est, à son tour, la création du paysan.

Certes, l'homme marque tout de son estampille, de l'empreinte souveraine de son vouloir héroïque et de son génie.

Mais il y a, à la campagne, une chose grande et supérieure à l'homme : c'est la *terre*, c'est la force mystérieuse et cependant visible de la *vie*, c'est la fleur qui sourit, l'herbe qui frissonne et ondule, l'arbre qui chante et frémit dans son unique majesté.

L'homme s'adapte à la terre quand il est faible et isolé ; mais, s'il est fort et nombreux, il réagit sur son habitat et adapte la terre elle-même à ses fins et à ses besoins.

La nature n'est donc plus vierge en Belgique ; partout l'homme l'a violentée et asservie. Je vois la même énorme différence entre la terre cultivée et la terre intacte qu'entre nos animaux domestiques, aux formes, aux allures pesantes et les chevaux ou les bisons de la savane et des steppes, ces galopeurs fan-



tastiques qui n'ont connu que la liberté farouche dans les espaces sans limites.

Nous avons tous, dans la mémoire, cette phrase saisissante de Chateaubriand : « En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. »

Chez nous, dans nos « champs cultivés », le paysan ne se trouve pas seul devant Dieu; il s'y trouve à côté de son semblable, devant l'œuvre de l'ancêtre et devant la tâche qu'il doit accomplir tous les jours s'il a l'ambition de manger à sa faim.

Quoi qu'il en soit, au regard de nos blocs de murs sombres, de nos gratte-ciel ahurissants, de nos rues larges et monotones ou étroites et pestilentielles, les campagnes, même en Belgique où elles gardent l'empreinte si profonde et si dévastatrice de l'homme civilisé, sont encore des édens enchanteurs. Et cela, où qu'on les considère. Que ce soit la dune mélancolique comme une mer morte aux flots de sable immobilisés, qui sont des digues naturelles pour les polders gras et humides, que ce soit la Flandre, l'immense plaine avec ses emblavures morcelées à l'infini, ses fossés ciliés de saules et d'aulnes chargés de tristesse, ou la Campine grise et nue sous un ciel bas et brumeux, ou la terre du limon aux étendues assez pauvres d'arbres mais prodigues d'air, de lumière et d'horizons, ou le Condroz tout en bois, tout en prairies ou tout en rochers, ou l'Ardenne aux forêts profondes, aux plateaux magnifiques, aux vallées exquises, aux rivières pétulantes et à fleur de roc, partout, dans notre cher et beau pays, on sent encore le règne de la nature à côté du gouvernement de l'homme.

\* \* \*

Mon Eden, à moi, fut un délicieux village wallon du Hainaut, presque à égale distance d'Enghien, la

petite ville au grand parc célèbre, et d'Ath, l'ancienne cité où coule la douce Dendre.

Quand j'y songe, la cohue des souvenirs accourt dans le charmant désordre auquel La Fontainedevait penser quand il écrivit ce vers admirable :

*Et l'on rêve en veillant, il n est rien de plus doux !*

Je me revois petit garçon timide, craintif, mais solide sur ses quilles, bien « stampé », comme disait à mon père un vieux paysan. Je détestais l'école où cependant j'étais chez moi, étant le fils du magister, et j'adorais les champs où je rêvais loin de la contrainte, en communion avec la nature que j'aimais, sans toutefois comprendre et analyser mon amour.

Quelles délices et comme je chérissais ma mère quand elle m'envoyait en commission pendant les heures de classes ! J'avais des frères, et ces commissions, on se les disputait, quelquefois on les faisait ensemble... Notre père avait-il lu l'« Orbis pictus » de Comenius ? Toujours est-il qu'il nous laissa lire à loisir dans le livre de la nature. Que je bénis le brave homme de n'avoir pas eu le fétichisme de l'instruction par les mots, les phrases, les sentences, et d'avoir compris, dans un souriant scepticisme professionnel qui lui fait honneur, que le milieu dans lequel nous vivions et beaucoup de liberté contribueraient plus largement à notre véritable éducation que le régime scolaire.

C'est ainsi qu'en grandissant avec mes frères et au contact des choses, je me mis en quelque sorte en équation avec mon milieu. Je m'y adaptai et, en m'y adaptant, j'ai acquis directement des milliers de notions essentielles que ni les livres ni les maîtres ne me donnèrent jamais dans la suite.

Ah ! les échappées et les escapades le long de la Sille et des autres ruisseaux, dans les prairies, à travers les champs, au fond des bois, surtout quand elles étaient prélevées sur les heures et les demi-jours de classe ! Et les courses des bons jeudis, et celles des beaux dimanches, et celles de toutes nos vacances !

Nous avons vécu le rythme et l'harmonie des saisons, le cycle de la vie des plantes et même des animaux.

Nous avons vu l'hiver et son soleil pâle et ses jours gris et fugitifs, et ses pluies interminables et son vent du nord qui glace, et sa neige qui emmitoufle la terre et poudre à blanc les arbres léthargiques ; nous avons constaté que l'eau solide est plus légère que l'eau liquide, remarqué les cristaux savants et délicats de la neige, fait des glissoires, parcouru à traîneau les chemins du village, patiné dans les prairies submergées, entrepris la petite guerre à boules de neige et fixé dans un marbre éphémère la caricature de nos gloires locales.

Au soleil de mars et d'avril, tout changeait. Le noir des longues nuits, le gris des jours pluvieux, la blanche splendeur de la neige cédaient avec quelque hésitation et battaient en retraite devant l'envahissement victorieux des forces printanières.

Une tendre chaleur vibrat dans l'air soyeux, les sinistres corbeaux désertaient les champs, les petits oiseaux remerciaient le soleil, l'alouette montait droit dans l'azur et son gosier lançait son chant d'espoir et d'amour ; la fauvette animait le buisson choisi pour abriter sa couvée, les moineaux familiers disaient avec cynisme : « Gare aux crottins, les chevaux vont sortir ! » et les pinsons criaient à tue-tête à la cime des peupliers tout disposés à reverdir : « Rip, tchippe, tchippe, Baptiste-Tuie ! »

Et cependant, les sèves montaient, une ivresse passait sur toute chose, la nature se transfigurait ; les blés d'hiver poussaient avec élan, les bourgeons craquaient, les petites feuilles plissées et vernissées s'étalaient, les pêchers devenaient de grands bouquets roses, les cerisiers, les pruniers, les poiriers, de grands bouquets blancs, les pommiers, de suaves bouquets mauves, et aux sautes du vent, il neigeait des pétales dans l'émeraude des vergers où pointaient les pâquerettes aux délicates collerettes frangées de rouge.

Avec juin, l'été venait ; le vert somptueux des champs et des arbres, la chaude lumière d'or du soleil disaient que toute la vie tendait vers la sublime maternité.

Les enfants disputaient les premières fraises aux

mulots et les premières cerises aux moineaux. Les prairies brillaient et embaumaient à perte de vue ; nous nous y élancions pieds nus, dans une ivresse éperdue, nous nous roulions dans une toison de graminées, de renoncules, de marguerites, que les faux terribles et sifflantes coucheraient bientôt en endains, que les faneuses légères et jaseuses retourneraient de leurs râteaux de bois, et que le vent et le soleil transformeraient en un foin odoriférant.

En même temps, les oiseaux couvaient, élevaient leurs petits. Et nous avons parfois porté le deuil dans ces aimables familles ; nous avons mis de jeunes pies, de jeunes pinsons, de jeunes alouettes en cage ; à leur mort inévitable nous leur avons fait des obsèques touchantes, mais nous avons été parfois criminels jusqu'à manger de tendres moineaux béjaunes à qui les papas et les mamans avaient déjà donné leur première leçon de vol.

Et dans les mares, au long des fossés stagnants, les têtards, patiemment, devenaient de petites grenouilles froides au toucher mais aux grands yeux admirablement irisés ; nous suivions ces métamorphoses, nous emportions des spécimens dans des bouteilles et quand, à travers champs, nous rencontrions une grenouille adulte, sautant dans les éteules, nous la capturions quelquefois pour lui insuffler, avec un fétu, l'ambition vaine et fatale d'égaliser le bœuf en grosseur...

Les poissons nous requéraient aussi. Nous avons pris et collectionné des nids d'épinoches, pêché le goujon torpide sans ligne, à la main, et l'anguille fuyante et politique, en pataugeant des demi-journées dans le ruisseau, dont nous connaissions le lit et le cours à merveille ; nous avons poursuivi les libellules élégantes, les papillons batifoleurs et multicolores, spolié les bourdons et les abeilles des prés de leurs pauvres gâteaux de miel ; les nids de guêpes nous attiraient pour le danger qu'on courait en y mettant le feu ; nous avons vu les fourmis se livrer des batailles homériques et traire prosaïquement les pucerons, comme la paysanne procède à la mulsion de ses vaches placides ; quant aux hannetons, les

« prinkheeren », que les gamins de Bruxelles achètent et revendent, nous en capturions par milliers pour en faire des moulins vivants, des animaux de trait et la matière première de nos farces les plus drôles.

Vers la mi-juillet, la moisson commençait par le sapage des orges pesantes aux épis lourds et barbus, puis, tour à tour, se couchaient les seigles géants et flexibles, les blés dorés et les avoines aux grains mobiles comme des clochettes.

C'était alors le temps des canicules; les pommes surettes des vergers hospitaliers nous rafraîchissaient les muqueuses, et quand un orage tardait à relever le niveau de la Sille, nous allions nous tonifier toute la peau en nous baignant sans impudeur dans l'abreuvoir des grandes fermes, nous amusant fort de l'étonnement des génisses aux grands yeux et des poulains apeurés.

Ah! les fermes!

Que de joies, que de distractions, que de plaisirs, nous ont valu les fermes, ces jardins zoologiques de nos bons villageois!

Quelles parties de cache-cache dans les granges sombres, aux « ourdages » périlleux, dans les hangars encombrés de tombereaux, de herses, de charries, dans les fenils fleurant bon la prairie! Un jour, perché sur une échelle verticale, qui monte dans les granges, de l'aire jusqu'au faite du toit, je m'essayai à la ventriloquie pour dépister mon cousin, et je le fis avec tant de succès, qu'il me chercha un long temps dans toutes les directions où ma voix le leurrait, et quand enfin, je me montrai, il n'en put croire ses yeux, et, instruite du nouveau jeu, sa mère, qui me chérissait comme son fils, dut rire aux larmes, avant de pouvoir embrasser le ventriloque et sa victime.

Enfin, septembre arrivait.

C'était le mois des vacances, des fruits savoureux, des champs en étéules, vastes et libres, des longues flâneries et des lointaines expéditions d'un jour entier, à travers les campagnes et les bois. Si le temps était incertain, nous nous tournions vers les peupliers des prairies; à l'inclinaison de leurs cimes et à la musique

divine de leur feuillage, nous reconnaissons que nos cerfs-volants, — nommés par nous des ballons — pourraient bien tenir le ciel, et nous les lançons avec allégresse.

Parfois, ils disaient non d'un balancement de tête comique; nous devons alors renoncer à envoyer le long du fil des multitudes de « dépêches », à nous faire admirer par les galopins, moins ingénieux que nous, à envoyer dans les nues une rainette ou un moineau, à faire voguer, vers le soir, une lanterne vénitienne aux attaches invisibles, que nous espérons faire passer pour de maléfiques feux-follets.

Mais alors d'autres jeux ne nous manquaient pas. N'avions-nous pas le tir à l'arc à la perche, le tir à l'arbalète et le tir au canon?

Qu'on ne rie pas, le tir au canon. Un canon qui a son histoire. Mon père, le maître d'école, avait un jour confisqué une pièce d'artillerie au fils du maréchal et l'avait cachée tout au fond du grenier; nous l'y découvrîmes au cours d'une de nos explorations minutieuses. Il y manquait un affût, on le fabriqua. Et en avant! Toute notre monnaie passait à l'épicier qui nous vendait sa poudre, disons-le comme c'était, avec quelque hésitation, mais, faiblesse compréhensible, nous la vendait tout de même...

On gagnait les champs comme des voleurs, on chargeait, on bourrait, on employait comme projectiles les galets de silex d'une terre argileuse nommée chez nous les Couturelles, et l'on pointait à qui mieux mieux les ormes de la grand'route ou une cible tracée à la craie sur une porte de grange.

La chasse ouverte, nous devenions les suivants et les servants des « disciples de Nemrod », ou nous les imitions de loin avec des armes de primitifs : arcs et flèches terminées par un clou limé en pointe.

L'on parcourait ainsi la campagne; on ne tirait ni lièvre, ni perdreau, ni pigeon domestique, mais on courait dans le vent et le soleil et l'on rentrait le soir sainement harassé et en appétit.

En grandissant, l'on se fatiguait de ces jeux, et l'on prenait goût aux longues promenades, aux excursions commencées le matin et terminées le soir.

On partait à l'heure où un léger brouillard se dissipe au soleil pour laisser apparaître un azur plus pur et annoncer ces journées de septembre enchanteresses qui sont les derniers triomphes de l'été.

Nantis de vivres, on gagnait les bois profonds, on s'y couchait dans la mousse, on s'y asseyait sur les hêtres abattus, on fumait, on cueillait des noisettes, on écoutait la chanson du vent dans les futaies, on disait des vers et l'on se confiait fraternellement ses rêves. A l'heure du pique-nique, les sacs de cuir s'ouvraient, les tartines au jambon, au fromage, les fruits se distribuaient à la ronde, les bouteilles de bière ou de café passaient de bouche en bouche, et il y avait alors des gaillards qui mangeaient comme des rois, mais comme des rois qui ne dédaigneraient pas d'allumer un fagot et d'y faire cuire des pommes de terre maraudées à l'orée du bois.

Quelle mélancolie quand, vers la fin de ce mois merveilleux, dans un air qui fraîchit, l'on rentrait à travers champs, au déclin du jour, en regardant les paysans allumer leurs monts d'herbes sèches autour desquels les enfants dansaient en chantant et dont la fumée se mêlait au brouillard, au ras du sol, tandis que, là-bas, le soleil semblait descendre dans une mer magique, derrière des falaises de corail et de rubis. Car septembre s'en allait.

Octobre approchait, ouvrant les portes à l'automne. Et l'automne venait, d'abord opulent et généreux, tel un prince quinquagénaire, chauve mais magnanime.

Dans les champs, les terres à betteraves étaient saccagées ; on y déplantait le « sucre » avec entrain et à grandes charretées ; dans les prés, les peupliers, en secouant leurs feuilles, les perdaient ; les vergers arboraient leurs fruits rouges, les bois prenaient des teintes fauves dont l'ardeur dissimulait mal une agonie commençante, les hirondelles inquiètes et nerveuses méditaient leur raid en masse pendant lequel de petites mortes tomberaient en fermant les ailes.

Et comme le soleil reculait toujours, les rafales sévissaient davantage, les pluies lavaient les cam-

pagnes nues, détrempaient les dernières fleurs des jardins frileux ; les arbres dépouillés, molestés par les vents humides, charriant les nuages bas qui crevaient en lourdes averses, avaient des allures de martyrs stoïques défiant les supplices.

Novembre était là avec ses brumes froides, ses jours sombres, ses bandes de corbeaux qui s'abattaient sur les terres.

Et ce n'était pas tout ; il faudrait encore subir l'hiver avant d'espérer le retour du printemps sauveur.

C'est ainsi que ces magnifiques, ces grandioses tableaux de la nature en perpétuelle transformation se succédaient devant nos yeux.

Ils nous remplissaient les muscles et les nerfs des innombrables réflexes de l'adaptation ; ils gorgeaient notre mémoire de visions et de souvenirs, déterminaient le choix de nos jeux où l'invention avait le pas sur l'imitation et la routine ; enfin, ils nous conduisaient à la redécouverte de toute une petite science météorologique, par l'observation quotidienne des phénomènes...

Ceux qui ont le privilège d'avoir pour lieu natal un simple village, et qui ont surtout le bonheur d'y avoir vécu les quinze à vingt premières années de leur existence, savent qu'une vie qui s'épanouit au contact de la nature dépose dans l'esprit et le cœur de l'homme des notions et des impressions impérissables, trésor que chacun emporte et garde jusqu'à la tombe, réserve intime de poésie personnelle qui ne s'extériorise pas toujours, mais que l'on sent, que l'on savoure avec volupté, dont les rêves et les visions se lèvent au fond de nous mêmes, pour nous sourire, nous soutenir, nous consoler quand les heures mauvaises viennent à notre rencontre et nous barrent la route de la félicité!... Les réalités de l'enfance portent les virtualités de l'avenir. Ceux qu'on appelle dans nos villes des « déracinés » restent en fait, le plus souvent, des adaptés.

L'on a quitté la terre pour aller à la conquête des cités. Et là, dans la trépidation fébrile de la vie moderne, on lutte, on bataille pour un idéal, on se



taille pour soi-même une place au soleil, et, par l'énergie, la ténacité qui montrent d'où l'on est parti, l'on devient quelquefois, les dirigeants, les conducteurs, les dominateurs...

En quinze ans, le paysan avale une ville; mais cette puissance de digestion ne lui fait jamais oublier d'où il est et ce qu'il est resté au tréfonds de son être.

Il parle, s'habille, se loge, s'amuse, *pense*, à la rigueur, comme les urbains, mais il continue de *sentir* comme le rural; son cœur, irrésistiblement, retourne, avec la douce tyrannie de la subconscience, à son premier amour, celui du clos, du hameau, du village, de la contrée patriale. Il se fait ainsi qu'au moment où l'on a toutes les apparences et même les illusions d'être un urbanisé complet, l'on se sent un terrien absolu, mais un terrien haussé et ennobli, qui a grandi son intelligence aux foyers de l'*idée* que sont les villes, tout en entretenant dans son cœur la petite flamme qui ne s'éteint qu'avec la vie et qui s'alimente à la *poésie* de la terre natale.

Comme j'ai senti cette vérité profonde, élémentaire et consolante, depuis que je suis allé, il y a quelques mois, reconduire là-bas, avec mes frères, dans mon petit coin de Wallonie, la dépouille sacrée de l'homme qui fut mon père!

BENOIT BOUCHÉ

---

## POÈMES

---

### ÉTÉ

*Oh ! la douceur des longs après-midi  
Dans les villes, à l'heure où fuyant leurs taudis  
Les enfants des faubourgs assis dans les ruelles  
Gagnent les parcs publics où le grand jour ruisselle !  
Oh ! la douceur des longs après-midi d'été  
Et leur mélancolie heureuse et leur bonté !*

*Douceur des marronniers noirs et des verts érables,  
Et des tilleuls dorés et des hêtres semblables,  
Avec leur frondaison rousse et leurs troncs d'argent,  
A de pensifs vieillards, gravement indulgents.  
Oh ! douceur par ces jours brûlants de canicule  
Des bosquets embaumés où l'infirmes circule !*

*La poussière a troué les hautes frondaisons,  
La feuille a le parfum de l'arrière-saison,  
L'herbe est rare et déjà toute fleur est flétrie,  
Mais pour les pauvres c'est encore une féerie,  
Car le soleil rutilé au travers des halliers  
Et l'ombre est douce et tiède autour des marronniers.*

*Par moment dans le ciel il passe un beau nuage.  
Un cri joyeux d'oiseau traverse le feuillage ;  
Et les vieillards pensifs, et les petits garçons,  
Accoudés sur les bancs, épars sur les gazons,  
Accueillent sans regret et d'une âme paisible  
Les signes trop certains de l'automne infailible.*

## C'ÉTAIT FINI DE NOTRE AMOUR

*C'était fini de notre amour ; mes cris, mes plaintes,  
Mes prières, ni ma douleur à tes genoux  
N'avaient pu te fléchir : je t'avais trop atteinte,  
L'irréparable était comme un mur devant nous.*

*En un dernier baiser unissant nos fronts blêmes,  
Nous avons échangé ces regards anxieux,  
Déjà nous avons dit ces paroles suprêmes  
Qui font si déchirante l'heure des adieux ;  
Et nos cœurs étaient lourds dans nos poitrines lasses,  
Mais nous ne pleurions plus, nous avons trop pleuré.  
Or, voici que le soir glissa dans l'air cuivré,  
Un peu d'ombre bougea dans le recul des glaces.*

*Et dans ce soir où nos rêves gisaient brisés,  
Parmi les prés en fleur mai venait d'apparaître,  
Des jeunes amoureux passaient sous la fenêtre,  
L'on entendait le bruit de leurs joyeux baisers.*

*Alors je te parlai de la première année,  
De tel jour de douceur parmi tant d'autres jours,  
Lorsque je t'aimais tant et que la destinée  
Semblait sourire encore à nos pauvres amours ;  
De telle nuit surtout, captivante et plaintive,  
Où ton âme s'ouvrit à mon cœur enivré,  
Où tu me racontas ton enfance naïve,  
Et me fis tant sourire et me fis tant pleurer.*

*Je me tus, et voici qu'une larme brûlante,  
De tes yeux élargis roula sur le parquet ;*

*Tu m'attiras sur ta poitrine frémissante,  
Et j'entendis ta voix, très faible, qui disait :*

— « *Ami, je te pardonne* » — *Un angélu8 fragile  
Traversa les jardins, quelques instants encor  
Un merle sifflotta gravement sur la ville,  
Puis ce fut le silence et les étoiles d'or  
Dans l'émail bleu du ciel glissèrent une à une.  
Le soir tombait, un soir brûlant, un soir d'été,  
Tout en douceur, tout en parfum, tout en clarté.  
Le soir tombait ; c'était fini de ta rancune,  
Une flamme brilla dans tes yeux violets :  
C'était la nuit et tu m'aimais.*

#### UN OISILLON CHANTA

*Un oisillon chanta, cent autres répondirent,  
Alouettes, verdiers, fauvettes et pinsons,  
L'un après l'un, puis tous ensemble, à l'unisson ;  
Un oisillon chanta, mille roses s'ouvrirent,  
Et ce fut le matin jusqu'au fond des maisons ;  
Et ce fut le matin dans la plaine endormie  
Et sur les hauts plateaux où le jour déferla ;  
Les coqs chantaient, un bœuf mugit, l'agneau bêla,  
Et dans nos cœurs aussi, — t'en souvient-il m'amie ? —  
Ce fut matin, ce matin-là.*

« *Avril est dans les bois* » t'écriais-tu rieuse ;  
*Et dans la chambre claire où montait la rumeur  
De la cour embaumée et sa toute douceur,  
Tu me tendais les bras dans ta fièvre amoureuse,  
Et ta bouche semblait une églantine en fleur.*

— « *Avril est dans les bois, et ma lèvre altérée*  
 » *A soif du vin joyeux promis à ma beauté.* »  
*Ainsi tu me parlais en ta simplicité ;*  
*Et tout ce matin-là sur notre âme enivrée*  
*Souffla le vent des voluptés.*

*Hélas ! l'après-midi vinrent de longs nuages,*  
*De longs nuages gris au travers du ciel bleu,*  
*De longs nuages gris qui traînèrent un peu*  
*Répandant leur angoisse au-dessus des villages,*  
*Et voici que, pensive, tu me dis : « Il pleut ».*  
 — *La tempête accourut. Alors, comme les chèvres*  
*Piétinantes rentraient par les chemins mouillés,*  
*Comme l'oiseau fuyait dans le jour endeuillé,*  
*D'amers sanglots soudain montèrent à tes lèvres :*  
*Tout ton ancien chagrin venait de s'éveiller.*

#### NUIT D'AUTOMNE

*Sous un ciel bas où l'aile lasse des corbeaux*  
*Se mêle au vol sinistre des froides nuées,*  
*Tout le jour il a plu sur la plaine angoissée,*  
*Et, le soir, nul rayon n'a doré les côteaux ;*  
*Les lampes des villas une à une allumées*  
*Quelque temps ont troué l'ombre opaque des bourgs,*  
*Des voix ont retenti là-bas au fond des cours,*  
*Puis des portes bruyantes ont été fermées.*  
 — *Maintenant c'est la nuit, et la pluie a cessé ;*  
*La chienne qui hurlait aux confins de la plaine*  
*S'est tue, et les hiboux de la forêt prochaine,*  
*Et les fermes s'endorment sous le ciel glacé.*

*L'âpre vent de novembre éveilleur de silence,  
Furtif et gémissant s'est levé dans les bois ;  
Au travers des vallons le voici qui s'avance,  
Et son souffle déjà fait retentir les toits.  
Les grillons se sont tus, la flamme presque éteinte  
Palpite faiblement dans l'ombre du foyer  
Et fait un triste bruit, étrange et régulier ;  
C'est le temps des regrets ; de longs appels, des plaintes,  
Des cris de désespoir traversent les bosquets,  
Des visages pensifs, des bouches inquiètes  
Se collent aux carreaux et regardent, muets ;  
C'est le temps des remords et des peines secrètes.*

*C'est le temps des remords, et te voici venir  
Vers mon lit solitaire et vers mon repentir,  
O mon ancien amour, ma lointaine maîtresse,  
Avec le fixe éclat de tes yeux en détresse,  
Avec tes yeux plaintifs de tout petit enfant.  
Sur tes genoux berceurs, sur ton sein réchauffant,  
Oh ! laisse-moi poser, comme aux jours de naguère,  
Et ma tête et mon cœur et toute ma misère ;  
Comme aux jours de jadis ouvre-moi tes deux bras,  
Pose tes fraîches mains aimantes sur les miennes  
Qui brûlent et qui tremblent si fort, puis, tout bas,  
Attentive au rappel des minutes anciennes,  
Dis-moi les simples mots qui font monter les pleurs ;  
Car ce soir est un soir pour mon âme hautaine,  
De détresse farouche et de morne douleur :  
L'orgueil des mauvais jours exaspère ma peine.*

ERNEST DE LAMINE.

## LE DOUZIÈME PROVISoire

---

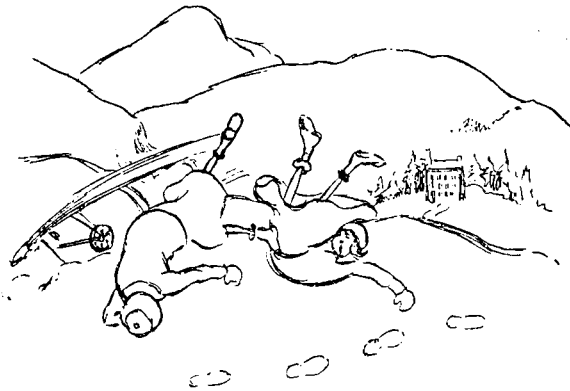
Puisque c'est du pays où vécut M. Guillaume Tell que je vous envoie cette chronique, — *Asile héréditaire...* selon le rite de M. Rossini, — il convient que, tout d'abord, je vous offre un petit suisse. Ce sera pour vos étrennes, petits friands que vous êtes. N'attendez pas que je vous décrive les Alpes, ni leurs neiges éternelles. Je vous dirais bien, comme Perrichon devant la mer de glace : « Que l'homme se sent petit devant la mère de glace. » Et il est de fait que, juché à 1,000 mètres d'altitude, j'éprouve une sorte de confusion à me trouver si petit et à savoir que je ne grandirai plus, hélas ! sauf contre-ordre des dieux (qui ont autre chose à faire, parbleu !). Je ne compte donc pas m'attendrir sur l'imposante diversité des paysages. Au demeurant, l'aristocratique « petit épicier » de *Durendal* trouverait sans doute bourgeoise ma manière de décrire la Suisse, lui qui, s'il lui fallait entreprendre cette description, ne la ferait que couronner en tête et armoiries sur le bedon. Je ne m'attarderai donc pas à faire de la littérature :



M. Franz Ansel et son coadjuteur, M. Pierre Nothomb, sont là pour ça. J'aime imaginer que ces gentlemen de lettres vous offrent une pâture suffisante de noblesse littéraire à couronne fermée. (Fermée pour cause d'agrandissement, comme on dit chez nous).

Mais j'aimerais assez vous poser une question suisse, si cette ellipse ne vous paraît pas choquante. Vous pensez bien qu'il y a ici une société des plus cosmopolites. Il s'en faut

de peu qu'on ne parle arabe ou esquimau. A table, sauf pour les gens atteints d'une oursite aiguë, il est presque indispensable, mettant à profit ce que l'on peut avoir de connaissances des langues étrangères, de répondre poliment aux personnes, ne fût-ce que pour condescendre à leur passer gracieusement la moutarde ou les cure-dents. Et alors ça y est! Plus moyen de se dépêtrer. En deux ou trois jours, les virtuoses de tables d'hôtes vous ont proprement dépecé — moralement, s'entend. Vous êtes contraint, quelle que soit votre répugnance à confesser vos petites manies, vos gros défauts et vos déplorables travers, d'avouer que la salade n'est pas fort bonne ou que les pommes de terre au lard vous dégoûtent. Ce sont là, en y réfléchissant, des conversations sans gravité. Mais il arrive qu'elles se haussent à un niveau plus alpestre. Ainsi, savez-vous — et c'est ici que se pose le problème dont je vous parle plus haut -- de quoi nous avons parlé, ces jours-ci? Ah! ah! vous voilà bien embarrassés, MM. les œdipes! Vous croyez peut-être que la conversation roula sur quelque problème de politique générale? Qu'on discuta la provenance du faisan rôti que nous dégustâmes non sans de violents reproches de la part de



nos molaires? (Un jour cela s'appelle du faisan, le lendemain du dindonneau, puis du chapon, et encore de la



pintade. Mais c'est toujours le même volatile systématiquement coriace et élevé, jadis, en de sages principes de rigoureuse abstinence). Ou bien, que l'on parla de la chute vertigineuse exécutée le matin même par deux dames aux mollets faméliques et qui les fit s'accuser mutuellement — je ne parle pas des mollets — de connaître moins que rien aux exigences d'équilibre de la *luge*? Ou encore qu'on se demanda pourquoi ce gros monsieur allemand éprouve le besoin, pour manger, de pousser d'abord hors de la bouche une langue d'un mètre carré, d'y déposer ensuite une pâtée de viandes et de légumes, de laisser contempler un bon



moment à ses voisins ce monceau culinaire et, ensuite, de retirer le tout, vers son gosier, avec un bruit de machine à coudre? Vous n'y êtes pas. Et je ne veux point vous faire languir davantage. On parla, tout simplement, du *Mariage de M<sup>lle</sup> Beulemans!* Cela m'a donné un coup. D'au-

tant plus qu'un jeune Anglais s'efforça d'imiter le langage de notre Suzanne nationale. Je vous jure que ce ragoût anglo-bruxellois n'avait rien de mélancolique. Ce qui fut plus affligeant, c'est la demande que l'on me fit de « parler Beulemans ». Que vouliez-vous que je répondisse à une demande si flatteuse pour mon amour-propre national, sinon m'exécuter avec la meilleure volonté du monde. Nous avons déjà, les Belges, assez peu de tendances à parler les langues étrangères pour avoir souci de témoigner de connaissance de la nôtre. Alors, j'ai « parlé Beulemans ». Que MM. Fonson et Wicheler me pardonnent. S'ils avaient été là, je crois qu'ils eussent rougi de m'entendre. Ai-je mal parlé belge, mon Dieu! Ai-je mal parlé! Tout de même, on a eu la complaisance de trouver cela fort rigolo. En Suisse, vous savez, et devant un faisant

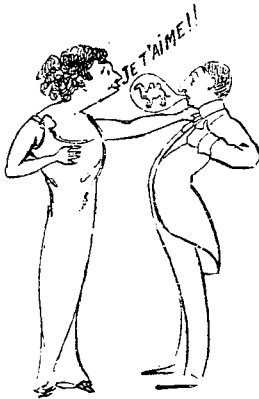
de l'Apocalypse, on n'a pas le droit de se montrer fort difficile. L'ennuyeux, c'est qu'à présent personne ne m'aborde plus sans me demander « si je ne me sens pas contraire » ou si je ne compte pas « marier ma cousine ». Tout de même, il faut venir loin pour entendre — voilà bien le comble de la jouissance pour des oreilles patriotes — parler belge avec l'accent anglais !

\* \* \*

Pendant qu'ici, loin des somnifères égratignures de cette bonne *Durendal*, je mène une existence de méditations, que je réfléchis sagement aux destinées humaines et tout particulièrement à la mienne qui n'est pas sans m'intéresser, j'apprends qu'on fait la bombe, à Liège. On aurait bien pu attendre mon retour. Ingrate patrie ! comme rugit l'autre. Il est certain que lancer une bombe pour annoncer aux spectateurs qu'il va y avoir un entr'acte de quelques minutes est une innovation assez ingénieuse. Surtout, au cinématographe. Il y a des sourds, au cinématographe, tous ceux que l'inactivité de leur trompe d'Eustache prive d'ouïr les œuvres théâtrales de nos braves auteurs belges (Chose et moi, notamment. Et encore, Chose!...) Et puis, cet avertissement retentissant corse le spectacle. C'est presque aussi amusant que d'entendre, quand on est tout près de la scène, au théâtre, les épithètes dépourvues d'aménité, qu'entre des tirades passionnément amoureuses s'envoient à mi-voix le distingué jeune premier (une petite rosse) et la grande coquette (une jeune personne qui avoue trente-huit ans et prouve ainsi qu'elle ne veut pas épater le bourgeois par un bilan trop rondouillard).

Le système de la bombe a du bon. Je regrette de n'en être pas l'inventeur. A la représentation d'une de mes pièces « qu'exécutaient » des amateurs — et elle n'avait pas besoin de cela, la pauvre petite ! — un monsieur ventru s'était endormi. Il dormait, je puis le dire, avec âme. Son sommeil était quelque chose comme une profession de foi. Coincé par un portant et le pompier de service, je

suais sang et eau — eau, surtout. Mais, il ne faut pas croire une seconde que je m'occupais encore de ma pièce qui « fichait le camp », comme me le disait obligeamment le régisseur ; ni de la jeune première qui pataugeait avec sérénité, ni de l'amoureux qui s'était collé sur le blair une paire de moustaches héroïques et avait assez bien l'air, ainsi, de porter sur ses épaules une tête de veau, agrémentée de deux balais tristes. Non, je m'occupais uniquement du sommeil de ce juste que j'apercevais, béatement absorbé par le charme du repos. Dormait-il bien, le brave homme ! Si bien que j'avais une peur atroce qu'il se réveillât. Cela arriva pourtant. Un arbre du décor tomba avec un fracas épouvantable, au moment où l'amoureux bêlait avec un trémolo : « Je vous aime... » L'aveu n'eut qu'un



succès d'estime. Mais la chute de l'arbre eut l'approbation du public : on trouva généralement que ce coup de théâtre était amené avec une grande adresse. Seulement, le monsieur s'était réveillé. Il considérait la scène avec un étonnement concentré. Et je compris qu'il se disait : « Très bien ! Ce jeune homme aime cette jeune fille, quelqu'un a éternué : et un arbre est tombé. C'est vraiment dramatique. Comment cela va-t-il finir ? »

Et sur cette question il se rendormit. Hé bien ! si on avait lancé une bombe dans la salle, à ce moment-là, le monsieur ne se serait peut-être pas rendormi. Il est vrai que pour ce qu'il y aurait gagné !

Maintenant, une question se pose. Qui, au cinématographe de la cité ardente, a lancé la bombe ? La justice, évidemment, s'égare sur d'improbables pistes. La vraie n'est pourtant pas bien malaisée à découvrir. *Is fecit qui prodest...* comme le disait toujours, si justement, mon professeur de gymnastique suédoise. Qui donc a inté-

rêt à voir s'écrouler — autrement que sous le bruit des braves, une salle où se donnent des spectacles cinématographiques? Hé parbleu! les auteurs dramatiques! Ce n'est pas sorcier! Les auteurs dramatiques injoués, s'entend. Cela donne encore du champ aux conjectures. Il y en a quelques-uns, d'auteurs dramatiques injoués! (Chose, notamment, et moi. Mais, pour Chose, cela s'explique.) Pourtant, il ne serait pas impossible de circonscrire le terrain des recherches. Ne tenons pas compte, si vous voulez, du fait même de la protestation, mais seulement du procédé vigoureux. Vous y êtes? Mais naturellement, Madame, qu'on pourrait accuser M. Pierre Broodcoorens, dont personne n'avale *La Mer*, sauf M. Léopold Rosy. Mais M. Broodcoorens eût plutôt provoqué un typhon — un demi-typhon, si vous voulez. Non, une bombe, cela ne peut venir que d'un adepte du futurisme, d'un élève de M. Marinetti. C'est donc simple : c'est M. Georges Ramaekers qui a fait la bombe et c'est M. Edgar Tant qui l'a lancée. M. Edgar Tant? Parfaitement, l'auteur de *Irrémédiable* — vous voyez bien! — et de *Si tu m'aimes, suis moi!* des titres qui ne sont pas dans une musette, affirmons-le avec énergie. D'autant plus que le « Suis-moi! » — encore Guillaume Tell! — est un euphémisme. C'est « Prends garde à toi! » qu'il veut dire. M. Tant aura d'ailleurs peut-être confondu Rossini avec Bizet : les futuristes sont capables de tout. Mécontent de constater qu'aucun directeur fastueux — pas même ceux du théâtre belge d'application — d'application à quoi? — ne montait ses pièces, M. Edgar Tant s'est monté le coup : le coup de la bombe. Il a eu bien raison. Il n'était pourtant pas exigeant. La brochure qui contient ses deux pièces ne coûte que 30 centimes. Et il a fait des actes d'une concision admirable! Ce n'est pas à ces pièces-là qu'on s'endormirait : on aurait à peine le temps de s'asseoir et ce serait déjà fini. D'ailleurs, que de jolis aperçus dans ces vers brefs. Oyez plutôt :

ANDRÉ

Je me vêts comme un prêtre et prêtre je le suis.

## PRUDENCE

Mystère de larges draps ! As-tu de beaux mollets ?

(Elle soulève tout à coup la soutane à hauteur des genoux)

## ANDRÉ

Prudence, c'est trop fort !

Et plus loin, vers terminant à merveille un acte prestigieux :

ANDRÉ (*très touché, après un instant d'hésitation, bas*).

Comme elle a de beaux seins !

Je me hâte de dire que ce n'est pas de Paul André qu'il est question. Le deuxième et dernier acte de cette tragédie passionnée se passe dix ans plus tard et comporte 19 vers. Pas tout à fait deux par an. André et Prudence ne sont pas des bavards. Ils disent en peu de mots ce qu'ils pensent, et voilà tout. Prudence, pourtant, n'en a pas beaucoup. Et André n'a pas tort de « trouver ça trop fort ». D'ailleurs, il est heureux pour André que le premier acte se termine à temps. Nous en aurions entendu de jolies, sans cela !

Je n'ai pas sous les yeux un troisième volume — si je puis dire — de M. Edgar Tant : cela se nomme *Lisapherne et Félicien*. Ce titre est tout un programme.

La bombe du sympathique futuriste n'est, je l'apprends de source autorisée, qu'un ballon d'essai. (Oui, merci !) La deuxième bombe sera lancée par M. François Léonard dont le prochain volume : *Babylone* indique suffisamment les tendances futuristes et révolutionnaires.

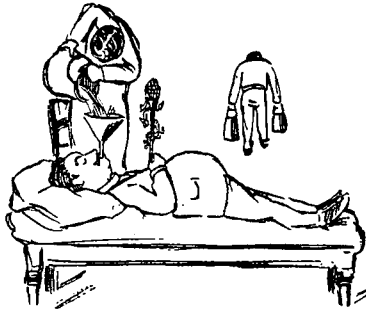
\* \* \*

La période d'hiver s'est plantureusement signalée à Bruxelles par de nombreuses manifestations gastronomiques. Belges, nous consacrons volontiers nos joies et nos chagrins en mangeant et en buvant. Chacun exprime ses sentiments comme il veut. Pour nous, mangeailles et beuveries ont une importance caractéristique, dans toutes les circonstances de la vie.

Nous ne sommes pas des buveurs honteux; nous y allons rondement. Qu'on reçoive les palmes académiques ou que l'on apprenne le trépas inopiné d'un oncle matelyassé de bank-notes, on s'écrie d'abord : « Mon Dieu ! j'avoue que je suis tout de même content ! » Et on ajoute sur-le-champ, sans même intercaler ce qu'au théâtre on appelle un *temps* : « Qu'est-ce que nous allons boire ? » Nous sommes le peuple des dalles inclinées. Nos gosiers réclament sans cesse de nouveaux nettoyages — quoi qu'en pense M. Maurice des Ombiaux.

Nous avons eu à Bruxelles une exposition d'art culinaire.

D'art, vous entendez bien ! Ce ne sont donc pas là choses dont on plaisante. Et je vois le moment où toutes les revues littéraires un peu dans le train publieront chaque mois une recette de cuisine entre des vers à la fleur d'orange de M. Henri Liebrecht et



une critique au vinaigre de M. Maurice Wilmotte. M. Pol Demade, auquel *La Belgique artistique et littéraire* a tout de suite songé à s'adresser, nous promet pour bientôt une recette inédite pour les pets-de-nonne. Plus tard, il nous enseignera l'art de confectionner une sauce à la moutarde. Ce ne sera peut-être pas aussi amusant que les recettes que nous donne dans le *Passant* le troublant et mystérieux Alcide Bordure. Mais M. Pol Demade, chacun sait cela, n'est pas là pour nous amuser.

J'ai bien regretté de ne pouvoir visiter l'exposition d'art culinaire. Il y avait là des merveilles, paraît-il. Assez pour donner une gastrite définitive à tous les gourmets de Bruxelles. Mais je pense que cette manifestation de la goinfrerie nationale n'est pas la dernière du genre.

Les banquets ont été fort nombreux : on a presque battu

les records du temps de l'Exposition et cela n'est pas banal. Notre sympathique consœur *La Plume*, elle aussi, organisé un banquet. Seulement, elle l'a voulu original. D'autres, en pareille occurrence, vous font manger et boire avec excès. *La Plume* a trouvé que ce ne serait pas distingué. Aussi a-t-on mangé avec une extrême modération et bu avec la plus stricte économie. En revanche, on a parlé



littérature. Je n'assistais pas à ces agapes. Mais j'y avais quelques amis — il m'en reste. L'un d'eux a bien voulu me narrer par le menu — j'atteste les dieux que je ne l'ai pas fait exprès! — les détails de cette

soirée mémorable. Sans y changer une virgule, je reproduis sa pittoresque narration : je m'en voudrais de modifier quelque chose que ce soit, mon ami ayant fait dix-huit heures de chemin de fer pour pouvoir, de vive voix, m'exposer ses impressions. Il m'a dit :

— Je sais bien que je suis un peu en retard, mais...

— Oui! oui! les banquets se prolongent toujours outrageusement...

— Pas du tout : seulement, quittant la table sur laquelle fut servi ce festin royal...

— Vous étiez sur la table?

— Ni dessus, ni dessous. Je poursuis : quittant la table, en proie aux plus atroces tiraillements de la faim...

— Les maux de la faim...

— ... Je fus contraint d'aller engloutir une entrecôte, arrosée de sept ou huit demis.

— Et ça va mieux?

— Beaucoup mieux. Mais la fois prochaine, je mangerai auparavant. Voici : nous étions au nombre de Demade.

— Comment, au nombre de Demade?

— Au nombre de cent; vous ne comprenez donc rien? Seulement, à la dernière minute vingt-trois convives s'excusèrent. Heureusement! S'ils étaient venus, on n'aurait

rien mangé du tout. Ils avaient préféré aller entendre M. Maurice des Ombiaux dont la parole colorée, ce jour-là même, retentissait à l'hôtel de ville. Les Amis de la Littérature — cruelle énigme! — ne furent pas les convives de *La Plume*. Sauf quelques-uns, qui étaient d'ailleurs des légumes importants. Et M. Charles Henry qui préside divinement aux destinées de la nouvelle gazette hebdomadaire et universelle, n'était pas médiocrement flatté d'avoir chez lui M. Beckers, directeur général des Lettres, M. Beckers à la barbiche allègre et au lognon spirituel. Sans compter M. le sénateur Brunard, ma chère, qui n'avait jamais contemplé un pareil sénat de jolies madames. (Du moins, supposons-le.) Un turbot ayant fait son apparition, — c'était en effet une sorte de fantôme de turbot, — M. Beckers lui adressa, coupe en main, un toast aimable, qui concernait aussi les autres convives. Quant au sénateur, il s'excusa de devoir aller présider le banquet de la Ligue antialcoolique. Deux banquets antialcooliques le même soir, chacun trouva que c'était beaucoup, même pour un sénateur.

Les messieurs graves s'étant éclipsés, tels des astres pudiques, les bonnes gens, qui de près ni de loin ne touchent au monde littéraire, mais qui étaient « une fois venus pour une fois voir », regardèrent leurs voisins. Et on trouva généralement que c'était pour rien, de pouvoir contempler, au prix de seize francs, l'ironique élégance du svelte M. Valère Gille, sa mèche folichonne et son impériale harmonieuse. Sans compter M. René Herbé qui rougit toujours si consciencieusement qu'on se demande quelles horreurs peuvent bien lui conter ses voisins — ou ses voisines. M. René Herbé, d'ailleurs, a une rude santé. J'aime à croire qu'il mange bien... chez lui.

— Parlez-moi donc des artistes.

— Moment! Quand nous eûmes vu défiler devant nous quelques crus rares — de ces crus avec lesquels la cuite serait difficile — on nous offrit du café, avec un strict minimum de liqueurs et deux pianos à queue. Alors, on « joua concert ». M. Tresbes, avec beaucoup de gentillesse

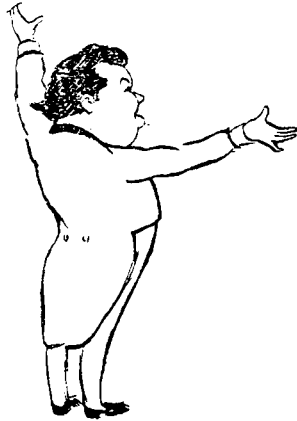


nous offrit des vers de MM. Charles Desbonnets, Maurice Gauchez, Benedictus — merci bien ! — et Charles Henry.



Comme ces messieurs étaient présents, ils rougirent modestement. Du moins, on le crut. En réalité, ce n'était que le reflet du visage de M. Herbé. Pendant que l'opulent M. Haardt savourait la lecture du *Passe-Partout*, une dame *des Mille et une nuits* dansa. Ce n'est pas bon pour l'estomac. Puis, on vit surgir les « artistes ». Ah ! ma chère, quel jus, comme le disent si élégamment M. de Maurages et son petit pasticheur, M. Davin de Champclos. Nous entendimes la superbe M<sup>lle</sup> de Geor-

gis, à la voix de solide fauvette grave ; M. La Taste, qui a toujours l'air si triste de ce qui lui arrive, même quand ce sont des bravos ; M. Ponzio, Caruso — baryton, à la face joviale et à l'irrésistible galoubet ; et M<sup>me</sup> Jeannine Du Plessy qui roucoula de toutes ses forces une romance à elle dédiée par le *mâtre* Massenet. Chacun convint avec enthousiasme que ce programme fastueux n'avait aucun rapport avec de la crotte de bique. Le bon Léon Van Hout, aussi Liégeois qu'altiste, — et ce n'est pas peu dire — accompagna M<sup>me</sup> Tiny Béon, qui « clavecina » ; et puis il joua ravissamment de la viole de Gambe.



— Gambades ! Gambades !

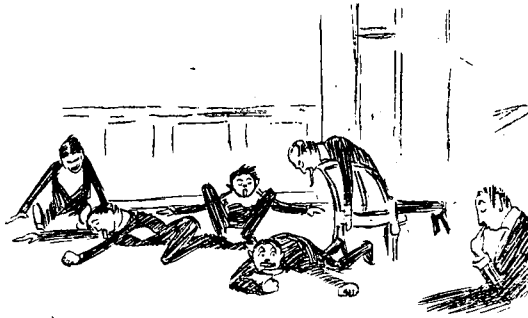
— Et M. Jean Droit — j'en drois passer quelques-uns — levait vers le plafond un menton glabre et humoristique.

— Vous ne me parlez pas de M. Liedel ?

— Il était là, olympien, à sa coutume. Il avait tout le temps l'air de chercher quelque chose sous la table. Parfois, d'un air égaré, la moustache dans l'œil, il fixait quelque convive et le reluquait avec insistance. Puis, il se remettait à chercher, sous la table. Renseignements pris, il n'était nullement halluciné : seulement, un carré de papier sur les genoux, un minuscule crayon dans la dextre, il fixait, pour la postérité, les traits immortels de M. Du Plessy et des autres personnages.

— En somme, pas d'incident ?

— Pardon. Une chose fort douloureuse, même. A la fin de la cérémonie, on trouva dans un coin six invités morts.



— Ciel !

— Oui, de soif. A ce souvenir, mon cher... Non, je ne veut point l'évoquer davantage. Garçon, six autres bocks ; et parlons d'autre chose...

\* \* \*

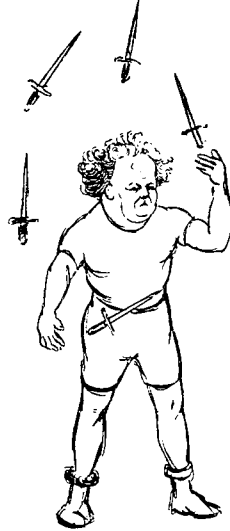
Au moment où, en fumant un gros cigare — je parle pour les messieurs et, d'ailleurs, si les dames veulent les imiter,

je n'y vois pas d'inconvénient — vous savourerez ces lignes qui, pour être provisoires, n'en sont pas moins burinées dans le pur airain.. (Et après ça, Monsieur, comme dessert?) le Théâtre-National d'art et d'application, sous la direction de MM. Pierre Boine et Willy Benedictus, aura donné sa première représentation. C'est une très bonne idée que d'avoir choisi pour cette cérémonie le joyeux vaudeville de M. Emile Verhaeren, *Philippe II*. Les communiqués de journaux m'apprennent que ce sera très soigné. Je suis bien content. On me dit que M. Edmond Picard danse toute la journée, à la pensée que ses chères théories sont enfin mises en action. En actions aussi, espérons-le du fond de l'âme, afin que les sympathiques directeurs ne soient pas contraints de faire trop vite mariner le nouveau-né dans de l'alcool à 90°.

Il y aura, m'assure-t-on, des décors « impressifs ». Cela doit être un peu là, des décors « impressifs »... M. Edmond Picard, déjà nommé, a acheté douze nouvelles douzaines de mouchoirs rouges et a terminé le même nombre de monodrames. Voilà cent quarante-quatre représentations d'assurées. Vers le milieu de la saison, il y aura une représentation sensationnelle : une revue, naturellement. Les principaux collaborateurs de cette œuvre définitive sont M. Camille Lemonnier, dont les couplets sur les ailes de moulin sont frappants de vérité, me dit-on ; M. Albert Giraud qui, avec M. Edmond Picard, a écrit une scène fort drôle sur l'âme belge ; M. Emile Verhaeren, dont le rondeau royal sera fort goûté ; M. Georges Ramaeckers qui a trouvé une scène désopilante — mais assez leste, malheureusement ! — sur les petites femmes de music-hall ; M. Pierre Broodcoorens qui a écrit en connaisseur des couplets bien troussés sur les rapports qu'il y a entre la critique littéraire et la gaffe ; et, enfin, M. Maurice Maeterlinck qui, sur le prix Nobel, offre les décors, — impressifs, bien entendu. Enfin, grâce à l'aimable obligation de M. Edmond Cattier qui, en compagnie de M. Lucien Solvay, est allé trouver leur camarade Kufferath, M. Richard Strauss a bien voulu se charger d'écrire une

partition belge. M. François Rasse dirigera l'orchestre. M. Otto Lohse, en un intermède, jonglera avec des poignards. Pour l'interprétation, on parle de M. Léon Wéry — l'émule de Brulé — pour le rôle du compère; de M<sup>lle</sup> Maria Biermé, pour la comère et de M. Ray Nyst pour les rôles de composition. A la fin de la représentation, MM. Fonson et Wicheler chanteront le duo de la *Muette* que M. Reding, en Loïe Fuller, mimera dans une apothéose.

Et pour 15 centimes de supplé-



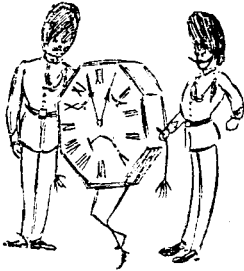
ment, on pourra voir M. Pol Demade; mais cette partie du spectacle sera strictement réservée aux messieurs âgés d'au moins quarante ans.

\* \* \*

Il y a des gens qui ne s'emballent pas facilement, étant de tempérament froid. Ce n'est, fichtre! pas le cas de l'horloge de la Bibliothèque royale! C'est une horloge galopante. Cette petite folle-là qui, jadis, dépassait la course de ses sœurs de quelques minutes seulement, se donne de l'air à présent. La voilà qui s'en va, qui s'en va : il n'y a plus moyen de l'arrêter. Si elle continue, elle mar-

quera bientôt l'heure du lendemain. C'est très rigolo. Pourtant, voyez comme il y a de mauvais coucheurs : les clients de la Bibliothèque ne sont pas contents du tout. Il est vrai que, par compensation, les huissiers, eux, s'en f... copieusement. Est-ce qu'ils lisent, eux! Je vous demande un peu pourquoi il existe des gens qui, au lieu d'aller boire un bon *half and half*, s'amusent à compulsurer des volumes poudreux. En voilà des fainéants, qui viennent, en somme, surtout pour se chauffer les mollets aux frais du gouvernement! Et puis, ils arrivent toujours à la dernière minute! La Bibliothèque, réglementairement, ferme à 6 heures. Eh bien! il existe des naïfs qui, à 5 heures, réclament communication d'un volume. S'imaginent-ils qu'en une heure les huissiers — qui ont à parler entre eux du caractère de leur belle-mère et de la dentition pénible de leur petit dernier — peuvent trouver le temps de dénicher un volume? Le mieux est que ces lecteurs obstinés se sont fâchés, l'autre jour. Ils ont manifesté contre la facétieuse horloge. Cela n'a pas été long. On leur a éteint l'électricité au nez. Venus là pour chercher la lumière, ils n'ont trouvé que les ténèbres. Et les huissiers ont bien ri! C'est vrai aussi : pourquoi vient-on les trasser, les huissiers? Comme si cela les amusait d'apporter aux clients des livres qu'eux-mêmes n'ont jamais, n'auront jamais la pensée de lire!

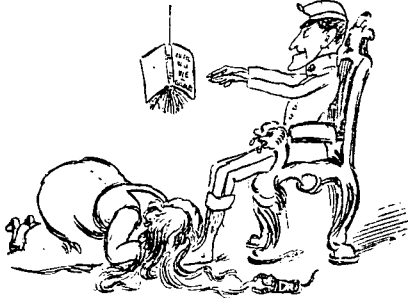
Tout de même, puisqu'on a bien arrêté le monsieur qui s'est approprié quelques volumes de la Bibliothèque royale, ne pourrait-on, tant qu'on y est, arrêter aussi l'horloge? Elle dérobe du temps à des personnes qui, en majeure partie, n'en ont pas beaucoup à perdre et qui, peut-être, n'ont pas de casier judiciaire...



\* \* \*

Quand on veut écrire un livre, il faut un certain nombre

de choses : de l'encre, du papier, un porte-plume, des idées. Et encore les idées ne sont pas tout à fait nécessaires. Mais il y a aussi certaines choses qu'il ne faut pas : être infante, par exemple : *Infandum regina jubes renovare dolorem*.. (Le roi ordonne de renouveler l'infante Dolorès, — traduction des « trois moustiquaires »). Et encore, ici, l'infante s'appelait Eulalie, ce qui témoigne d'un certain courage. Elle écrivit ses mémoires; et on cria, avant la lettre, qu'ils étaient révolutionnaires. Le roi des Espagnes, du coup, envoya un télégramme fulminant à la tante bien aimée. Avec grâce, cette royale femme de lettres envoya dinguer son bouillant neveu. (S'il croit qu'il héritera d'elle!) Et M. Jules Bois, qui interviewa l'infante, en était comme une petite folle. Seulement, voilà : M<sup>me</sup> Eulalie, s'avisa de réfléchir et, ayant réfléchi, baigna de ses larmes espagnoles les pieds de son neveu. Le concert européen joua un



trémolo. L'éditeur de l'infante s'arracha les cheveux. Et nous murmurâmes tous, comme dans *Miss Helyett* :

*Quoique c'livre se fit attendre,  
Ecrit en français cévenol,  
Nous voulions vous voir nous surprendre.  
Par du basqu' vraiment espagnol!*

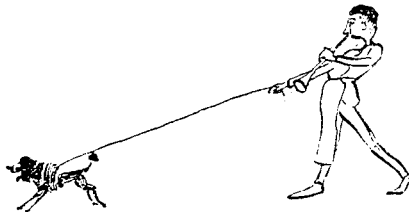
Tout de même je frémis à la pensée que si M<sup>lle</sup> Marguerite Van de Wiele avait été infante et s'était prénommée

Eulalie — ça aurait pu lui arriver aussi bien qu'à vous ou à moi ! — nous n'aurions jamais pu lire *Ame blanche*. Louons les dieux, bon sang ! Louons-les !

\* \* \*

M. Jules Claretie, dans une récente chronique du *Temps*, appela M. Henri Lavedan une flûte et Jean Richepin un clairon. Il importe qu'au plus vite nous fassions de cette aimable boutade une contrefaçon belge. Organisons bien vite un orchestre d'hommes de lettres belges. Bien entendu, avec mon inaltérable dévouement, je m'en suis chargé.

J'ai déjà reçu quelques adhésions fort intéressantes : M. Edmond Picard jouera de la trompette de Jéricho ; M. Camille Lemonnier de la trompette thébaine ; M. Sylvain Bonmariage a réclamé les cymbales ; M. Valère Gille jouera rêveusement sur la flûte de Tityre ; M. Albert Giraud pincera de la guitare ; M. Maurice Maeterlinck jouera sur une harpe dont les cordes seront faites avec les cheveux de M<sup>me</sup> Mélisande Leblanc ; M. Paul André jouera du bombardon ; le petit épicier, conduit par un caniche,



jouera de la clarinette ; M. Henri Davignon, à l'opulente chevelure espagnole, a réclamé les castagnettes ; le hautbois est réservé à M. Adolphe Hardy ; le trombone à M. des Ombiaux ; l'abbé Moëller tiendra l'orgue ; M. Iwan Gilkin s'attribuera le violoncelle ; M. Emile Verhaeren tiendra la partie de contrebasse ; M. Fernand Larcier

---

jouera du tambour ; M. Louis Dumont-Wilden du siffet. Et M. Masset de la grosse caisse. J'ignore encore qui sera le chef d'orchestre : d'ores et déjà MM. Albert Giraud, Maurice Gauchez et Sylvain Bonmariage ont éloquemment appuyé la candidature de M. Georges Rency.

Quant à M. Pol Demade, il s'est d'abord récusé. Pourtant, il a fini par promettre qu'avant chaque concert il mangerait une bonne platée de haricots.

\* \* \*

Il me reste, mesdames et messieurs, à vous souhaiter à tous une bonne et heureuse année. N'écrivez pas de livres — c'est mauvais pour la digestion — mais lisez les miens : c'est excellent pour le sommeil. Ou tout au moins, achetez-les. Je souhaite à tous mes confrères de connaître enfin, comme moi, la charité chrétienne. A tous les éditeurs, de m'éditer. J'offre ma commisération apitoyée aux esprits que ne séduisent pas la rosserie désinvolte et l'égratignure courtoise. J'offre à M. Maurice Kufferath le buste de M. Solvay ; à M. Solvay le buste de M. Kufferath. Et à M. Fernand Bernier le buste de M. Fernand Bernier.

Et à tous les directeurs de théâtre de Bruxelles toutes les idées que j'ai mises en pièces.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

*(Illustrations d'Oscar Liedel.)*

---



## LES LIVRES BELGES

---

**Jos. DESMET** : LEFCADIO HEARN (éd. du *Mercur de France*). — **Fernand BERNARD** : PETITES CHOSES (Association des Ecrivains belges). — **Sylvain BONMARIAGE** : LE CŒUR ET LA VIE (E. Figuière à Paris). — Le SOIR-NOËL : Le QUANT A SOI de **F. C. MORISSEAUX** et LES NAUFRAGÉS de **L. SONNEMANS** (E. Rossel). L'ÉVENTAIL-NOËL. — LE COURRIER-THÉÂTRAL-NOËL.— L'UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE (numéro de Noël). — **Gaston PULINGS** : LE PÊLERINAGE INTÉRIEUR (Dickinson à Bruxelles). — **Henri FORTIN** : HUY PITTORESQUE (chez l'auteur).

La notoriété de Lefcadio Hearn en pays de langue français est récente. Mort à Tokyo en 1904, l'auteur de tant de livres du plus grand intérêt et de l'originalité la plus caractéristique n'atteignit pas de son vivant les lecteurs populaires. Anglais par la qualité particulière de sa vision, par ses façons de raisonner, par la nature de son humour, Lefcadio Hearn posséda cependant une âme de méridional, ardente, enthousiaste ; ce timide vécut dans l'isolement, mais écrivit d'abondantes pages qui révèlent et expliquent sa vie et son cœur.

C'est ce chantre du Japon, ce véritable impressionniste littéraire, si jaloux de ne laisser après lui que des œuvres d'une rare perfection, que M. Joseph De Smet nous fait connaître par l'étude considérable, très méthodique et très compréhensive, publiée au *Mercur de France*. On sent, à la lire, que le biographe professe autant d'admiration pour l'homme que pour l'œuvre, et on est tout disposé à partager ce sentiment avec lui.

\* \* \*

Il y a quarante ans on appelait « mélanges » ou « varia » ou plus prétentieusement « miscellanées » des recueils pareils à celui que M. Fernand Bernard présente sous le titre plus joli de *Petites choses*. Il y a là des poèmes descriptifs, des pièces de genre, des impromptus de circonstance, des sonnets, des berceuses, et puis après des nouvelles, de vieux contes, des croquis ; bref, de quoi complaire aux amateurs de tous les genres de littérature familière.

Ce disparate n'est pas désagréable ; l'auteur trouve avec aisance le ton qu'il faut prendre pour donner une exacte variété à chacune des pièces de son petit album sans prétention.

\* \* \*

On ne peut reprocher à M. Sylvain Bonmariage de manquer de sincérité. Peut-être est-ce par excès plutôt qu'il en arrive à pêcher quand il prend plaisir à se raconter, à mettre à nu les moindres sentiments, les émois, les désirs, — presque les roueries, et les malices sentimentales et les curiosités libertines dont est agité son cœur effervescent ?

Après beaucoup de poèmes où il se confessait avec complaisance, M. Sylvain Bonmariage vient d'écrire une façon de roman autobiographique, ou mieux : une suite de notes jetées sur le papier au jour le jour, au hasard de quelques aventures romanesques ou de quelques liaisons de plaisir. Entre les péripéties dont celles-ci sont l'occasion existe à peine le frêle lien d'une continuité de jeunesse désœuvrée, impatiente, gourmande de sensations compliquées.

C'est, au surplus, la façon de conter qui doit plaire dans ce livre plutôt que ce qui s'y trouve raconté. L'auteur affectionne le genre narquois, ici un peu précieux, plus loin un brin canaille, toujours enjoué, dans le ton mis à la mode par quelques jeunes hommes, dont le pauvre dandy modern-style trop tôt disparu que fut Jean de Tinan est le précurseur et le modèle.

*Le Cœur et la Vie* est, à ces divers titres, une œuvre sans banalité, où des aveux sincères nous sont faits dans la parure d'une forme littéraire artificielle mais élégante.

\* \* \*

Comme chaque année, à pareille époque, le *Soir* publie un luxueux magazine auquel la collaboration d'artistes belges donne un prix tout spécial.

Il est devenu banal de célébrer le luxe d'une édition remarquable au point de pouvoir avantageusement soutenir la comparaison avec toutes les publications similaires depuis longtemps réputées.

Les reproductions de tableaux admirés lors des récents Salons bruxellois constituent des planches fidèles et parfaites. Tout l'art émouvant, chatoyant ou pittoresque de peintres tels que Ch. Michel, Maurice Denis, Henri Martin, Ménard, Paul Leduc, Laermans, Frédéric, etc., est mis en complète valeur.

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Marguerite Van de Wiele, pour ne citer que ceux-là, ont donné des contes de Noël inédits. Mais l'intérêt s'attachait surtout à la publication des deux œuvres primées au récent concours dramatique du *Soir*. C'est une pièce en 3 actes : *Le Quant à soi*, de M. F.-Ch.

Morisseaux, et une pièce en 1 acte de M. Léon Sonnemans : *Les Naufragés*, qui ont été retenues par le jury.

Ces deux œuvres, de par les conditions du concours, devraient être prochainement interprétées sur la scène du théâtre des Galeries. Nous réserverons donc jusqu'au moment de cette épreuve, si elle a lieu, un jugement détaillé. Nous nous bornons aujourd'hui à dire que M. F.-Ch. Morisseaux a tenté de moderniser de façon plaisante *Le Bourgeois gentilhomme*. M. Jourdain devient un commerçant bruxellois enrichi, Cléonte est un marchand de drap, tandis que le faux marquis est un évadé de Saint-Gilles. Peu d'intrigue, mais des croquis de caractères pris sur le vif. A la fin seulement l'action se précipite et la farce se termine en drame policier : le prétendant-escroc est démasqué malgré qu'il ait joué avec rouerie le personnage d'un nouvel Arsène Lupin.

La saynète de M. Sonnemans, dans laquelle les personnages parlent un bien bizarre argot fort débraillé, se passe dans les montagnes du Tyrol, commence en pochade et s'achève en épouvante grand-guignolesque.

\* \* \*

**L'Éventail**, dont nous avons signalé l'autre jour l'heureux anniversaire de vingt-cinq années d'existence, a voulu commémorer ce rare événement. Notre excellent confrère, dont M. Fritz Rotiers a, pendant un quart de siècle, si brillamment assuré les destinées prospères, a donc offert à ses fidèles lecteurs un luxueux et très artistique numéro de Noël. Les collaborateurs habituels du vivant périodique théâtral, littéraire et mondain ont écrit, à cette occasion, des pages d'un intérêt varié que les plumes et les crayons les plus appréciés ont élégamment illustrées. Et c'est ainsi que les noms de la comtesse Van den Steen et de MM. Jean Dardenne, Fr. Léonard, L. Souguenet, Ernest-Closson, Dumont-Wilden, G. Van Zype, Arthur De Rudder, Am. Lynen, Jean Droit, H. Van Haelen, H. Cassiers, Eug. Smits, Ph. Swijncop, J. Van Zype et F. Khnopff assurent le succès de ce précieux album.

*L'Éventail-Noël* paie aussi, avec une pieuse sympathie, un légitime tribut de reconnaissance à tous ceux qui, depuis la fondation, furent les collaborateurs assidus et appréciés du journal. A Wax Waller et à Francis Nautet, les fidèles de la première heure, vont surtout une pensée émue et un souvenir affectueux.

\* \* \*

**Le Courier Théâtral**, lui aussi, sacrifie à la coutume des numéros spéciaux de fin d'année. Des cartes, des poèmes, des fantaisies de MM. Henry Charriaut, Hub. Stiernet, J. Chot, G. Knosp, M. Meyer, de Caigny, Allan, Polak, Théo Hannon, comte A. du Bois, L. Moreau, Boué de Villiers, M. Biermé, Govaert, F. Davignon, etc., abondamment illustrés forment la matière de cette intéressante publication occasionnelle. Le tirage et la présentation ont été, du reste, très soignés par l'actif directeur M. L. Brachot.

\* \* \*

La Fédération internationale des Étudiants catholiques publie hebdomadairement un journal. Le directeur de celui-ci, notre excellent confrère M. E. de Sadeleer, a réuni, à l'occasion de la Noël, des proses, des vers et des dessins des artistes catholiques belges les plus réputés; il a recueilli aussi les témoignages d'encourageante estime de quelques Maîtres français illustres. De tout cela, il a composé une livraison de luxe très intéressante à lire, très agréablement présentée et dont la dédicace est faite à M. Franz Schollaert, ministre d'État.

\* \* \*

Un titre de recueil de vers ne veut souvent rien dire. L'auteur l'adopte parce qu'il est harmonieux, que les mots qui le composent sonnent agréablement à l'oreille et s'agencent avec grâce sur le papier, de tonalité adroitement choisie, de la couverture.

M. Gaston Pulings n'a pas négligé de sacrifier à ces conditions d'euphonie et d'agrément typographique quand il a fait imprimer en grenat sombre, sur l'enveloppe ardoise de son très élégant volume, ces mots, encadrés de guirlandes de roses mauves : *Le Pèlerinage intérieur*.

Mais du moins, cette fois, pareil titre ajoute-t-il à ceux que je viens de dire le mérite beaucoup plus précieux d'être en concordance étroite avec l'inspiration des vers qu'il annonce. C'est bien à un repliement sur soi-même, au consciencieux examen intime, à une confession loyale des pensées et à l'aveu des émois du poète que nous devons la trentaine de pièces graves, noblement inspirées et majestueusement orfévrées de ce *Pèlerinage intérieur*.

La conclusion des méditations que la vie et les hommes suggèrent à l'auteur est, m'a-t-il semblé, faite de vaillance et de confiance. S'étant arrêté un instant dans son chemin, ayant

regardé autour de soi et considéré la route déjà parcourue, il s'apprête à reprendre sa marche avec la volonté sereine de faire tout son effort et son devoir.

Ne crois pas, dit-il,

*que la route est stérile,  
Ne cherche pas l'excuse en sentant le remords,  
Ah! surtout, ne dis pas que vivre est inutile,  
Que chacun n'a qu'à suivre et à subir son sort.  
Le sort? Il est en nous, et dans sa plénitude,  
Nous détenons ses fils, nous gardons ses secrets,  
Nous dressons ses chemins d'après nos habitudes.  
S'il vit selon le cœur, l'esprit et les décrets  
Chacun peut décider où portera sa vie...*

Le désenchantement, la lassitude amère, le spleen précoce, sont trop souvent la loi décevante des jeunes poètes de la génération présente pour que nous n'aimions en entendre un prononcer de belles paroles de foi et de courage.

\* \* \*

M. Henri Fortin, dont les dessins et les eaux-fortes ont été remarqués dans les récents Salons de nos cercles d'art, vient de réunir en un album de luxe, tiré à cinquante exemplaires sur papier de Hollande, une série de planches fixant en traits adroits quelques paysages du vieux *Huy pittoresque*. Le métier de M. Fortin ne manque pas d'assurance; son burin est hardi; sa façon de mettre en page suggestive. Mais il y a lieu surtout de louer l'artiste de l'impression qu'il parvient à dégager d'un coin de ruelle, d'un vieux mur, d'une berge, présentés avec un sens aigu de la valeur du décor et de l'atmosphère.

PAUL ANDRÉ.

## LES THÉÂTRES

MONNAIE : *Déjanire*, tragédie lyrique en 3 actes de M. C. Saint-Saëns, d'après la tragédie de Louis Gallet (6 déc.). — *La Zingara*, ballet en 1 acte de M. Ambrosiny, musique de M. Valverde (27 nov.). — *Robert le Diable* (21 déc.)

PARC : *Le Scandale*, pièce en 4 a. de M. H. Bataille (12 déc.).

GALERIES : *Le Feu de la Saint-Jean*, comédie en 3 actes de MM. F. Fonson et F. Wicheler (1<sup>er</sup> déc.).

ALHAMBRA : *La Petite Quaker*, opérette en 3 actes de MM. Ross et Greenbank, adaptée par MM. P. Ferrier et Quinel, musique de M. L. Monckton (14 déc.).

THÉÂTRE NATIONAL : *Philippe II*, d'E. Verhaeren (20 déc.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *La Course du Flambeau* (30 déc.). — *Les Romanesques* (21 déc.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Cinna* (5 déc.). — *Les Demoiselles de Saint-Cyr* (19 déc.).

**Déjanire.** — Ce n'est la faute ni de Louis Gallet ni de M. Saint-Saëns si nous ne parvenons plus à trouver le moyen de nous intéresser beaucoup aux puérides aventures des dieux mythologiques. Leur héroïsme est devenu bien pompier ; leur merveilleux trop clinquant. Hercule trahissant Déjanire pour les beaux yeux d'Iole put inspirer jadis à un Sophocle ses *Trachiniennes* qui transportèrent d'admiration un peuple ému de croyants. Ce drame de l'adultère dans l'Olympe put, il y a quelques années, devant une foule de touristes réunis sous le grand soleil du Midi, dans les arènes de Béziers, donner à MM. Gallet et Saint-Saëns l'illusion du succès.

Aujourd'hui que la musique de scène est devenue une complète partition d'opéra et que nous voyons et écoutons celui-ci dans l'atmosphère et les lumières d'une salle de spectacle, l'affabulation se ramène aux mesquines proportions d'une violente querelle de ménage. Au lieu de vitriol ou d'une balle de revolver, la femme jalouse envoie à son infidèle époux la mort subite sous la forme de cette fameuse tunique de Nessus qui fut quelque chose comme un symbolique enveloppement de ouate thermogène trop poivrée ou un badigeonnage à dose exagérée d'huile de croton.

Hercule ainsi pris au piège canaille imite à peu près Gri-bouille : il se précipite sur un bûcher dans le dessein d'échapper au feu intérieur qui le brûle.

Traitée avec humour, cette querelle conjugale pourrait être plaisante ; traitée avec l'emphase que les auteurs de l'actuelle *Déjanire* crurent devoir adopter par respect pour la qualité divine des personnages, elle est, convenons-en, profondément morne et longuement ennuyeuse.

M. Saint-Saëns en a paré le récit scénique d'une musique

d'admirable tenue, personne ne le conteste. Il y dépense avec majesté, sinon avec fougue, une incontestable sincérité. La ligne de ce classicisme est pure et tant de noblesse unie à des accents sereinement inspirés font parfois penser à Gluck... La partie chorale de l'œuvre est notamment traitée avec une ampleur qui impose le respect.

Si M<sup>lle</sup> Friché, qui paraissait un peu lasse le soir de la première, se dépensa en lamentations et en fureurs d'un désarroi capable de faire tort à l'émotion que devrait éveiller son pitoyable destin, M<sup>lle</sup> Heldy prêta un charme, une douceur attendrie et l'appoint d'une voix délicieuse au touchant personnage de la princesse Iole; M. Ghasne eut de la noblesse et M. Darmel de la fougue et de la puissance; la mise en scène fut d'un pittoresque archaïsme; le ballet évoqua fidèlement les callisthénies eurythmiques du passé; mais, cependant, l'accueil fait à cette œuvre trop uniformément majestueuse ne dépassera pas les bornes de la déférence que mérite le très noble travail d'un très noble artiste.

\* \* \*

**La Zingara.** — Nous avons applaudi, l'an dernier, l'originalité bruyante, alerte, voluptueuse de la musique de M. Valverde quand il nous fut donné d'applaudir une de ces opérettes qu'il importa de son pays d'Espagne : *La Rose de Grenade*. Il faut croire que cet art d'exprimer la couleur, la vivacité, les senteurs fortes et les passions sauvages perd à s'offrir à nous dans un cadre trop vaste et, surtout, dans une atmosphère qui réclame plus de science et de distinction.

En un mot, la *Zingara* serait mieux à sa place sur une autre scène que sur celle de la Monnaie. Elle est d'ailleurs une pantomime plutôt qu'un ballet et l'affabulation très sommaire sur laquelle est brodée sa musique fanfarante, dégingandée et fébrile, ou langoureuse et larmoyante, ne fournit guère aux fines jambes prestes et lestes de nos ballerines l'occasion de faire valoir leurs talents.

\* \* \*

**Robert le Diable.** -- Que de curiosités impatientes attendirent cette reprise ! Dès les premières notes de l'ouverture, quand les cuivres lancèrent le thème célèbre du « Nonnes qui reposez... », il y eut des sourires sur tous les visages : les uns

trahissaient la joie de tout un passé ressuscité ; les autres exprimaient la plus irrespectueuse des ironies.

Eh bien ! en fin de compte, je crois que tout le monde a pris plaisir à écouter le sinistre Bertram préférer ses sataniques imprécations par la basse sonore et généreuse de M. Grommen ; la douce et timide Alice, fiancée très bien portante dans l'embonpoint de M<sup>lle</sup> Béral, égrener des romances ou touchantes ou ravies ; M<sup>lle</sup> Berelly rossignoler les roulades qui sont l'habituelle forme de conversation des princesses d'opéra ; M. Darmel lancer aux frises des airs de bravoure chaleureusement prodigués par un solide galoubet. A peine un petit frisson d'angoisse parcourut-il la salle quand Robert entama sur un fâcheux accroc un de ses couplets héroïques, — tout comme, quelques soirs auparavant, Hercule avait terminé un des siens sur une note en détresse.

Et puis, que de brillants costumes, que d'armures étincelantes, que de décors à sensation, sans compter le ballet en tutus et l'impressionnante sortie des nonnes de leurs tombeaux, dans le cimetière du couvent de Sainte-Rosalie, pendant une nuit de clair de lune !... Et ces nonnes sacrilèges se mettent à danser, à danser, à danser !... L'abbesse damnée elle-même s'en mêle ; c'est M<sup>lle</sup> Cerny, pensez donc ! Elle est à jambes découvertes, à poitrine nue, en courtes jupes de tarlatane. Sur son sein gauche est épinglé le ruban violet. Qui donc avait dit que la République française était hostile aux Congrégations ? M. Fallières vient de décorer la nonne Héléna, immortalisée par MM. Scribe et Germain Delavigne, avec la complicité de Meyerbeer !

\* \* \*

**Le Scandale.** — Plus que jamais est apparente ici la caractéristique du théâtre de M. Henry Bataille, j'entends de son théâtre à succès et à effets violents qui vint après les débuts autrement suggestifs de *La Lépreuse*, de *Ton sang*... Les pièces actuelles, vouées aux accueils enthousiastes, aux longues carrières fructueuses, sont, en somme, des mélés traités par un poète.

Qu'y a-t-il dans ce fait divers brutal, dont les traditionnels personnages excessifs sont les acteurs, autre chose qu'une invraisemblable mais dramatique aventure, fertile en « coups de théâtre » ? Mais qu'y a-t-il d'autre aussi, dans la façon dont s'expriment ces êtres d'un réalisme quotidien poussé psycholo-



giquement, parfois, jusqu'à la moins intéressante banalité, que le témoignage qu'ils prononcent non pas leurs propres paroles, mais celles qu'un prestigieux poète leur met aux lèvres ? Qu'y a-t-il dans la tournure que prennent les événements, dans les actes de ces protagonistes aux mentalités idéalisées sinon le fait d'un rêveur trop indulgent ?

On pourrait croire que de ce disparate naîtra de l'incohérence. Au contraire, les œuvres de M. Bataille y trouvent ce charme étrange, cette puissance d'émotion mal définie à la suggestion desquels le blasé, le lettré, le critique le plus cuirassé se laisse prendre aussi bien, mais pour d'autres raisons, que le populaire naïf et spontané...

Une bourgeoise provinciale, désœuvrée et troublée au milieu du luxe et de la fièvre d'une villégiature mondaine, s'est donnée à un rasta persuasif et séduisant. C'est un coup de folie : l'amour saouïle comme un vin capiteux. Il arrive aux plus sobres de perdre l'esprit, une fois en leur vie, en une heure d'égarement.

Mais il se fait que l'exotique est un escroc. Vite revenue de sa démente, rentrée avec les siens dans la calme maison familiale, M<sup>me</sup> Férioul paye de sa tranquillité, de son argent, bientôt de sa réputation et du bonheur de son foyer, l'heure passionnée où elle se donna. Artanezzo, le rasta, vient la relancer ; elle croit que c'est dans un dessein de chantage ; elle met le Parquet en action ; le scandale va éclater. Et le mari va savoir !

Après des complications et des angoisses qui fournissent, par leur enchevêtrement habilement agencé, les plus favorables éléments scéniques, M. Férioul apprend et il pardonne.

Eh ! bien, de ce drame qui met, une fois de plus, aux prises les trois immuables héros de la comédie parisienne conjugale à la mode, le poète qui est en M. H. Bataille a tiré un parti incontestablement ingénieux et impressionnant. Son Maurice Férioul, il le campe en véritable symbole de la douleur vaincue, de l'honneur impérieux, du sacrifice et de l'indulgence. Artanezzo n'est vil qu'en apparence ; l'auteur aime ce paradoxe d'orner les fripouilles de sentiments délicats et de scrupules sympathiques. Charlotte est une statue vivante et poignante de la douleur et du remords et non plus une femme, une mère qui s'est pâmée au clair de lune dans un parc de casino, ou sur un lit de caravansérail cosmopolite dans les bras d'un bellâtre exotique.

On a dit récemment, à Mons, dans un congrès, que ce théâtre-là est malsain. Le mot a soulevé de violentes protestations. Personne n'oserait, en tout cas, soutenir qu'il est édifiant dans

ses tendances ; mais chacun, aussi, doit s'accorder à dire qu'il est doué d'une merveilleuse puissance pathétique et qu'il est écrit dans une langue et modelé dans une matière dramatique au prestige desquelles on ne résiste guère...

M. Henry Krauss a été le triomphateur d'une interprétation très vibrante, dans une mise en scène de toute beauté. A la bonhomie, à la gaité confiante du premier acte, le comédien a fait succéder par la suite, au gré du développement du drame, une puissance de rage, un déchainement de passion farouche, puis un accablement et une calme volonté désespérée qui sont le témoignage d'un admirable talent, apte aujourd'hui à nuancer merveilleusement un rôle très difficile.

Mme Berthe Bady ne sera jamais une artiste banale ; elle vit évidemment avec intensité les personnages complexes et torturés que crée, pour elle, M. Bataille. Mais cette incarnation trop pénétrée ne finit-elle pas par communiquer une ardeur excessive qui se traduit dans la fébrilité de gestes dont l'artiste paraît ne plus être maîtresse, dans l'inflexion comme maladie d'une voix qui se lamente et sanglote, dans des mouvements désespérés qui déconcertent ?

M. Séran a été digne et discret, très sobre en rasta, presque trop sympathique. Beaucoup d'autres ont « donné », avec ensemble et avec enthousiasme, assurant le bruyant succès de ce *Scandale* qui nous était promis depuis trois ans.

\* \* \*

**Le Feu de la Saint-Jean.** — Quand ils ont écrit cette pièce-ci, les heureux auteurs du *Mariage de Mlle Beulemans* n'ont probablement pas eu d'autre souci que celui de tramer adroitement une intrigue attachante où le romanesque et le réalisme, la gaité et le sentiment, auraient leurs places légitimes. Puis ils ont vêtu ce scénario d'une parure dialoguée enjouée et spirituelle. Ils ont dosé l'humour, la psychologie et l'observation.

Et voilà.

Nous autres, nous pouvons découvrir un tas de choses dans ces trois actes, un tas de choses qui y sont mais que les auteurs n'y ont probablement introduites que sans préméditation.

C'est le mérite des œuvres bien faites de réaliser des intentions que personne n'a jamais eues.

Ainsi, je crois qu'on peut très bien prendre prétexte du *Feu de la Saint-Jean* pour affirmer, et cette fois preuves à l'appui,

que tout ce qui se passe à Paris, ou bien au Nord ou au Midi, dans le Nouveau-Monde comme dans le vieux, est susceptible d'avoir pour acteurs des gens de chez nous. Et voilà, peut-être, le véritable théâtre des auteurs belges : celui qui fera intervenir des habitants de Bruxelles, d'Anvers, de Liège, de Dixmude ou de Marche-en-Famenne dans des aventures d'amour, d'héroïsme, de deuil, de crime, de bouffonnerie que l'on crut jusqu'ici n'être le privilège que des Parisiens ou, tout au plus, des Français.

Avoir mêlé des bourgeois de notre ville à une action passionnée et romanesque analogue à dix, à cent autres dont on nous montra toujours jusqu'ici les rôles tenus par de ponctuels amants et amantes, pères, mères, amis, confidentes stéréotypés sur un patron d'immuable origine, c'est peut-être l'essentielle originalité et le grand mérite de MM. Fonson et Wicheler. Ils ont donné droit de cité dans la comédie française actuelle à des citoyens belges qui participent au déroulement normal des péripéties tout en gardant leur caractère propre, leur mentalité, leur langage aussi quand il le faut.

On a trop de fois raconté le sujet du *Feu de la Saint-Jean* pour que je m'y attarde encore. Il me suffira de dire que le drame sentimental qui se joue dans le cœur quadragénaire de la belle comédienne Madeleine Germont est de ceux qui émeuvent toujours ; chacun la plaint, avec sympathie, de s'être éprise de ce Lucien Van Dael mué en ambitieux Lucien de Solanges le jour où il vint de la familiale maison paternelle bruxelloise à Paris, dans le dessein d'y conquérir la gloire littéraire.

Les auteurs ont su renouveler adroitement ce thème et exposer les phases d'espoir, de bonheur, de crainte et de déchirement, avec une exacte connaissance des raisons et des détours de nos lamentables cruautés amoureuses. A côté de Madeleine et de Lucien si admirablement incarnés par Mlle M. Baret et M. André Brulé, il y a le père Van Dael à qui M. Jacque prête l'art merveilleux de son talent d'observation fidèle, de naturel, et un partage pittoresque de comique irrésistible et d'émotion communicative. Mlle J. Delmar a trouvé l'occasion de mettre une fois de plus en relief ses piquantes et séduisantes qualités de malice ingénue sous les traits touchants de Jeanne Denis, la fille adoptive du bon papa Van Dael, celle qui aime en secret depuis longtemps le Lucien parti pour les tentations et les déceptions de la grand'ville. De nombreux personnages de second plan, enfin, jouent à ravir les scènes épisodiques étoffant une action par elle-même déjà très captivante.

On souhaiterait même parfois la pièce allégée de quelques-uns de ces hors-d'œuvre, malgré tout le plaisir que MM. Gildès Franck, Mylo, la pétulante et originale M<sup>lle</sup> Harnold et la jolie M<sup>lle</sup> Lilian Greuze nous donnent en les jouant.

*Le Feu de la Saint-Jean*, monté avec un luxe et des soins qu'on ne pourrait imaginer plus parfaits, a remporté, incontestablement, un grand succès. Je ne serais pas étonné qu'il ne se bornât point aux actuelles représentations sur la scène des Galeries Saint-Hubert.

\* \* \*

**La Petite Quaker.** — Je ne vois pas moins de cinq noms sous le titre de cette opérette anglaise venue conquérir le continent après avoir fait longtemps florès par delà les mers. Elle le mérite, car elle est originale et amusante cette histoire invraisemblable d'une fille de rigide pasteur de l'austère secte des « quakers » se laissant enlever par le séduisant capitaine Tony Chute et partant avec lui pour Paris, en même temps que Charteris, l'ami de Tony, y ramène la princesse Marfa qu'il était allé épouser clandestinement en terre britannique.

Tout le monde se retrouve dans les salons de M<sup>me</sup> Blum, la couturière à la mode, puis devant les tables fleuries, sous les lustres et autour des tziganes du « Pré Catelan ».

Inutile de raconter par le menu les péripéties de cette folle aventure que traversent des personnages multiples dont Phœbé, soubrette campée avec un entrain du diable par M<sup>lle</sup> Huguette Dany, et un policier à transformations dont M. Delamercie fait une création désopilante, sont les plus réussis. Il importe surtout de savoir que, malgré des complications sans nombre, tout finit comme on le suppose dès la première minute ; il importe surtout de savoir que M<sup>lle</sup> Germaine Huber est la joyeuse, élégante et spirituelle « Petite Quaker » en escapade ; qu'elle chante et danse à ravir et qu'elle s'habille à merveille. M<sup>lle</sup> Delamercie est une gracieuse princesse d'opérette. M. Zidner, que nous applaudimes aux défuntes Variétés, a le diable au corps et un chic qui donne beaucoup d'allure à son Tony Chute cascadeur. MM. Silviany et Camus et beaucoup d'autres enfin complètent une interprétation de tout premier ordre.

Mais cette *Petite Quaker* bénéficie en outre d'une mise en scène comme rarement l'opérette en a vu réaliser à Bruxelles.

C'est d'un goût dans les costumes et les décors, c'est d'une fraîcheur, c'est d'une gaieté qui emportent fatalement le succès.

\* \* \*

**Philippe II.** — C'est par l'émouvante tragédie de Verhaeren que le Théâtre national d'art et d'application qui vient de naître a inauguré la série de ses spectacles. Si les vœux des organisateurs se réalisent et si leurs efforts sont secondés, nous verrons les chefs-d'œuvre des littératures dramatiques étrangères alterner avec les œuvres de nos écrivains, les consacrées et les inédites.

L'entreprise est hasardeuse. Elle est difficile ; mais elle est nécessaire. Elle mérite d'autant plus d'être encouragée de toutes parts que la soirée inaugurale a mis en relief la valeur des éléments qui composent la troupe. M. et Mme Pierre Boine ont interprété les rôles ardu de Don Carlos et de la comtesse de Clermont avec un pathétique émouvant, une conviction chaleureuse, une « tenue » dramatique dignes de tous les éloges. A leurs côtés, M. David a dessiné un impressionnant Philippe II.

Quand les innombrables difficultés du début auront été vaincues, quand la persévérante ardeur de MM. Boine et W. Benedictus aura mis au point tous les détails d'organisation matérielle et habitué une clientèle fidèle à prendre le chemin du Palais des Arts où se donneront les représentations du Théâtre national ; quand les ressources permettront de faire produire aux intéressants décors impressifs de MM. Daenens et A. Gerbaud tout leur effet, il n'est pas douteux que nos auteurs dramatiques à peu près évincés des théâtres réguliers, où leurs œuvres graves détonnent du reste parmi les légères, futiles, joviales ou malsaines pièces à la mode, trouveront là l'accueillante maison où il leur sera fourni l'occasion de pouvoir donner enfin la mesure de ce qu'ils sont capables de faire.

\* \* \*

**La Course du Flambeau ; Les Romanesques.** — M. Paul Hervieu et M. Rostand sont aux deux pôles de la conception théâtrale. Les austères soucis de l'un, sa volonté de nous intéresser aux plus passionnants problèmes du cœur et de l'esprit n'ont que le plus vague rapport avec l'art de la frivolité

maniérées, le romantisme grandiloquent ou le symbolisme prétentieux de l'autre.

Il était donc piquant de pouvoir, à quelques jours d'intervalle, assister à la présentation de ces deux sommités dramatiques actuelles au public assidu des matinées éducatives si adroitement organisées par M. Victor Reding.

Les deux causeries qui initièrent à la physionomie littéraire de Hervieu et de Rostand se ressemblèrent aussi peu que le jour ressemble à la nuit. Et cela aussi fut symptomatique.

M. Guyot, directeur de l'Ecole française de Bruxelles, fit gravement, méthodiquement, une leçon sur ce sujet : les pièces de M. Hervieu ; résumés ; chronologie ; brefs commentaires.

M. Henri Liebrecht, poète, prononça avec élégance et ferveur un hymne à la gloire du lyrisme, de l'amour et de la beauté. Il évoqua du rêveur de Cambo une physionomie un peu légendaire qui fit passer le frisson de l'enthousiasme et des émois ravis au cœur des 300 jeunes filles dont la salle du Parc est emplie tous les jeudis.

Et si l'un ne fit pas assez admirer ce qu'il y a d'humain, de profond, de grand, de beau dans l'art de l'auteur de la *Course du Flambeau*, l'autre mit tellement en vedette, et si habilement, les précieuses qualités de l'auteur des *Romanesques*, qu'il oublia de dire le mal que l'on peut penser de celui de *Chantecler* et de quelques douzaines de malencontreux poèmes.

Mais ce qu'avec raison chacun applaudit, ce fut la façon dont la *Course du Flambeau* fut jouée par MM. Gournac, Marey, Hébert, Scott et MM<sup>mes</sup> Angèle Renard, Brémont, Dudicourt, etc. ; ce fut aussi la rentrée brillante de M<sup>me</sup> Alice Archaimbaud qui sut ne pas faire regretter que Réjane n'incarnât pas la Sabine Revel qui restera une de ses plus émouvantes créations ; ce fut enfin la fantaisie séduisante et la grâce enjouée avec lesquelles M. de Gravone et M<sup>lle</sup> Aimée Roger, délicieusement jeunes tous deux, et la bonhomie avec laquelle MM. Gournac et Rousseau enlevèrent le marivaudage de Sylvette et Percinet, et des deux papas Bergamin et Pasquinot.

\* \* \*

**Cinna ; Les Demoiselles de Saint-Cyr.** — Par deux fois c'est un ensemble de tous points remarquable qui mérite les applaudissements sans réserves des abonnés aux mardis classiques des Galeries.

L'annonce, notamment, de la présence de M<sup>me</sup> Segond-Weber, une des rares sociétaires qui se déplacent peu, avait attiré une foule plus dense encore, si possible, que d'habitude. Mais aussi quelle Emilie superbe de grandeur, de puissance et d'émotion, admirable de plastique et de voix, elle fut aux côtés de MM. Albert Lambert et Fenoux ! On n'imagine pas plus de beauté en même temps que plus de chaleureuse conviction.

Au plaisir de voir jouer des comédiens comme MM<sup>lle</sup>s Lara et Dussanne, MM. Georges Berr et Leitner, et ce plaisir est grand, je vous l'atteste, s'ajoutait, la dernière fois que la Comédie-Française vint chez M. Fonson, celui d'entendre *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, une de ces captivantes comédies d'intrigue, si adroitement charpentées par ce prodigieux metteur en scène que fut le père Dumas.

Cet art — c'en fut un — a passé de mode. Il nous paraît puéril. A la joie que tout le monde a prise à assister au triomphe de l'amour de deux fillettes honnêtes mais décidées sur la roulardise de deux galants pris à leurs propres pièges, on doit mesurer la valeur théâtrale de pareilles œuvres. Elles méritent en tout cas, ne fût-ce que par intérêt historique et documentaire, de ne pas sombrer dans l'oubli, surtout si le soin de leur résurrection est confié à des interprètes de la valeur de ceux qui sont venus nous divertir ici l'autre jour.

PAUL ANDRÉ.

## LES CONCERTS

AUDITION INTÉGRALE DES DIX SONATES POUR PIANO ET VIOLON DE L. VAN BEETHOVEN : M<sup>me</sup> Berthe Marx-Goldschmidt et M. Mathieu Crickboom (27 novembre, 1<sup>er</sup> et 5 décembre). — DEUXIÈME CONCERT YSAYE : M. José Lassalle et M<sup>lle</sup> Maud Fay (10 décembre). — CONCERT DE LA CROIX VERTE (11 décembre). — CONCERT JACQUES THIBAUD (15 décembre). — TROISIÈME CONCERT POPULAIRE : M. Emile Bosquet (7 décembre). — QUATRIÈME CONCERT POPULAIRE : M. Marcel Laoureux (18 décembre).

La première séance donnée par M<sup>me</sup> Marx et M. Crickboom comprenait l'audition des quatre premières sonates de Beethoven, datant des années 1799 et 1800 et construites d'après les

principes des maîtres antérieurs, comme Bach et Haydn : emprisonnées dans des formes trop étroites pour le génie indépendant de Beethoven, elles renferment cependant de réelles beautés. L'*Andante (thema con variazioni)* de la première sonate, par exemple, peut être comparé à une intéressante galerie où défilent, reliés par d'habiles transitions, des tableaux musicaux remarquables par la variété des mouvements, des rythmes et des sentiments. Cette partie de l'œuvre nous montre, en quelque sorte, à l'état embryonnaire, les brillantes qualités du maître qui vont s'épanouir dans les sonates ultérieures. Le jeu du violoniste, d'une grande légèreté, d'une rare délicatesse et d'une gravité émue, s'est tout de suite affirmé à la hauteur de la tâche entreprise. La deuxième sonate (*allegro vivace*) nous a fait voir l'entente parfaite entre les deux instrumentistes ; la netteté du toucher, la réelle virtuosité et l'intelligence musicale de M<sup>me</sup> Marx-Goldschmidt s'allient fort heureusement à l'esprit et l'humour toujours discrets et distingués du violoniste. L'*Andante, piu tosto allegretto* débute par une mélodie calme et sereine ; un chant de victoire s'ébauche bientôt pour se fondre dans l'expression d'une tendresse mélancolique. Tout cela fut exposé très clairement, très expressivement par l'archet souple, tantôt charmeur, tantôt vigoureux, de M. Crickboom.

L'*Adagio* de la sonate III, où la phrase dite par le violon est reprise par le piano, eut beaucoup de grandeur, de passion et de caractère.

Les deux interprètes, devant le succès qui leur fut fait, donnèrent en *bis* l'*Adagio de la sonate à Kreutzer*, chaleureusement applaudi.

La seconde séance ne fut pas moins intéressante, au contraire ; Si la sonate V se rapproche encore des précédentes par sa conception et sa facture, la VI<sup>e</sup> est animée du véritable souffle beethovénien, et celle en *do mineur* est d'une profondeur, d'une intensité émouvantes. Les interprètes ont bien rendu la fraîcheur de la *sonate en fa*, qui leur valut, surtout dans le *scherzo*, un très grand succès. Les deux autres furent empreintes d'une vraie noblesse tragique et d'une émotion sincère.

M. Crickboom et M<sup>me</sup> B. Marx-Goldschmidt terminèrent brillamment leur entreprise artistique par l'exécution soignée des sonates VIII, IX et X qui figuraient au programme de la dernière audition. Le violoniste fut d'un classicisme sobre et à l'abri de tout reproche. La sonate dédiée à Kreutzer fut pour M<sup>me</sup> Marx-Goldschmidt un succès des plus mérités : son jeu fut



tour à tour d'une âpreté douloureuse ou d'une douceur extrêmement délicate. Le concert se termina par une sympathique ovation pour les interprètes, juste récompense de leur vaillance artistique et de leur désintéressement.

\* \* \*

Ce n'est pas la première fois que M. José Lassalle triomphe à Bruxelles. L'an dernier déjà il conquiert le public par sa direction soignée et intelligente et son éclectisme artistique.

Cet éclectisme s'affirme une fois de plus dans la composition du programme du deuxième concert Ysaye, où, tout en rendant hommage à un musicien national, il place l'un à côté de l'autre Mozart, Berlioz et Wagner.

La suite extraite du ballet héroïque *Céphale et Procris*, de Grétry (car c'est lui ce musicien national) révèle toute l'élégance, la perfection de facture et la facilité mélodique du maître liégeois.

A cette époque, il était encore sous la férule et l'aile protectrice (!) de Marmontel. Cela me fait songer à l'aventure si commune du pauvre musicien cherchant en vain un livret, non pas intéressant (car cela seulement ne suffit pas), mais conforme à la tournure de son talent musical. Si Beethoven, Schubert, Schumann et bien d'autres n'ont pas atteint dans l'opéra, ou plutôt le drame lyrique et musical, la perfection géniale qu'ils réalisèrent dans la symphonie ou le lied, c'est faute d'avoir rencontré un poème capable de faire s'épanouir pleinement leur génie. Il est navrant de voir dans l'œuvre dramatique si touffue de Grétry la quantité de livrets plats, insignifiants et insipides.

On comprend du même coup la grandeur, la force et l'unité de l'œuvre dramatique de Wagner, où le poème et la musique ont jailli en quelque sorte simultanément. Grétry se vit dans la dure nécessité de parer de ses délicieuses broderies des vêtements aujourd'hui démodés et dont l'étoffe est usée jusqu'à la corde; les livrets ont vieilli et sont tombés dans l'oubli; il est dommage que la musique de Grétry ait inévitablement partagé cette caducité. Pourtant, de bons chanteurs doublés d'habiles comédiens pourraient certainement, avec du soin et de l'étude, faire voir à nouveau les feux de la rampe et du succès à *Richard Cœur de Lion*, à *l'Épreuve villageoise*, à *la Rosière de Salency* ou même à *Colinette à la Cour*. Ce ne sont là que des vœux, et timidement émis.

Quel contraste après la musique mesurée, quelque peu précieuse et toute « de bon sens » de Grétry, que la *Symphonie fantastique* d'Hector Berlioz. Fantastique ! Il me semble qu'elle ne l'est franchement que dans le finale, beau dans le baroque, le mystérieux, l'incroyable, l'hyperbolique et le grotesque. Berlioz use ici de tous les procédés orchestraux possibles... et même impossibles ! Mais avec quelle désinvolture, quel farouche mépris des règles et de la raison : il laisse libre cours à son exubérante imagination, il va jusqu'à faire l'éloge, l'apologie de l'excès, de l'outrance et de l'orgie musicale. C'est évidemment du dandysme. Le défaut est près de la qualité et le ridicule à un cheveu du sublime. Il n'échappera à personne que cette symphonie fait abus de l'effet, du coup de théâtre et des contrastes ultra violents. Dans sa *Scène aux champs*, par exemple, où il faut du naturel, de la simplicité, le côté idyllique et tendre du sentiment disparaît sous l'anecdote, intéressante et jolie à coup sûr, gentiment illustrée, toute concrète, toute précise, mais un peu naïve, un peu puérile et petite. Le symbolisme et la synthèse n'y ont pas droit de cité.

Un autre côté de l'œuvre de Berlioz, c'est la part énorme accordée à la manière, tandis que l'idée s'efface, se rapetisse, se fixe dans quelques lignes de « programme », commentées par la musique. Voilà la symphonie de Berlioz jugée bien sévèrement ; n'oublions pas que le fervent adepte de la musique programmatique fut souvent d'une autre sévérité envers le colosse Beethoven ! La critique est aisée...

Je conserverais une meilleure impression de Mlle Maud Fay, si elle n'avait chanté en italien (!) l'air de *Donna Anna* de Don Juan. De même qu'il faut laisser les enfants à leurs mères et les roses aux rosiers, laissons la musique du Don Juan de Mozart aux chanteurs de l'école italienne. Ils ont la grâce, la légèreté, l'éclat et surtout cette douceur mielleuse, délicieuse quand elle est spontanée, mais fade et prétentieuse quand elle est empruntée. L'interprétation de la *Violette*, du même Mozart, par Bonci est tout bonnement unique. Je ne prône pas l'école italienne, mais je rends à César...

Mlle Maud Fay interpréta beaucoup plus justement les admirables poèmes de Wagner et surtout *Träume* avec douceur, délicatesse et velouté, encore que la prononciation soit parfois défectueuse. J'aime moins son interprétation de l'air d'Elisabeth du *Tannhäuser* : il est vrai que cet air a de la peine à se passer de l'action scénique et se trouve dépaycé une fois abstrait de son cadre et de son atmosphère.

M. José Lassalle a dirigé le ballet de Grétry avec précision, distinction et sans afféterie; il a vaillamment tenu tête à ses musiciens que rendaient exubérants les harmonies et le lyrisme échevelés de la symphonie fantastique où l'arsenal musical est décidément au grand complet. Le prélude de *Lohengrin*, *Le Charme du Vendredi-Saint* de Parsifal et l'*Ouverture* du *Tannhäuser* furent conduits avec une belle unité d'impression, une grande pureté de ligne et un sentiment très élevé; la direction de M. Lassalle est pleine de finesse, de mesure et de bon goût

\* \* \*

La Croix verte coloniale a donné, sous le patronage de personnalités belges et françaises, son concert annuel de charité; ce dernier a parfaitement réussi grâce au précieux concours d'excellents artistes : le pianiste J. Firquet se fit applaudir dans *Novellete* (fa majeur, de Schumann et les *Variations sur un thème original*, de Tschaiïkowski.

M<sup>me</sup> Derboven a dit avec une grande vérité d'expression des pièces de Victor Hugo et de Verlaine et fit apprécier la beauté de *Linaires*, de notre grand Verhaeren, et de la *Chanson des forges*, du vrai poète I. Gilkin, rendant un hommage mérité à nos auteurs belges.

Le violoniste Nieuwenhuysen se fit remarquer par l'interprétation correcte de la brillante *Polonaise*, de H. Wieniawski : ce morceau eût pu être enlevé avec plus de nervosité, de fantaisie, de caractère, de fougue et d'entrain.

M. Danlée eut de la majesté et de l'ampleur dans « l'Africaine ».

M<sup>me</sup> Etty chanta d'une voix étoffée et bien conduite l'*Entrée d'Elisabeth* du *Tannhäuser*.

Un public nombreux a sympathiquement accueilli les excellents artistes.

\* \* \*

Le troisième Concert Populaire continua la revue des symphonies de Beethoven. Cette fois, c'était la *Cinquième* et la *Pastorale* que nous donnait M. Lohse. La cinquième symphonie porte l'empreinte de la puissante individualité du maître. Si nous voyons Berlioz se montrer sévère en ce qui concerne l'originalité des premières symphonies, nous le voyons ici reconnaître pleinement la personnalité de Beethoven : « C'est, dit-il, » la première dans laquelle Beethoven ait donné carrière à sa

» vaste imagination sans prendre pour guide ou pour appui une pensée étrangère. » Et plus loin : « C'est sa pensée intime » qu'il va développer ; ses douleurs secrètes, ses colères concentrées, ses rêveries pleines d'un accablement si triste, ses visions nocturnes, ses élans d'enthousiasme en fourniront le » sujet. »

C'est, en effet, une des symphonies les mieux pensées, les plus senties et les plus parfaitement réalisées du maître de Bonn.

La *Pastorale*, en quelque sorte le premier chef-d'œuvre de la musique programmatique, exprime l'immense amour de Beethoven pour la nature. A ce titre, elle est synthétique. On aurait tort de n'y voir qu'une suite de tableaux, de la musique imitative ou simplement descriptive. Beethoven, d'ailleurs, a écrit sur la partie du premier violon cette indication significative : « S'attacher plus à l'expression du sentiment qu'à la peinture musicale ».

M. Lohse, comme toujours, a fouillé consciencieusement la partition et en a fait rendre par son orchestre élevé à la baguette (c'est le cas de le dire) toutes les nuances, toutes les intentions. Mais il y a toujours cette fâcheuse critique à réitérer : certains mouvements sont d'une rapidité exagérée. Cette rapidité n'enlève heureusement rien à la netteté des motifs ni à la clarté des ensembles ; mais pourquoi cette fièvre de vitesse ? Cela réjouit certains auditeurs peu soucieux des traditions et plus amoureux de la difficulté vaincue que d'un sobre et bel idéal artistique !

M. Emile Bosquet, auquel était dévolue la tâche difficile mais non ingrate de nous exécuter le *concerto en sol majeur* pour piano, se montra virtuose d'une technique impeccable. Peut-être pourrait-on désirer un peu plus d'éclat dans les notes élevées. L'*allegro* fut poétique, tendre, finement nuancé ; l'*andante* phrasé avec beaucoup de justesse, et le *rondo* brillamment enlevé.

Le 18 décembre, au quatrième concert, ce fut le tour des septième et huitième symphonies.

Il est curieux de nous rappeler, alors que nous sommes encore sous l'impression de cette septième symphonie et de son admirable *allegretto*, les paroles imprudentes que prononça Weber au lendemain de la première exécution : « Beethoven est aujourd'hui mûr pour les petites maisons. » Preuve évidente que ces deux génies ne se comprenaient guère.

La huitième, dont le fameux *ut dièze* a fait dire des choses si

déraisonnables au critique Oulibicheff (cet Oulibicheff qui ne voyait dans l'*allegretto* qu'une parodie inachevée de la musique de Rossini) reçut une exécution brillante, d'une haute portée artistique. Mais toujours les mouvements vifs exagérés, précipités! C'est dommage!

M. Marcel Laoureux interpréta le *Concerto en ut mineur*, op. 37, pour piano, avec une technique sérieuse, une netteté et une précision remarquables. Il ne parvient peut-être pas toujours à faire valoir, à mettre en pleine lumière sa virtuosité. Un souci plus grand de la ligne, du contraste, des inflexions à donner à la phrase musicale le mettra au nombre de nos plus talentueux pianistes.

\* \* \*

La direction des « Concerts classiques » ne nous présente que des virtuoses triés sur le volet : après Fritz Kreisler, nous avons eu le plaisir d'entendre le célèbre violoniste Jacques Thibaud. Nous avons maintes fois parlé de l'admirable technique et de la valeur artistique de ce virtuose. Il faut dire que cette fois il s'est surpassé au point de s'affirmer « maître parmi les maîtres ». A elle seule, son interprétation de la *Chacone* de Bach suffirait à justifier notre admiration. Jamais, à notre avis, cette page du maître n'a été traduite avec plus de science, de facilité, de style; le thème principal ne se fonde à aucun moment avec l'accompagnement; c'est le triomphe de la devise : *fluctuat nec mergitur...* M. Thibaud m'a véritablement révélé certains côtés de la *Chacone* que je n'avais pas soupçonnés jusqu'ici, et je le remercie de l'impression qu'il m'a laissée. Tout le programme d'ailleurs bénéficia de la sagacité et du tempérament artistique de l'éminent virtuose.

Le public goûta particulièrement un *prélude et allegro de* Pugnani-Kreisler. M. François Rasse entendit un *andante et scherzetto* de sa composition chanter délicieusement sous l'archet du violoniste. La valeur intrinsèque de cette piécette est discutable, elle me rappelle le vers tragique : Va, je ne te fais point ..

M. Hennessee accompagna M. Thibaud avec discrétion, tact et délicatesse

Le public enthousiaste a fait à M. Thibaud une ovation qui, pour être bruyante, n'en était que plus sincère et pleinement méritée.

EUGÈNE GEORGES.

## LES SALONS

---

*Il nous a été matériellement impossible ce mois-ci de faire mieux pour les salons de province qu'une laconique mention au Memento des Salons, où nous croyons bien n'avoir oublié personne. Un coup d'œil sur ce memento démontrera aisément l'impossibilité de suivre avec une égale assiduité, dans son détail, un mouvement aussi prodigieusement étendu! L'abondance est telle que pour Bruxelles même nous avons dû ajourner les comptes rendus des expositions de MM. Hynckes, de la Montagne, Sys, Ballewyns, Clesse, De Corte, A. et H. Logelain, Masure, Stiellemans, Meyers. Telle quelle, sans le memento, notre chronique des Salons pour Bruxelles résume les résultats de l'examen attentif de 950 œuvres présentées pendant le seul mois de décembre! (Pour toute la Belgique, le total de décembre s'élève à 1700).*

*Que l'on veuille bien nous faire crédit, nous trouverons le moyen et les moyens d'être complet.*

### **Société royale belge des Aquarellistes.**

*Musée moderne.*

Le Salon des aquarellistes est-il le meilleur de l'année? Des différents salons successifs, celui des aquarellistes est celui qui réunit le plus d'œuvres complètes. Je n'aime guère, toutefois, ces appréciations collectives qui n'ont aucune valeur en art. Il n'en est pas d'un salon comme du rendement d'un champ de blé, où tout se confond! Aussi, je ne m'attarderai pas à la question du prestige qui peut résulter de cette excellence. C'est là une autre affaire!

Il y a, toutefois, lieu de louer la Société de s'être presque totalement abstenue de l'exhibition des ébauches et des croquis. Il y a ceux de Fabry, direz-vous, les projets de panneaux décoratifs pour les *Quatre saisons*. Oui, mais Fabry est déjà, chez nous, un maître et, de croquis comme ceux-là, on peut se contenter fort bien. Fabry a découvert dans la palette des bleus, des jaunes, des rouges qui ne sont qu'à lui; il a créé des lignes qui ne sont, elles aussi, qu'à lui, pour traduire les rythmes de beaux corps nus. Les croquis d'un artiste qui sait son métier

sont toujours pleins d'intérêt. Ceux-ci ont même la séduction ! Particulièrement le *Printemps*, dans ses lignes victorieuses, et l'*Été*, dans ses rythmes doux et opulents, mériteraient l'exécution définitive. Il nous semble que Fabry a beaucoup enrichi son imagination et développé son sens de la suavité des choses. Il y a encore des croquis de Bartels, notamment la figure de jeune femme au rire merveilleusement franc et vivant; Bartels aussi est un maître. Nous ne sommes plus d'accord pour les croquis de Pinot; certes, c'est déjà quelque chose de savoir jeter des pétales de fleurs, des nacres et des grès de coquillages, avec tant de légèreté et de fraîcheur qu'au lieu d'en être gâté la belle matière du papier en soit embellie ! Mais c'est peu ! Et le *Vase et fleurs*, d'ailleurs acquis par l'Etat, aurait suffi.

Il y a encore certain petit Claus, croquis d'*Automne*, un jeton de présence. Le croquis de lumière, si je puis dire, se tolère moins que celui des formes. N'est-ce pas réjouissant ces jaunes d'or avec des vermillons aile de papillon et ces verts ! Oui, n'est-ce pas ? Eh bien alors, qu'avez-vous à contredire ?

Il y a encore les croquis du vieux vénéré grand maître Eugène Smits. Ceux là, qui sont quatre, sont des souvenirs et de magistrales leçons ! Ce qu'il faut peu de place à un maître pour faire grand ! Le *Carnaval*, de 1852, et l'*Orpheline*, de 1863 ! Ce qu'il faut peu de couleurs pour être coloriste ! *L'Italienne ! La Petite maison*, près de Tongres !

Ce n'est pas trop et nous en avons fini des croquis avoués.

L'homonyme, Smits des bruyères, qui habite là-bas en Campine et qui vient de publier un album de ses admirables eaux-fortes, se montre ici, en des aquarelles, pleines et substantielles, qui diffèrent peu de ce que seraient des huiles. Peut-être y a-t-il, pourtant, un peu plus de lumière dans le grain, plus de transparence dans les ombres. Œuvres capitales, le portrait du *Peintre Claessens* et cet *Intérieur campinois*, si primitif, cette scène où les personnages sont trois, le mari, la femme et... le chevreau, se dessinant sur une muraille à contre-jour dont le gris lumineux est une merveille, et percée d'une large fenêtre par où éclatent les couleurs vives du plein air. Cette disposition chère à Jakob Smits, maintes fois par lui prise et reprise, nous paraît arrivée cette fois à une perfection et une intensité où les éléments préférés de l'artiste ont acquis mathématiquement leurs places définitives. C'est ainsi que l'art crée de la statique et fait de l'éternité.

Un autre solitaire, c'est le si mondain Fernand Khnopff. La

pureté des nus, la juvénilité des lumières sur les paysages, *Souvenir de Bruges*, où se dessinent dans tout un vaste ciel des ailes de moulins sur des digues vertes, et le *Souvenir de Fosset*, ce sont là des interprétations d'une immatériabilité qui témoigne d'une âme inaccessible, restée solitaire. Ce sont images d'un monde où règne la beauté, créations d'une âme qui veut ignorer les assauts de l'ombre contre la lumière; de la boue contre les eaux limpides; du travail qui pollue les routes et les champs; des labeurs qui déforment la ligne. *La Griffée ailée* nous paraît une œuvre sublime, car sublime signifie — ne vous y trompez pas — dont toutes les parties parfaites en elles-mêmes sont harmonieuses entre elles. On peut ne pas aimer les bases de l'art de Khnopff, mais je crois que l'on détruirait difficilement l'application que je fais, ici, du mot « sublime ». Il est temps d'oser employer quelques mots qui semblent d'abord bien grands.

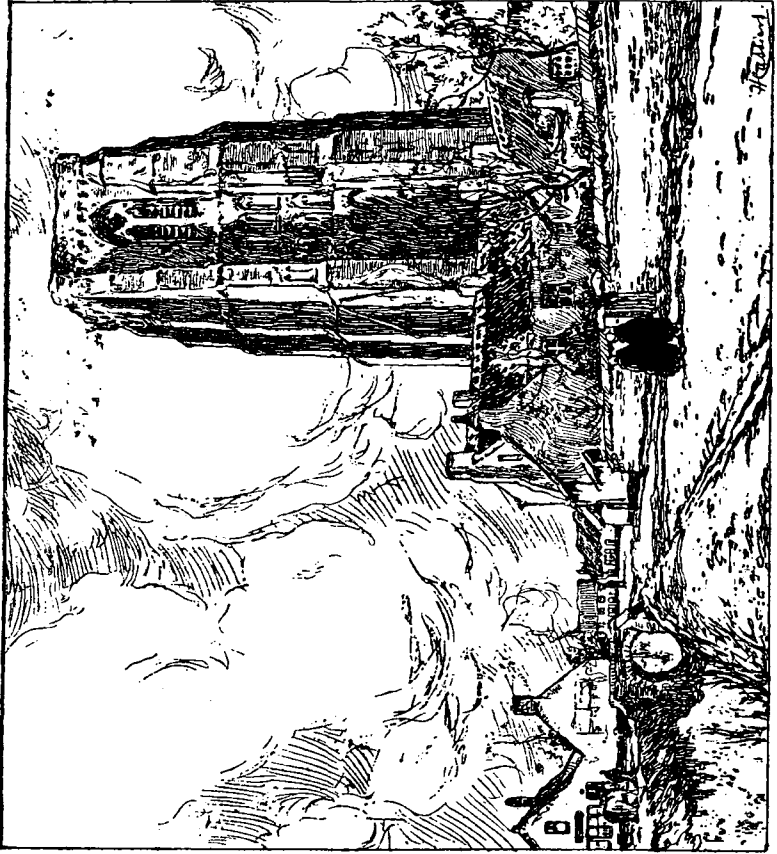
Tout à l'opposé est l'art de Henry Cassiers. Celui-ci retrace, au contraire, avec la concentration et la force que sait ajouter l'art, tous les assauts de la vie! *Ville hollandaise*, *Village flamand*, *Un Canal*, et surtout *Amsterdam*, ces quais, ces maisons, cette route, c'est interprété grand comme l'Histoire. Quel métier à chaud et à sable, fourni, plein d'inventions avisées, strictement personnel, honnête parfaitement. En un mot la vraie force, l'athlète que l'on ne « tombe » pas.

Oleffe a deux choses excellentes, le *Rouge Cloître* et la maison de campagne rose avec soubassement bleu, par un *Jour de neige à Auderghem*. L'accent de la réalité; c'est construit et sans lourdeur. Les détails sont charmants. Dans la partie gauche, quelques lignes embrouillées dont la simplification eût été profitable à l'ensemble.

Les *Jeunes Hollandaises*, de Hanicotte: page tout couleurs, où il y a de l'impressionnisme et du japonisme. Van der Waay, d'après ce que l'on nous montre, serait un artiste qui a du métier, mais pas d'accent; personnages douceâtres et mobiliers peints en trompe-l'œil. Nyland, de Rotterdam, de la peinture d'architecte.

Revenons au sérieux. Et voici Marcette avec ses eaux fluides et ses vastes ciels. *Nieuport*, aux vases luisantes et aux étendues infinies baignés de mélancolie; l'*Yser*, aux bleus d'été méditerranéens; la mer sous l'envahissement menaçant des nues qui marchent dans le vent d'*Octobre* (acquis par la comtesse de Flandre) et le *port*, joyau de couleurs, groupes de pêcheurs et





de femmes, dans une forêt de barques avec une clairière sur la lumière jaune de l'*Escaut*. Tout cela paraît d'une virtuosité, sans jamais de négligence, et traduit une âme sans cesse véhémente et fougueuse, capable d'une inépuisable force d'étude; une âme qui ne s'use ni ne s'émousse, comme si, à l'envers de ce qui se passe pour le corps, l'âme était capable, avec le temps, de s'en aller vers une jeunesse toujours jeune!

Lynen est humoristique conteur et coloriste délicat. Son *Exposition avant la vente* et son coche par la neige sont récits et pages d'un petit maître moqueur.

Je ne sais quoi me chiffonne dans les paysages ensoleillés de Carpentier. Je dirai de même des soleils de P.-J. Dierck, bien que chez ce dernier la pâte soit plus chaude et départie d'un cœur généreux. Mais chez tous deux c'est un soleil dont les rayons et la marche ont l'air figés.

Charlet: Paysages dont quelques vastes nuages sont l'élément principal. Bien laborieux, ces nuages, obligé que nous sommes, par la mémoire, d'avoir dans l'œil les grands nuages mieux générés et plus véhéments d'autres... ciels. Le métier adopté par Hoeterickx pour ses aquarelles, *Venise*, donne à son travail l'air d'être peint sur du papier buvard. Ça papillote, ça fond! On est inquiet. Walter Vaes est coloriste ardent dans le *Calvaire* à Tolède, et coloriste, encore, avec beaucoup d'art, sans couleurs, si je puis dire, dans son *Sonneur* et sa *Chapelle* à Burgos. Romberg, précis, nous paraît un œil préoccupé de couleurs, mais insensible aux différentes natures de substratum de ces couleurs.

Van Leemputten est un sensible. Ceux qui ont erré parmi les bois et les bruyères retrouveront la sensation de la nature à l'orée d'un bois dans le *troupeau*.

A Paul Hermanus nous avons récemment consacré une page, lors de l'exposition que l'on fit d'un ensemble de ses œuvres au *Cercle* de Bruxelles. M<sup>me</sup> Gilsoul-Hoppe est appréciée dans le présent numéro à l'article du *Cercle artistique* Auguste Donnay à l'article *Salle Studio*. Force nous est d'y renvoyer. Maurice Hagemans fut très récemment étudié, lui aussi. A l'Anglais Bartlett, une petite étude fut consacrée en décembre. Ce sont artistes excellents, desquels nous ne pourrions que répéter les éloges, et la place est comptée.

De Lybaert, le *Palais de Justice* de l'époque des Maures, à Grenade, est une fine illustration. De Thémon, les barques sur des eaux limpides ont de la grâce. Son *Moscou sous la neige*

n'est pas dépourvu de pittoresque. Pecquereau est bien près d'avoir plus que du talent. En somme, ces trois artistes nous mettent fort en peine de leur personnalité, mal dégagée. L'étude de forêt, en Suède, de Mme Montalba, nous donne une note que l'on peut louer pour l'originalité de la touche, mais c'est là une touche cherchée, agréable, mais peu sincère. Partant, du charme sans émotion.

Nous nous rappelons d'un temps où les aquarelles de Théo Hannon étaient dures et sèches. Aujourd'hui, tout vogue, tout se balance en pleine atmosphère. Une sensualité infiniment tendre, une grâce pompeuse règnent dans le ciel et parmi les arbres qui dominent le chemin *En juillet*. Quant à cet ensemble de petits jardins banaux clos de murs parallèles, c'est un tour de force de l'artiste d'y avoir su mettre l'attrait et la chaleur et même de l'esprit.

Delaunois : c'est une belle œuvre, oui, œuvre, les *Bénédictins psalmodiant* dans la nef de l'abbaye du Mont César ! Les Bénédictins, à leur banc ; la musique résonne. Les personnages joyaux dans leurs habits, parmi les joyaux de la nef, profonde, où les couleurs s'enfoncent dans la succession des pénombres. Œuvre de majesté, de profusion bien ordonnée, somptueuse, sentie tout entière, composition d'une âme accessible à la grandeur et capable d'une émotion longue et mûrie. Tout le contraire de l'empressionnisme ! Une telle œuvre ne se dit pas, on l'admire ! Maturité où brille tout un homme comme dans un fruit mûr brille la beauté concentrée de tout un été !

Chez Mellery la forte consistance des œuvres s'accorde mal des mots et des titres littéraires qu'il a choisis. Au lieu d'éclairer : *Vers les villes tentaculaires, Solitude*, etc., ces titres déçoivent ! Les œuvres les dépassent de cent coudées ! Elles renferment, résumant, concentrent tant d'idées, tant de sentiments divers, ces œuvres ! On lit le titre et, tout de suite, elles prennent une précision qui les diminue : ce ne serait que cela ! Ces mots brisent le charme, endiguent le flot des pensées ! Cette pénombre qui, d'année en année, s'épaissit avec plus de sévérité sur les œuvres de Mellery, voile de plus en plus les détails ; et l'artiste évolue plus librement, semble-t-il, vers une synthèse sans cesse plus vaste, plus impressionnante à mesure qu'elle devient plus mystérieuse. Telles sont les religieuses immobiles dans le silence habité par leurs pensées ; les paysans jeunes aux orbites emplies d'ombres douces et attendries, qui regardent leur rêve d'aller vers la ville...



ALFRED DELAUNOIS

**Groupe de figures des Bénédictins psalmodiant.**

James Ensor a pris le soin récent d'avertir la critique, par la voix des journaux, qu'il n'aime guère les commentaires. Cela n'était pas indispensable à connaître. C'est donc une sorte de manifestation envers une classe de gens qui, parfois, se donnent un mal infini pour le fiel et pour le miel ! Que voulez-vous, alors, dire des œuvres d'un tel homme, quand cet homme est un grand artiste, contesté, discuté, contestable, discutable, et qui s'est mis lui-même sur le gril de la célébrité ? Généreux, l'artiste qui nous tient quitte de compliments et prodigue son art ! Lui ferais-je plaisir en exprimant mon étonnement de ce que ce tragique fantaisiste n'ait pas songé, que je sache, jusqu'ici, à nous donner une sienne interprétation de la Cuisine de Sorcière, dans le Faust, de Goethe ?

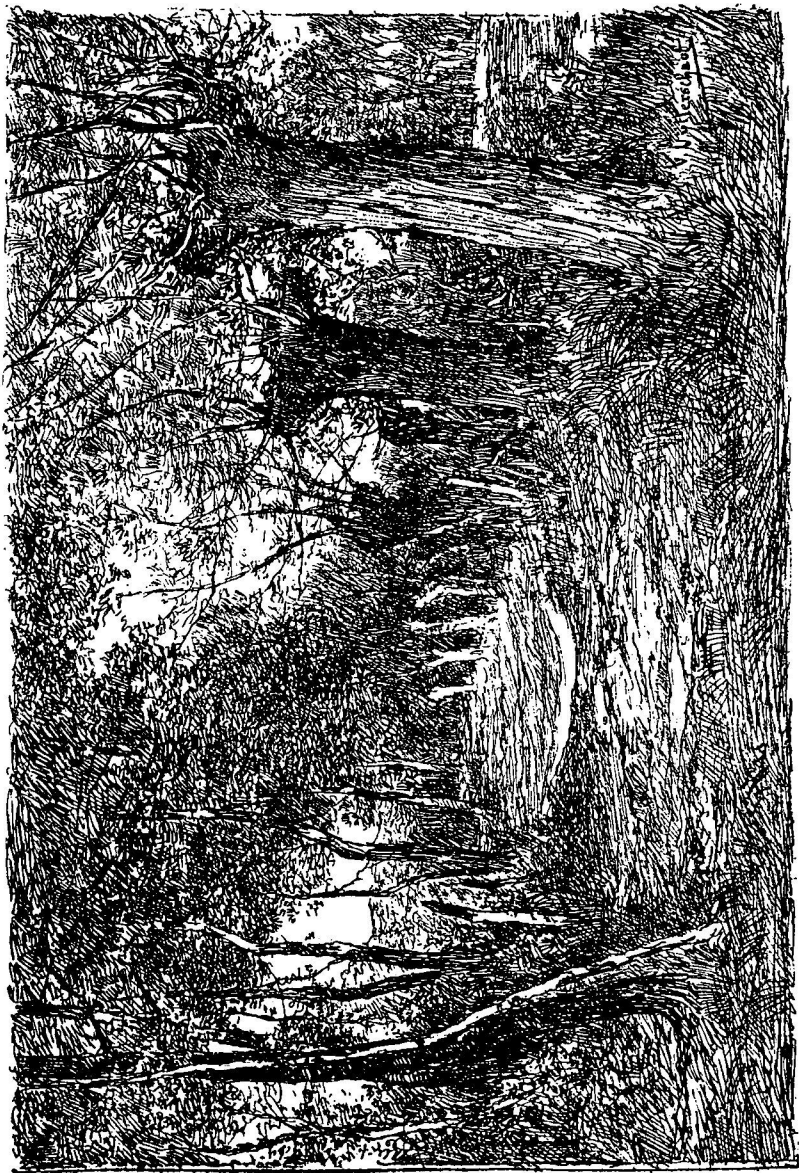
Van Seben a des paysages, dont deux sont excellents : *Ryswyck* (acquis par l'Etat) et le *Mauvais temps*. On ne sait comment cet artiste arrive à l'impression sentie, profonde, vraie ? Son métier paraît maladroit, sa brosse indigente en couleurs, ses coups de pinceau baveux ! Et il vous donne dans les ciels une impression de lumière contenue, des gris, des roses si vrais et si légers ! Une mise en page pleine de grandeur, des lignes attendries, finalement des œuvres qui rayonnent !

De Geudens, des intérieurs colorés, chauds, lumineux et, qualité rare en ce genre, toutes choses qui ont vécu, qui vivent une existence attendrie. Le *Vieil hôtel*, où il y a une volée d'es caliers baignés dans une clarté d'or ! Et la *Salle du conseil*, grave, austère, d'un silence si ouaté, la province ! Que ceux qui, chez nous, peignent crayeux pour faire enveloppé et doux, prennent leçon de Geudens pour les atmosphères transparentes et légères !

*L'Eté*, appartenant au comte Van der Burgh, de Victor Uytterschaut, est admirable. Ce long chemin sylvestre, fuyant au loin à la lisière ensoleillée de deux bois frais et verts qui le bordent, toute cette profusion de verts légers où ne s'ouvre qu'un petit lacet de ciel bleu entre les arbres, c'est la réalisation d'un merveilleux tour de force ! Cette page comptera au nombre des plus belles de l'œuvre si pittoresque et si vive de Uytterschaut ?

Le chemin sous les *Vieux saules*, les *Tournesols*, et la *Maison de pêcheurs* en Flandre, délicieux gris qui percent dans des rouges ! Quels heureux choix des moments heureux de la nature ; un goût délicat, un métier, toujours joyeux et allègre. Ah ! le métier n'arrête pas la chanson de l'âme !

Dois-je appeler marines les œuvres de Baseleer, ou des inter-



V. UYTTERSCHAUT

prétations maritimes? Ce sont avant tout des gammes. La nature est prétexte, prétexte sacrifié. Ces interprétations ne manquent ni de grandeur, ni d'harmonie. Pourquoi les efforts de la composition sont-ils si visibles?

Louis Titz, méticuleux, détaillé, force les lumières, dans *Le Quai* et *l'Eglise*. Ces jaunes concentrés, sur les maisons du quai, et ailleurs sur l'église et la prairie, ne sauraient provenir d'une source unique de lumière pour toute la nature. Il y a quelque part un luminaire étranger pour projeter ces feux... magiques! *La Rue à Aerschot*, à la bonne heure!

Les *Matelots hindoux* de Hageman, c'est plutôt bon que mauvais. De même ses types juifs, bien étudiés, bien rendus, sans grande personnalité.

De Vriendt, *Légende de la Forêt*, une mère au long drapage blanc, allaitant son enfant sous un arbre; intention de caractère et métier un peu baveux; et la femme aux cheveux roux, endormie parmi des rosiers fleuris? Intentions! Intentions!

Je suis fort en peine d'appréciation sur Charles Michel. Ses sujets nets et précis, se découpant sur le fond du papier nu, sa manière qui va vers un certain fini, me semble terriblement acheminer son art vers la gravure de modes! Ses deux femmes en robes noires devant un *Kakémono* déroulé, oh! c'en est en plein! Le *Globe*, où une femme agace avec un brin de paille une perruche juchée sur la sphère, évite cet écueil, et nous fait admirer quelques touches, où la couleur est sertie comme une pierrerie. En ce genre précieux, qui tient du japonisme par la façon de jeter le sujet sur le papier nu, il nous semble que le métier doit alors présenter une perfection absolue, une ténuité de miniature, ou bien un dégagement du caractère des lignes qui nous ferait tomber dans le japonisme, tout à fait! Nous verrons comment Michel sortira du chemin où il est entré, s'il y progresse!

M<sup>me</sup> la comtesse Constance de Hohenwart-Münch expose un *cimetière* au Tyrol, œuvre qui, à notre avis, eût mérité un placement beaucoup meilleur! Je veux bien admettre la vulgarité du cadre de chêne doré! Mais la toile! Quel admirable mouvement; quel assaut livré par cette flore ardente qui bouscule chapelles et croix de ce cimetière abandonné, perdu dans la solitude azurée des sommets des montagnes!

Après cette chronique étendue, il faut clore les commentaires sur le Salon. Resteraient à examiner cinquante œuvres qui constituent le contingent allemand du Salon central. Toutes



WALTHER HEIMIG



auraient leurs raisons pour nous intéresser. Les marines de Bartels, gouaches empâtées comme des huiles; le grand portrait de dame, de Reusing, où la tête est fort bien; Heimig, original et violent; Georg. Hacker, avec une marine, limpide, vaste et froide. Max Stern, coloriste habile et délicat, plage bien mouillée; paysage, de Hardt, genre Kemmerich. Macco, un Spitzberg, en décor de théâtre. Je n'y fus jamais. alors? Lieberman, Herrman, M<sup>lle</sup> Burgers, Dettmann, Schill, Kohlschein, Uth, Mühlig, Giese, Schmitz-Pleiss, Hermans, Lesker, Kampf, apportent des nuances peu marquées que l'on ne saurait exprimer d'un mot. Parmi les œuvres excellentes, citons *Soir* et *Carrenage*, de Sandruck Citons aussi Baur, qui compose en illustrateur; Hambuchen, un canal aux eaux plates et mornes; enfin les *pélicans* de Neuenborn, dont les délicats mélanges de gris roses et de roses gris ont réjoui la vue de beaucoup d'artistes.

#### MM. De Baugnies, Janssens.

*Cercle artistique de Bruxelles.*

De Baugnies donne bien des joies à la critique; et, ce qui est mieux, à l'amateur. La critique trouve des plans, de la profondeur d'horizon, de l'atmosphère, une façon de traiter la couleur qui rend la touche vive et légère, une science du pinceau très accomplie, qui ne sent pas l'effort. L'amateur, plus difficile, et à juste titre, si son intention est d'acquérir des œuvres qui fassent honneur, aujourd'hui, et plus tard à son goût, trouve des œuvres charmantes: paysages pleins de poésie, sujets toujours bien choisis et avec sentiment du pittoresque. L'artiste arrive, ma foi, à cet heureux compromis où l'intérêt corse la couleur et la couleur corse l'intérêt.

On peut signaler, comme tout à fait excellents, les paysages de prés, où quelques arbres font ressortir, de leurs verts sombres, les roses et les jaunes de ciels chauds. De belles vaches aux robes soyeuses font équilibre à ces chaudes lumières. Cela paraît brossé avec brio, — ce brio spécial qui est fruit d'études souvent recommencées! Tels sont *Vaches au pâturage* et vaches au *Coucher du soleil*, le *Ruisseau à Jette*, d'une grande fraîcheur; en des couleurs plus vives, le *Hameau de Laerenbeek*, groupe pimpant de toits rouges sous un ciel bleu où dansent de fluides et légères vapeurs.

*L'Effet de neige* à Ganshoren, que nous appellerons maisons dans la neige à Ganshoren, par haine du vilain terme *effet*,

est l'une des œuvres les plus heureusement naturelles de l'artiste.

*L'Abreuvoir*, c'est la mare où viennent boire de belles vaches, en meuglant, le cou tendu au soleil couchant, près de la ferme qui s'érige sur la hauteur contre un bouquet de bois. Beaucoup de qualités rendent cette œuvre attrayante, une grande poésie s'en dégage, un calme pastoral, un repos heureux descendent avec l'ombre qui assoupit les bruns, les rouges, les verts, les blancs. L'œuvre a, d'ailleurs, un plus utile panégyriste que nous, en la personne de M. Noblet, qui l'a acquise.

Acquis aussi, et par l'Etat, *Rouge Cloître*.

Après ces éloges, quelques restrictions : de Bagnies néglige certains premiers plans, ils manquent parfois d'appui sérieux pour l'œil.

Il est arrivé que l'on m'ait dit : « Cette maison est un peu collée à ce fond de forêt ! Ces roses trémières ne laissent guère de place à un peu d'atmosphère entre elles et la maison ! »

Il y a du vrai...

\* \* \*

René Janssens : Un bel ensemble de ses œuvres nombreuses, les nouvelles et les anciennes. Toujours fidèle à sa voie : Intérieurs où la vie est faite de l'âme des choses. Chœurs, sacristies, cours gothiques ; intérieurs où de vieux escaliers descendent dans les chambres, où des portes s'ouvrent sur des corridors et des couloirs, avec des échappées de lumière. La vie des couleurs, parfois une seule gamme, parfois un éclat dans une gamme. Des reflets sur des velours, des rayons sur des dalles. Il ne réussit pas moins bien le plein air des cours enveloppées de vieux murs (74, 2, 20 du catalogue).

Il triomphe avec les mobiliers curieux et vieillots. Cette fois il a risqué un nu (15), comme accessoire, une robe vert d'eau drapée une femme près d'une porte bleu de nuit.

L'œuvre la plus complète nous paraît être la *Lecture* (appartenant à M. Van Ysendyck). Toutes œuvres intéressantes. Il en sera comme des mets, sans discussion on les appréciera, selon ses goûts. Le cuisinage en est souvent un peu excessif, et on le regrette ; l'on sait bien que les couleurs ne s'arrangent pas avec une telle profusion toutes seules. Il en résulte une certaine impression d'affectation. Ou bien c'est trop d'uniformité dans l'harmonie (22), ou bien une diversion exagérée (4).

La *Lecture*, déjà citée, semble la très belle limite de ce que

l'on peut se permettre dans la diversion ; un rien de plus et l'œuvre était en danger.

Le *Tapis bleu* (appartenant à M. Gausset) pourrait être pris comme type remarquable de tous les défauts et de toutes les qualités de l'artiste. Les qualités sont à gauche du tableau (chrysanthèmes sur fond de laque noir avec ferrure d'or et mobilier) ; les défauts sont à droite (multitude exagérée, profusion de détails destinés à porter les couleurs jusqu'en des chambres lointaines par des portes entr'ouvertes).

Il n'en est pas moins vrai qu'au moment où j'écris ces réflexions, devant les œuvres, un couple allemand passe, et le jeune homme de dire à sa fiancée : « Och ! Das ist schön ! »

#### MM. Donnay, Pirenne, Delcour, Derchain, Le Brun.

##### *Salle Studio.*

Peu d'artistes sont capables de transformer leurs couleurs en un ciel comparable à ceux d'Auguste Donnay, le Liégeois. C'est à la fois le poids et la légèreté des nuages, si l'on peut ainsi dire ! L'œil sent très bien que le nuage est une masse écrasante et pesante. L'artiste a su traduire cette menaçante impression d'écrasement. Ainsi sont les ciels de *Vallée inondée*, *Vallée au printemps*, *Soir* ; à des ciels si puissants correspondent des terres puissantes, des massifs montagneux d'un volume superbe. Tel ce *Soir* avec ses sapins sombres à l'assaut des monts bruns. *Soir* et *Vallée inondée* nous paraissent deux œuvres, dans l'acception du mot. Nous aimons à croire, pour l'honneur des amateurs bruxellois, que ces toiles n'ont pas quitté la capitale. Comment *Sommet en Automne* peut-il être du même Donnay ? A part le ciel où glisse un divin rayon rose sur une nue, — c'est proprement un chaos !

Pirenne est dessinateur intéressant et exercé. Riche de détails bien venus ; beaucoup de vie et une pointe d'humour. Ses vieilles maisons, vieilles cours, vieilles impasses, coins de rue avec clochers, petites places avec fontaine, paysages industriels des bords de la Meuse, le tout est pittoresque, bien vivant, bien grouillant. Le sentiment du caractère n'abandonne jamais l'artiste.

Delcour : une couleur juste, beaucoup de sincérité dans le coup de pinceau. *La Vesdre*, bien saisie dans sa tristesse grise ; *Etude d'eau* est meilleure que ne sont beaucoup de tableaux ; et

le *Pont des Arches* est une petite œuvre tout à fait séduisante : clarté franche et de bon aloi. Quant au second *Pont des Arches*, le même repris et travaillé? Adieu vie et lumière!

Gardez, Monsieur, votre sincérité. C'est le joyau de votre art et de l'Art!

Derchain a beaucoup de finesse de tons. Sa grande toile, le *Parc au Printemps*, a le « don d'enfance », dirais-je! Des gris, des blancs, des ardoises, des verdâtres représentent au loin la ville et la campagne. Cette toile faite de rien, séduit par son calme serein, sa vie légère et sa tendre lumière.

Avec *Le Brun* nous abordons le genre — psychologique — que l'on a nommé, depuis Mellery, la vie des choses. Rues désertes aux pavés et façades expressives; intérieur, où le mobilier seul parle: couloirs où s'ouvrent des salles successives entr'ouvertes; églises où s'expriment nefs et ogives. C'est le genre de notre bruxellois René Janssens, dont nous parlons ailleurs. Un Janssens moins virtuose, ici, tout à fait sincère, sans les roublardises savoureuses de l'autre et qui, par cela même, à notre avis, l'emporte. Je pense que l'on ne peut rien imaginer comme vie des choses de plus réalisé que cet *Intérieur au crépuscule*. Salon de province, assurément; la table couverte d'un châle des Indes, les quatre chaises rangées aux quatre côtés, peu d'autres meubles. Aucun éclat de couleur, aucune ligne tranchante, une pénombre pleine de tiédeur et de poésie; c'est le soir en visite dans le salon de province immobile et silencieux. C'est d'un artiste pénétré et maître de ses moyens. Je ne dis pas de ses effets. C'est un des charmes de l'œuvre: elle n'est pas faite d'effets. On subit l'ensemble.

Combien rares ces œuvres-là.

### M. De Clerck, M<sup>me</sup> Gilsoul-Hoppe.

*Cercle artistique de Bruxelles.*

De Clerck est artiste plein de bonnes intentions. Le croquis est excellent; de la surprise, du relief, du mouvement, telles ses *Études d'attelages* de bœufs à Malaga, les ânes à l'auge et le cheval à la petite charrette; telles aussi *Études de chevaux* au labour: de la silhouette, du poids et de la grandeur. Toujours dans le même ordre d'idées, *Étude de cheval attelé* à une charrette, supportant un tonneau et appartenant

à M. Huygden, excellente ébauche, une de ces ébauches qui ont la valeur d'un tableau bien fait. Tout est en place, lignes et couleurs saisies dans l'équilibre et l'éclat de la réalité. C'est « attrapé ». Où nous ne sommes plus d'accord, c'est quand De Clerck passe au tableau. Imprévu, vivacité, surprise, tout fiche le camp ! J'en conclus qu'il s'interpose quelque chose de dangereux pour les œuvres de De Clerck entre son œil et sa mémoire. La nature le guide admirablement ; elle lui tient la main ; autrement dit, son système nerveux obéit à l'impression avec une sensibilité heureuse. Au contraire, quand il veut guider la nature, à l'atelier, sa mémoire paraît alors fournir des images sans relief, qui ont encore de l'étude, mais qui n'ont plus rien des accidents de pinceau qui font la vie, l'intérêt.

Dans ses tableaux nombreux de chevaux au labour, une chose que l'on ne saurait toutefois passer sous silence, c'est le pas léger des chevaux. Et cela est très bien. Car il est difficile de rendre ce pas allègre des chevaux bien musclés. Et c'est une des beautés qui vous impressionnent instinctivement dans la marche de ses attelages agricoles.

En résumé, De Clerck a surtout à craindre : le bain de mémoire, d'où ses œuvres semblent sortir avec leur vigueur perdue.

\* \* \*

On va crier, mais il faut que je le dise ; d'autant plus que si je ne le disais pas, il ne resterait plus de progrès à faire à la splendide artiste. M<sup>me</sup> Gilsoul-Hoppe s'est fait, comme on sait, une spécialité de la peinture des fleurs, en pleine nature, dans la vigueur de la sève, dans l'éclat du soleil. Il serait ridicule de vouloir faire ici de la critique de détail. Formes, couleurs, fleurs, lianes, guirlandes, sont jetées à profusion par la somptueuse artiste. L'âme est généreuse ; le pinceau, riche ; sans compter, sans regarder aux difficultés à vaincre, ce sont brassées et bocages de fleurs ! Il n'y a pas à rester calme, à raisonner, à détailler, devant un tel envahissement ! La luxuriance vous enserme, le brio vous étourdit, la vigueur du métier et de la vision vous en imposent. Aspiré, absorbé, vous êtes tout rétine et vous ne dites plus rien. C'est quelque chose comme une empoignade avec un lutteur magnifique : il vous a mis par terre, rien qu'en jouant et, par terre, ébloui de sa puissance, vous lui souriez.

Ce compliment, peut-être bizarre, traduit exactement mon impression.

Je ne veux pas en arriver encore tout de suite à ce que j'ai d'autre à dire. Il faut louer avec ravissement le *Jardin à Sainte-Anne, Les Capucines*. La *Tonnelle de rosiers* est une merveille! Quelle fraîcheur! Quelle luxuriance, quelle heureuse disposition des arcades fleuries! Quelle tonnelle de roses et rosiers pour quelle promenade! Quel sentiment des fêtes du rêve et de l'amour! Ce n'est ni pour des indifférents ni pour des pas quelconques qu'il existerait quelque part une pareille tonnelle sur notre douce terre! D'ailleurs, il est entre elle et l'horizon une porte en latis, — qui la ferme et la sépare du monde!

Maintenant, je suis navré d'avoir promis de parler. Les fleurs dans les masses, comme dans les *Rosiers grimpants, Jardins hollandais, etc.*, ne sont-elles pas quelque peu au même plan? Parfois, absence de perspective linéaire; plus souvent, absence de perspective dans les tons. C'est ni plus ni moins qu'un manque d'atmosphère.

Un serpent caché dans les fleurs...

### Le Lyceum de Bruxelles.

*Avenue Louise, 47.*

La critique ne cherchera plus noise aux dames exposantes du « Lyceum » pour l'ouverture tardive de leur exposition dans l'après-midi! La critique a parlé et ces dames ont bien voulu comprendre que le soleil et la presse — ce qui est bien près de faire tout un — commencent leur journée avant 2 heures!

Cette concession obtenue, j'exprime encore un vœu : que les expositions se fassent, autant que possible, dans des locaux construits pour cet usage. Comment voulez-vous avec sûreté juger des tableaux dans des conditions d'éclairage où la lumière est insuffisante pour les uns, mal dirigée pour les autres?

La location d'une salle spéciale demande quelques petits frais, c'est vrai; mais il faut aux femmes des maris et ceux-ci ne sont pas là pour rien! Dans le monde, il doit être entendu qu'une femme qui travaille coûte, en général, plus cher au budget commun qu'une femme qui ne fait rien!

Et, maintenant, aux œuvres.

Il y a ici des noms qui figurent pour l'honneur et non pour la

critique : M<sup>m</sup> Wytzman, au pinceau léger, lumineux et frais ; M<sup>m</sup> Berthe Art, aux pastels somptueux et peluche ; M<sup>lle</sup> Boch, perpétuellement lumineuse et sommaire ; M<sup>m</sup> Gilsoul-Hoppe, de qui nous parlons d'autre part dans notre chronique du *Cercle Artistique* ; M<sup>m</sup> Louise Danse et M<sup>m</sup> Destrée-Danse, fines et caractéristiques artistes de la gravure ; M<sup>lle</sup> A. Ronner, qui a dans ses roses et raisins une fraîcheur d'impression et d'expression tout à fait rare chez une artiste d'un métier aussi consommé. (Un peu plus de perspective, toutefois, ne gâterait rien à la chose.)

Les roses de M<sup>lle</sup> De Bièvre sont des mieux que l'on puisse voir ; ce sont vraiment des roses, de la chair de roses. Ce sont bien les attitudes, les souffrances, dirais-je, de roses mises précipitamment dans une jardinière, chairs morbides de fleurs qui ont pâti et pâtissent. De la psychologie florale. Une restriction, cependant, en faveur du respect des substances : le plat, accessoire, qui devrait être en porcelaine de Chine est du carton !

Des fleurs encore de M<sup>m</sup> Simon-Piret ; pivoines et boules de neige ; un métier souple, vivant, un acquis sérieux. Nous placerons tout de suite à côté les *Cinéaires* de M<sup>m</sup> Van der Straeten, également bien enveloppées d'atmosphère, lavées d'un pinceau généreux et souple. Peut-être aimerait-on un peu moins de bavure dans les parties accessoires, l'ensemble en paraîtrait plus fin. N'importe, M<sup>m</sup> Vanderstraeten a le sens de la vie, et c'est la victoire, ce sens !

M<sup>m</sup> Catz-Enthoven est surtout coloriste, le métier est à apprendre et, avec cet œil-là, cela en vaudrait la peine ! Les portraits de M<sup>m</sup> Lambiotte ont de l'arrangement et du savoir-faire. M<sup>lle</sup> Serville témoigne d'une acuité d'œil un peu sommaire pour un peintre ; ses cuirs repoussés ont plus d'agrément, quelquefois même du caractère. M<sup>lle</sup> de Blicck rêve de couleurs, mais n'y met pas la forme. M<sup>lle</sup> Waxweiler a quelques nature-morte, bien enveloppées, qui sont une promesse, notamment le pastel *Près de la fenêtre*, un coin intime, distingué et tiède. M<sup>m</sup> Delecosse nous paraît trop sage, bien pensionnaire ; de grâce, Madame, un peu de passion !

M<sup>lle</sup> Cornette manifeste, par un bronze, une aimable conception de la grâce et de la joie de vivre, — dans un corps souple et nerveux de jeune *Bacchante*.

Les fusains de M<sup>m</sup> Vandervin témoignent d'un esprit sensible à la grandeur.

A la très artiste M<sup>m</sup> Penso, dont nous avons parlé en

novembre, s'ajoute, ici, avec éloge, le nom de Mlle Corrie Denekamp, pour les fleurs modelées.

Mme Urban et Mlle M. Ronner ont inventé une vannerie artistique, en fibres de raphia teintées, à laquelle elles ont donné des colorations assourdies et des formes vénitiennes. Enfin, il y a les miniatures de Mme Elwes Sarton.

### M. Paul Hagemans. — M<sup>me</sup> Dupré.

#### *Galerie d'Art.*

Paul Hagemans a fait un petit séjour aux Antilles, et il en est revenu, comme il convient, avec des tableaux.

Il faut, tout de suite, louer le voyageur de ce qu'il ne s'est pas laissé entraîner aux exagérations de ceux qui reviennent de loin. C'est un éloge pour son jugement et pour son œil, qu'il ait illuminé presque au même degré son paysage d'été : *Sur les bords de la Meuse* et son *Figuier maudit*, avec ruisseau et clairière dans une forêt vierge de Haiti. Aux Antilles, comme chez nous, il n'y a qu'un soleil, et l'éclat du jour à l'Équateur même ne dépasse pas nos journées d'août, quand elles sont belles et sèches. La production de couleurs plus vives est accidentelle et due alors à des compositions de sol plus réfléchissantes.

Paul Hagemans l'a parfaitement compris. Dans le même ordre d'idée, louons les *Cotonniers en fleurs*, là-bas et *Matinée de printemps*, en Belgique. C'est la même lumière, seulement elle est plus chaude et plus sèche d'une part, plus humide et onctueuse, d'autre part, chez nous. La juste traduction de cette différence est d'un peintre dont la sensibilité promet.

La critique n'aime pas, en général, les toiles qui viennent de loin. Wytzman et Werleman, retour de Norwège, en ont jadis fait l'expérience; avant eux Dardenne, qui était revenu très chargé du Congo; cette hostilité traduit chez le critique la crainte de l'inconnu. Une lisière, une éclaircie de forêt vierge, sont des choses absolument incompréhensibles, en peinture, pour l'œil qui ne les a vues dans la réalité. Ces dômes, ces écroulements de verdure claires, ces cascades, ces ruissellements, où percent, on ne sait comment, des pointes d'azur, ou bien ces nuages gris, ces troncs secs et dénudés, qui s'avancent avec des tournures de rochers! Hagemans a deux fonds de forêt vierge qui peuvent passer pour des tours de force.

Nous voudrions bien louer tout à fait le *Chemin du Vieux*



*Morne*, une route sous futaie ensoleillée, avec un ânier indigène et son âne, tout tachés de plaques de soleil. Mais, ici, nous répéterons nos critiques habituelles contre la négligence, ou le négligé voulu des premiers plans. Tout ce terrain n'est pas du terrain, ni pour le pied ni pour l'œil, c'est du gâchage sans forme, ni plan, ni perspective. Oui, je sais, bâcler l'accessoire pour faire valoir le principal! Il n'est pas accessoire que la vue d'un terrain me donne la satisfaction d'y pouvoir marcher. (Etudier pour cela le solide Taelemans. Et il n'y perd rien!)

Le coloriste s'accuse fortement dans une jolie toile comme *Nana, la lessiveuse*.

Parmi les croquis excellents je citerai les *Palétuviers*, le *champ de coquelicots*, et aussi *En rade de Port de Paix*.

Pour le reste, je n'ai pas que du bien à dire. *Le feu sous l'oranger* : élémentaire, brutal; *Coq et poules*, à part la tête, coq est plat, surtout l'aile; le premier plan du n° 16 est travaillé, oui, mais il est mesquin, les plantes y ont l'air piquées artificiellement dans le sol. J'ai cité ces quelques points pour que l'artiste puisse vérifier et améliorer parfois les premiers plans et parfois le modelé. C'est plaisir de tailler quand il y a de l'étoffe!

L'exposition se complétait de croquis pour vitraux, aux tons profonds et riches. Espérons que nous en retrouverons bientôt quelques-uns chez des amis des arts qui en feraient exécuter des fenêtres ou des dessus de porte du plus beau caractère. Ayons en notre compatriote autant de confiance que la ville lointaine de Port au Prince qui lui confia l'an dernier l'exécution des vitraux de la cathédrale.

\* \* \*

M<sup>me</sup> Dupré a occupé, pendant quelques jours, une muraille de la galerie d'art, avec des tableaux de fleurs, parmi lesquels se distinguait : *Chardons*, une page belle où l'épineuse plante est ordonnée avec beaucoup de caractère et éclairée de lumières fines qui vivent, çà et là, parmi les feuilles, quelques arêtes soyeuses.

### MM. Delderenne et Joris.

#### *Salle Boute.*

Delderenne est un peintre qui ne voit pas. Sur quarante paysages, un seul me paraît répondre à la réalité : c'est la

*Ruelle à Sluis. J'y ajouterai : Bruyère (20) et peut-être aussi : Effet de soir.* Expliquons-nous : Delderenne embellit, châtie, transforme, élague, selon ses vues, la nature. Il sort de ce travail une nature coujée dans des moules, banalisée dans les formules connues, particulièrement chères aux chromes de famille.

Où Delderenne a de grands bonheurs, c'est dans la mise en page, la silhouette des bois, des collines, des masses sur l'horizon. Il y montre un goût de grand illustrateur, d'homme qui s'entend au décor et à l'effet. Il a incontestablement du sentiment, mais bourgeois; il se montre accessible aux grands effets de la nature, mais on voit qu'il les savoure d'une âme familiale, les pieds dans les pantoufles. Il ne sera ja mais déraciné d'un coup de vent comme le chêne

« De qui la tête au ciel était voisi ne  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts. »

Cet homme n'a rien à craindre de la foudre !

\* \* \*

Nous ne savons à quoi il faut attribuer la renaissance, toute récente, des animaux dans le domaine artistique. C'est fort heureux, car on semblait ne plus s'apercevoir, depuis les anciens, combien de prodigieuses beautés les animaux nous réservent. Les Assyriens, comme nos pères des cavernes préhistoriques, vivaient parmi les fauves. Ils nous en ont transmis les dessins. Les artistes, sont des impulsifs poussés par le milieu. Il faut des Anversois, à cause du jardin zoologique d'Anvers, pour faire des animaux. Et ceux-là, ont le défaut, tel Joris, d'être trop fidèles à leurs modèles.

Joris sait son métier de sculpteur, il compose une silhouette, construit et membre solidement un animal. Ses animaux sont viables et font masse. Mais pourquoi les copier avec leurs misères physiologiques, résultats amoindrissants de la captivité?

L'ours polaire et surtout l'éléphant de l'Inde, offrent de belles silhouettes. Mais l'âme de l'animal, les attitudes où se montrerait cette âme puissante, farouche, et qui donneraient au corps un aspect bien plus impressionnant encore; où est cette âme?

Par exemple, le même éléphant, en course, la bouche ouverte, barrissant, la trompe raide et les larges oreilles écartées, qui donnent alors à la tête un aspect neuf et terrible...

Avec votre métier, M. Joris, vous pourriez faire tout cela ; les documents, à défaut de voyage, ne manquent pas !

**MM. Vanden Bruel. — Crahay.**

*Cercle Artistique de Bruxelles.*

Willem van den Bruel, paysagiste de talent, a une façon d'appuyer sur les choses par la couleur et par la masse, — qui leur donne beaucoup de réalité, et, en même temps, les alourdit jusqu'à l'oppression, l'angoisse. Par exemple, son *Soleil qui rit* : quelques vieilles maisons délabrées de paysans, près de l'église du village, massées sous un ciel gris, largement peint, où paraissent quelques pointes d'azur. Le poids de ces maisons ! le poids de cette église ! Si le poids dans une toile est une qualité, ajoutons : *Rue de village* et la *Maison du garde*, et concédons que Van den Bruel a du poids ! Sa vision est rude, élémentaire. Son triste village, dans une grise *Nuée de grêle*, a la saveur de la chose éprouvée. Un œil comme coloriste, une main comme métier et un tempérament comme vision. Mais excès de solidité et des premiers plans souvent à la diable !

\* \* \*

Les couleurs claires de Crahay n'arrivent pas à faire du soleil ! Nos peintres, aujourd'hui, ne rêvent plus que l'éclat ! Faire du soleil ! Tous y prétendent ! Chacun s'y essaie ! Ni dans les *Roses trémières*, ni dans les *Hortensias*, ni dans *La Glo-riette*, ni ces roses, ni ces mauves, ni ces jaunes ne sont soleil ! Crahay nous semble bien autrement à son affaire, quand il dégage le caractère d'*Un soir* sur quelque fleuve, ou la silhouette d'un groupe de pêcheurs à cheval.

Là, il est grand ! Au contraire, il vaudrait mieux laisser la couleur de côté, — tant d'artistes en font, — tandis qu'il réussit, ce dont si peu se soucient et que si peu réussiraient : le grand caractère, l'allure, le mouvement, la masse sculpturale. Son aquarelle : *Chevaux à la plage*, appartenant à M. Max Gregor, nous montre, elle aussi, ces rares qualités.

RAY NYST.

**Il est rappelé aux artistes que « La Belgique Artistique et Littéraire » insérera les renseignements qui lui seront envoyés par les artistes, concernant les**

**dates d'expositions, soit collectives, soit personnelles, les visites d'ateliers, les ventes et toutes indications quelconques d'un intérêt esthétique ou pratique. Voir le memento ci-après :**

### MEMENTO DES SALONS

☛ PALAIS DES BEAUX-ARTS, à Bruxelles. — Jusqu'au 31 janvier : *Exposition du Livre japonais (anciens et modernes)*.

☛ POUR L'ART ouvrira sa XXe exposition annuelle le 3 février, dans les salles du Musée moderne, à Bruxelles.

☛ MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS. Cours d'archéologie : (Droit d'inscription 5 fr. par cours. *Musée royaux du Cinquantenaire* : Peintures des catacombes de Rome, par M. Vanden Ven, le mardi à 2 1/2 h., à partir du 9 janvier. *Musée Porte de Hal* : Le costume militaire et les armes offensives depuis l'époque franque jusque fin XVIIIe siècle, par M. Macoir, le jeudi à 3 h., à partir du 11 janvier.

☛ M. ROBERT SAND, secrétaire du Cercle de l'Estampe, à l'occasion du prochain anniversaire de la société, sera l'objet d'une manifestation de sympathie, au cours de laquelle on lui remettra un souvenir, dû au talent de P. Dubois.

☛ Sur la proposition de M. JULES DESTREE, on a constitué une société des Amis de l'art wallon. L'association s'occupera, en ordre principal, du passé artistique de la Wallonie, en le faisant mieux connaître par des publications, des conférences ou manifestations de tous genres, et subsidiairement aussi de l'art moderne, en instituant des expositions, des concours, encouragements, etc. Les cotisations (minima 5 francs par an), sont reçues par M. J. Destree, président, à Marcinelle.

☛ Le statuaire MATTON, qui avait été envoyé en mission ethnographique au Congo, est rentré avec une cinquantaine de moulages.

Matton avait été chargé, en outre, de faire des études pour la confection de ses quatre groupes destinés aux niches de la rotonde de marbre au Musée colonial de Tervueren.

Au cours de son voyage, Matton a fait, le 22 octobre, à Léopoldville, une exposition de ses œuvres. Un train spécial de Kinchassa et un service de bateaux de Brazzaville amenèrent les visiteurs, dont une centaine de Français, et notamment le gouverneur, le secrétaire général du Congo français et leurs femmes.

☛ Le sculpteur V. ROUSSEAU a été reçu par la Reine le 12 décembre, à l'occasion de l'achèvement du buste en marbre de la princesse Marie-José.

☛ JULES MERCKAERT recevra chaque dimanche, dans la matinée, à son atelier, avenue Albert Giraud, 20, à Bruxelles.

☛ SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DES AQUARELLISTES. — Acquisitions : Oleffe, *Rouge-Cloître*; Marcette, *Octobre* (acquis par

S. A. R. la comtesse de Flandre) et l'*Escaut*; Khnopff, *La griffe ailée*; Cassiers, *Ville hollandaise, Amsterdam et Un canal*; Lynen, *Exposition avant la vente et La montée*; Eug. Smits, *Orpheline*; Paulus, *Haut fourneau et La coulée*; Kohlschein, *Retour du travail*; Mühlig, *Vacher*; Donnay, *Village gris*; Mellery, *Vers la ville tentaculaire*; Van Seben, *Ryswijk* (acquis par l'Etat); Pinot, *Vase et fleurs* (id.); Geudens, *Le chœur de Saint-Sauveur à Bruges et Vieil hôtel*; Titz, *Le quai de la Poterie à Bruges et l'Eglise d'Aerschot*; Baseleer, *Rayon d'or*; Uytterschaut, *Vieux saules, Tournesols et Maisonnette de Pêcheur*; Hagemans, *Sieste*; M<sup>me</sup> Gilsoul, *Parterre de rosiers et Jardin fleuri*; Stern, *A la plage*; Carl Kayser, *Nuit d'août*; Hermanus, *Hiver*; Jacob Smits, *Intérieur* (n<sup>o</sup> 160); Charlet, *Les peupliers* (acquis par l'Etat) et *Intérieur en Campine*; P.-J. Dierckx, *Environs de Veere*; Nyland, *Intérieur*; Vaes, *Voûte à Damas*; J. de Vriendt, *Doornroosjes*; Thémon, *Hiver* et Pecquereau, *Marché*.

☛ JAKOB SMITS vient de publier en un luxueux album une série de ses eaux-fortes. L'album est précédé d'une étude de G. Eekhoud.

☛ ANVERS. — M. Marten Van der Loo, le puissant aquafortiste, ouvrait en décembre une exposition au *Cercle Artistique d'Anvers*, pendant que M. Van den Neste en ouvrait une autre à la *Salle Arti*. Enfin, la fin décembre voyait une troisième exposition au *Cercle Artistique*, pour les œuvres de M. Franz Hens, le mariniste du Bas-Escaut et de la mer du Nord.

La *Société des Artistes anversois* a inauguré en décembre son exposition annuelle. Le public d'Anvers tient beaucoup à cet art des fidèles de l'école d'Anvers d'il y a cinquante ans.

☛ LIÈGE. — MM. Hannon, de Wit et M. Hagemans ont exposé le mois dernier au *Cercle des Beaux-Arts*. A Liège encore Exposition ouverte dans la salle des fêtes du *Journal de Liège*, où ont figuré des œuvres de M<sup>lle</sup> Mesens, fleurs, de MM. Tombu, Ch. Hermans, Jamar, etc.

L'*Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège* a reçu la mission officielle d'organiser le salon triennal des Beaux-Arts de Belgique, en 1912, à la place de la ville de Gand, qui a demandé que le salon confié à ses soins pour cette date, fut remis à 1913, année de son exposition universelle.

☛ VERVIERS. — Acquisitions faites au dernier salon de Verviers pour le Musée : *Souvenir de Bruges*, par F. Khnopff; *Neige à Houffalize*, par Asselbergs; *Triptyque*, d'Auguste Donnay; *Coin de ferme ensoleillée*, par Sirtaine et *Béguinage*, par Trémerie.

☛ GAND. — L'assemblée générale annuelle de la *Société des Amis du Musée*, dans sa dernière séance, a fait la remise des tableaux acquis pour être offerts au Musée des Beaux-Arts. Ce sont : 1<sup>o</sup> *Une nature morte*, de Cornelius Nobert ou Noberti; 2<sup>o</sup> *La location des chevaux*, de Joseph Stevens; 3<sup>o</sup> *Une tête*

*d'homme* (étude), de Louis Dubois; 4<sup>o</sup> *Le portrait du général N... et sa famille* (esquisse), d'Agneessens.

Ont exposé à la *Salle Taets*, à Gand : MM. Courtens, H., Willaert, Van Melle, Meyers et Sys.

Au *Cercle Artistique et Littéraire* le premier salon réunissait des œuvres de MM. Guequier, peintre portraitiste, et Le Roy, peintre et sculpteur.

☛ HUY — MM. Nestor Outer, l'aquarelliste virtonnais, et Auguste Distrave, aquafortiste, un des plus brillants élèves de l'école des Arts appliqués de Huy ont exposé au Cercle Artistique de cette ville en décembre.

*L'Essor* ouvrira à Huy une exposition de quelques œuvres de M. et M<sup>me</sup> Wytzman, le 21 janvier. Clôture le 30.

☛ BRUGES — En décembre s'est ouvert le *XXXIV<sup>e</sup> Salon annuel du Cercle Artistique brugeois*. Parmi les exposants figuraient : MM. Constant, De Sloovere, Dumon, Englisch, Gautier, Geerinck, Henneman, Mechelaere, Middelcer, Reckelbus, Rommelaere, Rotsaert, Van de Packere, Van Hove, Vrielynck, A. et R. Boudry, d'Anvers; Courtens, M<sup>me</sup> De Bievre, MM. Hanssens, Horenbaut, Lynen, Michaux, Sohie, Van Holder, Vermeersch, M<sup>me</sup> Verwée et M. Vierin.

☛ PARIS. — Pour février. Au Grand Palais des Champs-Élysées, IX<sup>e</sup> Salon de l'école française. Renseignements chez M. Paul de Plument, président, 24bis, rue Bois-le-Vent, Paris.

L'Etat français a acheté au cours de l'année qui se termine, 167 tableaux, 358 dessins, pastels, aquarelles ou gravures, 458 sculptures et objets d'art.

☛ CANNES. — Du 1<sup>er</sup> au 31 mars : X<sup>e</sup> Exposition internationale des Beaux-Arts.

☛ VENISE. — Du 15 avril au 31 octobre : Exposition internationale des Beaux-Arts.

☛ ROME. — Le cabinet des estampes de la Galerie nationale de Rome a fait choix des eaux-fortes suivantes : *Bouillon* (Ardennes), par la comtesse de Flandre; *Vieux Marché en Flandre*, par De Bruycker; *Pont sur la Tamise*, par Hazledine; *La Rose*, par Rassenfosse.

☛ DRESDE. — Une exposition des Beaux-Arts aura lieu à la Galerie Ernst Arnould, en mars 1912. Les œuvres de peinture et de sculpture devront parvenir à Dresde du 1<sup>er</sup> au 20 février 1912. Le jury se réunira à la fin de février. La direction de la Galerie supportera les frais d'envoi de ces œuvres, qui seront expédiées dans plusieurs autres villes d'Allemagne, à Essen, par exemple, après avoir été exposées à Dresde. Parmi les membres du jury nous remarquons les noms de Louis Corinth, von Habermann, Artur Kampf, Ernst Posse, Georg. Biermann, etc.

## NOTES

---

**Les Amis de la Littérature.** — La séance de rentrée de cet hiver a été particulièrement brillante. A peu près au complet, et le maître Camille Lemonnier à sa tête, le comité de la société avait tenu à entourer les hautes personnalités qui avaient bien voulu répondre à l'invitation du président, M. Edmond Picard, et de l'actif et dévoué secrétaire général, M. A.-T. Rouvez. Le ministre des sciences et des arts, M. Poulet, le ministre d'État, M. Auguste Beernaert, le gouverneur du Brabant, M. Béco, le bourgmestre M. Ad. Max, le directeur général des sciences et des lettres, M. L. Beckers, témoignèrent, par leur présence, toute la sympathie dont les pouvoirs publics entourent la vaillante entreprise des *Amis de la Littérature*.

Dans la salle des mariages, dans les couloirs qui y mènent, jusque sur l'escalier monumental lui-même, une foule énorme écouta le conférencier, M. Maurice des Ombiaux.

M. Edm. Picard avait ouvert la séance en rappelant l'œuvre déjà accomplie et en annonçant ce qui serait fait cette année. Il remercia tant de précieux concours qui ont assuré le succès de la croisade littéraire menée à bien depuis quatre ans ; il souligna le bien que partout on en pouvait attendre ; il adressa, enfin, un enthousiaste salut d'admiration et de fierté patriotique au grand Maeterlinck, à qui venait d'échoir l'honneur et la gloire du prix Nobel.

Maurice des Ombiaux parla enfin. Après avoir rapidement, mais clairement et judicieusement rappelé comment, à travers les siècles, dès les plus lointaines origines, la poésie s'est alimentée aux sources vives et généreuses de l'inspiration populaire, il rechercha avec une sagace méthode la part que cette tradition pittoresque et folklorique a prise dans l'abondante production poétique de nos écrivains nationaux. Dans les œuvres, anciennes déjà ou toutes récentes encore, des plus illustres comme des moins notoires, il alla chercher des exemples typiques, il lut, en les entourant d'adroits commentaires, des pièces édifiantes.

Cette conférence où abondaient les « couplets » joliment tournés, à la fois savante et pittoresque, dite avec une conviction communicative, fut chaleureusement applaudie. Elle le méritait.

Le 13 janvier, M. Louis Delattre parlera de l'*Inspiration populaire chez les prosateurs* ; le 27, M. Paul André, du *Modernisme dans la Poésie lyrique*.

---

Le **Libre Académie de Belgique**, dans sa dernière séance, a attribué le douzième prix annuel de la fondation Edmond Picard à M. Léon Sneyers, l'architecte-décorateur bruxellois.

Dans une séance publique, dont la date sera fixée ultérieurement, il sera remis à M. Sneyers une plaquette en argent du plus délicat modelé dont la gravure a été confiée par le fondateur de l'Académie, au jeune et talentueux Armand Bonnetain.

M. Victor Horta fera à cette occasion une conférence sur l'*Etat actuel de l'architecture en Belgique*. Désormais, chaque lauréat recevra la même plaquette avec une inscription commémorative.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Chez Fasquelle** : NEEL DOFF. — *Jours de famine et de détresse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dire qu'elle est navrante l'histoire de la petite Keetje Oldema ne serait qu'un bien pâle euphémisme et ne rendrait pas la douloureuse impression produite par cet étalage, par cette débauche de misère. Pas un jour de joie, pas un instant de bonheur dans la vie de Keetje. Fille d'un alcoolique et d'une mère indolente et vaniteuse, elle assiste à la déchéance de sa famille, elle la voit, de l'extrême pauvreté, tomber dans le dénuement absolu et dans la pire abjection. C'est elle-même qui met fin aux longues années de famine en se faisant prostituée.

Ce livre — qui est un début, je pense — est fait d'une longue série de tableaux d'un réalisme saisissant dont certains vont jusqu'à l'horrible. On sent pourtant qu'il dit vrai et c'est par là comme aussi par la netteté et la sobriété de son style qu'il s'impose à l'attention.

\* \* \*

— CHARLES-HENRY HIRSCH. — *L'Amour en herbe* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est l'histoire des amours d'un gamin de quinze ans et d'une petite femme de vingt : Lili, la petite femme en question, a été plaquée par son amant qui s'est « mis » avec une quadragénaire, auprès de laquelle il trouve le souper, le gîte et le reste, Lili qui ne pouvait donner que le... reste est furieuse, aussi accueille-t-elle les consolations du petit Firmin Saub, le fils de sa pipelette. A le voir si frais, si jeune, si naïvement amoureux, elle se met à flamber à son tour. Leur folle passion dure huit grands jours, au bout desquels ils se font pincer par la maman Saub. Expulsée de son sixième, jetée, sans le sou, sur le pavé, Lili ira au trottoir son seul refuge et Firmin pense se tuer. Sauvé des roues du Métro par une accorte modiste, il est aussi sauvé de l'amour qu'il aura mangé en herbe ; mais il en aura au moins su le goût, comme disait Lili.

\* \* \*

— THÉOPHILE GAUTIER. — *La Musique* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La maison Fasquelle a réuni sous ce titre une vingtaine d'articles de critique musicale écrits par le poète d'*Emaux et Camées*, pour divers journaux et revues, de 1851 à 1869. Ces articles, choisis de façon que chacun des grands compositeurs du siècle dernier y soit représenté, présentent un intérêt rétrospectif souvent intense. Gautier croyait en Wagner auquel il consacre une chronique enthousiaste après la première de *Rienzi* au Théâtre Lyrique (1869). Avant de croire pourtant, il avait douté, car je cueille ceci dans une lettre envoyée de Wiesbaden au *Moniteur universel*, en 1857 : « Richard Wagner serait-il le maëstro de l'avenir ? Richard Wagner » est-il destiné à détrôner les grands maîtres de l'art ? *Nous ne le croyons pas* ; mais nous voudrions que le *Tannhauser* fût exécuté à Paris, au » Grand Opéra. La partition mérite cette épreuve solennelle. »

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

**Chez Ollendorff** : BINET-VALMER. — *Notre pauvre Amour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — J'aime assez généralement les recueils de contes, leur diversité me charme. Lors même qu'ils ne traitent que d'un seul sujet — l'amour par exemple — s'il est examiné chaque fois sous un angle différent, leur lecture est rarement ennuyeuse, pour peu que l'auteur fasse montre de quelque talent. Malheureusement, les vingt-neuf nouvelles réunies en ce volume racontent toutes, ou à peu près, des agnies d'amour. La note mélancolique et pessimiste domine naturellement et sa persistance devient à la longue d'une monotonie fatigante. C'est vraiment dommage, car M. Binet-Valmer est un fin psychologue, doué en outre de brillantes qualités de conteur.

\* \* \*

— PAUL-LOUIS GARNIER. — *Amanda, belle de nuit* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Souvent des romanciers apitoyés ont cherché à éveiller en nous un peu de compassion pour une pauvre fille tombée au ruisseau et qui croit se racheter, se purifier par un pur amour éclos en son triste cœur honteux.

M. P.-L. Garnier entreprend cette tâche et peut-être y réussit-il. Car nous ne pouvons vraiment éprouver que de la pitié pour cette Amanda qui se vend à tout venant dans les bouges du quartier galant proche du port de Marseille. Elle renferme en elle des trésors de sensibilité, cette roulure, et quand revient des casernes d'Orient son soldat qu'elle a aimé tendrement, fervemment durant les mois de longue absence, quand elle est méprisée et abandonnée par celui qu'elle adore, c'est elle, la misérable, déchue que nous plaignons et que nous admirons un peu sans trop oser le dire... Il est vrai que M. Garnier trouve des accents bien persuasifs pour nous y convier. Et puis, il décrit de si pittoresque et attachante façon les bouges de Marseille et leur populace tumultueuse!

\* \* \*

— LOUIS CHAFFURIN. — *L'Amie étrangère* (Un vol. in-18, 3 fr. 50). — Jacques Leblond, licencié ès lettres, a obtenu une bourse de séjour à l'étranger. Il est matérialiste, mais le « fait religieux » l'intéresse, aussi a-t-il résolu d'aller chercher à Londres les éléments d'une *Analyse du sentiment religieux en Angleterre*. A peine débarqué, il se met à l'œuvre, il assiste à toutes sortes de prêches, de sermons, de conférences et d'offices. Il étudie aussi les gens qu'il rencontre et en premier lieu Miss Kitty Puzzle. Sa documentation s'enrichit rapidement, mais surtout en matière de flirt, car Kitty atteint à la perfection dans ce genre.

Dans un style souple et clair qui rend la lecture de son roman tout à fait agréable, M. Louis Chaffurin a dessiné avec beaucoup de netteté ce type de flirtuse enragée, à peine consciente du mal qu'elle fait.

---

**Aux Editions du Mercure de France** : EMILE MAGNE. — *Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est un moment illustre de l'histoire littéraire française qu'a voulu fixer de façon enfin formelle M. E. Magne. Ce sont des gens et des événements d'une importance et d'une influence capitales qu'il a voulu peindre

## BIBLIOGRAPHIE

---

et raconter, en les dépouillant des innombrables légendes attachées à leur souvenir.

Les documents inédits, pris à des sources variées, lui ont permis de reconstituer le décor et les habitudes du fameux salon bleu ; la façon dont il raconte, en faisant des familiers de la maison où trôna l'immortelle marquise les acteurs d'une véritable action au développement de laquelle nous nous attachons comme à un roman passionnant, rend les livres de reconstitution historique de M. Magne attrayants au possible.

Celui-ci vaut, à ce titre, plus encore peut-être que tous ses devanciers.

---

**Chez Sansot & Cie :** ALFRED CAPUS. — *La Vie, l'Amour, l'Argent* (Un vol. petit in-12, à 1 franc). — Une élégante introduction de M. Arsène Alexandre, puis la parole est donnée à M. Alfred Capus ou plutôt à son œuvre, car les pensées détachées, les maximes qui forment la matière unique de ce joli petit bouquin furent cueillies dans le théâtre de M. Capus dont toute la philosophie souriante est condensée dans ces quelques phrases. La Maison Sansot a fait pour lui ce qu'elle fera pour d'autres ensuite dans cette *collection des glanes françaises* dont elle commence l'agréable publication

---

**Chez Louis Michaud :** LOUVET DE COUVRAY. — *Les Amours du chevalier de Faublas* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50, illustré). — J'ai dit, il y a deux mois, tout le bien — ou tout le mal, tout dépend du point de vue — qu'il faut penser de cette nouvelle édition des *Amours du chevalier de Faublas*, dont M. Ad. Van Bever fait paraître aujourd'hui le troisième et dernier volume. On y retrouve le Faublas des premiers chapitres, poursuivant la série de ses exploits ; on l'y voit aussi, lui, le volage par excellence, qui passait d'un lit dans un autre avec une si enviable désinvolture ; on l'y voit, dis-je, se fixer à jamais en épousant cette Sophie, dès longtemps l'élue de son cœur, mais dont les circonstances l'avaient éloigné pendant des années. Il est vrai qu'il mit si merveilleusement à profit le temps de cette séparation.

\* \* \*

— ABEL HERMANT : *Les Renards* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces *Renards* font partie d'une série intitulée *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société*. M'est avis que l'auteur se paie plutôt la tête de cette société radicale-socialiste, laïque et millionnaire qui gouverne la France et dont il met en vigoureux relief les tares et les ridicules, les puérités et les inconséquences. En vain chercherait-on dans tout son livre un personnage sympathique ou seulement propre. Serait-ce, par hasard, ce sénateur sciemment... trompé par sa femme avec Olivier Maudru, le romancier mal embouché, inventeur de chefs-d'œuvre écrits par des couturières ; serait-ce ce couple d'arrivistes, les Gerbié des Joncs, ou bien ce ministre Gerbaud, époux d'une femme quatre fois divorcée, ou même cet abbé Sauvage, familier des salons les plus luxueusement collectivistes ? Et il y en a comme cela tant que vous en voudrez.

Ajoutez qu'il se dégage de ce roman un délicat parfum de scandale, que maint gros personnage sera forcé de se reconnaître. Vous comprendrez

## BIBLIOGRAPHIE

---

le plaisir qu'auront à le savourer tous ceux que l'esprit caustique et la verve ironique de M. Abel Hermant n'ont pas touchés.

—

**Chez Plon-Nourrit et Cie :** PAUL BOURGET. — *L'Envers du Décor* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Deux romans et quatre nouvelles forment la copieuse matière du nouveau livre de M. Paul Bourget et chacun de ces récits montre *l'Envers du Décor*, c'est-à-dire les dessous de la vie mondaine, si habile à sauver les apparences, même à l'instant des pires catastrophes. Ces études psychologiques, fouillées jusqu'à la minutie, ont la valeur de démonstrations cliniques dont elles prennent d'ailleurs l'allure doctorale. Ce ton est surtout marquant, et un peu déplaisant aussi, dans le *Mensonge du Père* et dans les *Moreau-Janville*, mais au début seulement. A mesure que l'intrigue se noue, le professeur qu'il y a en M. Paul Bourget cède la place à l'artiste, à l'écrivain élégant et ce qui paraissait, au commencement, devoir n'être qu'une ennuyeuse leçon d'anatomie morale devient un beau roman plein de vérité et de vie.

\* \* \*

— LUCIE GAUTHEY. — *Le Destin nous conduit* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici un joli roman pour vous, mesdemoiselles, un roman bien fait et dépourvu de cette fade sentimentalité qui dépare trop souvent les œuvres que l'on peut mettre en vos mains de dix-huit ans. Vous lirez avec intérêt l'histoire des fiançailles de Madeleine Le Bray avec Jean Villermois, le beau lieutenant de hussards. Une vraie jeune fille, cette Madeleine, pas une oie blanche, oh non ! une petite personne au contraire qui sait ce qu'elle veut et où elle va. Elle a des principes, des idées très personnelles sur l'amour et sur le mariage et elle y conforme sa conduite au risque de se briser le cœur... Mais, rassurez-vous, à la fin, tout s'arrange, elle épouse son hussard.

—

**Chez Garnier frères :** LIVRES D'ÉTRENNES. — La librairie Garnier, qui s'est fait une spécialité des beaux livres illustrés réjouissant les enfants sages, lance, à cette époque traditionnelle de l'année, une série d'intéressantes publications. Nous signalerons parmi les mieux capables, par leur spirituelle et luxueuse présentation, de gagner la faveur de la jeune clientèle émerveillée à laquelle elles s'adressent : *Les Animaux s'amuse*, par ce spécialiste de l'humour zoologique qu'est Benjamin Rabier ; du même, un *Alphabet*, qui est une trouvaille amusante, instructive et ingénieuse. Il faut apprécier, au surplus, une qualité qui n'est pas fréquente dans ce genre de publications enfantines : le talent de dessinateurs de ceux qui les illustrent. Il y a aussi, de cet excellent fantaisiste qui signe O'Galop, le joli récit des *Aventures d'une poupée* et, enfin, sacrifice obligé à la plus passionnante actualité : *Les Péripéties de l'Aviation*, par Xandaro, une suite de planches de l'imagination la plus savoureuse.

Ces élégants albums reliés sont vendus 5 ou 6 francs dans toutes les librairies. Ils y font prime.

---

## Causerie financière

---

Le 30 décembre 1911.

Décembre voit l'année finir dans le calme le plus profond. et c'est toujours l'hésitation qui domine après les rudes épreuves que les marchés financiers ont subies. L'année 1911, en effet, ne s'effacera pas sitôt de la mémoire des capitalistes, et les malheureux spéculateurs à la hausse surtout ne l'oublieront pas de si vite, car elle leur a fait éprouver souvent d'espertes fameuses.

Nous avons eu des jours de panique à la suite des ardues compétitions des puissances européennes au sujet de l'Afrique. L'incident franco-allemand a été pour ainsi dire la cause initiale de tous les malheurs.

La Bourse a eu à enregistrer des débâcles soudaines et profondes, suivies de nombreuses suspensions de paiements et de krachs formidables dont les traces ne sont pas encore entièrement effacées.

La confiance a disparu et l'on est resté plongé dans un malaise qui cependant paraît devoir s'évanouir bientôt. Aujourd'hui, en effet, les esprits semblent un peu plus rassurés; mais on n'est plus habitué au travail et on craint encore de trop s'engager. Nombre de capitalistes d'ailleurs se tiennent éloignés de la Bourse, attirés par les émissions successives qui ont vu le jour ces derniers temps.

De sorte qu'en dépit de l'amélioration générale constatée dans les affaires, c'est toujours le marasme qui prévaut, malgré la situation plus saine de la place à l'heure actuelle.

Le seul obstacle à la reprise, c'est toujours l'abstention de la clientèle qui, espérons-le, reprendra bientôt le chemin depuis trop longtemps abandonné.

L'activité qui se manifestait la semaine dernière a fait place de nouveau à un manque absolu d'affaires, et bien que les tendances demeurent satisfaisantes, il n'y a vraiment rien à la cote qui mérite une mention spéciale.

Les Rentes Belges cependant, un moment stéréotypées aux environs de 88, ont esquissé dans la dernière séance de l'année une légère envolée qui leur fait atteindre le cours de 88.50 pour les diverses séries.

Les Lots de Villes ont une allure incégale. Les *Anvers* sont en nouvelle dépression. Les *Bruxelles 1902* ont regagné trois unités en une séance à 98.75, alors que les *Bruxelles 1905* n'ont pas varié à 82. C'est à peu près le *statu quo* pour les autres *obligations communales*.

Les Tramways finissent assez bien l'année, et quelques-uns revoient des cours meilleurs.

Les *Anversoïis* se maintiennent fermes.

Le *Dividende Bruxelloïis* est en avance à 945.

La *Jouissance Caire* progresse à 715 et les *Chemins de fer Economiques* se distinguent à 775.

La *Dividende Mutuelle de Tramways* paraît un peu délaissée à 740. Les *Actions Basses-Pyrénées* sont faibles par continuation.

Les Charbonnages ont un aspect beaucoup plus réconfortant, et la faveur qui semble se reporter sur certains titres charbonniers permettra à beaucoup d'entre eux d'atteindre, dans un avenir prochain, des cours beaucoup plus en rapport avec ce qu'on peut entrevoir et espérer de nos bonnes sociétés houillères.

Les Valeurs sidérurgiques maintiennent assez bien leurs positions, et, sans avoir tout à fait cessé, les réalisations sont devenues beaucoup moins importantes. L'on constate du mieux en *Angleur*, *Athus*, *Espérance-Longdoz*, *Forges et Laminoïis de Baume*, *Sarrebrück* et *Thy-le-Château*.

Le marché des Glaceries est calme, mais on relève quelques bons cours pour *Auvelais*, les *Glaces de Bohême* et les *Floreffe*.

Les Verreries sont assez bien travaillées, elles se présentent même en légère reprise. C'est le cas pour l'ordinaire *Bennert-Bivort* et les *Verreries de Jumet* à 362.50 la *privilégiée*, et à 177.50 l'ordinaire. Les *Verreries réunies à Familleureux* sont également bien disposées et activement traitées.

Les Valeurs coloniales, sans être plus fermes, on tréussi, après bien des péripéties, à revenir au niveau du mois dernier.

C'est ainsi que la *Commerce Congo* se retrouve à 3,950; la *Privilégiée Katanga* est à 2,137.50 et l'Ordinaire finit à 2,148.50. La *Capital Union Minière* clôtüre à 487.50 et la

*Dividende* à 440, ces deux dernières en perte d'une cinquantaine de francs sur le mois dernier.

**Aux Actions diverses** rien de bien intéressant. A signaler la chute des *Grandes Brasseries de l'Étoile* à 169.50, ainsi que celle de la *Jouissance Fourrure* à 40. Pour cette dernière, le bénéfice annuel sera sensiblement inférieur, paraît-il, à celui de l'exercice précédent, le chiffre d'affaires ayant diminué d'un tiers, et le prix de revient ayant été au contraire en augmentation.

**Aux Valeurs étrangères**, les *Égyptiennes* sont bien impressionnées par la vogue des titres similaires à Londres. Les *Russes*, au contraire, sont plutôt lourdes à cause des difficultés apportées au renouvellement de la *Prodameta*.

**A la Coulisse**, d'une façon générale, c'est plutôt l'irrégularité que l'on relève dans la plupart des groupes.

Quelques devises cependant sont plus activement travaillées.

**Au groupe canadien**, le *Rio-Tram* s'inscrit en vedette à 596.50, alors que le *Mexico-Tram* piétine sur place entre 633 et 630.

**Les Valeurs de traction** sont calmes, mais le *Métropolitain* se tient admirablement bien à 696.

**Les Chemins de fer Espagnols** sont peu traités. Le *Nord de l'Espagne* vaut 420.50 et la *Saragosse* 417.

Le *Rio-Tinto* est l'objet de transactions plus suivies qu'à l'ordinaire, et la liquidation de Paris aidant, comme aussi la lourdeur des valeurs de cuivre à New-York, influence défavorablement le titre qui réactionne à 1845.

La *Rand-Mines* est toujours indécise à 167.50, et la *Tanganyika* est calme vers 67.50.

A la veille des fêtes du nouvel an, il est facile de concevoir que le marché termine sans tendances bien définies.

J. DE HASE,

*Directeur de la Banque  
Bourse-Paris-Bruuxelles.*

---

# **Bourse-Paris-Bruxelles**

**15, Rue du Gouvernement Provisoire  
BRUXELLES**

---

## **Opérations traitées par la Banque**

**Ordres de Bourse** au comptant et à terme sur  
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages  
les plus réduits).

**Opérations d'échelles de primes** par groupement  
(demander circulaires).

**Composition et vérification de portefeuille.**

**Coupons** : Encaissement sans frais.

**Vérification des tirages.** Echange de titres.  
Renouvellement de feuilles.

**Renseignements** sur toutes valeurs cotées et non  
cotées.

**Prêts sur titres.**

**Emissions.**

**Étude** de toutes affaires financières, industrielles et  
commerciales.

**Création de sociétés,** Commandites, Associations.

**TÉLÉPHONE 124.32**

## LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.

L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéss), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.



EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . .	3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné . . . . .	3.50
» La Guirlande . . . . .	3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine . . . . .	2.00
» Le Peintre W. Linnig. . . . .	10.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . . . . .	3.00
» Maître Alice Hénaut . . . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . . . .	3.50
MARIA BIERNÉ Rayons d'Ame (épuisé).		HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . . . .	1.25
» Les Artistes de la		» L'Autre moyen . . . . .	1.00
Pensée et du Sentiment. . . . .	5.00	» Les Jours tendres . . . . .	2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse . . . . .	2.00	» Un Cœur blessé. . . . .	3.50
» Le Nœud . . . . .	2.00	RENÉ LYR : Brises . . . . .	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle. . . . .	3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour. . . . .	1.00
» La Mer . . . . .	2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami . . . . .	1.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée . . . . .	3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre . . . . .	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Effrénée. . . . .	2.00
Chevalier . . . . .	2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Méliodon . . . . .	2.00
G. DANSART : Chants d'Amour et d'Épée. . . . .	3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin. . . . .	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	» Le Baron de Lavaux-Sainte-	
» La Fausse route . . . . .	3.00	Anne. . . . .	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. . . . .	3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden . . . . .	2.00
LOUIS DELATTRE : Fany . . . . .	3.00	GEORGES RENS : La Cluse . . . . .	3.00
» La Mal Vengée . . . . .	3.00	» L'Homme en noir . . . . .	1.50
» Contes d'avant l'Amour. . . . .	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur . . . . .	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie . . . . .	3.50
Blanche . . . . .	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or. . . . .	3.50
E. DE TALLENAY : Viviva Perpetua . . . . .	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois . . . . .	1.50
niers Soirs . . . . .	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain. . . . .	3.50	deries . . . . .	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . . . .	3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante. . . . .	3.50
CH. FORGEOIS : Pax . . . . .	1.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)	
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . . . .	3.50	» La Wallonie héroïque . . . . .	3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses. . . . .	3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . . . .	2.50	ture des Jeunes Belges . . . . .	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . . . . .	1.25	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
» Madame reçoit . . . . .	1.00	Tirgalet. . . . .	2.00
A. GILON : Dans mon Verre . . . . .	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche. . . . .	3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations . . . . .	3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie . . . . .	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue. . . . .	3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels . . . . .	3.00
J. JOBÉ : La Science économique au		» L'Oiseau mécanique. . . . .	3.00
XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur. . . . .	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau. . . . .	3.00	GEORGES WILLAME : Le Poison . . . . .	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Jules Leclercq . . . . .	<i>Les Châteaux de Majorque</i> . . . . .	121
Georges Ramaekers . . . . .	<i>La Châsse de Brabant.</i> . . . . .	134
André de Ridder . . . . .	<i>Des Peintres de la Lys</i> . . . . .	146
Paul Max . . . . .	<i>Chansons d'amour.</i> . . . . .	152
Gaston Knosp . . . . .	<i>La Grise Théorie</i> . . . . .	155
Franz Mahutte . . . . .	<i>La Femme d'après les Écrivains belges (fin)</i> . . . . .	166
Armand Eggermont . . . . .	<i>Chant triomphal</i> . . . . .	178
L. Maeterlinck . . . . .	<i>Échos d'autrefois</i> . . . . .	183
Lucien Christophe . . . . .	<i>Avant-Printemps</i> . . . . .	193
<b>Les Livres belges, Bertha von Suttner, Paul André, Jean Laenen.</b>		198
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	208
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	213
Ray Nyst . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	216
*** . . . . .	Memento des Salons.	
*** . . . . .	Notes.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

*Illustrations de MM. Martein Van der Loo,  
Gisbert Combaz, André Emmanuel, Raoul Hynckes.*

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

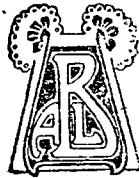
# LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



## CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

*Malt Kneipp*

*Mélangé au*

*Café*



*„Voilà la sante“*

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

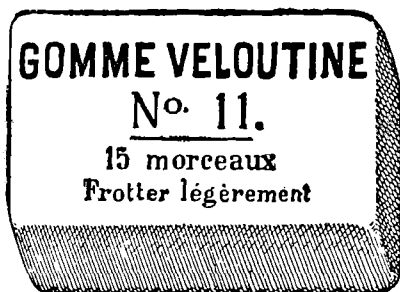
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes  
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE  
PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1910

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —  
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**



**The Dunlop Pneumatic Tyre Co Ltd.**

*Rue des Croisades, 40, à BRUXELLES*

**Le Cannelé Dunlop**

**Voilà le rêve du chauffeur**

## LES CHATEAUX DE MAJORQUE

---

Le château de Bellver, qui du haut de la terrasse du palais m'était apparu comme une résurrection du treizième siècle, profilant sa fière silhouette au sommet d'une hauteur qui domine la baie, est un des rares châteaux gothiques qui se soient conservés tout à fait intacts. Il est merveilleusement situé à une demi-lieue de la ville, sur une colline dont les pentes boisées, qui s'en vont mourir dans la mer bleue, offrent toutes les variétés du vert, depuis le vert sombre jusqu'au vert pâle de l'olivier sauvage et au feuillage luisant de l'arbousier. Comme je gravissais cette colline par une glorieuse matinée d'été, entrevoyant tout en haut, à travers les cimes des pins, la ligne de l'édifice, il me semblait voir une de ces féeriques apparitions de châteaux enchantés dont nous parlent les charmantes fictions de l'Arioste, et je n'aurais pas éprouvé la moindre surprise, en débouchant sur la porte du château, si je l'avais vue gardée par un farouche guerrier du temps, dans son armure de fer. L'illusion ne tomba qu'à la vue d'un paisible soldat coiffé du képi de l'infanterie espagnole, à qui j'exhibai le permis d'entrée dont je m'étais muni auprès de l'autorité militaire de Palma.

Bellver, qui date du roi Don Jaime II, de la fin du treizième siècle, est l'œuvre de l'architecte majorquin Pedro Salva. C'est un château fort d'un aspect rude et rébarbatif. Au lieu d'être construit sur un plan quadrangulaire, comme la plupart des châteaux de l'époque féodale, il s'érige dans une enceinte parfaitement circulaire, flanqué de plusieurs tours rondes qui rompent la monotonie de son architecture, et que domine de toute sa hauteur la grande tour d'honneur. Un double fossé circulaire formant escarpe et contre-escarpe en défend l'accès. La cour intérieure, ronde comme le château, est entourée d'un corridor à deux rangs d'arcades superposées, à plein cintre à l'étage inférieur, ogivales à l'étage supérieur. Au



centre de cette cour s'ouvre un puits d'une grande profondeur, sur la margelle duquel se révèle un merveilleux écho. La tour d'honneur est isolée du corps principal de la forteresse, à laquelle elle se rattache par deux larges arcades jetées à mi-hauteur, que reliait autrefois un pont-levis transformé aujourd'hui en pont fixe. Cette architecture massive, robuste, d'une grandiose simplicité, répond à sa destination. Bellver était moins un château de plaisance qu'une forteresse. Et pourtant, son nom poétique, qui dans le vieux catalan signifie « Belle vue », laisse supposer que le roi Don Jaime II se plaisait à y résider : et ainsi l'on s'expliquerait les gracieuses ogives et les voûtes gothiques qui embellissent cette forteresse.

Les sombres murs de Bellver évoquent d'émouvants souvenirs. Le soldat qui m'accompagnait m'a montré, en face de l'entrée du château, la pierre commémorative érigée au lieu même où fut fusillé, le 5 juillet 1817, à quatre heures du matin, le général Lacy, dont, quatre ans après, les restes devaient être transférés en grande pompe à Barcelone. J'ai noté l'inscription rappelant les gloires militaires et les vertus de ce héros, « mort martyr pour la cause de la liberté qu'il aima d'un ardent amour ». On m'a conduit ensuite dans cette partie de la tour d'honneur où furent relégués tant de prisonniers politiques exilés de l'Espagne, depuis l'illustre Jovellanos jusqu'au général Martinez Campos, qui est presque un contemporain. Au plus profond de la tour est creusé un horrible cachot appelé *la Fosse*, où l'air et la lumière ne pénètrent que par une épaisse et étroite lucarne, et que fermait autrefois une trappe de fer qui ne s'ouvrait que pour le passage des aliments destinés au prisonnier enterré vivant dans ce tombeau. C'est dans ce cachot que fut jeté l'infortuné Lacy la veille de sa mort. On y peut lire encore sur le mur cette lugubre inscription qu'il y traça en espagnol avec un clou ou un poinçon : « Enfermé dans ce lieu, Lacy, mourant de faim, a demandé du pain à la sentinelle. » Ainsi, pauvres prisonniers, on vous ôtait même la force de marcher au supplice!

On lit aussi, sur les murs et jusque sur les créneaux de la plate-forme de cette sinistre tour, les mélancoliques réflexions tracées par d'obscurs prisonniers de guerre, humbles soldats que les hasards des batailles conduisirent à Bellver. Nombre d'inscriptions sont en français et célèbrent la liberté et la belle France auxquelles songeaient ces pauvres captifs devant un des plus enchanteurs paysages du monde. Mais combien tristes les plus belles terres d'exil !

Au-dessus des ombres des milliers de prisonniers de Bellver plane la grande âme de Jovellanos, le Ministre de Charles IV, qui, sur l'ordre du tout-puissant Godoy, fut interné dans le château du 5 mai 1802 au 6 avril 1808. On y peut voir encore, dans la galerie, les ouvertures pratiquées dans la pierre pour la pose de la grille de bois qui isolait la partie du corridor où le prisonnier pouvait se promener et prendre l'air. C'est là que l'illustre écrivain, au milieu des privations et des souffrances, donna un admirable exemple de résignation chrétienne en cherchant sa consolation dans la religion, l'étude des lettres et la poésie. Comme l'oiseau qui, dans son étroite volière, captive son geôlier par ses chansons, il chanta sa prison avec amour ; il rechercha les origines de Bellver, en peupla les voûtes et les galeries, y évoqua les ombres des siècles passés ; il célébra avec d'harmonieux accents poétiques la magnificence du tableau qu'il contemplait des fenêtres de sa tour, la riante baie, la gracieuse Palma, les campagnes vertes, les monts bleuâtres découpant leurs crêtes sur l'horizon lointain. Et ainsi, si ce grand esprit ne fut peut-être pas compris de ses contemporains, il sut, par la merveilleuse sérénité qu'il opposa à l'infortune, léguer à la postérité une œuvre impérissable.

Du sombre château féodal de Bellver je suis allé, par Porto-Pi, au riant château de Bendinat. Porto-Pi est une agglomération de maisons de campagne, à 4 kilomètres de Palma, éparpillées le long de l'antique port de Pi, dont les eaux toujours calmes invitent aux bains de mer. L'entrée du port est défendue par deux vieilles tours gothiques qui servaient, au moyen âge, à tendre une chaîne de fer, car, dans ce

temps, après le coucher du soleil, la porte se fermait comme la ville. Près de la tour du Sud, convertie aujourd'hui en phare, est le château de San Carlos, armé de batteries. Après Porto-Pi, continuant à longer la mer, j'ai gagné le lieu connu sous le nom de Cas Catala, où un particulier a érigé, dans un site paisible et solitaire, un hôtel-pension qui doit être une charmante résidence d'hiver, avec sa terrasse qui domine une des plus belles baies du monde. Tout près de là s'ouvre, entre les pins, le délicieux chemin qui monte au château de Bendinat.

Bendinat n'est plus, comme Bellver, une forteresse ou une prison, mais une seigneuriale habitation de plaisance. Le château est carré, flanqué, à ses angles, de quatre massives tours également carrées. Les quatre corps de bâtiment sont percés, comme les tours, de fenêtres en ogive. La cour intérieure, convertie en jardin, est entourée d'une galerie gothique à deux étages. Cette demeure, aux salons richement ornés, s'élève au milieu d'un parc dont les allées ombragées mènent jusqu'aux hauteurs voisines, offrant d'admirables points de vue sur la baie. Le noble propriétaire de ce domaine est le comte de Montenegro. Le château occupe l'emplacement d'une pauvre cabane où le roi Don Jaime se reposa, lors de la conquête, et où il ne trouva à mettre sous la dent qu'une gousse d'ail et une tranche de pain : après ce frugal repas, il témoigna sa satisfaction en disant, dans son langage catalan : *Bé hem dinat* (Nous avons bien dîné!) Et ce lieu resta s'appeler Bendinat. Si le mot est vrai, il prouve que les rois de ce temps savaient vivre à la guerre comme le dernier de leurs soldats. Mais ce nom de Bendinat trahit une forte saveur mauresque qui me semble pouvoir donner une explication beaucoup plus simple. Quoi qu'il en soit, c'est dans ces parages que se déroulèrent les premiers épisodes de la conquête. On n'y peut faire un pas sans en évoquer quelque fait. Ici, c'est le pin historique marquant le lieu où moururent les frères Moncada. Là, c'est la pierre où fut célébrée la première messe devant l'armée du Conquistador. Plus loin, c'est l'anse où débarquèrent,

en 1229, les braves qui allaient planter dans l'île Majorque l'étendard de la croix.

Après Bendinat, il faut voir, à 2 lieues de Palma, sur la route de Soller, une autre maison de plaisance du même comte de Montenegro, qui est le marquis de Carabas du pays : c'est le château de Raxa. Qu'on s'imagine un vaste bâtiment à trois étages, offrant d'innombrables appartements, avec une cour intérieure au centre de laquelle croît un vieil orme. Il y a de délicieux cabinets florentins meublés dans le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ornés de quelques bons tableaux et de porcelaines. Il y a surtout, dans la salle à manger, un beau plafond en chêne, dont chaque caisson est orné d'un vieux plat en faïence.

Ce château de Raxa est situé dans une jolie vallée, au milieu des enchantements d'un jardin étagé en terrasses se déployant en amphithéâtre sur la montagne, où s'ouvrent des échappées lointaines sur les tours et les coupoles de Palma. Partout des fontaines, des étangs, des eaux courantes circulant dans les canaux en maçonnerie, et de longues suites d'escaliers en pierres, ornés de statues, et menant aux terrasses supérieures où des parterres de fleurs s'épanouissent au milieu des bosquets de pins, de cyprès, de lauriers, d'amandiers, d'orangers. Vrai jardin de rêve, d'où l'œil erre sur de magnifiques horizons de montagnes. Mais l'intérêt du château de Raxa n'est pas tant dans la beauté du site que dans les richesses artistiques qui y ont été accumulées et en font un merveilleux musée d'art ancien. Don Ramon Despuig, devenu depuis comte de Montenegro, hérita ces trésors de son oncle, le cardinal Despuig, qui, lors de son séjour à Rome, de 1787 à 1796, fit pratiquer des fouilles à Ariccio, près d'Albano, sur l'emplacement du superbe temple érigé à Egeria par l'empereur Domitien ; le cardinal envoya dans son île natale les objets exhumés. Le neveu poursuivit l'œuvre du cardinal et installa les collections dans cette délicieuse retraite de Raxa, si propice à l'étude et à la méditation. Sur des piédestaux en marbre du pays se dressent des statues et des bustes d'empereurs romains, de philosophes, de dieux et de pénates en

marbre ou en bronze. Néron y fait face à sa femme Popea Sabina ; Auguste, Adrien, Marc-Aurèle, Trajan, Caligula, Galba, Vespasien y trônent dans leur majesté impériale ; un philosophe romain y contemple l'orateur athénien Alcibiade ; Aspasia de Millet, la courtisane philosophe, y regarde Hercule et Pallas. Parmi les bustes antiques se trouve le buste moderne du fondateur de ce Vatican en miniature, le cardinal Don Antonio Despuig y Dameto. Cet illustre enfant de Majorque, qui fut évêque d'Orhuela, puis archevêque de Tolède et de Séville, accompagna Pie VI dans son exil. Pie VII le créa cardinal. Grand ami des lettres et des arts, il consacra une partie de sa fortune à exhumer les précieuses collections qu'il légua à sa patrie.

Raxa, au temps des Maures Araxa, est un pur nom arabe, dont la prononciation même — Racha — s'est conservée sans altération. Le nom témoigne de l'antiquité de ce lieu de villégiature qui, peut-être, servit de séraïl aux valis. Lors de la conquête, le roi Don Jaime en fit hommage au comte d'Aspurias. Avant d'échoir aux Despuig dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le domaine avait appartenu depuis le XV<sup>e</sup> siècle aux Sa-Fortesa, dont la maison existe encore à Palma, où elle est devenue le bureau de poste. C'est dans cette maison et dans celle de Raxa qu'entra, comme une humble servante, vers l'an 1550, la bienheureuse Catalina Tomas, la vierge de Vallde-mosa, dont le cardinal Despuig a raconté la vie. Par certains traits touchants, cette vie rappelle celle de ces bergères que furent sainte Geneviève et Jeanne d'Arc. Elle était, comme elles, obéissante, pauvre, chaste et humble. Elle avait, comme elles, l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ses historiens rapportent que pendant qu'on faisait à Majorque des prières publiques pour la santé du pape Pie V, Catalina les interrompit en disant qu'elles n'étaient plus nécessaires, puisque à cette même heure le pontife suprême venait de quitter ce monde, ce qui se trouva vrai. A Palma, un autel lui a été érigé dans l'église de Sainte-Eulalie. A Raxa, une chambre du château est consacrée à sa mémoire.

Raxa n'est pas le seul château qui rappelle à Majorque la domination des Maures. Il y a aussi, dans les mêmes parages, au pied des montagnes qu'on rencontre sur la route de Soller, Alfavia, qui était, au temps de la conquête, le séjour enchanteur du Maure Benahabet, l'allié du roi Don Jaime. D'après la tradition, c'est là que le conquérant se reposa lorsqu'il se rendit de Soller à Palma. Il fit hommage du domaine d'Alfavia à Don Nuño, qui autorisa le Maure à y rester en payant une rente. Le château n'a conservé de son ancien style mauresque qu'une partie du toit, qui rappelle les toits de l'Alhambra et dont les couleurs sont encore reconnaissables. Autour de la corniche court une antique inscription arabe, qui se traduit ainsi : « Les préceptes sont de Dieu ; la puissance est de Dieu ; la miséricorde est de Dieu ; Dieu est grand, il n'y a de Dieu que Lui ; la richesse consiste en Dieu. » On pénètre dans la cour par un majestueux corridor, sur les murs duquel sont peints les écussons des familles qui ont occupé Alfavia depuis le temps des Maures. On y voit le lion rampant de l'écusson de Ben-nassar, le dernier Maure qui occupa le château avant que Santa Cilia héritât de ce domaine par le fait de son mariage avec Léonor Bennassar, héritière du Maure Benahabet.

Alfavia possède un trésor qui évoque le souvenir du dernier roi de Majorque Jaime IV et de sa sœur Isabelle, les infortunés enfants de Jaime III. C'est un solide fauteuil en chêne, sculpté pour Arnaldo de Santa Cilia en mémoire de ces malheureux princes dont il avait été le plus fidèle ami. Les costumes des personnages et le faire de l'artiste trahissent une œuvre du XIV<sup>e</sup> siècle. Les sculptures retracent la tragique existence des deux enfants de Jaime III. Ils sont représentés sur le dossier du siège dans le costume du temps, assis à une table qui semble être un échiquier et sous laquelle est couché un petit chien. Un arbre à trois branches les abrite. Sur les branches sont perchés, parmi les feuilles, des oiseaux de malheur, hiboux et corbeaux, symbolisant les malheurs des deux enfants. Sous le siège deux chiens

féroces se font face, l'un d'eux tuant un lapin. Au dos du siège les sculptures ont un sens plus symbolique encore. Un laurier croît sur une tombe, dont le feuillage porte une tête couronnée, allusion à Jaime III. Près de l'arbre se tiennent le prince et sa sœur, le prince portant au poing un faucon. Tous deux étendent la main vers la tombe, où se trouve la même tête couronnée. Les compartiments inférieurs contiennent d'autres allégories sous la forme de chiens poursuivant leur proie. Sur les côtés sont des chevaliers armés, dont l'un porte une couronne et un long manteau et, sur son bouclier, un oiseau aux ailes éployées.

Cette relique si suggestive évoque la lamentable fin de la dynastie des Jaime. Ce n'est pas sans émotion que j'ai relu cette page tragique de l'histoire de Majorque. Pedro IV, qui était monté en 1335 sur le trône d'Aragon, avait un odieux caractère, et ce fut la cause de tous les malheurs de Jaime III, roi de Majorque, qui avait épousé Constance, sœur du roi d'Aragon. Au début de son règne, Jaime III se rendit à Barcelone avec sa femme, pour rendre hommage à son beau-frère. Pedro et Jaime allèrent ensemble à Avignon rendre hommage au pape. Rentré en Aragon, Pedro se montra bientôt sous son vrai jour. Il convoita les îles Baléares et résolut de les prendre tout droit et toute justice. Comme son beau-frère, qui était aussi son cousin, se trouvait sur son chemin, il devait fatalement lui vouer une haine proportionnée à son ambition et à ses convoitises. Avare et cruel, il aimait le faste et la pompe, ce qui lui valut le surnom de « Pedro le Cérémonieux ». Comme il fallait bien trouver quelque excuse pour ses projets d'usurpation, il fit d'abord grief au roi de Majorque de tolérer la circulation des monnaies de France dans ses possessions continentales, ce qui était, prétendait-il, une atteinte à sa suzeraineté. Puis il écrivit des lettres aux *Jurados* de Majorque, dans lesquelles il accusait leur roi de contumace. Dans leur réponse, datée du 18 juin 1342, les *Jurados* exposèrent que leur roi n'avait rien fait qui portât atteinte à la dignité, à l'honneur ou aux droits du roi d'Aragon, qu'il avait loyalement et fidèlement

accompli tous ses devoirs envers son suzerain, et qu'ils entendaient rester ses dévoués sujets.

Pedro, comprenant toute l'absurdité de ses accusations, machina alors un infâme mensonge. Il prétendit que son beau-frère songeait à l'enlever de son palais de Barcelone et à l'enfermer dans un donjon à Majorque. A l'appui de ses dires, il osa soutenir que cette trahison lui avait été révélée par Dieu lui-même, qui avait ainsi récompensé sa piété et sa vertu.

Il équipa une flotte à Barcelone pour la conquête de Majorque, et le 21 février 1343 publia une sentence par laquelle il déclarait le roi de Majorque contumace et coupable de trahison envers son suzerain, et, en conséquence, déchu de toutes ses possessions. Jaime III, par l'entremise de son procureur Pedro Pascual, publia la réfutation complète des fausses affirmations contenues dans la prétendue sentence. La reine de Naples, Sancha, tante de Pedro, supplia son neveu de différer les hostilités et de faire régler la question par un arbitrage. Tout fut inutile. Le 10 mai 1343, Pedro s'embarqua à la tête d'une flotte de cent dix vaisseaux à voile, comprenant vingt-neuf vaisseaux de guerre. Il arriva dans l'île le 23. Le roi Jaime avait en hâte réuni des troupes pour repousser cette injuste invasion. Mais elles furent complètement mises en déroute par les forces écrasantes de l'envahisseur, et le malheureux roi dut se sauver sur un navire et se réfugier à Perpignan. Après une sanglante bataille, Palma n'eut d'autre alternative qu'une reddition sans conditions. L'usurpateur y entra en triomphe, déclarant que Majorque et les îles voisines étaient annexées à la couronne d'Aragon. Nicolas de Marin, le loyal châtelain de Bellver, après une courte résistance, fut forcé de capituler.

Alors commença une cruelle persécution de tous les amis du roi de Majorque. Jaime III avait laissé à Majorque sa femme et ses deux enfants, un fils du nom de Jaime, né en 1334, et une fille du nom d'Isabelle, née en 1338. La reine et les deux pauvres enfants furent étroitement confinés en prison à Barcelone.

A son retour de Majorque, Pedro rassembla des



troupes à Gerona, et se prépara à la conquête des possessions continentales de son beau-frère. Il s'avança jusqu'à Figueras, où il reçut une lettre de l'infortuné Jaime sollicitant une entrevue. Pour toute réponse, il le menaça de détruire Perpignan. Jaime, qui avait grand-peine à se maintenir dans Perpignan avec les troupes qui lui étaient restées fidèles, dut s'humilier jusqu'à demander merci à son impitoyable beau-frère. Il fit son entière soumission, espérant un sentiment de générosité ou de pitié dont le Cérémonieux était absolument incapable. Pedro s'empara de Perpignan et relégua le roi de Majorque à Berga, lui offrant une pension à condition qu'il renoncerait à tous ses droits. Pedro n'avait d'autre but que de réduire son beau-frère au désespoir et d'exterminer sa famille.

Et Jaime était, en effet, désespéré. Sa femme, en dépit des supplications qu'elle adressait à un frère sans cœur, ne put obtenir de venir le rejoindre. Toutefois, l'emprisonnement de ses deux enfants innocents souleva l'indignation des nobles Catalans. Ils forcèrent les portes de la prison, tuèrent le geôlier et donnèrent au prince Jaime et à sa sœur le moyen d'aller rejoindre leur père. En même temps, un revirement se produisit en faveur du roi persécuté. La cour de France intercédâ pour lui, et des lettres lui parvinrent de Majorque qui l'invitaient à rentrer dans ses possessions. Il vendit sa baronnie de Montpellier au roi Philippe de France pour cent vingt mille écus d'or et, avec cette somme, il leva des troupes et équipa des vaisseaux pour reconquérir Majorque. Le roi de France et la reine de Sicile lui donnèrent leur aide en lui fournissant des vaisseaux. Le roi Jaime réunit huit galères et plusieurs vaisseaux de moindres dimensions à bord desquels il embarqua trois mille hommes d'infanterie et quatre cents hommes de cavalerie. Il était accompagné de ses deux demi-frères, Pagano et Sancho, qui lui étaient restés fidèles. Et il emmenait aussi son jeune fils Jaime, à peine échappé du donjon de Barcelone. Carlos de Grimaldi, d'une noble famille génoise, était un de ses principaux commandants. Il partit de la côte de Provence avec l'espoir illusoire de voir réussir sa dernière tentative de reconquérir son royaume perdu.

Jaime débarqua avec sa petite armée sur la côte méridionale de l'île et s'avança plein d'espérance. Mais Gilabert de Centellos, qui gouvernait Majorque au nom de l'usurpateur, disposait de forces infiniment supérieures, s'élevant à vingt mille hommes d'infanterie et huit cents hommes de cavalerie. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite ville de Lluchmayor, au sud-est de Palma. Le roi, qui marchait à l'avant-garde avec un petit escadron de cavalerie et un corps d'infanterie française, essuya le premier choc. Mais ses troupes, prises de panique, s'enfuirent en désordre. Le roi, qui se battait comme un lion avec quelques fidèles chevaliers, tomba de cheval criblé de blessures et un brutal soldat l'acheva en lui séparant la tête du tronc.

Ainsi mourut Jaime III, le 25 août 1349, à l'âge de trente-quatre ans, après un règne de vingt-cinq ans, dont les onze premières années furent heureuses et paisibles, et dont les quatorze dernières années ne furent qu'une suite de malheurs et de calamités.

Jamais roi ne monta sur le trône dans des circonstances aussi épouvantables que celles qui marquèrent l'avènement de Jaime IV, le dernier des rois de Majorque. Le prince avait quinze ans quand il combattit avec son père à Lluchmayor. Gravement blessé, il fut transporté au château de Bellver à côté du cadavre de son père décapité. Dès qu'il fut en état de supporter le voyage, il fut ramené à Barcelone et jeté en prison dans un cachot où son oncle avait le dessein de le faire périr. Ses parents, le Pape même, intercédèrent vainement pour lui.

Or, il y avait en Catalogne des hommes que révoltaient les tortures infligées à un enfant. Mais l'évasion n'était pas chose aisée. Les gardes étaient soigneusement choisis et changés chaque semaine. L'enfant était condamné à dormir dans une sorte de cage de fer et les gardes veillaient nuit et jour. Jaime de San Clemente, officier attaché à la cathédrale, résolut pourtant de délivrer le jeune prince. Avec l'aide de quelques amis et la connivence des gens du château, il réussit à prendre l'impression des clefs des portes et réussit à en fabriquer de fausses. Les conspirateurs

tuèrent Nicolas Rovira, le capitaine des gardes, et délivrèrent le prisonnier qui s'enfuit de Barcelone. On ne sait où il vécut pendant les trois années suivantes, mais il est probable qu'il trouva un asile chez sa mère et chez sa sœur.

En 1362, l'année même où elle perdit son second époux, la reine Jeanne de Naples vit paraître à sa cour un séduisant jeune homme dans la personne de Jaime IV. Elle s'éprit de lui et un mariage s'ensuivit la même année. Et le roi de Majorque devint ainsi roi de Naples.

Le roi exilé déclara dès l'abord à sa femme que le but de sa vie était de reconquérir son royaume et de venger son père. Il s'aboucha avec Pedro de Castille, qui était l'ennemi personnel de son homonyme Pedro d'Aragon. Jaime, avec les fonds fournis par la reine de Naples, joignit le Prince Noir et se fit remarquer par sa valeur à la bataille de Najara.

Cependant la fortune de Pedro de Castille vint à périliciter. Son frère illégitime, Henri de Trastamara, aidé par le tyran d'Aragon, envahit la Castille à la tête de son armée et assiégea le château de Burgos qui était occupé par Jaime et ses troupes. Le roi de Majorque se défendit héroïquement, mais dut finir par se rendre. Son odieux oncle voulut le reprendre dans ses griffes, mais l'amour triompha de la haine. La reine de Naples rançonna son mari pour six mille *doblas*.

En mars 1369, Jaime se trouvait en sûreté sur le territoire du comte de Foix. De là il se rend à Avignon, où il rassemble des troupes dans le but d'envahir le Roussillon occupé par l'usurpateur. Il n'a qu'une pensée, celle de venger la mort de son père, et cette pensée se nourrit de la haine profonde qu'il a vouée à son oncle, au meurtrier et à l'usurpateur. En vain ses amis lui conseillent de se contenter du royaume de Naples et de l'amour d'une femme dévouée, en vain ils lui représentent que vouloir s'attaquer avec des forces inégales à un ennemi aussi puissant, c'est courir à une perte certaine, il leur répond qu'il ne peut se soustraire au devoir de venger son père, et que si la mort l'attend, il ne pourra mourir pour une meilleure cause.

Le jeune Jaime enrôle des Français, des Provençaux, des Anglais, et les fonds lui sont fournis par la reine de Naples. Avec sa petite armée il gagne Narbonne, puis Toulouse. Au moment où il envahit le Roussillon, son propre territoire, il est rejoint par Isabelle, sa sœur bien-aimée, qui est devenue la femme du marquis de Montserrat. Il n'ose attaquer la ville de Perpignan, qui est trop bien fortifiée.

Cependant Pedro fait de grands préparatifs pour la défense de la Catalogne. Il rassemble son armée dans l'Ampurdan pour empêcher Jaime de pénétrer dans la passe de Panizas. Le jeune roi franchit donc les Pyrénées par la passe de Puig-cerda et occupe le comté d'Urgel. Alors le roi d'Aragon, au lieu d'une lutte loyale, a recours à un moyen qui répond mieux à son odieux caractère. Il empoisonne son neveu. Le crime est perpétré secrètement à Valderan, près d'Urgel. Jaime expire dans les bras de sa sœur en janvier 1375, sans avoir pu venger son malheureux père. Et le dernier roi de Majorque meurt sur le territoire de Cerdagne dont il est le maître légitime. Son corps fut inhumé dans le monastère franciscain de Soria. Sa race s'éteignit avec sa sœur Isabelle, qui mourut en Gascogne en 1379.

Voilà l'histoire tragique qu'évoque le vieux fauteuil d'Alfavia. Il fallait la connaître pour apprécier l'intérêt qu'offre cette précieuse et touchante relique. Quel sombre drame n'eût-elle pas pu inspirer à un Shakespeare ou à Lope de Vega !

JULES LECLERCQ.

---

# LA CHASSE DE BRABANT

---

## LA PAROLE DU SILENTAIRE

Nul n'avait pénétré le secret de ce moine.

Depuis seize ans passé il n'avait soufflé mot.

Au monastère d'Afflighem ses compagnons bénédictins le surnommaient : LE SILENTAIRE.

Quel drame inconnu, quel passé d'orgie, de vice et de sang gardait impénétrable à tous ces lèvres à jamais scellées, ainsi qu'en un masque de pierre?

Son Ange et son Dieu le savaient.

Ils ne l'ignoraient pas non plus les démons bavards de ses veilles.

L'acharnement des tentateurs redoublait à chaque défaite.

Le diable masqué du Mensonge, l'esprit félin des Calomnies et la gargouille des Blasphèmes se liguèrent en vain contre ce muet.

Sa face, comme taillée à la hache en l'écorce d'un chêne très dur, accusait des instincts puissants réfrénés par un vouloir d'aigle, qu'attestait son profil au galbe impérieux.

Le regard voilait d'une humilité l'opiniâtreté d'un pareil mutisme.

Agenouillé dans sa cellule, assis dans les stalles du chœur, ou marchant dans l'ombre pieuse des longs couloirs conventuels, même aux jours des joies liturgiques, parmi ses frères d'Afflighem, il vivait enfermé, claustré dans son recueillement rigide.

Séquestrateur de sa propre pensée, une méditation sans trêve le faisait ressembler aux ermites des bois.

Ni la mort de ses proches, ni la naissance à Dieu d'un pécheur repent, rien ne l'avait tiré du puits de son silence.

Un jour cependant IL PARLA.

L'obsession du sommeil au réveil l'accablant encore, il se revoyait de dix-sept ans plus jeune. Au lieu de la coule à capuce noire des disciples de saint Benoît, l'armure des chevaliers errants amplifiait dans

sa mémoire la flamande ampleur de son corps. Il se retrouvait chevauchant par les rochers boisés du Pays de Liège, vivant de rapines et de meurtres chez les sujets terrorisés du Prince-Evêque.

La cruauté du souvenir lui précisait les moindres faits qui précédèrent certain soir le plus infernal de ses crimes. Les rires des novices heureux aux heures de leurs joies naïves dans le moustier ensoleillé; la crainte subite de ses truands quand il parla, dans les blasphèmes, de bouter le feu au couvent; la soudaineté de la nuit et la voracité des flammes se propageant de sapin en sapin tout autour du cloître encerclé par leur marée dévoratrice!... Il revivait à présent tout cela; il entendait sa voix mauvaise donner l'ordre démoniaque :

— *Flamme, allume-toi!*

Et le moine muet frémissait d'épouvante à se remémorer les paroles de l'incendiaire.

La néronnienne volupté qu'il avait éprouvée alors lui était devenue inexplicable! Comme Augustin il eût voulu crier : « Seigneur! ce n'était pas moi! » Et pourtant!... Sa mémoire, implacablement, terrassait d'épouvante son cœur oublieux qui se refusait à l'aveu terrible.

Ainsi qu'au jour du repentir et de la confession secrète à l'oreille d'un prêtre étranger, il se releva blême et déjeté quand la cloche tinta.

Elle l'appelait hors de sa cellule. L'obsession le suivit jusque dans la chapelle.

Comme il pénètre au réfectoire pour le dernier repas, la vision de l'affreux brasier devient à ses yeux si tangible que, de la file des frocs noirs où il avance pas à pas, il la revoit réelle au point d'éclairer soudain — or et sang — la grisaille des vastes murs.

Cette fois, ce n'est plus lui seul qui hallucine ses regards à ces rouges reflets de feu; tous les yeux s'inquiètent avec les siens de ces taches qui polychromement la pénombre de la grande salle. Rompant la règle du silence, la voix du prieur ordonne aux novices d'aller s'enquérir au dehors de la cause de ces lueurs.

Immobile à sa place et devant l'escabeau attendant

patiemment le repas retardé, le silencieux croit que son rêve se poursuit et que c'est lui qui imagine des ordres que nul n'a donnés.

Bientôt les faces effarées des diacres reparaisent s'enluminant à de grandissantes lueurs. Et ce cri d'appel retentit dans la nuit du cloître de pierre :

— Le feu est à l'aile du nord !...

Où régnait à l'instant l'ombre crépusculaire avec la paix de son silence tout rutil, tout bouge et bruit.

Les plus maîtres de leur émoi se libèrent en appels d'alarme.

Seul le silencieux se tait.

Poussé dehors par le flot affolé des moines qui forment la chaîne, il voit des colonnes de feu se multiplier au-dessus des murs ; il les entend mugir avec la même rage que celles allumées autrefois par sa parole infâme et qui dévorèrent une autre abbaye !

Le spectacle du feu dans la nuit n'arrache pas un mot d'horreur, ni même un cri à sa surprise.

La menace de la fournaise aux ruées vraiment faméliques déferle déjà vers le sanctuaire.

Le prieur, un ancien croisé réputé pour son calme austère, lui montre (il a les yeux illuminés de larmes) le péril où sont à présent la chapelle et le tabernacle.

Alors le silencieux écarte les moines qui forment la chaîne, une chaîne sans cesse agrandie autour des pierres écroulées et des poutres qui se calcinent. De son pas résolu il s'avance, il s'approche pour n'arrêter sa silhouette qu'au bord du foyer magnifique.

Là, d'un geste pontifical, levant sa dextre vers le feu, *il parle enfin*, disant comme dans un sanglot :

— *Flamme, arrête-toi !*

Et l'incendie meurt à l'instant...

La flamme lui a obéi.

Les plus saints de ses frères baisent le bord de son long scapulaire. Mais lui, de ses mains qui tremblent de joie, écarte leurs reconnaissances.

Il se replonge en son mutisme jusqu'au mutisme de la mort...

## SAINTE ALICE DE SCHAERBEEK

## I

*L'Enfance de sœur Alice.*

Lorsque mourut dame Gisèle, la fondatrice de la Cambre, son œuvre, entravée longtemps par des prêtres, s'avérait durable et bénie.

Le chapitre de Sainte-Gudule s'était opposé avec force à son pieux dessein d'ériger en quelque vallon à proximité des murs de Bruxelles un monastère où rassembler les vocations des jeunes vierges selon la règle de Citeaux.

La fondation, malgré les luttes que suscitèrent les chanoines, eut lieu au val de « Penebeke », grâce à l'appui de Dom Charles de Sayne, abbé de Villers, et par la donation du duc Henri 1<sup>er</sup>, et de la duchesse Mechtilde.

C'est avec l'assentiment de Monseigneur Jean de Cambrai que dame Gisèle y édifia l'abbaye dénommée la Cambre Notre-Dame, *Camera Beatae Mariae Virginis*.

Un marécage pestilentiel métamorphosé en étang limpide fut l'image du bon labeur accompli en ce val désert par les saintes qui d'âge en âge y revêtirent, innombrables, le candide habit cistercien.

Ames blanches vêtues de blanc, Bernardines qui fleurissiez ce vallon perdu parmi la verdure, je n'ai trouvé de vos humbles candeurs ni plus parfait, ni plus tendre symbole que ces anémones pensives qui constèlent aux printemps clairs le silence du bois profond.

O belles âmes inconnues, anémones de mes vallons !

La plus glorieuse d'entre vous fut certes l'humble sœur Alice.

Quand elle eut sept ans, ses parents, bonnes gens du bourg de Schaerbeek, la confièrent à sa sœur Ide.

Celle-ci avait pris le voile à la Cambre ; elle y introduisit l'enfant.

Son gai babil dans les parloirs de l'abbaye résonna



comme un chant d'oiselle ; et chaque jour renouvela pour elle la fête d'un passé sans tache.

Son existence était pareille à l'eau de la vallée claustrale, quand s'y mirait, à la récréation du soir, le bonheur des soirées limpides.

Une baptismale douceur innocentait ses joies naïves. Ses sens spiritualisés avant l'âge de leur péril ignoraient jusqu'au nom du mal. Sainte enfance pareille à l'Enfance divine !...

La paix de l'Évangile émanait de sa fleur.

Sœur Alice apprit l'alphabet gothique dans un beau psautier. Les fermoirs en étaient de cuivre ciselé. L'un représentait le Saint Roi David et l'autre l'Agneau de Dieu.

Les pinceaux minutieux de l'abbé de Villers avaient orné chacune de ses pages d'un encadrement symbolique, où, dans des rinceaux enfeuillés, perchait brebis, écureuils, chardonnerets et tout un peuple enluminé d'anges, de papillons, de saintes et d'oiseaux.

Dès qu'elle sut lire, les livres saints furent ses délices. Alice, instruite en toutes choses par les doux soins de sa sœur Ide, connut le sens des couleurs liturgiques aux chasubles de l'Aumônier.

Le langage mystique des gemmes de la chaise et des fleurs sur les trois autels, la symbolique des vitraux de leur chapelle abbatiale, Alice apprit toutes ces choses et son cœur d'enfant à les écouter se gonflait d'Amour catholique.

Ses nuits calmes s'irradiaient des images admirées le jour.

Sa mémoire endormie s'émerveillait dans l'ombre d'être plongée en des orientes de splendeurs.

Mais peu à peu son haut front s'embruma.

— L'oisillon de ma joie s'est envolé, sœur Ide, parce que l'on m'a dit les méfaits des méchants. Je sais pourquoi Monseigneur Boniface vint se réfugier ici il y a huit ans.

Les empereurs chrétiens sont donc bien cruels, qu'ils bannissent des prélats si bons ?

— L'empereur Frédéric est un prince félon. Il y a de mauvais empereurs, comme il y a de mauvais prêtres, Alice.

— Hélas, je ne puis plus être gaie, ma sœur Ide, maintenant que je sais qu'il existe sur terre des âmes sans Amour ! J'avais cru jusqu'ici que partout sur la Terre, comme en notre abbaye, les hommes s'entr'aidaient, s'ingéniaient à se rendre les uns aux autres la vie simple et harmonieuse. Je croyais que tous les empereurs vénéraient les pieux évêques et que tous les évêques étaient aussi pieux que Monseigneur Boniface, l'hôte aimé de notre couvent.

Hélas ! Je sais ce qui est vrai des hommes et de quelles guerres diaboliques ce pauvre duché de Brabant a été naguère la proie innocente !...

Oh ! Je voudrais souffrir, sœur Ide !

— Ne parle pas ainsi, petite sœur Alice ! Si le Bon Dieu t'exauçait, s'il t'induisait en maladie, que deviendrait la paix de ce couvent ?

— J'en demanderais pardon à nos sœurs, mais je leurs dirais : Souffrez avec moi pour expier le Mal du monde. Nous serions alors toutes à la fois des rançons vivantes ; nous payerions aux yeux de la Justice les crimes de toutes sortes que les mauvais rois ont commis et les mauvais papes et les mauvais prêtres !

Si le Bon Dieu nous exauçait en nous faisant souffrir beaucoup, peut-être même en viendrions-nous dans cette abbaye à expier pour tout un peuple !

— Comment veux-tu expier, petite sœur ?

— Je ne le sais. C'est le Bon Dieu qui le dira.

— Il ne faut pas tenter Dieu, petite sœur.

— Est-ce Le tenter, ma sœur Ide, que vouloir souffrir comme Il a souffert ?...

## II

### *La vierge lépreuse.*

Malgré le recueillement apali d'un midi vapoureux d'Automne enrobant de douceur chapitiaux et piliers, un silence angoissé entre avec les sœurs blanches dans le réfectoire ogival.

Les moniales rangées en deux files muettes ne

tenaient point les yeux baissés selon le monastique usage.

Autour des tables longues, elles regardaient avec navrance la place de sœur Alice et la place de sœur Ide qui faisaient un espace vide dont leurs charités s'alarmaient.

Dès les derniers répons latins du *Benedicite* récité par l'abbesse, la lectrice s'était levée pour lire une des vies du Bréviaire.

Elle était, cette vie de saint du désert, tout enchantée du vol des Anges et telle qu'Alice les préférerait.

Les Bernardines inquiètes déploraient qu'elle ne fût plus là pour délecter son zèle à si nobles exemples.

Et chacune frissonna dans sa robe hiératique en entendant la voix de l'abbesse interrompre cette lecture et dire avec une lenteur émue :

« — Mes bien chères filles en Jésus-Christ.

» Les mystérieux desseins de la Sainte Providence éprouvent aujourd'hui notre monastère dans la plus jeune de ses enfants, et vous ajouterez toutes avec moi : dans la plus sainte.

» Notre petite sœur Alice, alitée depuis quelques mois (en réalité depuis l'heure où ses lectures avaient révélé à son innocence le mal commis par les pécheurs), notre petite sœur Alice est atteinte d'un vrai fléau.

» Son mal est tel qu'il lui devient désormais impossible de vivre en commun parmi nous. Notre jeune sœur vivra dorénavant dans une cellule séparée. Nous la gardons dans l'abbaye parce que nous savons de science certaine que c'est pour rançon qu'elle y veut souffrir.

» Elle s'était offerte en victime à Dieu ; Dieu a entendu sa prière.

» Il lui a envoyé la lèpre !... »

A ces paroles de leur Mère, les religieuses ont tressailli.

Le nom du mal abominable, de la maladie sans pardon résonna — tel un glas de mort — dans le silence peuplé d'âmes. Il remua jusqu'à l'horreur,

aussi jusqu'à l'admiration pour tant d'abnégation précoce, les sensibilités candides.

Des fièvres, des troubles nerveux, des contractures douloureuses, un début de paralysie apprivoisèrent tour à tour l'héroïsme de cet enfant.

Dans le pesant isolement de sa cellule, sœur Alice écarte parfois la blancheur des linges nouveaux. Elle considère en souriant la croissance des squames grisâtres qui se propagent sans répit sur sa poitrine puérile.

L'atrophie de la peau sur ses membres de fillette, pas plus que ces horribles plaques ne lui suppriment son sourire.

Si la douleur dans les doigts devenait par trop lancinante, sœur Alice se raidissait.

Mais, sa prière interrompue, elle avait honte, en présence des Anges, de n'avoir pas poursuivi sa prière!

Or, elle était pour eux, sur sa couchette blanche comme un autel rustique, la petite Agnelle du troupeau choisi qu'ils offraient — avec quel amour! — à la pitié de Dieu-le-Père afin qu'à la vue de cette victime, Il se souvînt de la douleur et du rachat de Dieu-le-Fils.

Son cher visage adolescent, son tendre visage envahi par les tubercules lépreux s'illuminait de gratitude envers le Ciel qui exauçait son désir effréné d'expiation.

Bientôt des jambes graciles la maladie est montée jusqu'au ventre et jusqu'aux reins. Des plaques crayeuses qui s'effritent recouvrent les omoplates saillantes d'un monstrueux lichen. Les plaies des aisselles suppurent. A chacun de ses mouvements sa blanche robe cistercienne se macule de leur sanie. Trois de ses ongles sont tombés. Ses bras? Deux sarmements lamentables que tavelle une végétation pareille à celle que les mourants des oubliettes découvrent au pied des murailles.

A chaque fois qu'elle vient au jardin monastique promener dans les fleurs et le long de l'étang sa jeunesse putréfiée, elle y agite sa cliquette et toute vie

s'éloigne d'elle. En grande hâte les moniales fuient, malgré leur charité qui s'apitoie sur « la lépreuse ».

Quand sœur Alice comprit l'énormité du sacrifice et par où l'Initiateur de son miraculeux Amour la voulait conduire, hors des voies banales, vers le Jardin de l'Agonie, ce fut lorsqu'elle vit sa propre mère demeurer le plus loin possible de sa présence et s'écarter avec effroi au geste instinctif de sa main tendue!

Le cher passé ensoleillé sombrait au tréfond d'un gouffre implacable!

Dans le nez, dans la gorge, sur les joues, sur les pieds et jusque sur ses mains, sa pauvre chair se recouvrait d'une moisissure repoussante.

Etre bientôt comme un cadavre qu'un sortilège de sorcier ferait déambuler dans le jardin du monastère et qui perdrait à chaque pas des lambeaux gâtés de lui-même! Voilà sa vision d'avenir, la certitude de demain dans sa hideur inéluctable!

Sa sœur Ida, qui la soignait avec une grâce angélique, ne se lassait d'un dévouement qui ressemblait à un martyre.

Les yeux ardents de gratitude de la petite sœur lépreuse — ses yeux demeurés lumineux parmi les squames du visage — oh! comme ils la remerciaient de ne pas les laisser mourir! Car la mort c'était la fin des souffrances et sœur Alice voulait souffrir encore.

Ses clairs regards reconnaissants révélaient toujours à sœur Ide qu'un feu nouveau embrasait de bonté ce corps lépreux mué pour Dieu en pur Cénacle.

Et ses regards étaient pareils à des verrières auro-rales dans des murailles lézardées.

### III

#### *Le Baiser de Dieu.*

Mais voici enfin terminées les deux cellules contiguës, qu'à hauteur du jubé l'Abbesse a fait aménager pour sœur Alice et pour sœur Ide.

C'est là que la Sacrifiée exilera jusqu'à la mort sa chair ladre et son âme exquise.

La première fois qu'elle y pénètre une Radiance insolite la fait tressaillir toute.

Avec grand étonnement, en pénétrant dans sa chambrette, sœur Alice voit les murs, le plafond, le plancher tapissés de clarté céleste.

Le prodige rayonnant environne son corps lèpreux de la gloire de l'arc-en-ciel !

L'œil d'or de l'ostensoir et l'oiseau des pixydes, les flammes colorées des vitraux du couvent et les pierrieres des couronnes, et les gemmes du reliquaire et les cabochons du missel, tous les feux liturgiques n'étaient qu'ombre et que boue auprès de son éclat !

Ah ! Félicité surhumaine ! le ciel entier l'enivre de splendeurs, habite en elle, illumine son être. Son cœur gonflé du Bonheur ineffable lui semble devenir énorme et fulgurant.

Au centre des clartés, venues du Paradis visiter sa pauvre cellule, sœur Alice voit grandir une forme légère. Sans heurt, et pourtant sans gradation aucune, cette présence lumineuse se précise à ses yeux ravis.

C'est Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même qui sourit à son âme aimée !

Sœur Alice l'a reconnu à sa douceur majestueuse.

Jamais elle n'avait soupçonné Dieu si beau !

Il n'existe rien dans les astres ni sur la terre qui se puisse comparer à l'éclat de ses yeux, rien qui puisse donner à entendre ce que la Virginité du Seigneur a de souverainement matinal et candide.

Il est la Jeunesse Eternelle.

Son long vêtement de lin, filé jadis par Notre-Dame dans la chambre de Nazareth, resplendit comme le soleil sur la plus pure des neiges. Sa chevelure nazaréenne s'est transformée en un flot d'or. La domination de son front sublime s'éclaire d'un reflet d'étoiles, comme si sa pensée rayonnait vers la multitude des mondes que son ordre a créés, jadis, à l'origine.

Le sourire de sa Beauté décèle la Bonté infinie.

La simplicité de son geste remémore le Golgotha.

Il ouvre les bras en appel, comme pour embrasser tous les êtres.

Il ne parle pas, il rayonne et chaque rayon de son corps attire la lépreuse à genoux vers son Immensité d'amour qui lui donne un soudain vertige.

Elle s'est redressée devant Lui!

Elle s'est approchée de sa grâce; elle s'est jetée dans ses bras fraternels. Elle a respiré sur son Cœur des ivresses inconnues des Anges! Car le Maître a pris dans ses bras cet enfant que chacune évite!

Sur le front lépreux de la Bernardine les lèvres divines déposent — ô moment à jamais chéri! — le sceau sacré, le sceau vivant de leurs mystiques Epousailles!

Ah! fraîcheur des lèvres de Dieu!...

. . . . .

#### IV

#### *L'Expiatrice.*

Quand la vision eut disparu, sœur Alice ne vécut plus que dans la nostalgie heureuse du miraculeux souvenir.

Mais Dieu augmentait ses tortures.

Le renouveau de l'an 1249 lui fut douloureux entre tous.

Déjà, sous l'ardeur du soleil se confondaient autour de l'abbaye les herbes et les eaux, lustrées par un même éclat printanier.

Là-bas, au bout du ravin où rêvaient les étangs dorés bordés de roseaux frémissants, le bois de la Cambre s'épaississait en feuilles approfondies par l'énorme forêt de Soignes.

Tandis qu'au dehors se multipliaient les vies de la terre, tandis qu'au parc conventuel et dans les haliers rajeunis qui dominaient sa quiétude, oiseaux, poissons, sangliers, cerfs, se reproduisaient, peuplaient les viviers, les terriers, les nids, sœur Alice se sentait mourir. Sœur Alice ne descendait plus parmi les fleurs du monastère.

Une joie calme et surhumaine de s'engloutir dans

la souffrance illumine, comme jamais, les yeux naïfs de l'Expiante.

Souvenir du Baiser de Dieu!

Sœur Ide, qui n'a point gravi le calvaire secret de la Vie Unitive, s'épouvante à voir sa sœur lamentable s'ingénier à trouver encore pour sa chair toute en lèpre immonde, d'autres affres, d'autres tourments!

Or son mal, qui n'épargne rien, s'attaque à ses yeux souriants.

Pour le nouveau Roi des Romains, pour Guillaume comte de Hollande, petite Alice de Scharbeek, moniale inconnue totalement de ce prince, mais très chère au beau Sire Dieu, petite Alice de Schaerbeek fait offrande de sa douleur quand la lèpre éteint son œil droit.

Pour saint Louis IX, roi de France, parti en tête des Croisés vers Chypre et les Iles de l'Islam, petite Alice de Schaerbeek fait offrande, la même année, de l'âpre douleur qu'elle endure quand la lèpre éteint son œil gauche et fait autour de sa résignation la nuit pleine et perpétuelle.

Tout le couvent se désole de la savoir aveugle.

Mais elle, oh! plus que jamais s'extasiait en souvenir devant la Beauté de son Dieu, le suppliant avec un Amour de martyr de lui octroyer jour et nuit les privilèges des tortures et les marques des prédestinées que sont les fléaux des chairs virginales.

Aussi est-ce comme à l'état d'un cadavre en putréfaction que sœur Alice s'est endormie dans le Seigneur avec une immense allégresse.

Par un matin riant (à la Saint-Barnabé de l'an de grâce douze cent et cinquante) son âme héroïque et candide s'envola vers le Dieu d'Amour dans l'ineffable certitude que désormais son Espérance allait recevoir de l'Amant céleste, non plus, comme autrefois au cloître de la terre, une éphémère étreinte, mais l'étreinte éternelle et le baiser sans fin!

GEORGES RAMAEKERS.

---



## DES PEINTRES DE LA LYS

---

Dans tous les pays, il existe des coins curieux et originaux, de ces lieux bénis où les artistes aiment à vivre, à se grouper, où ils viennent se fixer avec prédilection, parce qu'ils y trouvent des aspects choisis et des paysages divers et riches et y rencontrent, d'autre part, des camarades poursuivant le même but pieux et ayant devant les yeux un idéal d'art commun. Tel fut Barbizon en France, tel est Wilfendorf en Allemagne, Laren en Hollande. tel est « Sinte Maertens Laethem aan de Leie », Laethem Saint-Martin, en Flandre.

Situé à quelques lieues de Gand, ce bourg n'en est pas moins isolé d'une façon très resserrée et assez inattendue en ces temps de communications rapides. C'est un petit village tout tranquille, fort paisible, tout silencieux, où ne vous mène aucun chemin de fer, aucun tramway vicinal. Il faut avoir le courage d'aller, le bâton à la main, rechercher tout seul ses beaux ombrages et sa paix. Ses maisons s'éparpillent au milieu des bois, le long de la Lys serpentante.

La contrée est des plus pittoresques, bien qu'elle soit très plane, sans vallonnements et sillonnée de chaussées interminables qu'on voit s'allonger en droite ligne des heures durant. L'horizon s'arcboute très loin; on ne voit pas la fin de ces plaines. Mais nulle part on ne découvre de la monotonie, ni de la banalité. Un caractère très propre imprègne ce coin de la Flandre; c'est un pays très doux, très calme. C'est le pays de la Lys; elle y serpente comme un beau ruban d'argent, lisse et moiré; elle s'épanche en des criques extrêmement jolies, multiples et variées; elle s'incurve en des courbes d'une allure très noble et d'une souplesse jeune.

L'aspect de la campagne varie de jour en jour. Les terres, la Lys et le ciel forment un seul paysage mouvant, imprégné de quiétude, de grandeur sereine et d'un peu de rêve...

Un vert léger, un vert tendre dévale le long des prairies et vibre sur les cimes; c'est la contrée verte, la contrée émeraude. Des arbres touffus jaillissent de partout comme de vieilles colonnes d'église. Ses vergers sont drus.

La Lys et la Forêt, les eaux chantantes de la rivière argentée et les ramures dentelées des chênes, des pins et des arbres fruitiers : telles sont les beautés de cette terre...

Aucun des amoureux fervents qu'elle compte ne s'étonnera de la faveur que lui ont montrée tant de peintres jeunes. C'est une terre promise pour les artistes de la ligne et de la couleur, un cadre extrêmement joli et extrêmement divers et pas trop difficile à saisir, à analyser et à résumer ensuite. Ils s'y sont fixés en pléiade...

C'est de cette terre que nous est venu le luminisme. Emile Claus, le grand maître du groupe, habite Astene; ses élèves se sont dispersés dans les bourgs d'alentour. Anna de Weerdt, Jenny Montigny, Modeste Huys, Buysse séjournent qui ici, qui là autour d'Astene, dans cette partie pittoresque de la Flandre orientale.

Mais Laethem, plus que les autres villages de la zone, a su attirer à lui nombre de jeunes artistes dévots de la lumière. Nous rencontrons là les deux frères De Smet, O. Permeke, E. Montobio, Fritz van den Berghe, J. Servaas, A. Suys, Alphonse Des-senis, etc., etc. Et puis, à côté de ces peintres, Georges Minne, le plus grand sculpteur idéaliste de ce temps, le pur luministe du marbre, ouvrier éternel de nos plus fervents rêves...

Il est très curieux de remarquer cette concentration, cette centralisation du luminisme. On dirait que les peintres de là-bas naissent avec la lumière dans les yeux. On pourrait supposer à la fin que cet amour de la clarté vibrante, cette perception subtile des tatouages solaires constituent des propriétés ethniques de cette race. Et c'est un phénomène très étrange à noter qu'en dehors des terres de la Lys on ne trouve guère de luministes, du moins pas de luministes de naissance, de luministes de nature, de

luministes de vocation — qui portent la lumière en eux comme leur sang, la boivent, la mangent. Les peintres que nous pouvons en Brabant joindre et rallier au luminisme sont très rares et d'importance secondaire; ce sont des élèves dociles qui se sont assimilés une théorie, mais qui ne vivent point un amour... De temps en temps, malgré soi, on pense encore à la vieille théorie de Taine et on s'étonne presque de la voir si souvent vivifiée. N'avons-nous pas à Anvers le groupe des peintres de l'Escaut, peintres à tendances communes, à métier très semblable, comme nous avons autour de Gand les peintres de la Lys, comme nous avons autour de Moll les peintres de la bruyère, comme nous rencontrons ailleurs des groupements divers, moins importants peut-être, mais également accentués?... En peinture, la décentralisation s'affirme encore très peu, chez nous...

La renommée de Laethem-Saint-Martin comme village d'art ne remonte guère loin. Il y a une quinzaine d'années que Valerius de Saedeleer, Van de Woestyne, Maurice Niekerk, Jules de Praetere et Georges Minne, bande de bons amis, s'y réunirent, Laethem était presque ignoré en ce moment. Mais son renom a crû avec le renom de ces premiers amoureux de ses beautés originales. Georges Minne est devenu le statuaire universellement connu, idolâtré en Allemagne et en Autriche, pour qui on a construit une salle spéciale dans le musée de Vienne; Maurice Niekerk, après avoir été le peintre de la Lys dévot et endormie, est devenu celui de Bruxelles bruyant et multicolore; Valerius de Saedeleer s'est entretemps imposé comme un des plus grands peintres de cette époque (Frans Hellens lui consacra dans cette même revue une très admirative étude); De Praetere a été nommé professeur d'art à une université de la Suisse; Van de Woestyne a fait à sa façon un joli chemin, habite maintenant Bruxelles. La vie a peu à peu séparé tous ces amis, dissocié leur groupement sympathique. Mais à leur place et sur leurs traces, d'autres artistes sont venus, des nouveaux amants de Laethem, des rêveurs plus jeunes, qui ont

planté là leurs tentes. A eux se sont même joints quelques snobs et quelques vagues dilettantes. Il y a peut-être une pléthore d'artistes à Laethem ; la vogue et la mode banalisent beaucoup de choses belles, infestent les plus impressionnantes natures. Depuis que Cook y a construit des hôtels et y mène des touristes bêtes, la Suisse n'est plus aussi belle qu'elle le fut antan... De même, Laethem a depuis peu perdu quelque chose de son charme pur et de son mystère... sa neige.

Des peintres de Laethem, Léon De Smet est certainement celui qui est le plus assuré, hésite le moins et aborde le plus franchement un sujet. Il en est le technicien le plus mûr et le plus puissant. Il nous apparaît avant tout un *peintre*, dans le sens vrai du mot, un ajusteur de couleurs ; peintre solide et fort, dont les toiles ont de la vie, une saine réalité et une composition équilibrée ; il caresse la pâte et soigne la ligne ; c'est en quelque sorte un classiciste du luminisme.

On sent tout de suite que la toile est son but direct, immédiat, qu'il lui importe de décrire une jolie forme, d'imiter une belle couleur. Mais il manque parfois d'émotion ; la sensibilité dans son œuvre est un peu accessoire. A l'Art contemporain, nous pûmes voir de lui un admirable intérieur et un nu très audacieux ; parmi ses bonnes œuvres, citons *La nuit dans le verger*, *Ma Maison*, *Enfants au bain*, etc.

Son frère et grand ami, Gustave De Smet, est plus poète ; nous le chérissons comme un artiste d'un tempérament extrêmement délicat, très sensitif. Son œuvre est dominée par l'impression, impression que le peintre lui-même a senti vibrer très loin dans son âme et qu'il tâche ensuite de rendre d'une façon également intense. On ne trouve point chez lui la richesse en quelque sorte grasse et suintante des couleurs, mais un jeu infiniment délicat de teintes pâles et ténues, parfois presque vaporisées ou fanées, une tonalisation mièvre et fondante, délicieuse comme des nuances d'arc-en-ciel, menue comme des tons de pastel ; et à cela s'ajoute une fiévreuse analyse

des sensations, une perception très aiguë des impressions et une douceur harmonieuse de toute l'œuvre, qui sont très rares. Son *Après-midi*, *La Table*, *L'Etang*, etc., appartiennent aux meilleures prestations du luminisme belge. De temps en temps, il hésite un peu dans la réalisation; c'est que parfois il veut aller trop loin dans sa recherche et son œuvre alors tremble, cahote un peu, ou plus souvent s'embrume. N'empêche qu'il reste un des virtuoses de la peinture « en mineur », si nous pouvons nous exprimer ainsi, et qu'il peut devenir un grand artiste.

Aux deux De Smet s'est joint le fantaisiste Permeke. Un Ostendais d'origine, fort garçon trapu qui a respiré la mer. Il a connu à Ostende James Ensor et en porte un peu l'influence; il peint comme lui des masques et des mascarades qui valent évidemment moins que ceux d'Ensor; il recherche souvent l'étrange et l'extravagant, aborde les sujets les plus dérisoires, d'une façon très crâne avec des pinceaux qui osent les pires hardiesses de palette. Il fait ainsi de la fantasmagorie systématique. Mais, à côté de ces œuvres qui ne lui sont propres qu'à moitié, il en a d'autres sur lesquelles la fantasmagorie plane toute seule et dont les subtilités fantastiques et fantaisistes sont innées. Et ce sont alors des choses très simples qu'il peint, très quotidiennes. Une atmosphère étrange les baigne, elles ont des profondeurs curieuses; dans une banale chambre, on devine en une fois un monde très grand; un profil de jeune fille procure soudainement l'impression de l'infini de la mer. En dehors d'une série d'« intérieurs » vibrants, Permeke nous a aussi gratifiés de nombre de paysages remarquables; un des plus personnels est *L'Hiver* qu'il exposa il y a quelques mois au salon « Vie et Lumière », à Bruxelles.

Il nous semble que les trois artistes dont nous venons de parler ont fourni jusqu'ici l'effort le plus notable. A côté d'eux, il convient de citer cependant en première ligne Fritz Van den Berghe, que nous considérons comme un des mieux doués de tous les peintres de Laethem, mais qui travaille extrêmement peu, expose encore moins et paraît avoir renoncé à

---

la peinture; si Van den Berghe persévérât dans ces attitudes, nous perdriions en lui un des jeunes peintres belges sur lesquels nous avons bâti nos meilleurs espoirs.

Suys est très peu ému; mais il peint avec virtuosité des toiles fortement réalistes. Servaas s'est un peu trop inspiré jusqu'à présent de son grand aîné Valérius de Saedeleer, gothique moderne. Dessenis est simple, un peu rude. Montobio a donné plus que des promesses et percera à son jour; nature mélancolique, il a produit des toiles très délicates et tendres.

Un trait commun s'affirme chez ces peintres divers et multiples: leur amour pour leur maison, pour tous les petits objets, les accessoires mêmes de leur vie. Aujourd'hui c'est leur table et quelques fleurs ou une nappe brodée avec un paravent derrière et demain c'est leur jardinet qu'ils décrivent. A ce point de vue, notre école anversoise est tout autre, plus cosmopolite, plus extérieure, moins intimiste et moins autobiographique. Et puis, ils aiment tous aussi la Lys, la Lys qui est comme une jeune communiant fleurie, la Lys enchantresse, si aimable, si douce...

Nous ne pouvons songer ici à parler de ce grand isolé, de ce solitaire de génie qu'est Georges Minne. Quand on se trouve devant une œuvre si considérable, si grandiose, on lui doit mieux qu'une esquisse; on l'étudie à fond, on la pénètre dévotement... ou bien on se contente de la saluer très, très discrètement...

Laissez-moi me rappeler encore Laethem et le clocher carré de son église, caché entre les arbres... ses forts vergers... ses larges prairies... ses bêtes à cornes... ses petites fermes dans la verdure... sa Lys émouvante... et tous les ateliers de peintres qui y étaient comme des granges, des granges remplies des moissons de l'art...

ANDRÉ DE RIDDER.

---

# CHANSONS D'AMOUR

---

## REGRETS

A MASSENET.

*Peut-être aurais-je pu connaître une enfant blonde :  
Nous nous serions peut-être aimés...  
Peut-être existait-elle, au loin, de par le monde :  
Je ne la connaîtrai jamais.*

*Peut-être pensait-elle à moi, sans me connaître,  
Et que son cœur cherchait le mien.  
Peut-être qu'elle est vieille... ou bien morte ; peut-être  
Qu'elle ne pense plus à rien.*

*Pourtant, je la regrette et je pleure son âme  
Que mon âme effleura et qui put l'ignorer...  
Et je souffre en pensant qu'il était une femme  
Que je pouvais, peut-être, aimer.*

## MON CŒUR...

*Mon cœur est une violette  
Qui se cachait quand tu passais  
Ton pied, tout doucement, effleurait la fleurette  
Ce n'était rien... c'était assez.*

*Mais tu n'as pas senti monter vers ton visage  
Le baiser de la fleur d'amour  
Si bien qu'un jour  
Tu l'as écrasée au passage*

*Mon cœur est une pauvre fleur  
 Qui meurt sous ses feuilles posée  
 Et saigne doucement sa suprême rosée :  
 Oh, ce n'est rien... ce n'est qu'un pleur.*

## REPROCHES A NINON

*Il ne fallait me dire, hélas, ni oui ni non,  
 Ninon,  
 Quand je te disais : « Je t'adore »  
 Hélas, je pourrais croire encore  
 Que tu m'aimes un peu... très peu...  
 Il ne fallait rien dire :  
 Il fallait me sourire  
 Dire « au revoir », penser « adieu ! »*

*Il ne fallait me dire, hélas, ni oui ni non,  
 Ninon,  
 Il fallait dire : « Un jour... peut-être... »  
 J'aurais chanté vers ta fenêtre,  
 J'aurais pleuré sous ton balcon...  
 Tu pouvais me conter n'importe quelle histoire,  
 Mentreuse, et je pouvais faire semblant d'y croire !  
 Tu m'as dit non... adieu, Ninon.*

## ATTENTE

*Toute la nuit, à ma fenêtre,  
 J'ai pleuré de ne pas te voir...  
 Mon amour, mes larmes peut-être  
 Ont fait fleurir les fleurs du soir.*



*Quand tu seras lasse d'attendre,  
Un soir que je ne viendrai pas,  
Cueille quelque fleurette tendre  
Éclore au hasard de tes pas.*

*Peut-être que la fleur cueillie  
Sera celle où dorment mes pleurs.  
Et que mon âme recueillie  
Dormira dans l'âme des fleurs.*

*Alors, ma douce bien-aimée,  
Songe qu'un soir je t'attendis,  
Songe qu'une nuit parfumée  
Paraît morne au cœur incompris.*

#### LES ROSES

*Les roses de la nuit ce matin sont écloses  
Des oiseaux ont chanté l'amour  
Et j'ai vu se lever sur la langueur des choses  
Le jour.*

*Jadis, sur les rosiers, j'ai vu les mêmes roses  
Palpitant au baiser du jour :  
Mon pauvre cœur, alors, chantait en phrases roses  
L'amour.*

*Puis, le sol fut jonché de pétales moroses  
Et dans mon cœur mourut l'amour,  
Triste amour qui vécut ce que vivent les roses :  
Un jour.*

PAUL MAX.

# LA GRISE THÉORIE

(BOUTADES MUSICALES)

---

A MONSIEUR HENRI LE BŒUF.

La vraie théorie de la musique est encore à faire.

C. SAINT-SAËNS.

Grise, mon ami, est toute théorie.

GËTHE.

Existe-t-il, existera-t-il jamais une vraie théorie de la musique ? Il est permis d'en douter lorsqu'on considère l'admirable et sévère conception d'un Bach comparée à la charmante désinvolture d'un Debussy. De Bach à Debussy, les principes ont varié chez chaque artiste, et souvent pour chaque œuvre. Peut-on émettre l'avis qu'un dogme qui se fait tant attendre (la vraie théorie de M. Saint-Saëns) n'est ni désirable ni nécessaire, puisqu'en son absence de grands musiciens purent malgré tout affirmer leur génie ?

Une chose aussi variable n'est plus une théorie, ce n'est plus que la conception, différente chez chaque individu, d'une même classe intellectuelle.

Une loi, en matière d'art, pour peu qu'elle dure trente ans, conduit vers l'anéantissement de cette belle vie saine dont le souffle doit animer toute œuvre, une théorie emprisonne une époque.

« Voilà ce que c'est que les législations immobiles ! Elles consacrent les barbaries séculaires et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes », dit Lamertine.

Les formules immobiles consacrent les routines et, séculaires, donnent le droit d'antiquité et de légitimité à toutes espèces de règles qui ne constituent que des entraves.

« Grise, mon ami, est toute théorie. »

\* \* \*

Il y a donc mille théories ou bien il n'y en a point. M. Saint-Saëns parle en homme de Conservatoire. Il ne s'est d'ailleurs jamais chargé d'établir ces bases dont la nécessité lui paraît évidente. Selon quel principe a-t-il donc composé? S'il a simplement créé conformément à sa libre conception, qu'il daigne nous autoriser à procéder aussi librement que lui. Ou bien aurait-il l'intention de nous léguer, avec ses papiers posthumes, une *Biblia musicae* appelée à devenir le livre de piété des compositeurs futurs bien pensants? Cela serait surprenant, car M. Saint-Saëns s'est borné à observer et pratiquer des théories dès longtemps élaborées. En homme du passé, il s'est même refusé à reconnaître le génie d'un César Franck, dans lequel il ne voulut point voir un véritable novateur.

Créer des dogmes est d'ailleurs chose inepte. On exige de l'artiste des œuvres *nouvelles, personnelles, originales*. C'est assez dire qu'il ne peut se résoudre à travailler selon des principes déjà appliqués, lesquels, en outre, vont souvent vers un point opposé au génie de l'artiste. Qui nous dira les lois (je parle de lois reconnues et officiellement enseignées) dans l'esprit desquelles Debussy écrivit *Pelléas et Mélisande*? D'aucuns affirment, et non sans justesse, qu'on remarque dans cette œuvre l'influence de Moussorgsky. Mais *l'influence* d'un Moussorgsky surtout n'est pas synonyme de théorie, car ce grand Russe travaillait inconsciemment, selon son libre arbitre, comme tant de Génies; il créait si librement que Louis Laloy, en une spirituelle boutade, lors de l'exécution d'admirables *Lieder* inédits (à la Société Internationale de Musique, Paris, février 1909), put dire de ces œuvres: « Elles furent écrites avant la faute d'harmonie ». Selon Laloy, et quelques autres « anarchistes » (dont on est heureux d'être), Moussorgsky commit des fautes d'harmonie du jour où il demanda des conseils à quelques professionnels de Saint-Petersbourg. Ces conseils venaient d'hommes avisés, véritables artistes, mais qui ne croyaient pas pouvoir s'affranchir plus complètement des règles d'école que ce génie insouciant qu'était Moussorgsky.

Goethe a raison, et j'aime autant, sinon plus cet

homme que M. Saint-Saëns qui n'a pas fait franchir un pas à l'art musical. Il n'a rien réformé, il n'a fait ni son Wagner (il lui manquait la profondeur de conception, son génie étant un génie en dehors, en façade) ni son Debussy (manquant de cette intensité de poésie, et surtout de ce dédain de la théorie).

À quoi sert donc cette fameuse théorie?

On viendra nous dire : « Mais les conservatoires ont produit des musiciens de génie; Debussy lui-même est passé par la filière de l'école ». Croyez-vous qu'ils n'ont pas plutôt appris au Conservatoire ce qu'il ne faut pas faire? Je me souviens d'une fin d'année d'une classe dont était titulaire un musicien connu de tous « Et maintenant, mes amis, oubliez tout ce que je vous ai dit... et allez faire de la musique. »

Sans les conservatoires nous aurions bien moins de ces « musiciens officiels » arrivés à la force de prix péniblement acquis et qui seraient toujours restés dans une bienheureuse obscurité d'où ne s'évade que le génie quand même, le génie qui ignore les barrières, rompt les digues, renverse les obstacles, met à néant toute théorie pour jeter son cri d'ivresse né dans le cœur en un moment où il est surhomme, où il peut dire avec l'immortel Beethoven :

« Moi, je suis Bacchus qui pressure pour les hommes le nectar délicieux. »

\* \* \*

Il n'y a pas de vrais ou de faux principes ; toute œuvre de génie en établit de nouveaux, mais qui ne sont pas à observer une seconde fois, même par leur auteur, car chaque œuvre comporte et exige une théorie particulière, toujours nouvelle. si c'est une œuvre vraiment nouvelle qu'on tient à créer. Ce que le public appelle « théorie » de tel ou tel maître n'est en réalité que sa « personnalité » ; et qu'un maître, tout en conservant sa personnalité, puisse avoir plusieurs personnalités selon l'œuvre à écrire, nous n'en voulons pour preuve, parmi tant d'autres, que le Wagner des *Maitres-Chanteurs* et le Wagner de

*Parsifal*. Si nous retrouvons chez un artiste quelque chose que nous connaissions déjà, c'est son « accent », sa « sensibilité » toujours nouvelle pour chaque œuvre, toutes choses que le public appelle occasionnellement et faussement « théorie ».

Si le dogme était vraiment un germe, une base, le point de départ d'une œuvre viable, les premiers venus parmi les musiciens pourraient en tirer des œuvres. Le génie procède d'inversement, s'appliquant à fuir la théorie établie, consacrée, puis se libère de tout ce qui peut ressembler à un principe. *Tönen sind Freiheit* (Les sons sont liberté), a dit un grand Allemand, Beethoven, je crois. La théorie est une froide étreinte qui tue les délicats, mais que brisent les vigoureux, qu'anéantit ce que R. Rolland appelle si justement « le souffle des héros ».

\* \* \*

Pour les musiciens, il y a plus de profit à étudier les grandes œuvres littéraires et poétiques, les pensées si généreuses d'un R. Rolland, d'un Louis Laloy (un véritable libérateur pour les futurs musiciens), qu'à étudier le « célèbre » traité de composition du célèbre X..., qui peut rendre service au seul X... parce qu'il est le reflet de la conception artistique de X..., mais qui est d'une utilité discutable à tel ou tel autre musicien.

Comment admettre qu'un véritable artiste cherchera à mouler sa pensée dans ce lit de Procruste qu'est toute théorie ?

Il faut voir de ses propres yeux et non à travers les lunettes d'autrui. L'obéissance à une théorie, aussi génialement libre qu'elle soit en apparence, est déjà un assujettissement; c'est le premier pas dans la voie de l'abdication; la suivre à la lettre est souvent impossible aux hommes de talent.

Un exemple : M. Saint-Saëns, au temps de sa jeunesse, brigait le prix de Rome. Trois ans de suite, il écrivit la traditionnelle cantate, morceau de gloire des pères de l'école; mais, jugeant bon de s'affranchir, il alla à l'encontre de la règle d'école... et n'obtint

pas le prix convoité; ses juges motivèrent leur sentence en disant : « Trop de liberté, pas assez de soucis des règles immortelles. » M. Saint-Saëns avait, alors déjà, songé qu'il était impossible de tirer quelque chose de viable des théories d'école; et il dut, à cette heure, songer avec Goëthe combien grise est toute théorie, et celle-là surtout au nom de laquelle on condamnait son jeune mais déjà brillant savoir. M. Saint-Saëns, depuis cette époque, passe cependant pour un maître en écriture, de l'avis même des pères de l'école; parmi eux, il a sa place d'honneur et, au jour du jury du prix de Rome, il n'est pas dans le groupe des plus tendres aux tremblants lauréats. Cet illustre maître en est arrivé à croire à une chose qu'il combattait dans sa jeunesse; le diable s'est fait ermite, mais les ermites sont de braves gens pas méchants du tout. Je ne sais pas beaucoup d'exemples plus frappants que celui de ce musicien qui s'est converti sans s'en apercevoir, converti au point d'avoir méconnu C. Franck (pour la façade, car il est trop fin musicien pour ne pas avoir admis l'immense talent de ce doux musicien). Voilà où mènent le respect, la conviction en un dogme chez un artiste très supérieurement doué. Sa théorie et le Conservatoire se condamnent eux-mêmes par des exemples de ce genre.

« Des cheveux bouclés et des sonates », exigeait jadis Schumann; c'était déjà quelque chose comme une atteinte au code de Beckmesser.

\*  
\* \*

La théorie (je parle toujours de celle qui a cours en nos conservatoires) nous a donné cette surcharge d'harmonie, cette inepte surabondance d'accords. J.-J. Rousseau s'en plaignait déjà, mais Meyerbeer exagéra encore, et les professeurs d'alors étaient trop heureux de transformer en autant de règles les procédés grossiers de ce maître du jour. Aujourd'hui, que recherche-t-on? Un allègement de l'armature, un élargissement de la trame, une simplification générale, une économie dans les moyens harmoniques, une liberté de rythme, une désinvolture de modula-

tion plus grande, toutes choses qui ne s'accordent guère avec la matière enseignée dans les conservatoires. Et je ne veux même pas évoquer le rythme des vibrations (non pas le rythme extérieur) qui mériterait de la part des aspirants musiciens un peu plus de méditation.

Rappelons-nous ces deux phrases de M. Jean Huré : « Il faut avant tout que l'instinct domine dans l'art » et « La volonté s'exerce seulement à éviter toute opération intellectuelle destructrice de l'instinct ».

Que deviennent alors le respect de l'accord parfait, la préparation et la résolution des dissonances et... beaucoup d'autres merveilles (!) de la spéculation intellectuelle destructrice du libre instinct, de la libre inspiration et de la musique?

\* \* \*

On dit des Grands qu'ils devancent leur époque ; ils la devancent moins qu'on veut bien le prétendre ; mais ils s'affranchissent très tôt, et dans des proportions en rapport avec leur génie, des règles étroites sous lesquelles s'étiolent des vocations moins vigoureuses.

Allez donc montrer une œuvre réellement personnelle, ne se réclamant de nulle école, à un maître de l'enseignement. Son jugement sera évasif ; il se dérobera, et s'il ose condamner, car il n'approuvera jamais, ce sera non à cause de son goût personnel, mais au nom des saintes traditions, des saintes règles, de la trois fois sainte théorie, car vous avez manqué de tact « professionnel », vous avez oublié que pour beaucoup la musique est encore un métier. Il ne vous servira de rien, ô escholiers mes amis, d'invoquer d'illustres exemples, de citer même Bach, même Beethoven et d'autres de cette taille : « Vous n'êtes ni Bach, ni Beethoven, vous répondez les Bazin d'aujourd'hui, quand vous serez un Bach, vous ferez comme vous l'entendrez. » D'où on peut conclure qu'on ne sera libre qu'alors qu'on sera « arrivé », mais comment « arriver » si l'on n'a pas la liberté d'écrire selon son cœur ? Et quant à faire

de l'art qui plaise à ces messieurs, parlons-en ! A moins de consentir à faire des « Chemineau » ou des « Quo Vadis » et des « Macbeth » !

Rien ne fâche tant ces messieurs que si vous vous écartez du chemin qu'ils vous ont indiqué. Soyez médiocre, mais dans l'exercice des règles, et vous serez de ceux qu'on appelle des « musiciens distingués ». Si, par contre, vous voulez faire de l'art, qu'allez-vous faire auprès des philistins ? Vous leur parlez un langage incompris d'eux, et, pour eux, ne pas comprendre est une chose qu'ils ne veulent et ne peuvent avouer ; ils prendront toujours la tangente de dire que c'est vous qui êtes incompréhensible. Mais vous saisissez ma pensée ; selon la formule usuelle : tout commentaire paraît superflu.

\* \* \*

Le futurisme musical ? Il n'est pas à fonder ; il a existé bien avant que le fougueux M. Marinetti en ait accredité le terme. Tous les vraiment grands musiciens ont fait du futurisme, et ceux d'aujourd'hui en font. Debussy a été futuriste à son heure, et bien plus que G. Charpentier dont l'altruisme musical me paraît équivoque et d'un avenir bien limité ; malheur à ceux qui croient encore en Montmartre !

Le futurisme de demain est un problème intéressant. Peut-être aura-t-il pour base ce qu'il y a de plus ancien et de moins connu de la grande masse et même de beaucoup de musiciens : la musique exotique en général, la musique orientale plus particulièrement. La civilisation, les religions nous sont venues d'Orient ; qu'y aurait-il de curieux à ce que le renouveau musical nous vienne aussi d'Orient ?

M. Saint-Saëns, en homme qui a voyagé, s'est exprimé dès longtemps en faveur de cette musique comme d'un élément susceptible d'infuser un sang nouveau au corps anémié. C'est lui qui prétend que les gammes majeures et mineures ont fait leur temps et que les tonalités et les rythmes orientaux seuls pourront reformer notre système musical. Et, je le répète, ce n'est pas d'hier que M. Saint-Saëns pense



ainsi. M. Debussy, pour l'avoir moins clamé, recherchant moins que son aîné le succès facile des aphorismes pittoresques, a réalisé en partie la prédiction du vieux musicien. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que M. Saint-Saëns détestât M. Debussy. Ce dernier, depuis longtemps, a pensé avec Beethoven : « Il n'y a pas de règles qu'on ne puisse blesser à cause de « schöner » (plus beau). » Qu'on me pardonne cette citation, banale car désespérément vulgarisée, mais qu'on voudrait écrite en lettres d'or dans toutes les classes des conservatoires.

Qu'arriva-t-il au jeune R. Strauss, lorsqu'il commença d'écrire ? Son père, excellent musicien cependant, délara pure folie les premiers essais de son fils, « injouables » selon lui. Le fils a fait mieux depuis, puisqu'il a prouvé que ses œuvres étaient très jouables.

Quand ce fameux « schöner » s'est imposé à R. Strauss, il n'a jamais craint de blesser la règle. Pauvre règle qui reçoit ainsi tous les vingt ans des entorses à chaque tournant de notre sensibilité ! Ne finira-t-elle pas par mourir ? Ou n'est-elle pas morte en fait et n'y fait-on pas croire seulement pour justifier l'existence des conservatoires ?

Ecole où l'on fait des compositeurs de musique ! Le terme a quelque chose de si naïf que beaucoup d'artistes refusèrent d'y professer. Car, ou bien on impose à des âmes jeunes et malléables ses idées et principes propres, ce qui constitue une atteinte à la véritable liberté de penser, ou alors on professe un cours incolore sous prétexte de respecter la personnalité de l'élève ; dans les deux cas, le cours est mauvais : nuisible ou anodin ; pas de raison donc de le maintenir. « Un cœur d'artiste s'éduque dans la solitude », dit quelque part Schumann. Voyez cette précocité d'un Mozart, cette lente maturité d'un Beethoven, voyez cette éducation presque autodidactique d'un Haydn, d'un Schubert, d'un Bruckner ? Que doivent-ils à leur maître dont l'histoire n'a souvent pas retenu le nom ? Quel fut leur meilleur maître à tous, sinon leur sensibilité, un même sentiment chez

tous qui leur fit produire à chacun des œuvres si différentes.

Considérez à présent les états de service d'une classe de composition; étudiez tous ceux qui y firent un séjour plus ou moins prolongé et dites si tous ces élèves, devenus musiciens, n'ont pas conservé l'empreinte du génie de leur maître, légère chez l'un, profonde chez l'autre, selon leur sensibilité.

Rappelons-nous qu'il n'y a pas de théorie dans la vie, et encore moins dans l'art et cessons de croire au sourire de la Joconde. Toute chose de ce monde est périssable, dit Goëthe.

\* \* \*

Dès qu'on cessera de faire de la théorie un cas de conscience, il n'y aura plus de musiciens « officiels » : nous nous en passerons aisément; le génie trouvera toujours son chemin, et même les plus modestes vocations parviendront à éclore au lieu de demeurer des répétiteurs de théories surannées, vaincues par la force des génies et bonnes tout au plus à servir de pont aux ânes à des gens qui n'ont rien à voir en matière musicale, des gens qui ne parviennent à s'y maintenir qu'en se faisant les transmetteurs, de génération en génération, de ces saintes « théories », sans lesquelles il n'est, d'après eux, pas de salut dans l'art. C'est à ces « hommes de métier » que nous devons ces délicieux traités du contrepoint en presque 27 leçons, l'harmonie en 82 exercices, « l'art de devenir compositeur de musique » (édition connue), finalement un « Tout le monde musicien » pour fr. 0.95. Décidément la théorie a du bon, puisqu'elle fait vivre les faiseurs de décoctions *ad usum populi*, et sur la tombe desquels on pourrait placer l'épigramme que voici :

*Ci-gît l'auteur d'un gros livre  
Plus embrouillé que savant.  
Après sa mort, il crut vivre  
Et mourut de son vivant.*

Ces braves auteurs ne sont pas de l'avis de M. Saint-Saëns; pour eux la véritable théorie de la musique

n'est plus à faire ; elle est toute faite et à la portée des plus modestes intelligences, grâce à leurs traités.

\* \* \*

Reste la question : Comment faire de la musique sans théorie ?

Et nous répondrons : En faisant de la musique.

Notre laconisme pourrait prêter à des malentendus. Aussi, convient-il de s'expliquer. Tout paradoxal que cela puisse paraître, nous croyons qu'il est plus difficile de faire une belle faute d'harmonie que de produire une page correctement harmonisée. C'est que la faute d'harmonie exige de la part de l'artiste une liberté de pensée à laquelle seule une organisation bien trempée peut atteindre. L'homme, esclave des formules théoriques, n'osera jamais enfreindre les règles ; il lui manquera cette souplesse, cette désinvolture qu'on n'acquiert pas à date fixe ; on naît révolutionnaire comme on naît professeur de conservatoire : une fusion des deux individualités est hors du domaine des possibilités ; une vie d'homme ne suffirait pas à établir un semblant d'équilibre entre ces deux facteurs d'essence si différente. Je suis certain que Bazin fut un bon professeur, comme je suis convaincu que Debussy en serait un très mauvais. Bazin n'a laissé nulle trace de sa pensée (!), Debussy est inconsciemment le maître de tous ceux qui espèrent en un avenir de liberté.

Voyez-vous une fusion possible de ces deux caractères ?

\* \* \*

On n'a que trop répété que Debussy avait tout appris de Moussorgsky ; il court même une boutade de Debussy selon laquelle ce dernier aurait dit qu'on retrouve tout *Pelléas et Mélisande* dans *Boris Godounow*. Je n'y fus pas et je me méfie de ces dires comme du trop fameux « mon cher confrère » d'un de nos illustres musiciens actuels. Non, je crois simplement que Debussy a contemplé un paysage par une fenêtre que lui ouvrait Moussorgsky, mais ce paysage,

il le contempla de ses yeux et nous en fit description en son langage propre.

On était si heureux de pouvoir amoindrir le seul musicien français moderne ayant réellement ouvert une voie nouvelle, de rendre suspect son enthousiasme d'artiste. Son enthousiasme, pur de toute arrière-pensée, le trahit aux yeux des philistins. Connaissiez-vous beaucoup de Debussy qui eussent si franchement présenté leur ami Moussorgsky ? Gounod, et plus tard un célèbre maître français (je ne parle point de M. Saint-Saëns), ont souvent cueilli dans les jardins d'autrui, mais ils s'en sont bien cachés, et seul un travail sagace, une grande connaissance du répertoire permet de révéler ces petits (et grands) larcins, pas toujours si inconsciemment commis que veulent bien le dire de complaisants amis.

Et pourquoi ces petits larcins ?

Vous entendez crier sur tous les toits que les huit notes de la gamme, les accords et ficelles admis ont été tellement tournés et retournés qu'il devient impossible d'en tirer rien de neuf. C'est encore une des faces de la faillite de la théorie. Elle ne donne plus vie à des produits d'art ; et on emprunte alors à un riche voisin.

Comme c'est beau : M. Saint-Saëns a raison, Debussy et Moussorgsky ont raison... et nous aussi, peut-être. Et nous voici tous communiant en cette douceur de mœurs qui est, dit-on, fille de l'harmonie, de cette harmonie et de ce rythme mondial qui ne sont point éclos dans les conservatoires. Relisons l'admirable préface que R. Rolland écrit en tête de son *Beethoven*. Oui, « ouvrons les fenêtres et respirons le souffle des héros » ; libérons-nous d'une scolastique surannée, qui porte perruque et dont le néant théorique est de toute évidence. Gardons-nous surtout de chercher à établir cette vraie théorie que désire M. Saint-Saëns, car

« Grise, mon ami, est toute théorie. »

GASTON KNOSP.

---

LA FEMME  
D'APRÈS LES  
ÉCRIVAINS BELGES  
(Fin.)

---

Après le nom retentissant de Camille Lemonnier, quand on parle de James Van Drunen, ce prénom anglais et ce nom flamand ne disent pas grand'chose à la plupart de ceux devant qui ils se tracent et la raison de cette ignorance est simple : pour fracturer les portes de la notoriété, certains gendelettes, devant les badauds assemblés, battraient la grosse caisse, mangeraient des étoupes enflammées ou des lapins vivants; James Van Drunen met sa coquetterie à se cacher, à s'abstraire de la foule; il vit, un tantinet dédaigneux peut-être, en une solitude ombrageuse et jouit délicieusement des ténèbres qu'il a épandues autour de lui-même. Son œuvre est variée; *Quillebœuf*, notamment, est un roman qui parfois sent l'huile, mais dont la double saveur, vivante et archéologique, est fort originale; les *Heures africaines* s'élargissent à un panorama où la terre, les flots, les monts, les forêts, les nuages sont présentés dans la synthèse des parfums, des couleurs et des musiques; et James Van Drunen a rédigé un « cahier d'amour où sont rangées des images de femmes ».

Tel bal masqué est une « fraternité charivarique de toutes les professions et de tous les peuples, pêle-mêle, en une salade funambulesque, énorme, de masques et d'habits noirs que l'orchestre remue sous l'embrasement des lustres. » Telle fille de bar est « sanglée dans une toilette de friperie, satin fané, souillé, qui crève sous la poussée des graisses débordantes. La robe a craqué aux côtes et les boutonnières, avachies, sautent seules. Un décolletage

cynique expose des seins exagérés et une boucherie flasque, pesante, poudrée comme le reste, comme la tête sur laquelle tous les fards et toutes les peintures sont échantillonnés : blanc liquide, crème duchesse, fard des sultanes et sève sourcilière ; tout cela, trituré, fait un masque composite coupé par le sourire large et grassement canaille des lèvres au minium. » Telle femme de cheval, rappelée par le public, « revient, appuyée sur la main d'un écuyer ; elle cherche un dernier effort pour mettre de la grâce dans sa révérence et trouver un sourire remerciant ; et elle s'en va, les jambes larges, ployantes. L'écuyère anéantie, anhéante, a des ballottements de vieille mécanique surmenée ; elle semble faite de morceaux mal attachés les uns aux autres ; ses muscles détendus n'obéissent plus. Pour marcher, elle doit se jeter en avant, forçant ainsi la jambe à faire un pas pour ne point laisser choir le corps, et, disloquée, épuisée, démolie, les nerfs coupés, la bouche contractée dans un halètement effrayant, elle reste assommée, écrasée de lassitude, empoignée brutalement par les courants d'air de l'écurie. »

James Van Drunen, ingénieur et professeur, quittant ses occupations d'habitude, a décrit ainsi, avec une âpreté nerveuse, certains milieux de cafés-concerts et de bars interlopes. Georges Rency s'est dirigé vers d'autres régions plus calmes et bourgeoises.

La veuve d'un humble cordonnier wallon marie sa fille unique avec un employé de l'Etat ; tous trois, accrus d'un fils, viennent habiter Bruxelles, où l'aïeule, désorientée, un tantinet ridicule, encourt l'animosité de son gendre ; on la renvoie au « pays » et elle meurt désespérée, dans l'administrative frigidité de l'hospice. Tel est, en bref, le roman : *L'Aïeule*, de Georges Rency, et il ne s'en conçoit guère de plus simple et de plus dénué de péripéties.

Mais, qu'il s'agisse de musique, de peinture, de littérature, le thème, le sujet, le motif, ne sont rien ; ils ne s'affirment, ils ne valent, ils ne s'imposent que par la mise en œuvre, les gradations, les nuances,

la trame de l'argument, de la couleur ou de la polyphonie. Rency ne s'est pas fripé l'imagination à la poursuite de l'alambiqué ou de l'excentrique ; il a posé, à dessein, dans un décor banal, des personnages effacés et fongibles, persuadé que, de la mêlée de leurs sensations et de leurs gestes quelconques, le drame peut jaillir.

Maman Couzet et Aline, le père disparu, vivent, grâce à leur travail, une vie paisible et menue. Dans cette paix, l'incident se lève sous la forme d'un inconnu prestigieux. « C'était un garçon qui approchait de la trentaine. Ni beau, ni laid, il portait une moustache soignée au-dessus d'un menton bien rasé. Un pince-nez d'écaille donnait à sa physionomie une expression sérieuse. Un gilet à fleurs découpait le triangle éclatant de sa chemise et une cravate rouge se nouait négligemment sous les pointes du col. »

L'inconnu, observé en catimini par Aline, s'occupe de vider sa malle et la jeune fille demeure éblouie. « Jamais elle n'eût pu croire qu'un seul et même homme possédât autant de vêtements divers. Les pantalons se multipliaient, des gris, des noirs, des bruns, tous biens tirés et couchés dans leurs plis. Les gilets se succédaient si rapidement aux mains du jeune homme qu'elle ne parvint pas à les compter. Les redingotes, les jaquettes, les vestons, sortaient en foule de la malle magique, qui paraissait ne pas pouvoir se vider. Le linge apparut enfin, couvrit la table, le lit, inonda toute la chambre de blancheur. » L'arrivant est M. Léopold Stevens, employé à la gare. Tout de suite, le cœur d'Aline galope derrière le Brummel de la voie ferrée et, le jour qu'il lui parla de façon engageante et cordiale, « elle rentra chez elle, si légère et transportée qu'elle monta en courant l'escalier et fit en dansant deux tours de sa chambre avant de s'asseoir ».

L'idylle ainsi amorcée ne s'égare pas en de vains détours.

Léopold entre, pour la première fois, chez Couzet, où il est prié au « goûter » de 4 heures ; Aline est aux anges. « Son bonheur lui paraissait si grand qu'elle

en avait peur et que pleurer lui eût été doux, doux comme une pluie d'été sur des fleurs altérées. »

Pourtant des présages fâcheux se manifestent, des signes de mésintelligence entre l'aïeule et les jeunes gens : Léopold a marqué l'intention de quitter le logis après le mariage.

— « Ah, dit la vieille, dont le cœur se brisait peu à peu à chacune des paroles de sa fille. Ah ! Il ne veut pas habiter ici ?

— » Non, il trouve la maison trop petite et trop laide. Le fait est, vous savez, maman, que nous n'y avons jamais songé, qu'elle n'est pas belle, notre maison...

— » C'est ici que ton père est mort, dit la vieille. »

Puis, c'est un déchirement quand elle apprend qu'elle n'assistera pas à la noce, et que celle-ci se fera quasiment en cachette.

Pourtant son âme endolorie se rassérène, lorsque la venue d'un enfant lui est annoncée; maman Couzet s'inféode à son petit-fils; c'est elle qui lui enseigne à parler et c'est son nom de « bonnemaman » qu'il lance comme premier appel.

Dans l'entretemps, Léopold Stevens a obtenu son changement pour Bruxelles et cette transplantation précipite le dénouement de la tragédie bourgeoise. A Bruxelles, M<sup>me</sup> Aline Stevens et son mari, soucieux des belles relations et des belles manières, glissent progressivement à l'ennui, à la haine sourde de l'aïeule obstinément provinciale et mal fagotée; Jules même, l'enfant d'hier adoré, aujourd'hui poussé en gamin insouciant et cruel, sourit parfois en toisant les allures engoncées, l'accoutrement suranné de sa grand'mère. Blessée aux fibres de sa fierté et de sa tendresse, exilée loin des siens dans la déréluction de l'hospice, l'aïeule traîne de mornes jours que vient brusquement clore une agonie d'hallucination et d'épouvante.

Ce roman de Georges Rency ne vaut ni par l'imprévu, ni par la complication des épisodes; il va simplement, droit devant soi, à son but d'ultime détresse.



Les femmes de George Garnir sont variées, — littérairement, bien entendu, et leur tenue n'est pas constamment parfaite; celle-ci est une cabotine au cœur sec et prompte à l'oubli gamin de ceux qui l'aimèrent et celle-là fréquente avec trop d'assiduité le cabaret de la « Boule Plate ». Garnir les a dépeintes, tantôt avec une verve amusée, tantôt avec une mélancolie qui se cache.

Mais celle qu'il préfère, celle à qui, cérébralement du moins, il reste fidèle, c'est, j'en ai la certitude, sa Marjolaine des anciens jours, sa Marjolaine à laquelle il dédia des histoires si jolies, sa Marjolaine dont il attisait ainsi les souvenirs :

— « Te rappelles-tu, chère et lointaine aimée, nos promenades certains matins de juillet, le long de la route poudreuse, bordée de chèvrefeuilles, de clématites et d'aubépines? Le beau soleil noyait les lointains d'une poussière d'or. Lumière, verdure, éblouissement : les campagnes semées de faneurs en manches de chemise, les bois qui font des îlots d'ombre dans cette mer de rayons, les sentiers qui se dérobaient à travers les cultures comme des lacets de soie grise, négligemment dénoués sur un manteau merveilleux — et, là-bas, le gros du village, tassé dans le creux du val, les fermes aux toits d'ardoises, enfoncées sous les noyers et le clocher mi-affaissé dans l'air bleu... Et plus loin encore, les premiers contreforts de l'Ardenne, les larges collines qui s'étagent en gradins et les basses futaies qui dégringolaient les versants jusqu'à la plaine.

» Combien de fois, tandis que ton bras léger pesait à peine à mon bras déjà fort, ai-je serré précieusement sur ma poitrine, — je ne l'ai jamais dit ce secret-là, Marjolaine! — un gros carnet de vers que je portais dans ma poche, — un carnet où rime et raison luttaient d'estoc et de taille, où « amour » échetait à « yeux bleus » — et que j'ai relu l'autre jour, Marjolaine, et qui m'a fait pleurer... si tu savais? »

Un « DUEL de sœurs », ainsi pourrait se définir en trois mots le roman de Maurice des Ombiaux : *Maison d'Or*; c'est un duel entre Kate et Mad, l'une

essentiellement familiale et ménagère, l'autre essentiellement évaporée et déracinée. Kate est vaillante aux besognes et prompte aux soins qui la réclament ; Mad est une personne certes égoïste, malade peut-être, qui ment et se dissimule. Partie pour des pays lointains, à la poursuite d'on ne sait quelles chimères (car le récit de Maurice des Ombiaux se tient en des indéisions voulues et il ne peut froisser personne), elle rentre au bercail, après la mort du père, atterrée et repentante, mais Kate la rejette.

« — Voyez-vous, dit Kate en se tournant vers sa sœur, quoi que vous puissiez dire, vos regrets ne proviennent pas de votre affection pour nous, mais des désillusions que vous avez rencontrées ; si tout s'était accompli selon votre désir, nous ne vous aurions plus revu, vous nous auriez oubliés... »

» — Votre colère vous aveugle, Kate ; souvenez-vous qu'il a été pardonné à l'enfant prodigue.

» — Oui, dit Kate, mais son erreur était réparable parce que le père était toujours là pour juger son enfant. Le nôtre n'est plus ; vous avez laissé périmer le délai du pardon, tandis que nous, nous n'avons pas de pardon à vous accorder ; nous ne sommes pas vos juges. Vous avez suivi vos caprices, nous suivons nos sentiments. Vous avez brisé les liens qui nous unissaient ; vous n'êtes plus rien pour nous, chacun est libre de soi-même. Allez, poursuivez votre route, vous ne manquerez de rien parce que vous portez le même nom que nous, mais le sang n'est plus le même, nos âmes n'ont plus rien de commun, notre religion est différente. Nous ne voulons plus vous voir, parce que entre vous et nous, il y aurait toujours l'angoisse de notre pauvre père, son visage amaigri, ravagé, ses yeux en larmes à cause de vous, et la mort de ce saint homme ! Le pacte d'amour, nous l'avons renouvelé à son heure dernière : vous n'étiez pas là, et il est trop tard, maintenant. L'abîme que vous avez creusé, il faudrait être Dieu même pour le combler, parce qu'il n'y a que Dieu pour faire sortir les morts du tombeau ! »

Si, dans *Maison d'Or*, un duel de sœurs s'est

engagé et résolu, la Claire Fantin de Gustave Vanzype nous offre le spectacle d'un duel permanent avec son mari. Parce que son mari ne peut lui donner tout le luxe qu'elle désire, parce qu'elle compare sa situation avec celle d'une amie d'enfance, riche et d'ailleurs malheureuse en son habitation clinquante et dorée, Claire Fantin s'estime malheureuse et, quand une femme s'estime malheureuse, elle s'offre à elle-même, en vertu d'une logique particulière où la vertu n'intervient guère, de multiples raisons de tromper son mari; ces raisons, pourtant, ne sont point déterminantes dans le cas de Claire et cette M<sup>me</sup> Bovary belge ne croule pas dans le précipice qu'elle a côtoyé; elle se ressaisit et, convertie par la désillusion et l'expérience, redevient la femme plénière, l'épouse totale. Ecoutez comment se dénoue ce duel conjugal. Ce dénouement est bien dans la « manière », sévère et forte, de Gustave Vanzype :

« La nuit tombait magistralement sur la campagne; les arbres penchaient doucement leurs lignes noires et confuses vers les nappes claires des champs. Le ciel immense semblait descendre à l'horizon dans une courbe d'étreinte, paraissait envelopper les villages, les hameaux, la ville, en une formidable union. De la rue, des bruits arrivaient amortis, furtifs. C'étaient des bruits de pas, le tintement des sonnettes de boutiques, le battement des portes, l'éclat sourd de voix lointaines, l'écho de la vie ambiante, de cette existence de province toujours même, tous les bruits familiers qui, si souvent, avaient énervé et attristé Claire. Mais Claire, ce soir, ne trouvait plus en tout cela la mélancolie qui la poignait naguère. Tous ces bruits lui paraissaient aujourd'hui bienveillants et amis, lui parlaient un langage rassurant d'intimité, de bonne communauté. Tout, d'ailleurs, lui paraissait vibrer d'un même frisson mystérieux, et elle éprouvait une volupté à sentir sur son front la caresse chaude du vent qui courbait les arbres, là-bas, du même souffle qui enveloppait et faisait frissonner à la fois l'herbe, les épis, les feuilles et les hommes.

» Ils étaient silencieux. Ensemble, ils écoutèrent

la chanson folle des enfants dans l'ombre du jardin et goûtèrent, à l'entendre, une joie attendrie; il sembla à Claire que Fantin et elle devaient apparaître très grands et très forts. Claire essaya de formuler tout ce que, définitivement, elle venait de comprendre.

» — Tu as raison, dit-elle à Fantin, en se pressant contre lui : nous n'avons le droit de nous révolter que pour donner AUX AUTRES ce que nous avons, NOUS. Tu as raison : c'est nous qui vivons, et notre vie est bonne, puisque nous nous aimons devant tout cela, puisque nous avons créé et faisons vivre des enfants qui chantent, et puisque nous savons souffrir en pensant aux autres, songer au bonheur de tous, percevoir et accepter le lien de solidarité qui nous attache à tous les êtres... »

Claire Fantin, c'est la bourgeoise éprise d'un idéal faux et qui, enfin désabusée, reconquiert sa propre tranquillité, tout en demeurant bien moderne.

Mais, s'il y a la femme moderne et actuelle, et très digne d'observation, il y a aussi la femme qui, volontairement, s'est exilée du monde et réfugiée loin de nos vaines clameurs, dans le silence et la protection de Dieu : il y a la religieuse. La religieuse n'est pas nécessairement attristée et courbée en sa prière permanente; Georges Rodenbach, en *Le Voile*, la fait s'exprimer ainsi :

#### LA SŒUR

*On peut aimer les fleurs, c'est une joie admise  
Et, même sous le voile, un amour anodin.  
Celles-ci sont les survivantes du jardin !  
Les tristes, les frileux chrysanthèmes d'automne  
Les pénultièmes fleurs d'un vieil or de couronne,  
Couronne de l'été défunt se dédorant,  
Bouquet né dans l'adieu qui fleurit en pleurant,  
Fleurs pensives comme une enfance condamnée  
O vous les fleurs de la vieillesse de l'année !*

BARBE

*Vous aimez tant les fleurs ?*

## LA SŒUR

*N'ai-je donc pas raison ?*

*Et de les secourir dans leur effeuillage,*

*Frêle bouquet tardif à la vie éphémère ;*

*C'est comme une façon pour nous d'être un peu mère,*

Car les fleurs ont le goût frais des bouches d'enfant.

Ce que Georges Rodenbach a exprimé en poète, Cyrille Van Overbergh le dit en prosateur, en prosateur documenté, qui s'est spécialisé dans l'étude de la Carmélite. Après nous avoir initiés à l'entrée au cloître, à la probation, à la vêtue, au noviciat, à la profession, Cyrille Van Overbergh prend en main et porte avec une crânerie respectable à tous, croyants ou incroyables, le drapeau de la mystique. « Ce que le psychologue prenait autrefois pour morbidesse ou hystérie, souvenir d'un autre âge ou survivance baroque, lui apparaît comme la marque d'un type d'humanité supérieure. L'historien exhume des textes montrant que le mysticisme s'affirma presque partout avec les mêmes caractères : le cri de Thérèse de Castille n'est que l'écho individuel de la voix du Christ, qui sonne parmi les générations. Le sociologue conclut que le phénomène mystique est commun à tous les temps et à tous les lieux ; il faut aux sociétés des amoureux de l'idéal et, comme les Carmélites sont les plus ferventes des Ordres contemplatifs, elles peuvent être assimilées aux Vestales ; elles gardent et attisent le mystique foyer dont la flamme éclaire les populations promptes à s'enliser dans les bas-fonds des attachements sensuels ».

Et l'on aurait tort, et l'on serait injuste en passant le linceul d'un silence dédaigneux sur certaines de nos concitoyennes bruxelloises qui, pour manquer de distinction, n'en sont pas moins recommandables.

Léopold Courouble est un historien minutieux et, grâce à lui, la famille Kaekebroeck est entrée dans les annales de Bruxelles et symbolise à sa manière ce « bas de la ville », qui, peu à peu, s'estompe et s'efface. La famille Kaekebroeck est, qui sait ? apparentée à la famille Beulemans (il y a de ces alliances

lointaines dont les participants ne se doutent pas) et M<sup>lle</sup> Beulemans confère à ceux de sa race un lustre « mondial », pour employer un mot aussi prétentieux que barbare ; M<sup>lle</sup> Beulemans, discutée à Bruxelles, conquiert l'Europe et l'Amérique, promène parmi l'univers les délices de sa personne et de son langage et, en accordant sa main à un Parisien, prépare les voies à l'alliance franco-belge ; les auteurs de cette pièce clarissime et illustrissime, *Le Mariage de M<sup>lle</sup> Beulemans*, Fonson et Wicheler, Fonson jeune et Wicheler aîné, finiront vraisemblablement par avoir leur statue à Bruxelles, à Paris, à New-York, si pas simultanément en ces villes et, devant leurs socles jumeaux, les multitudes reconnaissantes tresseront des couronnes d'éloges à ces frères siamois des ententes immédiates et du conjungo international.

Mais le temps nous presse et nombreux sont celles et ceux qui étudièrent, sous l'un ou l'autre de ses aspects, la femme : Blanche Rousseau installe Nany à la fenêtre, pour lui donner à voir des spectacles que, tour à tour, elle scrute ou invente. Henry Carton de Wiart, en la *Cité Ardente*, mêle la passion de Johanna de Berlo aux tourmentes de la politique, Henri Maubel et Henry Davignon s'appliquent à des croquis de jeunes filles ; Paul André est féministe avec maître Alice Hénaut et, au besoin, plaiderait à côté d'elle ; Edmond Glesener est si penché à disséquer le cœur de François Remy que sa Louise en est reléguée aux plans lointains ; Louis Delattre, médecin émotionnel, écrivain mathématiquement idéaliste, hausse, aux proportions de statues réalistes, celles qu'il scrute en la Wallonie. La femme préférée par Georges Virrès, c'est la Campine natale. Marchant sur la route d'émeraude, Gésina, Lisbeth et Siska, les femmes du peintre Kobus Barent, peintes par Eugène Demolder, sont d'authentiques effigies hollandaises et Georges Eekhoud, sournois et pathétique, mène devant nous, ses Walkyries de la boue, ses « gouges dépoitraillées ».

En somme, lorsque l'on examine les façons dont les écrivains belges ont étudié et décrit la femme, on

n'arrive pas à une impression d'ensemble ; ils sont individualistes et tâchent, en y réussissant plus ou moins, d'observer des personnages plutôt que de créer des types. Cette impression d'ensemble, nous la trouverons chez l'un des nôtres, qui ne s'est pas spécialisé dans la littérature, parce que sa personnalité dépasse et crève les cadres des « genres », qui a tout abordé et scruté, qui a couru les terres et les mers, qui a fait de la politique sans éprouver grande sympathie pour les politiciens, qui fait du journalisme en conspuant les « ambidextres », qui possède l'escrime du barreau comme les pandectes de l'épée, qui est accueillant et distant, hautain et généreux ; cette impression d'ensemble nous la trouverons chez celui qui, en son soixante-quinzième printemps nous apparaîtrait tel un chêne revêtu de roses automnales et dont le nom seul sonne la fierté mâle et la force dédaigneuse : Edmond Picard.

Edmond Picard s'est confessé en ces termes : « L'amour grandissait pour moi aux proportions d'une force sociale, héroïque et bienfaisante, organisatrice d'enthousiasmes et de dévouements, incessamment en activité, plus que l'art, plus que le droit. Il se posait au sommet des phénomènes qui influencent le monde. Il était le grand moteur. Il était une force divine que la Vénus antique, sensuelle et corrompue, n'a pas incarnée, et pour laquelle le christianisme eût dû trouver une sainte rayonnante ou un archange resplendissant. Si, tout à coup, il disparaissait des âmes, ou était ramené aux proportions misérables de la reproduction, une éclipse mortelle attristerait la nature. Il se ferait un grand silence, et une stagnation, comme si la chaleur se retirait de la terre ».

Et, ailleurs : « L'Être unique, l'Androgyne antique formé de deux êtres poussés l'un vers l'autre, se forma et j'eus les sentiments élargis de l'être unique. Cet amour avait mis en liberté ce qu'emprisonnait de plus noble ma misérable substance. Oui, en moi vibrait l'universelle harmonie ! J'avais touché son courant magnifique et il m'électrisait, exaltant mes forces et mes aptitudes. J'avais la vaillance, j'avais l'enthousiasme, la soif de dévouement, la

---

fièvre de l'héroïsme, le besoin d'entendre sonner l'heure rare des abnégations utiles.

» En moi des vertus inconnues ! Je voulais me donner à tous à travers celle que j'aimais. C'était le délire sacré. Je marchais altier dans la vie monotone et noble. Je comprenais la stérilité de la froide sagesse, impuissante à rien fonder de durable et de solide dans la tendresse. Je comprenais le mal comme l'aliment nécessaire des combats et des périls sans lesquels un cœur chevaleresque ne trouve plus à s'employer. Je sentais les ardeurs et souhaitais les sacrifices dont toute âme saine a besoin. Je comprenais la souffrance comme une occasion céleste d'attester l'amour ; elle disparue, il me semblait qu'il n'y aurait plus de preuve suffisante possible. Je pénétrais ce mystère : le bien que fait le mal. Je me demandais si la vie resterait belle encore dans la paix et la sérénité d'un immuable et fatigant bien-être, quand les fières leçons du devoir pour les êtres ou les causes qu'on aime ne pourraient plus se donner. Mon âme fervente s'élevait d'un magnifique essor jusqu'aux idées, comme si la femme que j'aimais était devenue dépositaire d'universalité et qu'un grand souffle ascensionnel sortit de l'amoureuse confusion de nos deux êtres... »

Je voudrais vous laisser sous l'impression de ces émouvantes paroles de Picard ; elles synthétisent, elles totalisent l'hommage dû à la femme ; elles constituent, à l'adresse de la femme, un acte de foi, d'espérance et d'amour.

FRANZ MAHUTTE.

---



# CHANT TRIOMPHAL

---

Au Maître GEORGES EEKHOUD.

## I

*La tour, rêve surgi du cerveau des ancêtres,  
Ils te voulaient le suprême cri de la race.  
Sombre et lourde, tu ferais pâlir les ténèbres,  
Et le ciel même auréolerait ton audace.*

*Heures héroïques des siècles surhumains  
Où le peuple dément de sublime labeur  
Taillait, sculptait la pierre, et la tour le matin  
Semblait de l'idéal l'impérissable fleur.*

*Elle ascendit si haut que soudain les maçons  
Pris de terreur, la laissèrent dans les nuées  
Inachevée. Alors les tempêtes ruées  
La frappèrent avec la rage des démons.*

*Et maintenant la tour, sur la ville endormie,  
Jette le manteau noir de son orgueil brisé ;  
La funèbre foule, craintive et recueillie,  
S'agenouille et revit l'ardent, le fier passé.*

## II

*Au-dessus des canaux, près du ciel blanc d'étoiles,  
Dans la nocturne tour brûle une flamme d'or  
Et soudain se déploie en grand luxe de voiles  
L'éclatant rêve qui magnétise la mort.*

*De ses poings, de ses pieds, le carillonneur frappe  
Le clavier monstrueux, de sommeil encor gourd ;  
D'abord la chanson n'est qu'un long sanglot d'amour,  
Mais bientôt la douleur se tord, bondit, éclate.*

*Les rythmes épouvantés se heurtent, se cabrent.  
Oh pleurs, cris, grincements, haines toujours plus âpres,  
Assauts tumultueux, sinistres de clameurs,  
On entend aboyer les meutes des malheurs.*

*Les notes s'enlacent, en volutes s'enroulent,  
S'étagent en palais de marbres lumineux  
Qui, à peine élevés, à grand fracas s'écroulent,  
Le fouet des éclairs cingle le ciel de feux.*

*Cependant emmi la tourmente un chant s'élève  
Emu, doux mais tenace et bientôt triomphal.  
C'est la Flandre qui se réveille de son rêve  
Dans la splendeur et l'espoir d'un matin vernal.*

### III

*Et la tour qui déjà se couronnait des nuages  
Monte éperdument, voulant pour coq le soleil.  
De l'enthousiasme les fiers chevaux vermeils,  
Grinière au vent, parcourent cités et villages.*

*Hosanna, les cloches, toutes les cloches sonnent,  
On les entend au delà des plaines, des mers,  
On les entend même jusqu'aux étoiles, l'air  
S'épanouit alors, immense fleur qui tonne.*

*Le souffle incandescent des siècles révolus  
Passe encore au-dessus des grands arbres épiques,  
Des moulins, des canaux, du fleuve magnifique,  
Des terroirs fameux que les Flamands ont élus.*

*Les tours qu'ornent rosaces, pinacles, verrières  
Semblent former un flamboyant jardin de pierres,  
Mais la plus belle est celle où le carillonneur  
Pour mieux dire son rêve martèle son cœur.*

· IV

*Terre de l'épouvante, ô terre de la mort,  
Où les oiseaux noirs au-dessus des marécages  
Et des forêts planent en sinistres nuages,  
Leurs cris déchirent l'air, jettent le mauvais sort.*

*La mer de son cruel amour t'assaille, ô terre,  
Insensible te laissent blasphèmes des flots,  
Et ta chair, tes entrailles que mordent les crocs,  
L'ouragan te frappant de ses rouges colères.*

*La victoire auréola ton sauvage orgueil ;  
Vers toi, la horde flua : barbares, rebelles,  
Conquérants et brigands, ils se sentaient au seuil  
D'un destin si grand que leur poussèrent des ailes.*

*Ils brûlèrent les hardes des deuils et des craintes ;  
Nus parmi tes arbres, ils apparurent dieux ;  
Quand en tes bras tu leur donnas ta rude étreinte  
Leur cœur devint soudain calice plein de feux.*

*Tu leur fus si doucement maternelle et tendre  
Qu'ils te vouèrent leur sang, leur amour géant;  
Eblouis de ton ciel, ils humèrent le vent.  
Alors ces bannis maudits t'appelèrent Flandre.*

*Oh luttés, dont l'histoire reste épouvantée;  
Les digues muselèrent la mer, les forêts  
On les défricha, les plaines ensoleillées  
Autour des villages remplacèrent marais.*

*Les tours crûrent dans la tourmente des batailles;  
Les cloches cathédrales, celles des beffrois  
Battaient les sauvages tocsins des représailles  
Quand la plèbe avec fureur réclamait ses droits.*

*La Flandre fut le jardin d'orgueil, d'opulence,  
Que caressèrent les convoitises des rois.  
Ils ne savaient que l'acier des glaives, des lances,  
Se briserait sur la muraille de la foi.*

*Les hommes croyaient en toi, ma blonde patrie,  
Les navires fous d'espoir languaient vers tes ports,  
Les voiles au couchant semblaient des oiseaux d'or  
Que les vagues sertissaient de leurs pierreries.*

*L'art orna ton diadème de telles fleurs,  
Que le temps ébloui les rendit immortelles,  
Le silence, hélas, te couvrit de lourdes ailes,  
Il brûla tes pleurs, il bâillonna ta douleur.*

*Pour que tu fusses morte, on te saigna, ô Flandre.  
Dormais-tu quand la mer hurlait le chant de deuil?  
Dormais-tu quand elle clama l'ancien orgueil?  
Dormais-tu, ou déjà n'étais-tu plus que cendres?*

*Hélas ! Aucun poing n'osa frapper le Destin,  
Hélas ! Aucune voix ne cria ses chagrins,  
L'ouragan ne souffla pas la haine et la faim  
Qui assaille et terrasse et maudit le Destin.*

## V

*Quand après des ans, après des siècles, la Mort  
Osa baiser enfin tes lèvres closes, Terre,  
Elle entendit alors ton cœur battre si fort  
Qu'elle s'enfuit parmi les éclairs, le tonnerre.*

*Moi qui suis monté sur la plus haute des tours,  
Moi qui t'ai dédié mon cœur et son amour,  
J'ai sonné les victoires dominant rafales,  
J'ai sonné les glas lors des douleurs patriales,*

*Et me voici sonnante, les poings en sang, l'éveil.  
Chant triomphal, je t'entendais au fond de l'âme  
Quand les matins neigeaient leurs pétales vermeils,  
Quand dans l'azur palpait une voix de femme,*

*Quand l'homme avant les semailles baisait le champ  
Où dormaient pour l'éternité ceux de sa race.  
D'autres jours viendront exalter la mâle audace,  
D'autres jours viendront couronner l'orgueil flamand.*

*Les tours dresseront toujours leurs glaiives de pierre,  
Elles apparaissent fermes dans la lumière,  
Et le peuple par ma voix chante d'autrefois  
L'hymne triomphal ; à nouveau il se sent roi !*

ARMAND EGGERMONT.

## ÉCHOS D'AUTREFOIS

---

Les poètes flamands du XIV<sup>e</sup> siècle nous ont laissé des peintures très vivantes et très réalistes des mœurs répréhensibles de nos ancêtres dans toutes les classes de la société. Malheureusement, ces ouvrages, écrits en dialectes thiois, sont généralement ignorés, car ils n'ont été traduits jusqu'ici dans aucune des grandes langues européennes.

Voici comment s'exprime, par exemple, le Gantois Baudewyn van der Loore, dans son poème intitulé « Dit' s Tyts Verlies » (1) (Ceci est du temps perdu) :

*L'argent est le maître du monde,  
Ce qui fut honte est devenu honneur,  
Ce qui fut honneur est devenu méprisable,  
Les amis de Dieu sont considérés comme des malfaiteurs ;  
Les miséricordieux sont appelés : imbéciles, ou bêtes !  
Et les gens qui les traitent ainsi meurent d'excès !  
Ils se marient pour n'avoir pas de fruits,  
Ici des vieux tombés en enfance prennent la place des gens  
[capables  
Et de jeunes ignorants reçoivent des places de juges ou  
[d'administrateurs.  
On voit des enfants chevaliers ou prêtres,  
L'un enfant fornique avec l'autre,  
Avant qu'il ne soit majeur ;  
Il vont armés, avant de porter de la barbe,  
Et s'entretuent sans raison, comme sans rancune.  
Les femmes portent des habits d'homme,  
Les hommes sont habillés en femmes ;  
Personne ne peut pécher par le corps,  
Telle est l'ordonnance (de la loi) sur la luxure  
Et cependant des gens mariés, des alliés par la parenté,  
Se ravissent mutuellement leurs femmes !*

(1) Voy. le CHEVALIER BLOMMAERT. *Oud vlaemsche Gedichten der XIII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> en XIV<sup>e</sup> euwen.* (Gent, L. Hebbelinck, 1841.)

*Les curés et les prêtres ont des maîtresses  
Malgré leurs vœux de chasteté ;  
Les femmes n'ont pas de pudeur,  
Quoique (en public) les filles prennent des airs farouches ;  
Et partout les bâtards, enfants de l'amour,  
Sont préférés à ceux dont la naissance est légitime... (1).*

Comme on le voit par cette traduction, que nous avons essayé de rendre aussi littérale que possible, tous les vices qui s'épanouissent dans les capitales modernes : l'avarice, l'usure, la soif de l'or, le vol, la luxure, « les mariages sans fruits », les crimes des arrivistes et des jeunes, les débauches précoces ou séniles, la prostitution, les mœurs inverties, les duels, les assassinats, la simonie, florissaient déjà dans les grandes villes flamandes aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

L'orgueil surtout était un travers général. Chacun voulait sortir de son état ; les prétentions les plus ridicules s'étaient au grand jour. « Une fille, sa mère eût-elle vendu des légumes, des nattes ou des poulets, voulait être appelée : Damoiselle. »

Cette soif ridicule des grandeurs, ce besoin de luxe et de plaisirs, devait avoir une influence fâcheuse sur la moralité générale.

Au lieu de travailler, dit Boendaele dans son *Nieuwe doctrinael*, l'homme préfère dormir, boire et jouer. Sa femme ne peut gagner assez en filant ; le pain et la bière font défaut ; elle en est réduite à emprunter au dehors, ou bien des entremetteurs s'emparent d'elle et la livrent à des débauchés qui lui achètent de beaux habits.

La jeunesse se consume dans la luxure et s'abîme la santé. Si les vierges ne savaient quelles sont les suites d'une faiblesse, nulle jeune fille serait encore pucelle.

*Ende en waert dat men kint daer af draghet  
Men vonde eume enighc maghet.*

Presque tous les hommes, ajoute Boendaele, cherchent à séduire des filles pour les abandonner aussitôt après. Y a-t-il

(1) Petite pièce du XIV<sup>e</sup> siècle. *Vaderlandsch Museum*, t. I<sup>er</sup>, p. 76.

une seule belle femme qui pour de l'argent ne mette en vente son âme et son corps ? Car le péché et la honte importent peu !

Le jour du Seigneur n'est plus respecté :

Que fait-on le dimanche ? On va à la taverne, on boit jusqu'à en perdre la raison et l'on passe son temps à jouer aux dés. Les femmes courent à la danse ; elles vident ensemble quelques brocs et finissent par se prendre aux cheveux ; d'autres dévoilent les secrets de l'alcôve, ou répètent sur le compte de chacun des tas d'histoires vraies ou fausses ; et au bout de la journée elles ont dépensé le gain de la semaine.

Les filles qui ont à craindre les conséquences d'une faute vont danser et se fatiguent outre mesure ; elles s'adressent à de vieilles sorcières pour en obtenir des sortilèges. Elles avalent des herbes et des sirops ; ou bien elles emploient d'autres méthodes, que le poète n'ose même pas nommer.

Les mœurs de la société flamande au XIV<sup>e</sup> siècle nous sont encore connues par une curieuse pièce de vers satiriques : *De seven personen wenschen* (les souhaits de sept personnes) du même van der Loore cité plus haut. Il nous fait assister à un banquet fantaisiste où se trouvent réunis en un étrange assemblage : un chevalier accompagnant une demoiselle de haut lignage ; un clerc savant avec une fraîche nonne ; un moine avec sa béguine ; et, enfin, un curé dont la maîtresse est une femme mariée (1).

Jan Deckers, greffier de la ville d'Anvers, écrivit en 1345 un *Niewen Doctrinael ofte spieghel der sonden* (2), qui constitue un document des plus précieux pour l'étude des mœurs flamandes à son époque.

Se plaçant au-dessus de toute considération per-

(1) Nous avons décrit ce curieux banquet dans notre *Genre satirique fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne*. Jean Schemit, Librairie d'art français, rue Laffitte, 52. Paris, 1910

(2) JAN DECKERS, *Niewe doctrinael ofte spieghel der sonden* (Nouveau doctrinal ou miroir des Péchés). Manuscrit n° 18642 du fonds van Hulthem. (Bibliothèque royale de Bruxelles.)



sonnelle, il fait un sombre tableau de la société qu'il coudoie. Il met au piloris, les clercs comme les laïques, car tous indistinctement s'adonnent au péché. Tous ont soif d'honneurs et d'argent, exploitent leur situation élevée pour accumuler des richesses. Simoniaques, les prêtres vendent leur influence pour extorquer des cadeaux importants, ou bien trafiquent sans honte des indulgences. Il dénonce sans crainte les prélats coupables, les magistrats et les juges prévaricateurs et se moque du culte idolâtre que certains dévots, rendent à des statues stupides qu'ils déclarent miraculeuses.

Bruxelles, comme Bruges, Gand et Damme, méritait, dès lors, la réputation d'une véritable ville de plaisir. Le poète Eustache Deschamps qui demeura dans la capitale de la Belgique actuelle, entre les années 1380 et 1383, lui consacre le rondeau où il semble regretter amèrement les aimables péchés ou « déliz » qui s'y commettaient :

*Adieu, beauté, liesse, tous déliz,  
Chanter, dancer et tous esbatemens!  
Cent mille foyz a vous me recommans.  
Bruxelles, adieu où les bains sont jolys (1)  
Les estuves, les fillettes plaisans!  
Adieu, beauté, liesse et tous déliz!  
Belles chambres, vins de Rin et molz liz,  
Connins, plouviers et capons et fesans  
Compagnie douce et courtoise gens  
.....  
Adieu, beauté, liesse et tous déliz!*

Les moralistes flamands s'élevèrent vainement contre cette vie plantureuse, qui convient encore si bien aux vrais bourgeois de notre pays. Comme le dit Jan de Weert, dans son *Lekenspieghel* : « Il mourait alors (comme aujourd'hui d'ailleurs) plus de gens de trop manger et de trop boire, que de faim. »

(1) On sait que les bains et les étuves (il y en avait pour les deux sexes réunis) étaient assimilés aux pires lieux de débauche.

Mertens et Torfs nous rappellent qu'à une réunion de quatre cents Dominicains à Anvers, ces religieux, probablement mis en appétit par le carême, consommèrent : « 2,500 livres de pain, 4 aimes et 24 quarts de vin; 2 tonnes de bière, 4 porcs, 6 moutons, 203 poulets, 821 faisans, 24 perdreaux (on n'avait pu en trouver d'avantage, 170 couples de pigeons, 12 hérons, sans compter les pâtés de viande et 400 petits gâteaux au raisin. »

\*  
\* \*

Les chroniques manuscrites si précieuses de *Li Muisis*, conservées à la bibliothèque royale de Bruxelles, nous prouvent que les mœurs de notre population wallonne ne valaient guère mieux que celles que déploraient les moralistes de la Flandre et du Brabant. L'humble Abbé du monastère de Saint-Martin à Tournai, « c'est ainsi que s'intitule ce modeste écrivain, » put constater le désordre extraordinaire qui régnait, au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, dans toutes les classes de la société du Tournaisis. Il nous dépeint d'une plume réaliste le peuple abruti par le malheur, tombé dans le comble de la dégradation et du vice, ayant perdu jusqu'au sentiment de la dignité humaine; tandis qu'à côté de cette misère affreuse, dont on ne peut se faire une idée, s'étalait la licence et le luxe inouï des grands, qui lui semblaient poussés, par le démon lui même, à une véritable fureur de dépenser et de jouir à tout prix.

Grâce à lui nous connaissons les tares et les vices du campagnard, ou de l'artisan wallon; les fourberies malhonnêtes des usuriers et des Juifs. Il prend surtout à partie les cruautés des hommes de guerre, car, dit-il, « leur métier c'est le meurtre et la rapine ». Il ose les appeler d'une façon satirique la « monture du diable ».

*Superbe militis, equi diaboli  
Hic illuc cursitant, feroces, validi  
Virosque, bestia ubi reperiunt  
Nitundur rapere, vel interficiant.*

Il stigmatise non moins durement les nobles et les patriciens. Il critique leur costume, leurs chausses si étroites qu'elles accusent les formes des cuisses et soulignent les parties déshonnêtes du corps, et, chose plus damnable encore, il assure que les femmes sans vergogne prennent grand plaisir à les voir ainsi. Les dames d'ailleurs ne sont pas moins dévergondées dans leur mise; elles portent des robes si serrées et si bien collées à leurs corps qu'elles paraissent nues. Avec cela outrageusement décolletées, de faux cheveux sur le front, elles posent sur la tête ces affreuses coiffures à cornes qui font songer aux bêtes et aux démons de l'enfer.

*Ornabant capita sua capillis alienis  
Cornibus magnis, sicut bestiarum* (1).

Ainsi attifées, elles troublent par leurs caquets les sermons les offices, et même les funérailles, en provoquant les hommes par leurs gestes, leurs rires et leurs œillades déplacées. Quant aux autres inventions nouvelles: chansons licencieuses, jeux et danses déshonnêtes, le pieux écrivain préfère « les passer sous silence, car cela l'entraînerait trop loin ».

Il semble tout naturel à notre auteur, que de si affreux péchés finissent par attirer sur le monde la colère divine. Celle-ci se manifesta sous la forme d'une peste effroyable qui régna en Europe en 1349. Il nous montre les effets curieux du fléau, qui fit oublier par son horreur tous les maux passés et présents. Comme par miracle, remarque-t-il, le péché s'en trouve momentanément vaincu. Les hommes renonçaient à l'ivrognerie, à la débauche, aux blas-

(1) Li Muisis ne fut pas seul à se plaindre de l'indécence des modes; voici ce qu'en dit un autre chroniqueur contemporain (le continuateur de Nangis): « In temporibus istis inceperunt homines, et specialiter nobiles, ut puta, omnes servientes, se ipsos, in robis et habitu deformare: nam gestare cœperunt robas curtas, et ita breves quod quasi curum nates et pudenda confusibiliter apparebant;... barbas longas omnes viri ut in pluribus nutrire cœperunt: ... qui quidem modus derisionem in communi plebe non modicum generavit. »

phèmes, aux jeux de dés et à leurs pires défauts. On se hâtait partout de faire bénir par l'Eglise les unions illégitimes ; tous, tant hommes que femmes, devinrent soudain des petits saints.

Par un effet de la grâce divine, les hommes abandonnent leurs vêtements immodestes, les femmes déposent leurs cornes et leurs hauceltes (?). Les hommes cessèrent de jurer par les saints noms de Jésus-Christ, de la Passion, de la Vierge et de tous les saints. On n'entendit plus parler de jeux de hasard, ... plus de danses, ni de chansons déshonnêtes. Les désordres et les querelles publiques, si communes entre les personnes des deux sexes, avaient disparu, on faisait avec ferveur des pénitences publiques et chacun, oubliant ses rancunes personnelles, se réconciliait avec ses pires ennemis. « Oui, ajoute le chroniqueur véridique, cela s'est vu à Tournay. Que le Seigneur fasse à ses habitants la grâce de persévérer ! »

Ces pénitences publiques consistaient surtout en des flagellations cruelles. Des *Fustigeants*, venus de diverses contrées, se montraient en cortèges dans les rues : « Ils marchaient d'un pas cadencé et chantaient des cantiques, chacun selon son idiome ; les Flamands en flamand, les Brabançons en teutonique, et les Français en français. » Ils étaient nus, ou presque nus, et se flagellaient jusqu'au sang, à l'aide de fouets à trois nœuds, garnis de pointes de fer acérées. Ils voulaient, disaient-ils, par leurs coups, racheter tous les péchés du monde et aussi détruire les ennemis du Christ. Ces ennemis, naturellement, c'étaient les Juifs, qu'on accusait d'usure, lorsqu'ils étaient riches, et de magie diabolique, lorsqu'ils pratiquaient l'hygiène ou un peu de médecine.

Les juifs furent rendus responsables de l'épidémie : on assurait qu'ils empoisonnaient les fontaines et qu'ils pratiquaient l'envoûtement de leurs ennemis. Les tortures les plus atroces leur firent bientôt avouer mille forfaits imaginaires, parmi lesquels le plus affreux, le plus grand de tous, était la profanation de l'hostie consacrée, qui, percée de coups de couteau, laissait couler le sang divin ! Une curieuse miniature, qui illustre le manuscrit, nous montre la punition des

juifs de Bruxelles, brûlés jusqu'au dernier en place publique, dans des fosses profondes où le bourreau les précipite dans les flammes, aux applaudissements de la foule.

Vingt-cinq mille personnes périrent de la peste dans la seule ville de Tournai. Dans une seule famille, l'épidémie emporta jusqu'à dix individus, parfois davantage. On remarqua que la mortalité commença par celle des rats et des souris qui mouraient en grand nombre. Li Muisis s'indigne de ce que le clergé régulier (notons que l'écrivain était moine) ne se mit guère en peine de conjurer le fléau et cela, « parce qu'il y faisait bien ses affaires ». Il déplore aussi que les ecclésiastiques ne donnaient pas toujours l'exemple de toutes les vertus et il leur applique ce dur proverbe : « Tel peuple, tel prêtre ». (*Ut populus, sic sacerdos.*)

Li Muisis semble avoir appartenu à cette race de moines vertueux, premiers disciples de François d'Assise et de Dominique de Gusman, qui, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, avaient essayé de réformer les mœurs, au sein même de l'Eglise. Au milieu des incohérences de cette société, si profondément imbue du sentiment religieux, mais au fond de laquelle grondait la révolte, ils savaient prêcher par l'exemple et parler aux fidèles le langage que seul ils pouvaient comprendre.

Comme le dit si bien M. van der Kinderen, dans son *Siècle d'Artevelde*, le peuple flamand se donna tout entier à ces religieux pieux, où il reconnaissait avec ravissement, au lieu de prélats avides, vaniteux, grassement dotés de prébendes, des hommes simples, vêtus comme les plus pauvres, sévères pour eux-mêmes, charitables pour tous, et sous l'influence de leur parole ardente la foule se sentait comme anoblie.

Alliés à la plèbe, confondus avec elle, ils sont de toutes les familles. Les comptes des grandes villes flamandes et wallonnes ne les oublient pas. On leur fait des aumônes, on leur donne des « pitances » (*petansen*). Dans les jours difficiles, on voit souvent figurer, parmi ces dons, des tonneaux de harengs ; on leur fait dire des messes, on subsidie leurs écoles.

En échange, les moines sont les fidèles compagnons

du peuple. Quand les Flamands se rebellent contre le roi de France ou bien contre le comte, ils sont avec eux. Bravant les excommunications du Pape, ils marchent avec les Gantois dans tous leurs combats. Ils sont à la bataille de Courtrai ; à Beverhoutsveld, avec Philippe van Artevelde ; ils seront aux tueries de Roosebeeke, d'Audenarde et à Termonde.

Quand l'interdit pèse sur la Flandre et que les cérémonies du culte sont suspendues, ils continuent à dire les offices et calment les inquiétudes. Ils inspirent une telle confiance que dans les périodes critiques c'est dans leurs couvents que l'on dépose les chers privilèges, les précieuses chartes de la cité.

Cet âge d'or ne fut pas, hélas ! de longue durée. Le diable était aux aguets pour perdre ces moines révolutionnaires. Leurs querelles avec les prêtres séculiers firent bientôt scandale. N'ayant rien en propre, forcés de vivre d'aumônes, ils étaient naturellement entraînés à flatter les gens pour en obtenir des dons.

Pour de l'argent, dit le curé chroniqueur van Velthem, ils absolvent tous les péchés ; un voleur, un assassin, un usurier, un ravisseur de jeunes filles, un adultère est sûr de son pardon, s'il a de quoi leur donner. Flatterie, haine et bassesse ; hypocrisie, médisance, c'est par là que le démon les tient.

Van Ruysbroek (l'Admirable) n'est pas moins sévère :

Ils (les moines) cherchent la laine plus que l'agneau ; avides et oisifs, rien ne peut les satisfaire : blé, œufs, fromages, argent, ils prennent tout : on leur donne à contre-cœur, mais peu leur importe... Un homme riche est-il malade, deux frères s'en vont le circonvenir. D'autres visitent ses filles... ce qui est un grand scandale.

Le même van Ruysbroek, dans son *Expositie van den Tabernacule*, ne parle pas autrement des évêques et des prélats :

Jésus, dit-il, voyageait sur une ânesse ; aujourd'hui, les abbés visitent leurs gens à la tête de quarante chevaux. Pour absoudre

les péchés, ils demandent de l'argent ; le riche seul peut sans danger servir le diable toute l'année. Fût-il un usurier, s'il le demande, on l'entertera devant l'autel... Ainsi chacun a ce qu'il désire : le diable, l'âme, l'évêque l'argent et le fou ses courtes jouissances...

Nous voilà bien loin de la belle devise de van der Loore qui, dans sa *Pucelle de Gand* (*de Maghet van Ghent*), s'écriait avec ferveur :

*Suver leven en de vri  
Gaet voer gout, voer dierbaerstene !*

« Une vie pure et libre vaut plus que l'or et les pierres précieuses. »

L. MAETERLINCK.

---

## AVANT-PRINTEMPS

---

*Février !*

*Mon corps a tressailli et mes yeux ont brillé,  
Car des brumes soudain ont émergé les cimes :  
Je les vois là-bas qui miroitent,  
Graves, silencieuses, droites ;  
Le vent, avec ses grands bondissements sublimes,  
Tisse autour d'elles des écharpes de clartés ;  
L'espace est plein déjà de formes haletantes ;  
L'approche du printemps met au cœur une attente,  
Une attente qu'il faut contenter.*

*Mais ce n'est qu'un instant qui s'anime au passage,  
Un brusque éclair d'azur à travers la ruée  
Sauvage et lourde des nuées ;  
Qu'importe ? l'air joyeux frappera mon visage.  
J'irai par les sentiers détrem pés des bois vastes ;  
Là courent des frémissements enthousiastes !  
O joie, joie de marcher dans le vent irrité  
Où l'on se sent renaître,  
Joie pure et débordante enfin de te connaître,  
Bonne exaltation des pas précipités.*

*Le ciel, comme il sera large. profond, immense,  
Multiplié d'allégresses et de démen ces.  
Comme il sera le ciel de tous les clairs émois,  
Et des premiers, des plus intenses ;  
Le ciel des volontés, le ciel des résistances !  
Ses éblouissements s'enfonceront en moi.*



*Mes yeux se fermeront sous l'ardente poussée,  
 Ma joie jaillira en un cri  
 Et mon âme, de rayons d'or éclaboussée,  
 Vous sentira frémir, tumultueuses, vous, pensées,  
 Belles pensées toutes semblables à ces fruits  
 Qu'on sent mûrir dans les vergers,  
 Au cœur des estivales nuits.*

*Oh! l'allégresse  
 En bonds légers,  
 La vive, la limpide et la brûlante ivresse!  
 Sens-tu le jeune et le merveilleux sang qui bat  
 En ce cœur trop pressé de jouir et de vivre;  
 Combats qui vous livre $\grave{x}$  en moi, rouges combats,  
 Je ne peux plus vous suivre.*

*Vous qui bâillez d'ennui au long des murs austères  
 Et fouillez les coins et recoins  
 De vos âmes et cependant n'y trouvez point  
 Cette source qui désaltère,  
 Ne savez-vous donc pas  
 Ce qu'il y a de pur, de fervent, d'émouvant  
 Dans le vent  
 Qui tressaille et frémit ainsi qu'un beau poème  
 Et sème  
     *A chaque pas*  
*Sa farouche ferveur dans les cœurs qu'il épuise?  
 Ah! nous sommes loin de ces âmes qu'amenuisent**

*Les psychologies énervantes  
Aux détails compliqués et savants ;  
O joie de se sentir dans la forêt vivante  
    Vivant !  
Avec un âge d'un beau son si net, si pur,  
    Si éclatant,  
— Et de quel éclat ferme et dur : —  
    Vingt ans !*

*Vous qui êtes des jeunes hommes,  
Mes frères, donnez-moi la main.  
D'identiques désirs nous éperonnent,  
Nous avons entre nous, grave comme un symbole,  
La franchise chacun de notre cœur humain.*

*Fermons nos livres et ouvrons nos âmes :  
Des tâches hautes nous réclament ;  
Nous avons plus et mieux à faire  
Qu'à nous complaire en des calculs  
Et à déplacer des virgules  
Dans les œuvres de nos confrères ;  
O mes amis,  
Nous avons mieux à nous offrir les uns aux autres ;  
Voici le temps que nous avons assez dormi ;  
Chacun a dans ses yeux la flamme des apôtres,  
Chacun a dans son cœur de sublimes croyances  
Et d'héroïques flamboyances,  
Nous devons unir tout cela ;  
Nous devons fondre tout cela  
Et réaliser nos promesses,  
O nous qui sommes venus là*

*Pour chanter l'hymne ardent de lumière et de feu,  
 Comme une foule au sacrifice de la Messe,  
 Baissant les yeux et courbant les genoux,  
 S'en vient pour adorer son Dieu;  
 Nous qui levons nos yeux et nos âmes, ô nous  
 Qui nous donnons la main et formons une ronde,  
 Nous devons une fois encor  
 Tenter l'immense, l'héroïque et tendre effort,  
 De chasser l'abject et l'immonde,  
 L'immense effort — une fois de plus, une fois! —  
 De conquérir à notre foi  
 Le monde.*

*Jaillissante, pure et sacrée,  
 Source qui deviendras le fleuve au cours torrentueux,  
 Lave nos cœurs et les recrée;  
 Tant mieux si le sentier est rude et montueux,  
 Si contre nous sonne le rire des sceptiques  
 Avec leurs pauvres esthétiques  
 Et leurs conseils fades : choisir...  
 Mais notre tâche à nous veut des cœurs décidés.  
 Et l'on trouve toujours les cimes qu'on désire  
 Escalader.*

*Il y a de grandes choses qui nous concernent,  
 Nous n'avons pas le droit de détourner les yeux.  
 Hors des réalités identiques et ternes,  
 Il y a de grandes choses qui nous concernent,  
 Il y a des couchants féconds et merveilleux.*

---

*Il y a des sanglots divins au fond de l'ombre  
Et des vibrations de lyre dans le soir ;  
Et en nous il y a multiplié, sans nombre,  
L'éperdu battement des ailes de l'espoir.*

*Mais si nous connaissons quelque jour les défaites  
Que réserve le sort aux œuvres imparfaites,  
Nous n'aurons pas perdu pourtant le temps d'aimer.  
On récolte toujours comme l'on a semé.  
Et nous conserverons jusqu'à l'heure dernière  
— Quand l'âme de la mort se sent la prisonnière  
Et que le corps s'étend sur la suprême couche —  
Le souvenir de cet instant cruel et beau  
Où nous aurons connu l'orgueil âpre et farouche  
De nous sentir l'égal des Dieux et des Héros!*

LUCIEN CHRISTOPHE.

---

## LES LIVRES BELGES

---

*Axel Juncker, l'éditeur des livres de Camille Lemonnier, traduits en Allemagne, vient de publier une transcription des Charniers. Traduit avec un réel talent, par P. Cornelius, sous le titre : Aus den Tagen von Sedan, le livre est précédé d'une intéressante préface de la baronne von Suttner, « la grande pacifiste », comme on l'appelle, et à qui, il y a quelques années, fut attribué le prix Nobel.*

*C'est cette préface que nous publions. Elle résume d'une manière curieuse l'impression du livre au point de vue de la guerre et de sa réflexe contradictoire, le Pacifisme.*

P. Cornélius me rendit un jour visite pour me demander si je consentais à écrire un avant-propos à la traduction du livre : *Les Charniers*, de Camille Lemonnier... Et si je connaissais surtout cet auteur?...

— Si je connais Camille Lemonnier? Je l'admire. Je le considère comme l'un des plus grands artistes de la littérature contemporaine.

— Alors, vous accueillerez ma prière. Il s'agit du livre *Les Charniers*, une peinture de la guerre franco-allemande.

J'acquiesçai volontiers. Il est heureux de constater que ce brillant auteur soit rendu plus accessible au public littéraire allemand, et spécialement ce livre-ci — la traduction est intitulée : *Aus den Tagen von Sedan* — touche certaines cordes qui vibrent profondément en mon cœur.

J'avais cependant un scrupule.

— Si la préface est écrite par moi, dis-je à P. Cornélius, on va croire à quelque chose de pacificateur, et cela pourrait rebuiter une grande partie du monde littéraire, car il règne encore, dans beaucoup de cercles, une antipathie pour tout ce qui s'appelle mouvement de paix ou propagande de paix.

— Demandez préalablement à votre éditeur si, partant de ce point de vue, il n'objecte rien au choix de votre « préfacière ».

La question fut posée et la réponse fut qu'il était laissé, à P. Cornélius, pleine et entière liberté...

Camille Lemonnier n'est pas un jeune auteur ; il appartient à la même période et au même rang (classe) littéraire que

Flaubert, Zola, Maupassant. Le présent livre — dans la première édition il portait le titre *Sedan* — parut à la fin de 1870, ainsi donc, au milieu de « l'année terrible ». Le nom de l'auteur était devenu célèbre quand, dix ans plus tard, Lemonnier en entreprit une révision et la publia sous le titre *Les Charniers*. C'est cette dernière édition qui est actuellement traduite.

Maupassant avait l'habitude, lorsqu'il écrivait ses chroniques, de renseigner cette œuvre annuellement, à l'anniversaire de la bataille de Sedan, et d'en citer des passages. Plus tard, un jour que Lemonnier était assis à table avec Zola qui, précisément, travaillait à sa *Débâcle*, celui-ci lui dit :

— J'ai lu tout ce qui a été écrit sur cette guerre. Votre livre seul, je ne l'ai pas relu. Je souhaite, au contraire, de l'oublier, car il est trop vivant.

Un livre peut-il être trop vivant ?

Quand il s'agit de la description d'une orgie de mort célébrant le dieu de la guerre sur les champs de bataille, alors, vraiment, le « trop de vie » fait frissonner à un tel point qu'on ne veut pas le relire.

La vie, voilà justement l'élément qui, dans la manière d'écrire de Lemonnier, palpite, jaillit, et bout. Pour s'en rendre compte, il faut avoir lu son roman — son chef-d'œuvre peut-être — *Un Mâle*, ardent comme la vie, brutal comme la vie, mais vrai, vrai ! Et la vérité n'est-elle pas ce qu'il y a de plus grand dans l'art ?

La beauté n'a pas à en être lésée. Car, Dieu merci, la vie et la nature débordent de beauté.

— *Un Mâle* « Ein Mann » dans la traduction allemande), est le roman d'un braconnier.

La chasse, l'amour et la mort d'un beau garçon sauvage : voilà toute la matière.

À côté de ce héros, il en vit et respire un second dans le roman : la forêt. Comment celle-ci bruit et comment elle embaume, comment elle brille dans la lumière dorée du soleil ou argentée de la lune, comment elle se tait, et comment elle chuchote, quelles idylles, quelles tragédies et quels mystères elle cache, tout cela est contenu dans cette œuvre.

Un jour de kermesse avec tout son bruit, avec ses orgies, ses danses, ses rixes, et tout son grossier tumulte est décrit là, avec une si haute virtuosité de la langue, de si heureuses trouvailles de phrases, que l'on éprouve une excitante joie littéraire.

Le livre *Les Charniers* est quelque chose de tout à fait autre.

On ne doit pas y chercher d'esquisse littéraire. Il est écrit sans le moindre souci des belles-lettres. Ce ne sont pas des peintures avec des lumières posées et des perspectives calculées. Ce sont seulement des films.

Ce qui s'est réfléchi dans les yeux de l'auteur est fixé sur le papier, exactement comme il le vit, et ce qu'il a en plus éprouvé, cela, il ne cherche pas à le communiquer. Rien, alors, qu'un mot de douleur intensif, plus murmuré que crié.

Ce sont, à proprement parler, plutôt des feuilles de notes détachées que des feuilles de livre, et ces notes furent seulement jetées pour retenir les images vues; ce n'est, en apparence, qu'occasionnellement qu'elles ont formé un livre.

Il ne doit pas, ce livre, être considéré comme un livre de tendance pacifique — pour autant que sous le mot tendance on sous-entend le mot : but.

Il pourra produire l'effet, sur beaucoup de lecteurs, de profiter du mouvement en faveur de la paix, mais alors cela arrive à l'insu de l'auteur.

Et ceux qui nient le mouvement et qui en sont adversaires ne trouveraient que rarement dans *Les Charniers* un mot susceptible d'exciter leur opposition. La guerre n'y est pas flattée, mais il n'y est pas parlé de la possibilité de sa suppression, de sa compensation par une institution de droit international (et *cela* est précisément le noyau du pacifisme).

Que la guerre soit pleine d'horreurs, ses partisans le savent, et ils considèrent seulement celles-ci comme inévitables.

Nous, pacifistes, sommes d'avis que non seulement la guerre peut être évitée, mais qu'elle le sera infailliblement dans le cours du développement de culture. Lemonnier, d'ailleurs, ne touche pas à ce problème dans son livre, si ce n'est dans les mots de conclusion. On ne les trouve ni dans l'édition de 1870, ni dans la seconde de 1880, et l'auteur ignorait alors peut être le pacifisme qui avait à peine paru. Ils n'ont été écrits — trente ans plus tard — que pour cette traduction allemande.

Tel qu'il est, ce livre offre seulement un tableau de choses personnellement vues, et encore, ce n'est pas la peinture d'une guerre, mais de quelques endroits, Sedan, Bazeilles, où la guerre avait surtout sévi. Ce n'est pas la terrible orgie qui est exposée à nos yeux, mais le désordre des plats vides et des verres renversés sur la nappe souillée.

Bazeilles... Sedan... Une vieille habitude de pensée, consacrée par l'enseignement historique, nous est venue de concevoir de

tels noms géographiques auxquels s'attachent des souvenirs historiques, à proprement parler, comme des noms de lieux déterminés, mais comme la symbolisation de grands événements ou de puissants sentiments d'orgueil glorieux ou de colère vengeresse. On prononce le mot de Sedan, et des centaines de mille Allemands en sont victorieusement joyeux et des centaines de mille Français grondent douloureusement, et les élèves du monde entier entendent dans les deux syllabes le son historique.

Que ce soit un petit morceau de terre avec quelques maisons, où deux misérables petits tas d'hommes s'entre-extermièrent, et comment était l'aspect de ce sol, probablement ravagé, de ces maisons, probablement incendiées, ce que ces gens — qui probablement avaient des mères aimantes et des fiancées — ont enduré et causé d'inimaginables souffrances : tout cela échappe à l'idée.

Pour la grande masse, les aperçus historiques et politiques et les sentiments patriotiques qui en dépendent suffisent à caractériser un nom de localité. Les esprits qu'intéresse le point de vue militaire interrogent les travaux d'état-major où se trouvent consignées d'une manière détaillée les conversions changeantes des marches d'attaque ou de retraite. Là on ne voit que corps d'armée, petits et grands, opérant à l'instar des figures d'échecs, bataillons, régiments, divisions...

Lemonnier nous parle aussi de Sedan, mais pas plus dans un esprit de triomphe que dans un esprit de revanche ou de stratégie; il raconte seulement comment était cet endroit après la bataille perdue. Il expose ce que font et disent les vivants qu'il rencontre sur les chemins, et l'aspect qu'offrent les morts couchés partout. Il ne veut ni accuser ni glorifier, ni exagérer ni atténuer; il est vrai, vrai jusqu'à l'horreur, vrai, en dépit de toute répugnance, jusqu'à la beauté.

Et, quoique ne se manifeste aucune coquetterie littéraire, quoique jamais un mot ne semble choisi en faveur de l'harmonie, de l'originalité ou du rythme au lieu de celui qui convient le plus exactement à l'objet observé, la griffe de lion se montre, cependant, souvent.

Un maître styliste ne peut faire autrement que de parsemer dans le tissu des mots, même le plus simple et le plus rude, quelques fils d'or.

Dans ses œuvres postérieures, Lemonnier a atteint un art du verbe toujours plus élevé. Cependant, dans tout ce qu'il écrit durant les années suivantes, quelque chose est demeuré de là



matière infiltrée dans son âme et de là dans son talent, lors de son voyage à Sedan : une chaude pitié pour la douleur humaine, une colère violente contre la folie humaine.

BERTHA VON SUTTNER.

(Traduction de L. MARCHAND.)

L'HYGIÈNE DU FOYER ; LE COURRIER D'ANVERS ; LE MUSÉE DU LIVRE (numéros spéciaux de Noël). — **Oscar Colson** : INSTRUCTIONS SOMMAIRES POUR L'ORGANISATION DE BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES (Liège, Math. Thone). — **Alexis Deitz** : LES MARIONNETTES LIÉGEOISES ET LEUR THÉÂTRE (Edit. de *Wallonia*). — **A. Rels** : EX-LIBRIS (Misch et Thron). — **L. Maeterlinck** : LA TECHNIQUE DES VAN EYCK ET LA PEINTURE FLAMANDE. — **G. Des Marez** : L'ABBAYE DE LA CAMBRE (Edit. de Techné). — **Marguerite Coppin** : NOUVEAUX POÈMES (Bouchery à Ostende).

Quelques intéressantes publications spéciales, éditées à l'occasion de la Noël ou du Nouvel An, me sont parvenues trop tard pour que j'en puisse signaler le luxe et le mérite en temps opportun. Mais elles n'ont rien perdu de leur valeur et on les lira et regardera, aujourd'hui, avec autant de plaisir qu'il y a un mois.

C'est notamment la livraison vraiment artistique que notre nouveau confrère hebdomadaire *L'Hygiène du foyer* a composée avec la collaboration de quelques-uns de nos meilleurs conteurs, poètes et chroniqueurs. M. Fernand Germain, actif et sympathique rédacteur en chef de ce vaillant et utile magazine des familles auquel il donne une allure très littéraire, a élaboré son numéro de Noël, admirablement présenté, avec autant d'art que de goût.

*Le Courrier d'Anvers* a de même l'excellente habitude d'offrir tous les ans, à ses abonnés, un album abondant et varié à l'illustration duquel les meilleurs soins sont apportés. Il ne faillit pas à cette bonne tradition. Tout serait à citer ; je me bornerai à attirer tout particulièrement l'attention sur deux bois originaux de belle allure, dus à M. Edw. Pellens, et sur la publication intégrale d'une tragédie émouvante en cinq actes de M. Jacques Wappers : *Le Sceptre de roseau*, qui a pour cadre pittoresque un bourg côtier des Flandres.

*Le Musée du Livre* se doit, évidemment, à lui-même de dépasser, en perfection typographique et en présentation lithographique, toutes les autres livraisons illustrées, puisque aussi bien il doit être pour elles une sorte de guide et d'exemple. Il ne manqua pas à ce rôle, loin de là. Le superbe album qu'il vient de faire paraître contient une vingtaine de planches en noir et en couleurs, de toute beauté. On reste confondu devant la perfection à laquelle peuvent faire atteindre les actuels procédés mécaniques, et c'est un honneur pour nos maisons d'édition belges d'arriver à pareils résultats qui les classent au premier rang d'une industrie d'art en continuel progrès.

L'actif et si compétent secrétaire général du *Musée du Livre*, M. J. Van Overstraeten, publie, dans ce copieux fascicule, le rapport annuel de cette entreprise à laquelle il se dévoue si intelligemment. Le texte y est aussi reproduit de deux intéressantes et savantes conférences faites à la Maison du Livre par M. J. Cuvelier, sur *Le rôle des archives* et par M. Georges Duplat sur *la Vie juridique du Journal*, ainsi que la belle préface écrite par Maurice Maeterlinck pour le gigantesque ouvrage documentaire composé par le peintre Ch. Doudelet, sur *La Beauté du Livre à travers les âges*.

\* \* \*

Notre excellent confrère de *Wallonia*, M. Oscar Colson, qui est un bibliophile réputé, a rédigé à l'intention de la Députation permanente de Liège des instructions sommaires pour l'organisation des bibliothèques populaires. C'est un travail de spécialiste très versé dans une question dont nous n'avons pas à signaler l'importance. Son auteur a eu raison de l'écrire et de le répandre, car il rendra les plus grands services à tous ceux qui sont à la tête d'organismes livresques.

\* \* \*

C'est *Wallonia* aussi qui publie une très originale étude sur *Les Marionnettes liégeoises et leur théâtre*.

On connaît, de réputation tout au moins, ce fruste art dramatique qui fit longtemps les délices du populaire de la rue Puits-en-Sock et de la rue Roture. Il a immortalisé, dans la cité du Perron, l'humoristique personnage de Tchantchet, une façon d'Ulenspiegel wallon. Eh ! bien, les bons vieux théâtres de

marionnettes sont en décadence. Un à un ils se ferment et les poupées de bois ne gigotent plus au bout de leurs fils.

C'est donc un peu comme une oraison funèbre mélancolique que composa, en leur honneur, M. Alexis Deitz. Ils y ont largement droit. C'est encore un méfait du cinéma que cette désertion des salles basses où grouillait naguère la foule amusée.

Il faut lire la pittoresque et savante monographie de M. Dietz pour comprendre combien les amateurs de patriarcales traditions et de folklore doivent regretter que Tchanchet, à Liège, perde sa faveur comme les Poehenelles bruxellois ont perdu la leur.

\* \* \*

M. A. Rels a composé une série d'*ex-libris* originaux qu'il présente de très artistique manière dans une brochure pour laquelle M. Mathias Robert a écrit, en façon d'avant-propos, quelques judicieuses considérations sur ce que doivent être ces marques de possession autrefois très en honneur.

Les compositions de M. Rels sont toutes intéressantes ; on pourrait toutefois leur reprocher une trop grande uniformité d'inspiration et un peu de lourdeur, de gravité dans les allégories traitées à la manière sombre.

\* \* \*

M. L. Maeterlinck, de qui les lecteurs de *La Belgique Artistique et Littéraire* ont souvent l'occasion d'apprécier la piquante et vaste érudition, publie en plaquette une étude très substantielle, judicieusement illustrée, sur la *Technique des Van Eyck*, étude parue récemment dans la *Revue de l'art ancien et moderne*.

M. L. Maeterlinck fixe, arguments solides à l'appui de ses dires, le moment exact où Jean Van Eyck employa pour la première fois ses procédés nouveaux de peinture à l'huile, et il recherche la part que chacun des frères a pu avoir dans l'abondante et merveilleuse production des deux maîtres flamands.

C'est une fort intéressante contribution à l'histoire de notre passé artistique.

C'en est une aussi, plus vaste, mais non moins savante, que les notes documentaires et critiques que notre éminent collaborateur a écrites sur *La Peinture flamande*, à l'intention de la belle revue de M. Armand Dayot : *L'Art et les artistes*. Succèsivement M. L. Maeterlinck s'arrête devant les œuvres les plus

célèbres et les plus significatives des Primitifs flamands, des peintres du siècle de Rubens, de leurs successeurs et, enfin, de ceux du XIX<sup>e</sup> siècle. A grands traits, mais à traits assurés et nets, c'est l'histoire d'un glorieux patrimoine artistique, présentée avec érudition et clarté, commentée par de superbes et nombreuses reproductions d'œuvres.

\* \* \*

M. G. Des Marez, archiviste de la ville et président de la Société d'archéologie, s'est fait une brillante spécialité de l'étude du vieux Bruxelles. Il connaît comme personne l'histoire et la légende de ce qui, hélas! a à peu près complètement disparu d'une cité qui eut des jours de gloire et de deuil.

Chaque fois qu'un archaïque coin pittoresque, qu'un joyau d'art architectural, qu'une vieille façade originale a été menacée de démolition, M. Des Marez s'est ému et il s'est attaché à sauver du moins de l'oubli ce qui ne serait plus visible au regard.

Ce pieux office il le remplit aujourd'hui à l'adresse de l'Abbaye de la Cambre. Plus que tout autre je ne verrai pas disparaître sans mélancolie ces antiques bâtiments où nous avons eu si chaud l'été, si froid l'hiver, où nous avons passé des années dures et lentes, d'école, mais dont nous avons gardé cependant un souvenir ému et joyeux malgré tout, parce que nous avons vingt ans quand nous y vivions en bande insouciant et un peu folle, et parce que toute une vie heureuse s'ouvrait devant nous...

La Cambre!... L'imposante cour d'honneur, le cloître pittoresque qui était notre réfectoire d'un côté, notre promenoir de l'autre; l'énorme chapelle presque nue, aux vitraux ensoleillés où nous allions, le dimanche, écouter les indulgents sermons d'un bon aumônier toujours souriant: la mare aux canards au bord de laquelle on flânait pendant les récréations; les vieux dortoirs en soupente où il pleuvait souvent sur nos couchettes, mais où l'on dormait d'un si bon sommeil après les dures journées bien remplies; la cour aux tilleuls où retentirent pendant quarante ans les cris de tant de jeux ardents; les jardins en terrasses où l'on maraudait, la nuit, de si bon cœur...

La Cambre! Elle fut l'opulent asile d'une communauté de cisterciennes; elle abrita les vagabonds d'un dépôt de mendicité; elle accueillit tous nos futurs officiers; elle est à peu près à l'abandon; on médite d'abattre ce qui ne tombe pas encore en

ruines ; des avenues, des squares rectilignes et savants seront édifiés là où il y eut si longtemps du pittoresque et de la vie... Tout au plus sauvera-t-on quelques vestiges. M. E. Des Marez s'emploie à ce que la pioche ne soit pas trop brutale. Puisse sa voix être entendue !

\* \* \*

Les *Nouveaux Poèmes* de M<sup>lle</sup> Marguerite Coppin sont de la même veine aimable, élégante et facile qui lui inspira maintes œuvres souvent appréciées. A côté de pièces de circonstance écrites de verve au gré de l'actualité quotidienne et qui échappent au poncif et à la banalité habituels du genre, il y a, dans ce joli recueil, des pages de plus large envolée. M<sup>lle</sup> Marguerite Coppin trouve facilement la note sentimentale, elle décrit avec grâce et pittoresque des coins de nature qui l'ont séduite, elle ne refuse pas de s'attarder un instant à interroger le mystère des choses et à prononcer des paroles d'une troublante mais toujours sereine philosophie. Elle n'oublie jamais que la mission du poète est un véritable apostolat ; elle l'a dit elle-même :

... *Toute pensée est une force.*

... *Toute parole est immortelle.*

PAUL ANDRÉ.

**Auguste VERMEYLEN** : LE JUIF ERRANT (Traduit du néerlandais par Aug. Vermeylen. — *Mercur de France*.)

Dans une étude sur le mouvement littéraire belge d'expression flamande parue ici-même en juillet 1909, j'ai décerné le titre de prince des littérateurs flamands à M. Aug. Vermeylen, parce que son livre *De Wandelende Jood (Le Juif Errant)* venait de m'apparaître comme une œuvre d'une originalité puissante, tranchant sur la *boerenlitteratuur*, la littérature campagnarde d'expression flamande, sévissant à notre époque.

Or, voilà que M. Aug. Vermeylen a rompu le premier avec le « particularisme réaliste et systématique » dans lequel se cantonnaient les écrivains flamands à l'instar de M. Styn Streuvels ; celui-ci n'a-t-il pas déclaré, en effet, dans une interview, que la vie objective seule le préoccupait ? M. Aug. Vermeylen, au contraire, s'est montré exclusivement épris de psychologie dans son *Wandelende Jood*. Foin des longues

descriptions de ses confrères, foin des idylles en Flandre ! Et, en écrivain érudit, surnourri de lettres françaises, ce littérateur flamand a campé un personnage sur le modèle de l'expression d'art de France. Voilà pourquoi ce livre traduit en français gagne en valeur d'art. Et quiconque a lu le texte flamand et le texte français du *Wandelende Jood* nous accordera que l'écrivain s'est senti à l'étroit dans l'écriture néerlandaise.

Gageons que c'est dans le dessein de rendre plus parfaite son œuvre que M. Aug. Vermeylen l'a traduite lui-même.

Ce *Juif Errant* est le symbole de l'homme inquiet, de l'âme qui porte en soi un désir irréalisable, de l'esprit torturé par l'Inconnu et le Rêve...

Ahasvérus prend conscience de son tourment moral en écoutant les prêches de Jésus-Christ.

En route pour la conquête de son rêve, il rencontre partout la solitude. Et plus il voit des choses, plus se creuse en lui le vide effrayant. A la fin, las infiniment, il cherche l'oubli dans l'ivresse ; « il dérivait de guinguette en cabaret, et de temps en temps s'affalait et ronflait un peu, face contre terre. Mais quand il eut cuvé sa bière, il revit la clarté du jour, il sentit de nouveau la vie en lui... »

L'amour même le laisse insatisfait, et « le plus terrible était, au-dessus de cette Géhenne, les yeux du Christ, qui pleuraient sur lui ! »

Enfin, Ahasvérus rencontre dans une clairière de la forêt un vieil ermite. C'est ici le cœur du livre, la partie la plus pathétique, la plus belle, la mieux imagée, la plus délicatement nuancée.

L'ermite mort, un matin, Ahasvérus se sent tout à coup, sans raison, allégé par une sécurité, un transport naturel de tout son être. Et le voilà béant d'amour ! Il aspire à voir des hommes !

Hélas ! sans ressources, il lui faut mener une vie de vagabondage ! Chemineau famélique, chassé de partout comme un chien galeux, il sent gronder en lui de la révolte. Enrôlé dans une énorme entreprise, il retrouve la joie animale de l'action qui réchauffe le corps, et il se croit heureux, guéri de son inquiétude, malgré l'ignoble promiscuité où il gîte. Dans l'infecte baraque où le soir l'équipe avale sa soupe, il poursuit la jeune servante d'un regard ardent, mais, ce faisant, il se sent misérablement timide et faible. Cependant, une grève menace d'éclater. Les hommes sacrent, gesticulent, tout en restant indécis.

Ahasvérus, soudain, les anime, les pousse à la révolte.

Quand il est chassé le lendemain, la petite servante du bouge l'accompagne, et ainsi, à deux, Ahasvérus et Lene s'en vont vers de nouveaux étés et de nouveaux hivers, de nouvelles luttes et de nouvelles souffrances...

JEAN LAENEN.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : *Fidelio*, opéra en 3 actes, de Beethoven (22 janv.).

PARC : *Le mystérieux Jimmy*, pièce en 4 actes, de M. Armstrong, adaptée par MM. Y. Mirande et H. Gêroulle (8 janv.).

GALERIES : *Papa*, comédie en 3 actes, de MM. de Flers et de Caillavet (6 janv.)

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Demi-Sœurs*, comédie en trois actes, de M. G. Devore (11 janv.).

LA GAITÉ : *V'là la Gaité*, revue en 2 actes, de MM. Hauzeur et Servais (22 déc.).

**Fidelio.** — Il y a longtemps, je crois, qu'on n'a éprouvé, à la Monnaie, émotion comparable à celle qui étreignit, l'autre soir, les auditeurs du pur et frémissant chef-d'œuvre de Beethoven. La salle entière, par trois ou quatre fois, a traduit son enthousiasme par des ovations vraiment frénétiques ; le spectacle de cette joie, de cette admiration, unanimes et spontanées, était significatif et réconfortant.

A tout seigneur, tout honneur : M. Otto Lohse a été l'âme d'une interprétation où rien, sur la scène comme à l'orchestre, n'était laissé dans l'ombre, où tout était de la même parfaite qualité et de la même exacte intelligence. Tout se mariait avec une grâce, une délicatesse et en même temps une grandeur et un pathétique impressionnants.

C'est dans le plus religieux silence que fut écoutée la célèbre ouverture placée ingénieusement, cette fois, entre le deuxième et le troisième tableau. L'exécution, nuancée avec la minutie la plus attentive, phrasée avec une clarté lumineuse, développée avec une logique dans les rythmes qui donnait, au moindre

trait, à chaque accord son importance et sa signification, fut le fait d'un conducteur dont le respect va jusqu'à la dévotion la plus touchante.

Quel art il y a dans cette musique, d'une inspiration aussi élevée que l'écriture en est impeccable et savante ! Chaque sentiment des héros de ce drame d'angoisse et de tendresse trouve pour s'exprimer le juste accent qui va au cœur. Quelle ordonnance harmonieuse aussi dans les duos, les trios, les ensembles ! Il faudrait citer en témoignage chaque page de la partition.

Il est évident qu'une interprétation vocale et scénique comme celle qui nous est donnée, en ce moment, de *Fidelio*, atteint, par un ensemble d'une cohésion et d'une « ligne » dramatique sans reproches, à un effet saisissant.

Rien ne détonne et tout ravit. M<sup>lle</sup> Friché est charmante d'aisance et de jeunesse et de vivacité, malgré qu'on ait pu craindre, sous le travesti de l'épouse héroïque qui s'introduit dans la prison où agonise Florestan, son époux, et l'arrache aux cruautés d'un tyran. M<sup>lle</sup> Friché a chanté avec éclat sa douleur et sa terreur ; elle a trouvé des accents d'irrésistible émotion.

Le prisonnier qu'on torture, c'est M. Darmel, de qui la voix ne fut jamais plus souple et généreuse. M. Billot fait avec bonhomie le vieux geôlier pitoyable ; on sait qu'il prodigue les ressources d'un organe sonore et puissant. M. Ghasne, le gouverneur cruel, est beau tragédien et chanteur solide. M. Bouillez phrase avec assurance et prononce avec netteté, ce qui n'est pas le fait habituel des barytons vibrants. M<sup>me</sup> Berelly et M. Dua jeunes, gais, souriants, sont la rayon de soleil qui brille dans la nuit de la froide prison. Ils jouent et chantent avec enjouement leur scène alerte d'amoureux qui se taquinent.

Quant à la présentation de l'œuvre elle est de toute beauté. Le décor du premier acte, le tableau chatoyant, animé du final, sont d'un pittoresque et d'un art séduisants. Le rétablissement enfin de la version originale, c'est-à-dire des scènes chantées reliées entre elles par des dialogues parlés, a prouvé que M. Kufferath avait eu raison de revenir à ce respect du chef-d'œuvre. Les plus beaux souvenirs que les anciens fidèles de la Monnaie ont gardés des représentations de 1889 et de 1894 semblent éclipsés par ce qu'a fait éprouver l'interprétation actuelle ; tout le génie ici dépensé par Beethoven à l'apogée de sa maîtrise éclate en lumineuse et poignante splendeur.



**Le mystérieux Jimmy.** — Il ne faut pas demander à une œuvre dramatique autre chose que ce que ses auteurs ont eu le dessein d'y mettre. En racontant, en agençant les péripéties compliquées de la chasse que le détective Evans fait au perceur de coffres-forts Jimmy Samson, M. Armstrong n'a eu que l'ambition de tenir pendant trois heures une salle en haleine. Si son bandit de grande allure devient riche et honnête — sur le tard — et considéré, et s'il épouse la fille d'un banquier milliardaire, personne, pas même l'auteur, n'en veut conclure que le meilleur moyen de parvenir est encore de se montrer ingénieuse fripouille.

Non. Tout cela ne vise qu'à être attachant, amusant, pittoresque. Ce but est largement atteint. On fera de la littérature et du grand art, — et de la vraisemblance un autre jour.

Et puis ce rôle de Jimmy le sympathique va si bien à la chaleureuse conviction avec laquelle le joue M. Henry Krauss ! M. Séran est un policier tenace et farouche ; M. Richard est un jovial et confiant banquier ; M. Scott, un jeune noceur, peu scrupuleux, pris sur le vif ; M. Péral un cambrioleur impénitent plein de drôlerie. M<sup>me</sup> Angèle Renard est, comme toujours, élégante, malicieuse et de belle humeur. M<sup>lle</sup> Jane Borgos a de l'élégance et du charme.

\* \* \*

**Papa.** — Quand on va entendre une pièce de MM. de Flers et de Caillavet, on est toujours certain de prendre à cette audition un grand plaisir, et un plaisir de qualité délicate. On a aussi beaucoup de chance d'être par instant légèrement ému, juste autant qu'il faut pour que ce ne soit pas de la tristesse. Et l'on sort du théâtre très satisfait d'avoir passé « une agréable soirée ».

Le lendemain on n'a plus de tout cela qu'un très fragile souvenir. Deux jours après tout est oublié.

Je crois que *Papa* me laissera plus d'impression. Sous la mousse pétillante de l'esprit, sous le clinquant étonnamment adroit et prestigieux du dialogue, sous l'attendrissement superficiel, il y a cette fois une situation intéressante, originale, une action qui attache et surtout des caractères plus solidement vraisemblables que ceux dont ces auteurs habiles excellent à dessiner les fantaisistes traits inconsistants.

Certes, l'imprévu de l'anecdote la rend difficilement admissible : un père qui s'avise, après un quart de siècle d'indifférence, d'aller dénicher dans les Pyrénées un fils qu'il n'a

jamais vu et ce fils accueillant à bras ouverts ce père par trop... prodigue, voilà des surprises auxquelles la qualité de « parisiens modern-style » de ces héros nous permet seule d'accorder un peu de crédit.

Mais une fois toléré ce point de départ la comédie se déroule joliment, alerte et romanesque tour à tour. Le noceur impénitent qu'est ce joyeux *Papa* prend la place de son grand sauvage de fils dans le cœur d'une ambitieuse petite roumaine ruinée qui préfère, chez un fiancé, la fortune, la gaité et le prestige d'un passé galant fort célèbre, à la vie simple à la campagne, au bon cœur naïf de vingt ans et à la sincérité un peu fruste que lui offrirait son jeune voisin de châlet.

Si l'on rit souvent en écoutant bavarder, plaisanter les charmants personnages de cette comédie plus que tant d'autres séduisante, on sent aussi plus d'une fois une larme perler au bord des cils tant il y a de douce mélancolie et de fort exacte émotion dans la sincérité des actes et des paroles de ce grand garçon loyal et bon qu'est Jean Bernard soudain devenu vicomte de Larzac.

Joué et mis en scène avec toute la perfection que sait prodiguer le théâtre des Galeries, *Papa* a été naturellement aux nues. M. Félix Huguenet, en reprenant ici le rôle du comte de Larzac qu'il créa à Paris avec toute l'autorité de son talent fait de naturel, de distinction, de sobriété sympathique, s'est trouvé entouré de la meilleure façon. M<sup>lle</sup> Jane Delmar est toujours l'enjouée et piquante fillette que l'on adore. M. Francen est fruste, simple et sincère en jeune sauvage heureux de vivre. M. Gildès semble né pour jouer les bons curés de village. M. Frémont est, comme toujours, pittoresque. et l'élégante beauté de M<sup>lle</sup> Cécil Mai est aussi avenante que la jolie simplicité paysanne de M<sup>lle</sup> Derval.

\* \* \*

**Demi-Sœurs.** — Dans une substantielle, méthodique et persuasive conférence préliminaire, M. Gustave Van Zype s'était attaché à nous faire admirer ce qu'il y a de noblesse et de dignité dans un théâtre comme celui de M. Gaston Devore. Rien n'y est sacrifié au goût d'amusement du public, à sa préférence pour les pièces légères et gaies qui mettent en scène pour les plaisanter les nombreuses vilénies et les cynismes de l'amour, les complaisances de nos moralités.

Le théâtre de M. Devore est sain parce qu'il est loyalement

celui des consciences et des cœurs droits. Et M. Van Zype nous prépara à goûter cette probité et cette propreté dans la pièce que nous allions entendre.

*Demi-Sœurs* est, en effet, une œuvre austère et qui met à la scène un problème sentimental et social profondément émouvant. Une mère a deux filles, nées chacune d'un père différent. Ces enfants se haïssent; elles souffrent de se haïr; la mère est faible et désespérée entre elles deux. L'ainée, dégoûtée du monde et de la vie qu'elle n'a fait qu'entrevoir, mais ce fut assez pour qu'elle en fût affreusement meurtrie, rentre pour toujours dans le couvent où elle a été élevée.

La situation est évidemment poignante; elle ne pèche pas trop par l'in vraisemblance malgré une naïve histoire de vieilles lettres d'amour cachées, disparues, tombées dans des mains où elles n'auraient jamais dû être, et surtout malgré l'inconcevable manque d'énergie et d'autorité de cette mère en face de ses filles ennemies.

Ce qu'il faut plutôt critiquer dans cette pièce amère et douloureuse, c'est l'exceptionnel du cas envisagé par l'auteur. Les deux maris successifs de Mme Darcy ont été des prétendants rivaux; ils ont manqué s'égorger jadis pour elle. Le second, supplanté d'abord, ne fut accepté pour époux que le jour où celle qu'il aimait fut devenue veuve du premier... Ils sont morts tous deux et, par-delà leurs tombes, la haine qu'ils s'étaient vouée se prolonge et s'aiguise entre leurs deux enfants.

Ces circonstances trop spéciales enlèvent beaucoup à la portée de l'œuvre; le drame tourne à l'anecdote. Mais celle-ci avec quelle sûreté d'émotion, avec quelle puissance tragique dégagée par des moyens sobres et rapides, M. Devore nous la conte!

Il n'y a que quatre personnages, entre qui se jouent ces trois actes frémissants: la mère et ses filles, une vieille tante qui seule a du bon sens, de la bonne humeur et du calme dans cette maison désemparée. Mme Angèle Renard ne pouvait que jouer à ravir ce personnage tout en finesse et en bonhomie.

Mlle Dudicourt, sur le jeune talent de qui j'ai attiré une fois déjà l'attention, a donné un relief, une vérité, un caractère poignants à la douloureuse figure de la cadette des demi-sœurs; elle en a compris et rendu avec une force d'expression remarquable la navrante et malade angoisse. Mlle Borgos, plus distante, plus altière, a compris de quelle fierté un peu dédaigneuse était pétrie l'âme de l'ainée.

Et cette interprétation, intelligente et très fidèle, fit valoir ce qu'il y a de probe, et, au surplus, de très adroit, dans cette œuvre sincère.

\* \* \*

**V'là la Gaité.** — C'est par une revue joyeuse que M. Berryer a fait l'étréne du joli théâtre, spacieux et commode, malgré la superficie relativement restreinte qu'il couvre, qu'on lui a construit en plein cœur animé de la ville. MM. Hauzeur et Servais ont écrit cette fantaisiste satire des actualités locales ; ils n'ont pas eu d'autre prétention que d'amuser ; ils n'ont pas été les esclaves de décorateurs, de costumiers, d'accessoiristes et d'électriciens acharnés à entasser coûte que coûte, pendant trois heures, des merveilles sur une scène encombrée. Cette revue-ci est bonne enfant, assez épicée, très copieuse ; elle sacrifie le plus possible au pittoresque et jovial parler bruxellois ; les amateurs de ce genre de plaisirs à la bonne franquette se sont montrés satisfaits.

Les auteurs n'en demandaient pas plus et le nouveau théâtre n'a pas d'autre ambition que de faire honneur, allègrement, à son enseigne.

PAUL ANDRÉ.

## LES CONCERTS

CINQUIÈME CONCERT POPULAIRE, FESTIVAL BEETHOVEN : *Neuvième symphonie* (8 janvier). — TROISIÈME CONCERT YSAÏE : *MM. Karl Panzer et Karl Friedberg* (21 janvier). — LA MÉLODIE EN FLANDRE ET EN WALLONIE : *Conférence-audition par Mlle M. Biermé et Mlle Das* (15 janvier.)

Vers 1817, année où il nota les premières esquisses de la symphonie avec chœurs, nous voyons Beethoven, préoccupé du soin de sa gloire, dire à Mlle del Rio : « Ce qui me trouble, c'est de penser que jusqu'ici j'ai fait si peu pour mon art. » Ce que le maître considérait, avec tant de mépris et non sans irritation, c'était un passé magnifique où figuraient *Fidelio*, sa musique de chambre, ses lieder, d'une forme musicale parfaite, et ses huit symphonies.

On ne comprend ce mépris qu'en écoutant la Neuvième, la

réalisation, en quelque sorte, d'une nouvelle conception musicale qui longtemps avait hanté son esprit; c'est ce qu'il exprimait par cette phrase significative: « Mir schweben ganz andere Dingen vor : quelque chose de tout différent me flotte devant l'esprit. » On a retrouvé également, dans un de ses carnets, cette pensée : « Voici l'automne de ma vie Je veux être semblable à ces arbres féconds qu'il suffit de secouer pour en faire pleuvoir les fruits mûrs et savoureux. »

L'idée fondamentale de la neuvième symphonie et qui en fait une œuvre encore tout à fait neuve et originale, c'est l'union de la voix humaine, sous la forme du chœur et du quatuor à l'élément polyphonique orchestral. Et c'est, en quelque sorte, l'aboutissement et le mélange des différentes qualités du génie musical de Beethoven : le musicien dramatique, l'admirable symphoniste, le penseur, le technicien, au courant de toutes les ressources du quatuor et de la voix humaine se manifestent dans cette œuvre complète et géniale.

« *L'Allegro maestoso*, dit Berlioz, empreint d'une noble majesté, est d'une hardiesse d'harmonie parfois excessive; les dessins les plus originaux, les traits les plus expressifs, se pressent, se croisent, s'entrelacent en tous sens, mais sans produire ni obscurité ni encombrement; il n'en résulte, au contraire, qu'un effet parfaitement clair et les voix multiples qui se plaignent ou menacent, chacune à sa manière et dans son style spécial, semblent n'en former qu'une seule, si grande est la force du sentiment qui les anime. »

Parmi les interprétations qu'on a données de cette partie, la plus vraisemblable est celle d'une suite d'alternatives de joie et de tristesse, sortes de tâtonnements de l'esprit et du cœur humains. M. Otto Lohse l'a traduite de façon puissante et colorée : l'orchestre fut conduit avec un ensemble remarquable.

*L'Adagio cantabile*, le plus grandiose peut-être des adagios connus, eut une ampleur gigantesque, une unité, une sûreté d'exécution rares. Joué dans un mouvement très lent, comme il convenait, jamais il n'a paru aussi court, aussi bien proportionné, tant le développement en fut justement conduit; chaque plan eut son exacte et rigoureuse valeur. Ce fut largement compris et supérieurement réalisé.

Le *finale* avec chœurs et soli fut bien introduit par le fameux récitatif des violoncelles; ce récitatif est considéré par Wagner et beaucoup de commentateurs comme une transition entre le son des instrumentis et la voix de l'homme : le violoncelle étant

la voix chantée et le récitatif étant la phrase musicale se rapprochant le plus de la phrase parlée. Cependant, outre cette transition directe, il semble que certains passages de la symphonie sont d'une sonorité si fondue, d'un accent si vrai, si humain, qu'on ne sait si l'on entend la trame polyphonique de l'orchestre ou les chants de chœurs encore invisibles.

Les masses chorales s'acquittèrent bien de leur tâche, elles pêchent cependant par le défaut d'homogénéité. Combien la sensation d'art serait plus grande si l'on pouvait cacher d'un voile le troupeau de ces choristes qui se démènent et s'époumonnent avec ardeur !

Si l'interprétation de la neuvième fut digne des plus grands éloges, il faut cependant faire des restrictions au sujet du quatuor vocal qui faisait dans l'interprétation une tâche déplorable : petitesse, mesquinerie et manque de goût. M. Audoin, peut-être, échappe à quelques-uns de ces défauts. Quant à Mme Claire Friché elle a chanté avec passion et un sentiment élevé l'air difficile « Ah ! perfide » de *Fidélío*.

\* \* \*

M. Karl Panzer, chef d'orchestre des Festivals rhénans et du Städtisches Orchester de Dusseldorf, a dirigé, au dernier concert Ysaye, l'admirable *Symphonie n° 1 op. 68 (ut mineur)* de J. Brahms. Il est à regretter que l'énergie de direction de M. Panzer n'ait pu, faute de mise au point et de répétitions, nous en fournir une exécution parfaite. On dirait une première lecture, où tout est ébauché, indiqué, sans plus. Il nous est impossible d'émettre une opinion sur le talent de M. Panzer. Ce doit être un « conductor » précis et vigoureux. Cette symphonie d'une forme classique mais pleine de hardiesse, d'imagination, d'une trame orchestrale riche et sobre tout ensemble, a été longuement acclamée.

\* \* \*

Une intéressante manifestation artistique, due à l'initiative de M. Klompers, directeur général de l'enseignement moyen, vient d'avoir lieu à l'Ecole moyenne de Molenbeek. Devant la jeunesse des principaux faubourgs de l'agglomération bruxelloise, Mlle Maria Biermé parla de *La Mélodie en Flandre et en Wallonie*. Sa conférence, bien documentée, d'une forme poétique, et d'une expression très convaincue, fit défilier les

peut-être l'instrument dont la sonorité se rapproche le plus de silhouettes de nos meilleurs compositeurs belges : Cesar Franck, Peter Benoit, Gilson, Radoux, etc.; Jan Blockx, directeur du Conservatoire d'Anvers, y voisinait avec M. Henri Thiebaut, directeur de l'Institut des hautes études d'Ixelles.

Mlle Marguerite Das interpréta de façon tout à fait remarquable de nombreux lieder. Le superbe *Panis Angelicus* de C. Franck fut chanté d'une voix très pure, bien conduite, produit d'une école impeccable. D'autres mélodies de caractère, tantôt mélancolique, tantôt enjoué furent détaillées avec beaucoup d'esprit, de charme, de délicatesse. La voix est jeune et fraîche, et la diction excellente.

Le local aménagé avec un réel souci d'art complétait la tenue artistique de cette séance. Enfin, l'art à l'école triompha, grâce à la vaillance des interprètes et aux efforts de la directrice, Mlle Ryckmans, et de M. Montfort, l'inspecteur du dessin. Espérons que cette audition ne sera pas la dernière.

EUGÈNE GEORGES.

---

## LES SALONS

---

**L'Estampe.** — *Musée moderne de Bruxelles.* — 6<sup>e</sup> Salon.

Ce qui sera toujours difficile, c'est de bien dessiner. On inventera des coups de crayon, des façons d'attraper les grains du papier, des papiers à grains spéciaux, même des façons bizarres de tenir son crayon, toute cette ingéniosité arrivera à produire des effets. Ceux-ci seront parfois si bien réussis qu'ils donneront le change. Il faudra un moment de réflexion : Est-ce du truc? Est-ce de l'art? Mais à la troisième seconde d'observation, l'œuvre est percée, vidée, il n'y a ni dedans ni dessous! A travers les innombrables productions, où chercher des étalons de valeur? Il n'est si maigre compositeur, si indigent cerveau, main si maladroite, rétine si détraquée, dont l'œuvre ne soit défendable. Toute composition d'artiste répond à un régime plus ou moins compliqué, plus ou moins adoptable par d'autres. Une seule chose semble devoir rester constante et servir de mesure à la valeur, et de truchement universel : le dessin.

Sers d'abord ce dieu, en art, puis fais ce que tu veux.

Avec du goût, des papiers comme-ci, des crayons comme-ça, le moindre sentiment artiste au cœur d'un homme arrivera à faire d'un œuf un bœuf! Mais ce qui ne saurait tromper, c'est le dessin. Il est le bon sens d'une œuvre. Vingt ans de jeunesse, un bon papier et un moment heureux peuvent suffire pour faire un dessin qui aura beaucoup de chic. Au lieu que toute une vie n'est pas trop pour apprendre à bien dessiner!

Ces commentaires me sont suggérés par l'exposition d'Eugène Smits à qui je me plais à associer le nom de Jean-Baptiste Meunier. Où le crayon de Smits a dit, c'est dit, il ne reste rien à dire : les deux *Miqueline*, l'*Endormie*, le *Portrait de femme* (app. à M. Rotiers), *Bonheur et malheur*, le *portrait de Mel-lyer*, *Micheline*, etc., autant de chefs-d'œuvre!

Les dessins originaux de Jean-Baptiste Meunier sont très proches du même art, grand et loyal; la *Jeune morte*, *Mère et enfant*, *Femme au bâton*, *Jeune homme*, *Tête d'homme blessé*, etc. Et qui égale Meunier dans le burin? « Qui encore possède cette grande main qui lui permit de dessiner comme s'il créait », dit Camille Lemonnier. Et de transposer le *Calvaire*, en litho, le *Saint-Sébastien* de Sodoma, en burin, des scènes de Madou, etc., sans que jamais la préoccupation du métier vint enlever à l'œuvre interprétée sa chaleur primitive! C'est prodigieux!

Qu'est-ce qu'il y a qui tienne à côté du créateur Eugène Smits et de l'interpréteur J.-B. Meunier? Est-ce chez les Anglais l'impressionniste Becker? John Copley? Shannon? Kerr-Lawson? Wehrschmidt? Creighton? Barker? Hamilton? Sur ceux-là soufflez, il ne reste rien. Est-ce alors Hope, aux noirs puissants? Brangwyn, vigoureux? Pennell, qui a la grandeur d'une foi? Spencer Pryse, dans ses puissantes compositions? Hartrick? Sont-ce ceux-là? Je conviens que sur ces derniers il faudra déjà souffler plus fort, certes! Je ne trouve à apparenter à nos deux maîtres, à leur savoir, à leur conscience, à leur mépris du truc, que Jackson qui s'apparente. Figures ou portraits, chez lui, cela est fait.

Portraits de *Don*, *Bill*, *Evans*, le *Boucanier*, *Mary*. Oui, Jackson lutte nu, pas de truc, voilà ce que l'on peut par le seul dessin, faites-en autant! dit-il. Il dit cela avec simplicité et défi!

Et ce qu'il défie avec assurance, c'est la mode. Quand on aura fini d'aimer avec passion, le flou, l'inachevé, l'incertain, l'imprécis, ce tachisme vague, qui se borne à opposer des tons,



desquels l'imagination imprécise, elle aussi, du spectateur snob fait tout ce qu'elle veut, alors seules resteront éternelles les œuvres de ceux qui, *avec le dessin et malgré le dessin*, ont su donner un corps à leurs pensées, à leurs émotions, à leurs effets. Alors on reviendra à Jackson, à Eugène Smits, à Jean-Baptiste Meunier. On reviendra à ces artistes dont les œuvres parlent avec une éloquence haute, facile et persuasive; ils seront éternels comme le sont ceux du passé les vieux Flamands, les vieux Italiens, etc., toujours si accessibles!

Il faut convenir que cette mode répond à une façon de sentir actuelle, évidemment; sinon, elle ne serait pas et n'aurait ni succès, ni durée. Cette mode est devenue pour beaucoup une seconde nature. On ne s'aperçoit plus de tout ce qu'il faut de conventions pour l'admettre et moi aussi, que diable, je puis me la coller sur ma vraie nature, cette mode, et alors je parle tout autrement: Et dès cet instant j'intitule: les maîtres de l'art... à la mode. En cette mode Gabain, Copley, Hartrick, Becker, Pennell, seront tout de suite au pinnacle! Malgré ses figures dont les membres sont souvent articulés on ne sait comment, ou se terminent vaguement en légumes (285-284-286, 289), Gabain a l'*émotion*, nous dit-on! Copley l'a aussi, l'*émotion*, l'*impression*, dans ses notations de ballets, d'orchestre, de salle d'opération, etc.! C'est la mode, l'émotion, l'impression.

Il paraît que l'impressionnisme est né des grands express, du télégraphe, du téléphone. Cette vie que nous appelons surchauffée. Pauvres petits ignorants du passé que nous sommes! Cela est né tout bonnement de ce qu'il est trop difficile de bien dessiner, de rester vivant et ému en se corrigeant, en poussant son métier. N'est-ce pas Michel Ange qui disait qu'il faut savoir croquer un homme pendant le temps qu'il mettrait à tomber d'un toit? Ne voilà-t-il pas la formule de l'impressionnisme? Et il ne s'en est pas contenté!

Il n'en est pas moins vrai que l'on a bien fait de nous montrer un ensemble de cette renaissance de la lithographie en Angleterre. Les Expositions sont les marchés de l'art, et comprises comme celle-ci elles savent, en même temps, être une Ecole. Avant de quitter cette Ecole anglaise, je veux mettre à part, comme j'ai fait pour Jackson, les magnifiques lithographies de Spencer Pryse qui, elles, savent unir le métier à l'émotion.

Il a su trouver pour ses groupes des masses, des attitudes, des silhouettes d'un intérêt émouvant: *Ceux qui vont vers la cité miséricordieuse.*

Revenons à ceux du pays.

Mêmes divisions : l'art et la mode. Il faut dire, cependant, qu'en Belgique, à l'*Estampe*, tout au moins, c'est l'art qui prime. Je rencontre de mauvaises eaux-fortes, comme celles de Mill<sup>e</sup> Alice Huriau, Pol Craps, Thysebaert, Smeers, même Duriau dans le *Portrait de mon maître*, Verhaegen, De la Haye. La mode n'y est pour rien. Le flou, les difficultés esquivées, les rendus sommaires, les traits faibles, c'est de l'insuffisance chez les uns et le bonheur qui a manqué chez les autres.

Au premier rang de ceux qui ont su se faire une main à hauteur de leurs intentions, le métier, se place Marc-Henry Meunier, fils de bonne race ; le *Chemin qui monte* est bien un chemin, solide au pied, tassé, il monte trapu, comme un serpent robuste entre les maisons, appuyé par un autre chemin, tournant, plein d'espace, où s'étale la lumière, en contre-bas. De ceci l'on peut dire : ce coin de campagne, plus petit que le naturel, en dépasse l'impression, par la quintessence en une surface minime. Pour démolir un morceau comme celui-là, il faut déchirer le papier si on le nie ! Et l'on s'étonnerait de ne pas trouver de la brique !

La *Grange ensoleillée*, du même, est, elle aussi, bien près d'atteindre ce point de solidité, où une œuvre prend place parmi les réalités de l'espace.

Autre art sincère, senti, âme tourmentée enveloppée dans une vision magistrale, telles sont les eaux-fortes de Jules De Bruycker. Les *Vieux pignons à Gand*, sont, cette fois, sa plus belle page. Un dédale grouillant de rues, d'ombres brunes et de lumière dorées, morceau riche enlevé du fond d'un rêve, aux confins de la vie et du cauchemar. Un métier singulier criblé la page d'accidents heureux, les lignes des toits, les pignons, l'alignement des fenêtres, courent en lignes rongées par la ruine séculaire ; c'est d'une vie prodigieusement intense, sorti d'une imagination prodigieusement visionnaire.

De Franz Gailliard, ces sombres colonnes ruinées sur un fond de montagne se découpant en cirque vers l'horizon, représentant un *Soir à Corinthe*, voilà qui est grand, noble, désolé, et infiniment doux. C'est bien l'image de la nuit des temps venue avec sérénité sur ce que ces temps ont laissé d'une ville qui fut comme une corbeille de voluptueuses fleurs sur le monde ancien. *Soir* sur les ruines de Corinthe ! C'est émouvant d'humanité et de tendre douceur.

Avec Jakob Smits nous retrouvons la Bible. La Bible en Campine. *Christ prêchant au peuple*, dans une grange ; *Christ*

*outragé*, près d'une mesure ; l'*Annonciation*, avec la Vierge entre le rouet et la vieille commode. On discute beaucoup à propos de cet art la sincérité possible d'un artiste moderne qui reprend les formes naïves d'antan. Pourquoi douter ? Il faut se rendre à l'émotion que Smits sait y mettre. L'artiste s'acquitte de toute théorie par un chef-d'œuvre, dit Vurgey. *Christ préchant* est une belle œuvre intéressante et émue, aux lumières et aux ombres étonnamment concertées.

On assure que Napoléon, voulant complimenter Goëthe, trouva qu'il ne fallait rien que ces mots : Vous êtes un homme. Je voudrais complimenter dans ce genre-là Auguste Danse. Un homme est rare, un bon graveur aussi. Il semble que l'on ait dit excellemment quand on a dit d'un graveur qu'il est *bon*. Un métier à hauteur du rendu de la substance dans l'espace et des beautés de cette substance, on ne peut demander plus. Voir les portraits 193, 195, 196.

Martain Van der Loo est d'un style fougueux et emporté qui interprète et doue d'une âme tourmentée des coins de béguinages et de vieilles cours. *Cheminées de fabriques au bord de l'Escaut*, *Vieille façade*, *Petite allée* à Anvers, ainsi que l'eau-forte en couleurs — sobre heureusement — racontent avec brio et intensité des vies accidentées et très humaines de vieilles mesures.

Delaunois, parmi beaucoup de dessins, n'a ici que la *Religieuse* enveloppée, tassée, sur sa chaise dans un couloir de couvent, qui manifeste de toutes les qualités du futur maître.

Des croquis de Paulus, je redis tout le bien qu'on peut lire ailleurs, *Exposition des pochades*. Pour ce qui est de son eau-forte l'*Élévateur*, c'est une silhouette morne et silencieuse qui pourrait bien n'avoir pas la grandeur d'effet que l'artiste s'est proposée.

Pourquoi De La Haye s'est-il baigné dans un ton sans relief ? M<sup>me</sup> Valentine Franchomme nous semble avoir manqué son effet. Trois personnes réunies sur un fond de lumière. Où va instinctivement l'œil ? Sur le fond de lumière. et celui-ci est vide ! Rik Wouters, l'original et spontané dessinateur, s'est essayé à l'eau-forte, et notamment dans une tour de cathédrale d'un métier accidenté et personnel, mais bien maigre d'effet.

Ensor ? Oserait-on dire que le sujet de la *Dame au squelette* est renouvelé de Wiertz et que la robe de la dame est plate comme un papier de tapisserie habillant une muraille ? Oserais-je parler quelque peu, sur le même ton, de la *Dame au chien* ?



Marten van der loo

MARTEIN VAN DER LOO.

Une des 8 planches de la série qui a remporté un 2<sup>e</sup> prix  
à l'exposition de Rome.

Restent la fraîcheur, l'expression des visages, elles sont d'un maître et là je reconnais quelques vestiges d'Ensor. Mais en voilà assez pour un homme chatouilleux !

Jean Bouré fait bonne figure avec ses *Dunes* et surtout l'*Ancienne montagne du Cygne à Ixelles*. Mlle Durand montre des sanguines fouillées, de bons dessins, ce qui est beaucoup ! De le Roux, l'*Elèveleur à charbon* n'a pas la relative grandeur de silhouette de celui de Paulus, mais il est plus chaud, plus « travaillant » si l'on peut ainsi dire. Celos nous donne des eaux-fortes en couleurs dont nous ne saurions, aujourd'hui, pas plus que jadis, estimer les ragoûts, trop cuisinés. Le *Pont*, sans couleur, nous paraît, au contraire, plein de mérite.

Lombaerts, Bodar, Philippe, Craps, Riet, De Paepe, Masui, ne nous paraissent pas des interprètes bien directs de la nature. Ou bien c'est peu vu ; ou bien des souvenirs s'interposent, du chic, de la mode.

Mlle Fievez a plus de bonheur dans *le parc*, en hiver, dans une atmosphère silencieuse et ouatée, que dans sa pointe sèche d'un humour un peu sommaire. Il y a beaucoup de tradition chez De Goy, mais il y a aussi de la grandeur dans les effets qu'il tire de quelques groupements d'arbres de haute futaie.

De Saegher s'en tient cette fois à de délicats paysages, dont la perspective est jalonnée d'arbres en silhouettes d'hiver, De Vadder, inégal, met un joli sentiment et du détail qui enrichit la page dans ses petits paysages, campagnes et ramures. Louis-Gustave Cambier a fait une bonne et fidèle estampe de son grand tableau *Pèlerinage russe à Jérusalem*, figurant au Musée moderne. Son *Automne roux* n'a pas l'air d'avoir le ciel qu'il faudrait à la somptueuse et flamboyante masse d'arbres. Dratz a des xylographies irréprochables. *Fick*, notamment.

Craco est un artiste embarrassant, dont on n'est jamais sûr ! Est-il naïf ? Est-il roublard ? On ne peut affirmer qu'une chose : C'est un compliqué. L'*Annonciation*, la *Sainte Famille*, la *Nativité*, cette dernière surtout, sont des œuvres aux lignes inventées et bizarres. Il y a de la fantaisie bien ordonnée, les figures ont beaucoup d'expression. Voilà un diable de païen qui vous a des émotions chrétiennes pleines de candeur !

Mignot est un aquafortiste de savoir, et qui a bien des tours. Le *Port au pilotis*, le *Calme au Doel*, le *Bateau échoué*, le *Vieux quai*, sont des œuvres d'impression, de belles lignes et belles teintes ; mais souvent, ailleurs, les beaux bruns tournent avec excès à la cuisine et le régal est de sauces plus que de viandes !

L'Italien Nonni est illustrateur élégant qui sait donner une note de grandeur, de mystère et de merveilleux aux contes de fées. — Il a pour antipodes Van Offel, illustrateur aussi, dont la *Chiffonnière* et le *Solitaire*, deux déchets d'horrible humanité, sont ici croqués avec pittoresque et caractère. De Peeters, le *Marché de chèvres*, groupement vivant, comme au hasard et bien fourni, où le trait est un peu mou et la cuisine abondante. Mlle Wesmael a réussi une transposition à l'eau forte du *Bac* de Ruysdael; les lumières n'ont pas, cependant, la fluidité si remarquable de l'original. . Feu Le Gros, artiste français, de bon métier, est représenté par quelques bons morceaux, dont le portrait du *Cardinal Manning*. De Frison, la *Guinguette* et la *Fillette à la poupée*, et *Femme aux jarretelles* étonnent... par leur présence. Richard Baseleer occupe agréablement un panneau. C'est une visite aux cartons de l'artiste. Curieux, mais en quoi estampes? F. Khnopff expose quatorze œuvres qui ne sont pas estampes non plus. Elles ont été l'occasion de nouvelles luttes, parfois chaudes. Admirable délicatesse ont dit les uns, dont je suis, les autres ont hurlé: Ce sont des photographies d'Alexandre! La ligne de démarcation nous paraît, cependant, nette. Mais ceci entraînerait de longs commentaires; retardons.

Nous avons déjà apprécié, jadis, la noblesse de lignes et le beau sentiment du *Parc*, avec ses belles clartés aériennes, de M<sup>me</sup> Louise Danse. Cette fois, l'entrée de l'*abbaye de la Cambre* nous montre le travail riche et honnêtement conduit dont l'artiste est capable.

Mais quel que soit le rare mérite de telle planches, la personnalité de l'artiste nous paraît moins asservie, plus heureuse, et plus libre, dans une œuvre fine comme le portrait de femme intitulé le *Repos*. Dans cette manière, de plus de lumière que d'ombre, le trait de M<sup>me</sup> Danse apparaît avec toutes ses caractéristiques, délié, chaud, volontaire et harmonieux. Il est dommage de perdre dans des ensembles les conceptions d'un esprit comme celui qui a tordu le gracieux foulard sur cette coiffure de jeune femme.

De Gisbert Combaz, l'on ne saurait appeler paysages, les maisons, les clocher, les campagnes. C'est du dessin décoratif, vu avec de grandes lignes sculpturales. Tels ce pignon de maison basse dans la dune obscure, et *Maison du pêcheur*, et le croissant de lune près d'un clocher d'église. D'aucuns prétendent que l'émotion est absente? Peut-être, oui, la petite émotion familiale, bon enfant. Mais il y a celle de la grandeur! Et elle

vaut mieux, et combien elle est rare ! Entre toutes, ces trois œuvres sont bien construites. La page est bien pleine !

Rassenfosse est le grand créateur de formes pétries de vie, que l'on connaît. Mais les illustrations qu'il expose pour l'*Edition des bains de Bade* ne nous paraissent pas du tout dans la note licencieuse aimable, plus payenne que plastique que demanderait le livre.



GISBERT COMBAZ.

Langaskens, avec qui, je crois, la peinture décorative pourra compter, serait l'illustrateur idéal pour les beaux romans voluptueux et pleins de grâces onduleuses de Gabriel d'Annunzio. L'*Amazone* sur son cheval élégant, avec le groupe de lévriers agiles, est une œuvre de lignes somptueuses, riches et pleines de race, si l'on peut dire cela d'une ligne. L'artiste sait dessiner, il possède une langue admirable ; il remplit une surface de cent merveilles, ordonnées avec art, où d'autres ne mettraient qu'un balbutiement, ou un cri rauque de sauvage ému !

André Emmanuel fait le plus grand honneur à son maître Marc-H. Meunier. Ses *Barques de pêche* et ses *Bois en Brabant* ont des caractéristiques peu communes. C'est bien vu, transposé



*André Emmanuel*

ANDRÉ EMMANUEL.



avec grandeur, par un métier sans négligence. L'eau clapote à la coque des barques ; les hauts arbres dénudés dans l'atmosphère rissonnent, et leurs imposantes silhouettes dominent bien la terre basse des hommes.

Et finissons : Albert Delstanche, qui fit des natures mortes banales mais travaillées, puis s'annonça meilleur, aujourd'hui affirme un avenir. Il y a notamment trois paysages, vus, sentis et faits, où triomphe une conscience et une honnêteté parfaites, dédaigneuses des cuisines et des trucs et des modes. *L'Avril en Brabant* est une planche pure et merveilleuse où les noirs vivants et jeunes sont baignés dans l'éclat des arbres fleuris et du ciel limpide. Rendu enthousiaste d'une émotion juvénile !

**Baronne Lambert.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Toujours beaucoup de talent. De l'expérience et de la maîtrise. De la noblesse dans les attitudes, où il s'agit de portraits. Sous ce rapport, rien à redire, ni du colonel, ni du prélat, ni du lord. Qu'ils doivent être heureux de se voir si beaux, si frais, même ceux qui ont de l'âge ! Quand les fiançailles de cours se faisaient par envois de portraits, dans l'Europe des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ces portraits eussent fait feu dans les cœurs ! Aujourd'hui, nous aimons tant l'expression de la vie ! Pourquoi le monsieur sort-il invariablement de chez le coiffeur ? Pour son teint, il sort du bain ; ses vêtements, de chez le tailleur ; ses croix, de la chancellerie ; et quant aux couleurs, se sont les éclatants sirops aux limpides anilines qui décorent les étagères des confiseurs.

Pourquoi tout cela ainsi ? Quand on est capable de faire les portraits sanguine de la dame au chapeau noir et, ce qui est mieux encore, celui de la dame au collier noir, eh bien, c'est cela que l'on doit faire !

**Maurice Sys.** — *Salle Studio.*

Peintre de la Lys et de la Hollande, Sys, de Laethem-Saint-Martin. Parmi trente-neuf tableaux, le plus grand, un port zélandais à marée basse, intitulé : *Rutilence d'un soir d'Été*, résume, je crois, l'œuvre actuelle du peintre : une tendance à l'éclat, lequel ne va pas chez lui sans dureté, même dans les tons les plus fondus. Peinture bien conçue d'abord ; puis, gâtée par des tons trop voulus. Mise en page, choix des sujets, métier, très heureux, l'acquit que tout artiste devrait avoir.

Mais où sont ces accents qui animent une œuvre, la touche qui révélerait l'émotion dans le coup de pinceau ? C'est, au contraire, l'expression de la placidité ; celle-ci se reflète dans la paix insonore et muette qui enveloppe ciels, campagnes, canaux et ruelles.

Que M. Sys veuille bien cultiver sa sensibilité trop élémentaire ; ou bien qu'il se défie de lui-même, je ne sais lequel des deux. Quand il pousse au tableau, la petite chaleur du croquis se perd en route. Le cœur oublie et la rétine invente, dénature, exagère, assèche.

La meilleure chose, et qui est bonne, est sans contredit la *Journée brumeuse en Hiver*, qui appartient au chevalier de Bellin.

#### **Exposition de Pochades. — Cercle artistique de Bruxelles.**

Il était une fois un aquarelliste qui voyageait en Tunisie, et travaillait. Survient un marchand. Combien ton aquarelle ? — Cent francs. — Voilà ! — Nouvelle visite du marchand deux jours plus tard. Combien *tes* aquarelles je prends les trois pour 150. Marchandage et grimaces, bref affaire conclue... Oh ! oh se dit notre artiste, faisons des aquarelles ! En voici quinze, dit-il, au marchand, deux jours après. Et celui-ci de répondre : C'est si facile que tu en fais tant ? Je te les prends pièce à cent sous !

Tandis que l'on ne sait, en Belgique, où fourrer les tableaux, on sort encore les pochades !

Grands maîtres défunts, maîtres vivants et maîtres futurs se sont montrés en ces 92 numéros tels que chacun pouvait le supposer. Cependant, pour ma part, je compte deux surprises : Charlet en son groupe *Jockey*, coloriste savoureux comme jamais je ne le vis ! Et Paulus dont je dis que nulle part dans son œuvre il n'y a rien qui égale la grande « pochade » *Fumées*. Transparence de l'eau ; frémissement de l'atmosphère d'un pays usinier, devenue cyclone, ardeur et feu ! Admirable vigueur des plans, profondeur, encombrement grandiose des espaces ! Je le répète : ces eaux vivent, ces airs frémissent ! Cette fois j'ai vu un artiste ému et véhément, et sincère ! Tel il est ! Mais dans le tableau concerté, tel il n'est plus ! L'effort vers le but, a remplacé l'émotion.

Peu partisan, comme je l'ai dit, des expositions de pochades, — que déjà la plupart des expositions nous offrent avec excès, — cependant, j'apprécie hautement mes surprises.

**Raoul Hynckes. — Salle Boute.**

Hynckes, jeune paysagiste, dont nous avons parlé, avec honneur, en février dernier. Ce jeune homme, auquel les eaux, les terres, les ciels confient les secrets de leurs éblouissants mariages avec la lumière, il n'y a qu'à le laisser aller, disions-nous. Il reparait : avec quels progrès faits en un an !

D'emblée, aujourd'hui, la solide construction de ses paysages vous saisit. Le ciel fuit avec toutes les infinies dégradations qui le rendent attrayant et profond ; les eaux des canaux chargés de



RAOUL HYNCKES.

barques rejoint l'horizon, là-bas, très lointain ; la proue des barques vient à vous, la carène porte dans l'atmosphère. Cette solidité dans la construction est une qualité si rare ! Avec quelle joie on la trouve, on l'éprouve, dirais-je ; les sens en sont joyeux ! Tels, les *Péniches*, le *Crépuscule sur le canal de Charleroi*, les *Barques à Nieuport* (35).

Je n'hésite pas à dire, malgré l'importance du terme, que ce jeune homme montre des qualités admirables ! Voyez le *Canal en Flandre* et surtout l'*Yser* !

Ces eaux, de l'Yser, ces rives herbues, ce ciel, c'est la limpidité, la fraîcheur même ; c'est baigné. Et quel réjouissant coloris : ces vermillons de Chine, couleur poisson rouge, dans

la ligne vert-bleu de l'horizon limpide ! Cette verdure mouillée des premiers plans, cette lumière victorieuse ! Morceau ravi à la nature, enlevé avec une puissance si franche ! Et quelle jeunesse, quel œil clair, quelle âme fraîche ! Est-ce un impressionniste ? Non, la composition est plus complète, la mise en page plus raisonnée, le site mieux choisi.

Je ne pense pas que l'on me montre un impressionniste plus spontané, plus frais, plus jeune, c'est l'impression qui dure ; oserais-je dire : un impressionnisme concerté ?

Oh ! je ne dis pas que Hynckes est parfait et n'a plus rien à apprendre ! Il y a ci et là des premiers plans maladroits encore, insuffisants, dont on ne distingue pas nettement, quelquefois, ni la matière, ni la direction des surfaces. Tels les premiers plans de : *Route de Beerst*, du *Chenal*, de *Barques à Anguilles*, etc. Mais qu'est-ce là pour un peintre de l'âge de Hynckes en comparaison de son acquis et de ses extraordinaires qualités !

Quelques-uns hausseront les épaules à tant d'éloges ! J'avoue ne pouvoir résister à la jeunesse victorieuse que je sens en cet artiste. Et je ferai plus encore : Il faut que les acheteurs, qui n'ont pas été nombreux à cette exposition, malgré l'abondance des admirations, retournent repentants vers Hynckes qui habite rue de Linthout, 118, et rendent effectives pour ce jeune homme leurs admirations platoniques. Hynckes a contre lui une seule chose, qu'il faut oublier, c'est qu'il est jeune et que diable il n'aurait su naître avec une réputation toute faite !

Vous l'achèterez, Messieurs, quand il aura capitalisé son nom !

Et si quelqu'un se croyait en droit de me critiquer pour cet étrange conseil, au beau milieu d'une critique d'art, c'est que celui-là ne connaît ni l'élan sincère, ni la conviction, ni l'indépendance !

#### **Victor Wagemackers. — Cercle artistique de Bruxelles.**

Wagemackers est bon aquarelliste, il aime le soleil, les jardins fleuris. S'arrête devant la mare au miroir clair, devant l'avenue aux frondaisons rejointes, devant la vue d'un petit village heureux. Se chauffe au sable ensoleillé des dunes sous des ciels tourmentés et légers. Imagination généreuse, sa page est riche ; œil fin, sa coloration est distinguée. Il marque les plans, fait fuir les lointains. Il discerne le site agréable, et n'en demande pas plus.

**Curt Siegel.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Le sculpteur Curt Siegel, voilà un homme fait pour la joie de se taire! Il commande repos à l'inspiration! Je me tâte avec conscience : je m'obstine ; mais ni la pierre bleue, ni le bronze, ni le marbre, ni même Nausikaa, n'agitent en moi, devant ces bustes, la plus mince fibre nerveuse...

**De la Montagne.** — *Galerie d'Art.*

Je suis en peine comment apprécier M. de la Montagne, d'Anvers? Talent inégal. Sans originalité. Cela dit, de bonnes choses : *Philosophe, coquetterie*, l'enfant aux poupées, et *Violettes*, un profil charmant; des portraits d'homme, soignés, bien vus, fidèles. *En Réprimande*, joli portrait en pied d'enfant, frais, délicatement peint, léger, gracieux. C'est sa *Cruche cassée!*

Je ne retrouve plus les mêmes qualités dans les compositions, ni les tableaux de genre : le pinceau a perdu sa franchise, mieux : sa volonté. Un fondu systématique cherche à créer l'atmosphère.

De la Montagne est un homme de goût qui m'en voudrait d'insister. Qu'il mette aux intérieurs le souci qu'il met aux portraits, la même sérieuse étude.

Ses dessins sanguine savent être charmants.

Comme décorateur, il expose des projets, et notamment une imitation de gobelin pour salon Louis XV, qui n'est pas sans style.

**Isidore Meyers.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Isidore Meyers est un des « anciens », du temps de Debraekeleer ; l'un de ceux qui ont lutté pour l'indépendance et la renaissance artistique, au temps où c'était dur, à Anvers surtout, où s'écoula sa jeunesse. « Il est de ceux, disait excellemment Max Sulzberger, qui ont guerroyé contre la tradition, autant que contre les modes nouvelles ». Il a eu ce bel entêtement à travers toute une carrière : Rester soi.

Les œuvres de sa récente exposition sont empreintes de douce poésie : telle sa neige rose sous un soleil rose, *Matinée d'hiver*; les bouleaux en *Octobre*; *Brouillard en novembre*; *Solitude*, et *Vers midi*. Une ébauche de valeur peint la navrance de *l'Usine abandonnée*, au milieu des neiges. La *Criquet* est une bonne œuvre aussi où la poésie et l'observation de la nature ont une part égale.

Parfois, un peu de mauvais romantisme gâte la sincérité de l'impression; des fermes trop patriarcales ou des vergers trop « confortables »; mais toujours la multiplicité de tons accuse la belle activité de la rétine.

Meyers n'est pas un de ces virtuoses de l'éclat, mais le brin de poésie qu'il avait au cœur est resté sien. Il chante la petite chanson du rouge-gorge, minuscule, mais émouvante par la sincérité, et qu'il module à sa mode sur les branches du sapin malgré la solitude de l'hiver.

#### Edgard Wiethase. — *Salle Studio.*

Paysagiste, aime les tons fins. Paysages matinaux, couleurs voilées par la buée, telle *Récolte des pommes de terre, Fin été*, ou *Soirée de mai*; buée du soir voilant les clartés dernières de la lumière sur des toits de tuiles rouges; effets de lune apportant *l'Heure tranquille* sur les champs, ou baignant de clarté diffuse les *Vieux poiriers*. Peintre cherchant la vigueur sans violence, notamment en deux marines où la mer a du poids et les nuages ont de la lumière et de la liberté. Le *Temps de neige*, bien en plans, bien en page, nous paraît l'une des œuvres les plus pénétrées du sentiment de la réalité.

Par-ci par-là percent dans les grandes compositions quelques influences étrangères dont l'artiste saura se débarrasser.

#### Albert Geudens. — *Cercle artistique de Bruxelles.*

On ne se plaint pas de retrouver des œuvres de Geudens. Elles sont profondes et ont à nous dire beaucoup. Tels la *Chambre du Conseil*, en route pour la célébrité, et dont l'heureux acquéreur n'aura jamais à se repentir; le *Vieil Hôtel*, le *Sanc-tuaire*, le *Carillon*, le *Quai*, etc.

Nous ne pouvons que louer encore ces atmosphères enveloppantes, vivantes, l'expression d'humanité dont témoignent le *Parloir* et *l'Intérieur ensoleillé*. Le coup de pinceau inscrit sur les choses les événements, les jours fastes ou néfastes, l'usure lente du temps. Des stores, des mousselines, des jalousies baissées tamisent de fines lumières, qui se diffusent en petites chansons légères et harmonieuses, disant paix et bonheur, parfois souvenir, tel, par exemple, ce grand tableau: une religieuse inclinée fouillant dans un tiroir ouvert d'une commode très ancienne.

Parlerai-je du métier ? L'on pourra vérifier l'excellence de ce ui de Geudens dans la nouvelle étude des *Trois marguilliers*. Caractère, conscience et construction parfaites. Ils sont bien laids, je l'ai déjà dit, jadis (à l'apparition de la première étude), mais comme cette œuvre vous retient avec autorité !

**Menet.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Menet nous donne des foules, des types et des paysages. Menet a de la couleur. Son *Entrée de la Cuadrilla* est une grenade mûre sur la branche dans l'azur du ciel d'Espagne ! Ses barques aux voiles profilées sur le crépuscule éclatant du soir font impression. Un sentiment s'ajoute au coloris. Hélas, partout plans et formes sont bâclés sans mesure ; ces négligences gâtent un groupe qui serait beau ; les *Gitanes* en voyage sur la plaine, groupe ardent comme une volute de sable rouge qui soulevait un vent chaud du soir. Menet devient soigneux quand il est portraitiste. La jeune femme à la toque et le portrait du papa avec sa fillette ont une chaude franchise.

Je pense avoir dit assez de bien de Menet pour me permettre de dire un peu de mal : Cette toile, *Vive la Reine* !!! Si de telles œuvres peuvent intéresser le sentiment populaire, elles désintéressent violemment le sens artistique. Mais comme prime pour un magasin de denrées coloniales, c'est trouvé !


**Van Haelen.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*


Van Haelen est un dessinateur qui nous paraît trop « arrondi » dans la forme. Il manque de corps, de certitude et d'accent dans l'affirmation. Il semble avoir poncé ses modèles jusqu'à effacement de leurs angles et de leurs caractéristiques psychiques et physiologiques. Son dessin, d'*après le Franz Hals* du Musée de Bruxelles, indique à lui seul l'amoindrissement que fait subir Van Haelen à ses modèles. De Franz Hals, il ôte la vigueur ! Ainsi fait-il de ses modèles vivants.


Avec quelle joie, cependant, nous trouvons un homme qui sache dessiner ! La femme dite à la fleur est un beau dessin et le portrait de jeune homme un vigoureux dessin. Van Haelen est, de plus, un artiste de pensée et de style.


RAY NYST.


## MEMENTO DES SALONS


 **PEINTRES ET PEINTURES.** — Le total des œuvres de peinture examinées pendant le mois de janvier et dont il est rendu compte dans ce numéro s'est élevé à 943 pour Bruxelles. Au delà de ce chiffre, nous avons été obligé de remettre au mois de mars les comptes rendus des expositions de MM. Roidot, Jean Droit, Ludwig, Guillaume, Stobbaerts, Matton, M<sup>mes</sup> Jonnaert, De Dryver.

 **POUR L'ART.** — Vernissage le 2 février.

 **ART DÉCORATIF.** — Comme suite aux demandes de différents artistes, une rubrique consacrée à l'art décoratif et à l'art appliqué, sera inaugurée le plus tôt possible.


 **L'ÉCOLE DE PLATON**, de Jean Delville, a définitivement quitté la Belgique. Ce qui n'a pas été jugé ici assez vertueux pour être accepté en don en Belgique a été acheté par la France pour le Musée du Luxembourg, et figurera sur un panneau à la place d'honneur ! On a trouvé ici quelqu'un qui a exprimé le refus du gouvernement par cette phrase monumentale : « Platon n'a pas une bonne réputation. »

 **A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES.** — Cet établissement a compté deux démissions importantes en janvier. Celle de M. Acker, professeur, et celle M. H. Baes, professeur de décoration ornementale, qui prend sa retraite pour cause de santé, après une carrière de vingt-cinq années.


 **LES FONTAINES D'IXELLES.** — Le statuaire V. De Haen aura bientôt terminé les fontaines, style Renaissance italienne, destinées à être érigées au printemps dans le jardin de l'Hôtel communal d'Ixelles, de chaque côté du bâtiment. De près de cinq mètres de haut, ces statues représentent l'une un jeune homme, l'autre une jeune femme, élevant des coquillages d'où l'eau ruissellera en minces filets. La statue proprement dite de chaque fontaine est surélevée par un piédestal composé de


grands animaux aquatiques aux formes onduleuses et trapues. Les piédestaux seront en bronze ; quant aux statues, il est à souhaiter que l'on décide d'adopter le marbre, ce qui produirait une alliance de tons des plus riches. Ces œuvres répandront un grand charme dans la jardin communal sous les ombrages... de l'été.

Le statuaire De Haen achève en même temps le buste de la jeune baronne de Ziguezaz, personnalité étrange, dont l'expression fine et subtile, fort bien saisie, fait l'âme du portrait. On verra le marbre au salon à Liège.

 **A la BANQUE D'OUTREMER**, rue de Brédérade, à Bruxelles, on a placé, depuis peu, une grande peinture décorative de MONTALD, dans la rotonde du péristyle. Bien qu'une banque ne soit pas un musée, nous croyons pouvoir indiquer cette œuvre aux curieux.


M. P. DIETRICH, éditeur d'art et président de la Fédération de sociétés allemandes de Bruxelles, vient de recevoir du Roi la croix de chevalier de l'ordre de la Couronne.

 **Exposition DANIEL VIERGE (1851-1904)** ouverte au musée des Arts décoratifs, à Paris.

 **L'ŒUVRE DES ARTISTES** a ouvert cette année son Salon, à Liège, du 15 au 31 janvier, dans les locaux de la Bibliothèque centrale, où ont exposé MM. Sys, Theunissen et Goossens.

Le XLII<sup>e</sup> Salon aura lieu en mars : il sera consacré aux œuvres des peintres Fremerie, Em. Baes et José Wolff. Il sera suivi de l'Exposition « Gilles Demarteau », en avril.

Les estampes de Gilles Demarteau sont au nombre d'environ 579. Ces estampes parurent dans un recueil in-folio, ayant comme titre : « Estampes gravées au crayon (et en couleur) d'après différents maîtres (Boucher, Huet, Eisen, etc.) » 1755-1776.

 **AU CERCLE DES BEAUX-ARTS**, à Liège, Prosper Dewit a exposé une cinquantaine de



paysages et intérieurs et, notamment, *Au coin des Aulnes*, « où la silhouette des arbustes se mire en une eau curieuse comme un regard d'enfant », écrit un spirituel chroniqueur. A exposé également M. Hannon « homme de poil et de plume », dit notre confrère, allusion au double talent du peintre écrivain.

🐼 SALON DE LIÉGE, en mai 1912. Au Palais des Beaux-Arts. Renseignements, rue Bas-senge, 23, Liège.

🐼 L'ŒUVRE DES ARTISTES, à Liège; ont exposé : MM. F. Desoer et E. Quoïlin, aquafortistes de Cointe-Sclessin.

🐼 LE MUSÉE COMMUNAL DE HUY sera prochainement installé dans le nouvel immeuble récemment acquis par la ville, au coin des rues Vankeerberghen et des Frères-Mineurs. Les salles y sont nombreuses et l'on pourra former des galeries de 12 mètres de longueur.

🐼 L'ESSOR, de Huy, a admis en qualité de membres effectifs : M. Hagemans, artiste peintre, à Bruxelles, et M. E. Masson, artiste peintre, à Liège. En qualité de membre honoraire : M. G. Dodemont-Lamarche, banquier, à Huy.

🐼 Le peintre J. FASQUIN a ouvert à Verviers une exposition de ses nouvelles œuvres jusqu'au 11 courant, au Cercle des Beaux-Arts.

🐼 L'EXPOSITION GÉNÉRALE DE LA SECTION VERVIÉTOISE aura lieu en avril.

🐼 Le cercle d'art « ALS IK KAN » d'Anvers, comptant déjà une trentaine d'années d'existence, organise son exposition annuelle dans la grande salle des fêtes de la ville, place de Meir, à Anvers, pour ce mois. Y exposent : MM. Bosiers, René; Célos, J.; De Graef, Jean; De Laet, Aloys; Dom, Pol; Gastemans, E.; Gogo, Félix; Maclot, Arm.; Pieters, E.; Posenæer, Jos.; Van Beurden, A.-G.; Van Os, T.; Wiethase, Edg.

🐼 GAND. — 25 février-7 mars, Cercle artistique et littéraire : Exposition de Mlle Jacquart et de MM. Aereens et Coddron.

🐼 Le musée de Gand a fait des acquisitions aux Expositions du Cercle artistique et littéraire de la ville : Guéquier : *Portrait de femme*; M<sup>me</sup> De Weert : *Mon atelier en juin* (exposé au dernier Salon de *Vie et lumière*, à Bruxelles); M<sup>me</sup> Voortman, *Rochers à Biarritz*,

🐼 CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE de Gand : exposeront du 11 au 12 février : MM. Böss, Roelandt et Tailor.

Du 25 février au 7 mars : MM. Aereens. Coddron et Mlle Jacquart.

Ont exposé au commencement de janvier : MM. L. De Smet et G. Van de Woestine.

🐼 L'ART CONTEMPORAIN, A ANVERS, consacrera son prochain Salon, dont l'ouverture est fixée au 9 mars, à une exposition d'œuvres d'Eugène Laermans. Ce sera une manifestation d'un attrait hautement artistique.

🐼 Mlle J. LORRAIN expose dans son atelier de la rue Thiéfry les modèles récemment terminés par elle de la médaille d'Henri Vieuxtemps qui lui a été commandée par la société hollandaise-belge de la Médaille d'Art.

🐼 ARSÈNE MATTON, statuaire, expose en son atelier, avenue Albert-Elisabeth, 17, environ soixante-dix esquisses et moulages exécutés au Congo belge et ayant figuré à l'exposition qu'il a organisée à Léopoldville, en octobre dernier.

🐼 L'ANNUAIRE DE L'ŒUVRE DES ARTISTES pour 1912 vient de paraître en un coquet volume de 190 pages au prix de 1 franc, rue Libon, 5, à Verviers.

L'ouvrage contient plus de 2.000 adresses d'artistes et de protecteurs et amateurs d'art. On y trouvera en outre des renseignements concernant les comités, les manifestations, les statuts, les expositions de l'Œuvre, etc.

🐼 Le Salon triennal de Liège : Le programme sera adressé à tous les artistes belges ayant participé aux Salons de Liège 1909, Bruxelles 1910, Anvers et Charleroi 1911, ainsi qu'à ceux qui en feront la demande au secrétaire, rue Bassenge, 23, à Liège.

## NOTES

**Aux Amis de la littérature belge.** — La conférence de M. Louis Delattre a remporté un gros succès. Chacun s'y attendait. Lequel de nos écrivains eût été mieux qualifié, en effet, que celui-là pour parler avec autant d'exactitude que de sincérité de ce que nos romanciers et nos conteurs doivent à l'inspiration populaire ? Est-ce que chacune des pages exquises, savoureuses, tendres, mélancoliques ou joviales, de l'auteur des *Contes de mon village*, d'*Une Rose à la Bouche*, des *Contes d'avant l'Amour*, de tant de livres où il a mis tout son esprit et tout son cœur, n'est pas un délicieux rappel de des jeux et des impressions d'autrefois, du temps où Delattre enfant vivait parmi les bonnes gens et les chères choses de son village wallon ?

Aussi, en recherchant chez tous ses confrères la même veine de piété et un pareil culte du souvenir, le même don d'observation continue, Louis Delattre a su intéresser et a su plaire. Il a su attendrir aussi et amuser tour à tour, notamment quand il a lu quelques spécimens de ces proses de Lemonnier, d'Eekhoud, de des Ombiaux de Courouble tributaires, admirablement, de l'inspiration populaire.

\* \* \*

**Erratum.** — Un incompréhensible *lapsus calami* nous a fait attribuer, le mois dernier, dans la chronique des Livres, à M. Henri Fortin le bel album de *Huy pittoresque*, qui est l'œuvre, en réalité, de M. Jehan Frison.

\* \* \*

**Les châteaux de Majorque.** — L'article de M. Jules Leclercq que nous publions en tête du présent numéro, sera un des chapitres d'un volume : *Voyage à l'Île Majorque*, qui paraîtra bientôt chez Plon, à Paris.

\* \* \*

**Le Livre Japonais.** — Ce fut une bien originale, intéressante et instructive exposition que celle organisée par M. Alex. Halot, sous les auspices du Musée du Livre, dans une salle du Musée des Beaux-Arts. On y put admirer des exemplaires curieux et rares d'anciens livres tout historiés de délicates estampes et d'aquarelles merveilleuses, ainsi que les luxueux et artistiques spécimens de l'édition japonaise moderne.

\* \* \*

**La Société des Matinées Littéraires** organise cet hiver à la salle *Patria*, 23 rue du Marais, une série de six conférences inédites se rattachant toutes au second empire.

Le prix de l'abonnement aux six conférences est fixé à 20 fr. On est prié de s'adresser à M. JOSÉ PERRÉE, MAISON BREITKOPF et HÆRTEL, 68, rue Coudenberg.

Voici le programme de la série complète.

Lundi 22 janvier, à 4 1/2 h. : *Les Goncourt*, par M. le marquis DE SÉGUR ;

Lundi 29 janvier, à 4 1/2 h. : *Montalembert sous le second empire*, par M. le comte D'HAUSSONVILLE ;

Lundi 5 février à 4 1/2 h. : *Augustin Cochin et l'action sociale sous le second empire*, par M. FERNAND LAUDET ;

Lundi 4 mars, à 4 1/2 h. : *Le mariage dans le théâtre de Dumas fils*, par M. MAURICE SABATIER ;

Lundi 11 mars, à 4 1/2 h. : *La mode sous le second empire*, par M. ANDRÉ BEAUNIER ;

Lundi 1<sup>er</sup> avril, à 4 1/2 h. : *M. Thiers*, par M. RAYMOND POINCARÉ.

\* \* \*

**Les Matinées mondaines**, créées il y a quelques années par notre confrère Arm. Du Plessy, recommencent cet hiver sous sa direction et sous les auspices du journal *La Plume*. La première vient d'avoir lieu, avec un succès d'art considérable, dans les salons de l'Hôtel Astoria. Nous en reparlerons.

\* \* \*

**A l'Alhambra.** — Plus de soixante représentations n'ont pas épuisé le succès de la *Petite Quaker*, mais des contrats obligent la direction de l'Alhambra à faire passer, le mardi 30 janvier, les *Princesses Dollar* dont plus de cinq mille représentations ont consacré la réputation mondiale. On dit merveille de la façon dont cette œuvre de Leo Fall sera montée à l'Alhambra.

\* \* \*

**Le violoncelliste Fernand Charlier**, professeur à la Scola Musicæ, donnera son récital annuel, le samedi 3 février 1912, en la salle de l'institut, 90, rue Gallait, Bruxelles-Nord.

Au programme, des œuvres de Saint-Saëns, Lalo, Piatti, Schumann, Popper et Théo Charlier.

\* \* \*

**Le numéro de novembre 1911** de *La Belgique Artistique et Littéraire* étant complètement épuisé, nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui, ne conservant pas la collection de la Revue, nous retourneraient leur exemplaire de cette date.

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Ollendorff :

FRÉDÉRIC MASSON : *Petites Histoires* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans cette deuxième série de *Petites Histoires* — qui, chacun le sait, sont de l'Histoire — il est, une fois de plus, question de divers points de détail bons à préciser. M. Frédéric Masson nous offre, comme plat de résistance, une étude sur l'affaire Naundorff et notamment sur le rôle que certains attribuent à Joséphine dans cette colossale mystification.

\* \* \*

ALEXANDRE ARNOUX : *Didier Flaboche* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Comédien de talent mais malchanceux, *Didier Flaboche* est tombé dans la noire misère et il faut un miracle pour qu'il ne saute pas dans la Seine. Sauvé du suicide, il se reprend à sourire à la vie. Il rencontre Nellie, une petite danseuse, et un amour très pur grandit en eux. Ils goûtent aux bras l'un de l'autre, l'absolu de la joie, jusqu'au jour où Didier se montre jaloux du passé, pourtant intact, de son amie. Désespérée, la pauvre enfant se tue et notre héros connaît alors l'absolu de la douleur.

M. Alexandre Arnoux a écrit là un roman plein de détails vécus, original, discrètement sentimental et riche en promesses pour l'avenir.

\* \* \*

JEAN RAMEAU. — *La Lyre haute* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Loin de Paris, de son tumulte, de ses laideurs, le poète est allé se retrémper dans le calme et l'air sain et la beauté de son pays que baignent l'*Adour tors et le Gave cursif*. Il est allé

... *Aux monts bleus où les âmes sont nettes,  
Où les cerveaux sont clairs et les yeux trans-*

[parents,

et de là il rapporte la gerbe odorante et chatoyante de ses impressions et de ses souvenirs.

Il y a des récits légendaires, il y a des tableaux ravissants, des conseils et des songeries, des hymnes de ferveur et quelquefois, rarement, des pensées un peu mélancoliques, dans ces poèmes d'une haute inspiration et d'une facture élégante et souple.

Ils sont nobles en tout cas, purs de toute amertume décevante ou de toute laide arrièrepensée, et c'est pour cela qu'ils méritent leur beau titre harmonieux : *La Lyre haute*.

\* \* \*

SEVERIN-MALAFAIJDE : *Le Marchand de désespoirs* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Jean-Benoît Hilare, lors des funérailles d'un tyran détesté parvient, par l'étalage d'une douleur poignante, à apitoyer une foule en furie et conjurer l'émeute prête à se déchaîner. Jean-Benoît, il est vrai, n'est pas un pleureur banal ; il a travaillé son métier, il en a fait un art dont il a créé la technique, une technique extrêmement compliquée que le roman de M. Severin-Malafaijde, autrement dit Severin-Mars, expose en long et en large. A feindre ainsi pendant une longue vie, Jean-Benoît a tari en lui la source des larmes sincères; aussi est-il fort empêché de pleurer lorsque vient à mourir Rosalie, sa fille adorée. Il se surprend à étiqueter les manifestations extérieures de sa douleur, à dire, après un geste d'accablement : « Ceci relève de mon désespoir n° 1 », après un sanglot convulsif : « Voilà le désespoir n° 3 qui monte ». Ce simple phénomène de déformation professionnelle méritait-il bien 300 pages de développements ?

\* \* \*

ROMAIN ROLLAND : *Le Buisson Ardent* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans ce *Buisson Ardent*, le neuvième des dix volumes dont l'ensemble constituera l'histoire de *Jean Christophe*, M. Romain Rolland nous raconte deux tranches de la vie de son héros, ou mieux, deux crises passionnelles que le compositeur traverse, non sans graves meurtrissures, mais dont son œuvre profitera. En somme, ce livre n'est que le développement — assez heureux et suffisamment attachant par ses péripéties — de cette pensée d'Ibsen : « Il faut, pour persévérer dans » l'art autre chose et plus qu'un génie naturel : » des passions, des douleurs qui remplissent la » vie et lui donnent un sens. Sinon l'on ne crée » pas, on écrit des livres. »

## Chez Plon-Nourrit :

GÉNÉRAL DE PIÉPAPE. — *Histoire des princes de Condé au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Un vol. in-8°, à 7 fr. 50). — Le duc d'Aumale a arrêté son histoire des princes de Condé à la mort du Grand Condé. Il s'en est tenu là, sans doute, parce que les successeurs immédiats du grand homme n'ont guère ajouté à la gloire de sa Maison. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui devait sombrer dans la sensiblerie et dans la débauche, ne fut guère fertile en héros. Mais l'histoire est l'histoire et

M. le général de Piépape, auteur de plusieurs études historiques estimées, fut heureusement inspiré en nous racontant la vie des trois premiers descendants du Grand Condé. Il y avait là une lacune : grâce à une documentation très riche, il l'a comblée avec bonheur.

#### Chez Calmann-Lévy :

GASTON RAGEOT : *La Renommée* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Malgré toutes les tortures que lui ont infligées les trahisons nombreuses et retentissantes de son mari, dramaturge célèbre, Laurence Mirar, qui a cherché dans une autre union le calme et l'oubli, se sent prise de la nostalgie de sa vie brillante d'autrefois. Ses tentatives loyales de résistance demeurent vaines, elle retourne à cette vie en compagnie de son fils Lucien, héritier des qualités paternelles, tandis que son mari et Laurent, son second enfant, vont se cacher bien loin de son indifférence.

Sur ce thème, M. Gaston Rageot a écrit un beau roman, une minutieuse étude psychologique, une œuvre bien parisienne, enfin.

#### Au Mercure de France :

GÉRARD DE NERVAL : *Correspondance* (1830-1855) (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — On ne lit plus guère Gérard de Nerval, mais si dans son œuvre pourtant considérable, son roman de *Sylvie* presque seul est resté, le souvenir de l'homme, du bohème de 1830, de ses aventures et de ses folies, ne s'est pas perdu. En réunissant dans ce volume les lettres de Gérard, M. Jules Masson a fixé, a précisé cette physiologie intéressante et sympathique.

#### Chez Eugène Figuière :

ALEXIS CALLIES. — *La Route de l'Est* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Plutôt qu'un roman, ce livre est un réquisitoire amer et cinglant contre le régime introduit par les politiciens dans l'armée française et qui la conduira à sa ruine, si une guerre ne vient pas, à bref délai, la contraindre à concentrer tous ses efforts sur la défense de la patrie. La situation de l'officier, notamment, devient intenable. Placé entre son devoir et le souci de son avancement, il lui arrive trop souvent d'être obligé de sacrifier son devoir et c'est dur, lorsqu'on est amoureux de son métier. Tout cela, et bien d'autres choses encore, M. Alexis Callies, qui est officier lui-même, le dit en termes élevés, avec un courage qui l'honore.

\* \* \*

JULES LEROUX. — *Une Fille de rien* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Mme Beulemans, Mme Kaekebroeck et le colonel Meulemans lui-même qui, pourtant, se pique de beau langage, dénomment « aubette » la salle d'attente du tramway. M. Jules Leroux, qui est venu se documenter en notre ville, a entendu le mot prononcé à la bruxelloise et il l'écrit « hobette », froidement. Pourquoi pas, après tout ? Son séjour ici lui a encore appris que la prostituée belge est plus mendicante que les autres. Il a fait cette constatation dans une maison close de la rue des Bouchers (?). Comme les voyages instruisent la jeunesse, tout de même ! Il en savait dès lors assez pour envoyer son Angèle Rennesson faire le trottoir à Bruxelles, après avoir expliqué comment et pourquoi la pauvre fille est tombée si bas. Et cela, il faut le reconnaître, il l'explique bien. Les aventures de la malheureuse Angèle sont suffisamment pathétiques pour qu'on l'absolve et pour qu'on soit heureux de la voir rentrer dans le droit chemin, grâce à la petite fortune lui léguée par un sien oncle.

\* \* \*

P.-J. JOUVE. — *Les Aéroplanes* (Un vol. in-4<sup>o</sup>, à 2 francs). — C'est un beau poème, d'un lyrisme sincère, pour magnifier la noble grandeur des conquêtes de l'homme, gravissant les cimes de l'espace sur sa géniale et fabuleuse machine qui monte, qui plane, qui fuit

*Et se perd dans le large golfe du ciel noir.*

#### Chez Albin Michel :

GABRIEL MARTIN : *Voilà la Femme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Gabriel Martin a consacré au développement du *Néantisme*, la religion de l'avenir, un labeur déjà considérable. En quoi consiste la doctrine néantiste ? Je préfère vous laisser la satisfaction d'en dégager les principes par la lecture des livres de M. Martin. Ses ouvrages ont eu chacun de nombreuses éditions, leur valeur philosophique et littéraire n'est donc pas contestable. Comme je n'ai pas été touché par la grâce néantiste, il vaut mieux que je n'en dise pas davantage sur *Voilà la Femme* et le demi-quarteron de nouvelles qui suivent celle-là.

#### Chez Stock et Cie :

MICHEL BAKOUNINE : *Œuvres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce tome V des *Œuvres* de Bakounine contient de nombreux morceaux inédits en tout ou en partie. Il n'en présentera qu'un inté-

rêt plus vif pour les amateurs de ces longues dissertations sociologiques et politiques qui, tout enflammées qu'elles soient, ne m'enthousiasment guère, je l'avoue à ma honte. *De gustibus...* !

\* \* \*

ERNEST COEURDEROY : *Jours d'exil* (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties) (deux vol. in-18, à 3 fr. 50). — Expulsé de Genève, refusé à Bruxelles comme « indésirable », Ernest Cœurderoy, le fougueux disciple de Bakounine et de Proudhon, se réfugia en Angleterre d'où le spleen le chassa vers l'Espagne. La deuxième et la troisième partie de ses *Jours d'exil* nous parlent de son séjour au pays des corridas, puis de ses années d'Italie. Où qu'il fût, jamais il ne cessa d'envoyer, en France, des articles et des livres d'une rare violence, mais d'une réelle valeur littéraire, dont nous trouvons ici d'intéressants spécimens.

\* \* \*

CONAN DOYLE : *Derniers Mystères et Aventures* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il est, je crois, peu d'auteurs anglais qui n'aient sacrifié au Merveilleux et qui ne s'en soient servis pour corser l'intérêt de leurs œuvres.

On le rencontre à chaque pas dans les récits orientaux de Kipling, il alterne avec les paradoxes scientifiques chez Wells, ou bien il s'y mêle intimement. De même dans ces *Derniers Mystères et Aventures*, sir Arthur Conan Doyle fait intervenir constamment le surnaturel et ce n'est pas un des moindres attraits de ce recueil, excellentement traduit par M. Albert Savine.

\* \* \*

CONAN DOYLE : *Le Capitaine Micah Clarke. La bataille de Sedgemoor* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Avec les *Recrues de Monmouth*, ces deux volumes constituent le grand roman historique dont sir Arthur Conan Doyle a trouvé le sujet dans la révolte des puritains de l'Ouest, conduits par le duc de Monmouth à l'assaut du trône de Jacques II, en 1685. Nous trouvons là un nouvel aspect — et certes pas le moins heureux — du talent si divers du père de *Sherlock Holmes*.

\* \* \*

EMILE FABRE : *Les Sauterelles* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — Malgré son ton enjoué, la pièce de M. Emile Fabre constitue une satire violente des mœurs coloniales françaises. La scène se passe dans un empire quelconque, en Extrême-Orient, qui a le bonheur d'être placé sous le protectorat de la République. Gouverneur, hauts fonctionnaires, généraux, administrant avec tant de tact et de modération

qu'une révolte éclate et il s'en faut de peu que tous y laissent leur peau.

Il y a de la vie et du mouvement dans ces cinq actes et aussi quelques types remarquablement croqués.

\* \* \*

LÉON TOLSTOÏ : *Résurrection* (Deux vol. in-18, à 3 fr. 50). — Une très bonne traduction de J.-W. Bienstock du chef-d'œuvre ou, tout au moins, de l'œuvre la plus populaire de Tolstoï. Inutile de parler du sujet, n'est-ce pas ?

\* \* \*

EDWARD WHITE : *Terres de silence* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Tout là-haut, dans le Nord, deux trappeurs blancs, au service de la puissante compagnie de la baie d'Hudson, sont chargés de retrouver et de capturer un Indien fugitif. Ils mettent une longue année à mener leur mission à bien. J'ai passé, à lire le récit de leurs souffrances au cours de cette interminable poursuite, quelques bonnes heures et j'ai presque retrouvé l'enthousiasme de mon adolescence pour les intrépides coureurs de bois. Si les journaux de sport laissent encore des loisirs aux jeunes gens d'aujourd'hui, je leur recommande *Terres de silence*.

\* \* \*

ABEL FAURE : *L'Individualisme et la Réforme de l'enseignement. — La Crise du français et la Réforme universitaire* (Deux vol. in-18, à 1 fr.). — Deux petits tracts dans lesquels l'auteur résume ses idées sur l'éducation et sur l'enseignement de la langue française, idées que ses ouvrages précédents ont déjà plus longuement développées.

\* \* \*

RUDYARD KIPLING : *Brugglesmith* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici un nouveau recueil de nouvelles excellentement traduites par MM. Albert Savine et Georges Michel. Nous y retrouvons l'humour, l'originalité, la concision et toutes les autres qualités qui font les délices des admirateurs de Kipling. Chacun de ces contes mériterait une mention spéciale, mais la place m'est mesurée et je me bornerai à signaler celui intitulé *Brugglesmith* qui nous montre un Kipling conteur burlesque auquel nous sommes peu accoutumés. Quant à *Un côté de la question*, qui clôture le volume, il fait songer aux *Lettres Persanes*.

#### Chez H. Daragon :

PAUL RICHARD : *L'Ether vivant et le Réalisme supra-nerveux* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

— « Pas de psychologie sans le sub-conscient ; pas de sub-conscient sans le supra-nerveux ; pas de supra-nerveux sans l'éther vivant. »

Inscrites en épigraphe en tête de cet essai de synthèse philosophique, ces vérités définitives, que nous aurions fort mauvaise grâce à contester, nous disent assez ce dont parle M. Richard qui est convaincu que l'intelligence humaine est bien près de son apogée. Encore un petit effort et elle arrivera à la Vérité pure, aux cimes de la Lumière et de l'Amour.

\* \* \*

ADHÉMAR DE MONTGON : *Une Neurasthénique* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La belle Mme Hurltal a le souvenir inconscient de la tragédie terminale d'une de ses vies antérieures. Constamment inquiète, hallucinée, mal à l'aise, elle n'a évidemment qu'une chose à faire : prendre un amant. Elle n'y manque pas et la voilà tranquille jusqu'au jour où, abandonnée, elle retombe dans le marasme neurasthénique.

Ce roman psychique n'est, en somme, ni plus ni surtout moins intéressant qu'un autre et l'application qu'il fait du système de la transmigration des âmes lui donne un certain piquant, il faut le reconnaître.

### Chez Bernard Grasset :

ANTOINE VILLERMIN. — *La Jeunesse du cœur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est celle par quoi l'homme se renouvelle, oublie et renie ses tristesses, ses découragements lorsque l'Amour l'a pris par la main et le conduit par les chemins heureux :

... J'ai trouvé ma foi nouvelle  
A ta lèvre qui me sourit

dit le poète, et il s'en va vers sa vie enfin reconforté. Son livre est un long cri d'allégresse.

\* \* \*

CAPITAINE PIERRE-FÉLIX. — *Et maintenant ?* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Cet officier prononce l'interrogation qui est venue aux lèvres de bien des gens, dans tous les pays d'Europe, après que fut conclu le traité franco-allemand. Celui-ci n'est, en effet, qu'une solution précaire ; sa garantie est fragile et le délai d'apaisement fort éphémère. *Et maintenant ?* se demande-t-on ?

Maintenant, dit le capitaine Félix, qui est un partisan des solutions radicales, maintenant le choix s'impose entre ces deux conclusions et ces deux décisions : le désarmement ou la guerre !

Espérons, craignons, attendons...

JOSEPH MOLIÉRAC. — *Dans la lune* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Moliérac ? Pour un auteur de pièces fantaisistes est-ce un pseudonyme facétieux ? Peut-être bien.

En tout cas il est, alors, celui d'un écrivain d'une verve comique abondante. *Dans la lune*, pièce en 2 actes en vers qui se passe « de nos jours, un peu partout, au pays des rêves », tient de la satire, du marivaudage et de la farce et ce mélange n'est pas sans originalité.

*Eponine*, qui lui fait suite, est un drame en vers qui dépeint un conflit de race et d'amour entre Gaulois et Romains, dans la Gaule conquise par les légions de Vespasien.

\* \* \*

PIERRE ALIN. — *Au rythme de la vie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il y a un peu de tout dans cet album de vers d'inspiration fort disparate. Ce sont des croquis pris au hasard des voyages, devant tels aspects de la nature qui ont séduit le poète ; ce sont des impressions au gré de l'humeur, de la sensation du moment ; ce sont des poèmes à l'inévitable aimée, ou de brèves notations non dépourvues parfois d'un certain charme.

La prosodie est facile, simple parfois jusqu'à la recherche. Tout cela se borne à de modestes ambitions, des émotions moyennes.

\* \* \*

ALBERT ERLANDE. — *Il Giorgione* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Giorgio Barbarelli, detto il Giorgione, mort d'amour à trente-quatre ans. » Sur cette phrase, par laquelle Reyle caractérisa jadis le rival envié, mais nullement envieux du Titien, M. Albert Erlande a bâti un beau roman. Modestement, il déclare que son récit est la simple transcription d'un manuscrit poudreux trouvé dans la bibliothèque d'un noble Vénitien de ses amis, mais, si vous voulez bien, nous ne le croirons pas en ce détail, ce qui ne nous empêchera pas, au contraire, d'admirer sans réserve son livre que nous tiendrons pour sien d'un bout à l'autre.

\* \* \*

PIERRE DE BARNEVILLE. — *Le Sabot de Vénus* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Une mère pieuse fait-elle bien de donner sa fille à un incroyant ? Grave question, troublant problème, que pose ce roman — sans le résoudre, malheureusement. La comtesse de Soyenne hésite à fiancer sa fille à ce mécréant de Fabien Manoël, elle impose aux jeunes gens un délai que Fabien emploie à se fiancer à une jeune coquette, qui le

plante là lorsqu'il perd sa fortune. Puis, il prend une maîtresse qu'il renvoie au bout d'un certain temps. Dans ses moments de loisir, il écoute le curé de Préfourcy discourir sur la grâce, sur la foi et il lui pousse des colles auxquelles le bon prêtre a grand peine à répondre. Enfin — fatigué, sans doute, des sermons interminables du curé — il épouse Mabel de Soyanne, mais nous ne saurons jamais s'il s'est converti et si son ménage est heureux, car le livre se termine au jour du mariage.

\* \* \*

DOMINIQUE DURANDY. — *La Mare ensoleillée* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La France politique est gangrenée jusqu'aux moelles. Le suffrage universel n'est plus qu'un vain mot. Pour synthétiser cette situation éminemment déplorable, M. Dominique Durandy nous fait l'histoire d'une élection et, dans le but de donner plus de couleur à son récit, il situe l'action dans une ville du Midi, ce qui l'amène à exagérer quelque peu les types de ruffians de la politique qu'il met en scène. Quoi qu'il en soit, quelques-uns sont bien campés, tel Vénizel le maire de Néroli, sorte de *Numa Roumestan*, Pistafaines, l'organisateur de la victoire électorale et d'autres mauvais bergers contre lesquels se débat vainement le doux Nolaines, choisi pour chef par les Nérolinois honnêtes.

\* \* \*

CHARLES GÉNIAUX : *Les deux Châtelaines* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Évidemment, c'est toujours la même histoire : un quidam, bien de sa personne, pas bête, achète un castel, dans un pays perdu. Il compte s'y reposer, mais il voit une de ses voisines, jeune, jolie, spirituelle, etc. Après les péripéties d'usage, ils s'épousent. Mais qu'est-ce que cela fait que le sujet ne soit pas absolument neuf, s'il est traité avec élégance, si l'originalité est tout entière dans la façon de le présenter ? On fait ainsi un très beau livre, comme ces *Deux Châtelaines*, que vous pouvez, Mesdames, mettre aux mains de vos jeunes filles, sans oublier de le lire vous-mêmes. Vous y prendrez autant de plaisir qu'elles.

#### A l'Œuvre d'Auteuil :

LOUIS VILLARCEAU. — *Latiniste* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur a passé au petit séminaire de Bonne-Espérance quelques bonnes

années de jeunesse qu'il nous raconte dans ce volume, dénué de prétention mais non de mérite. Je dois avouer que j'ai goûté un réel plaisir à refaire avec son Paul Delcourt, de Blaton, — pour parler comme les palmarès, — mes classes de grammaire, de syntaxe, de poésie et de rhétorique. Et pour les anciens élèves de Bonne-Espérance, pour ceux de 1880 à 1890, le charme de cette lecture sera doublé, car ils reconnaîtront certes leurs professeurs dont M. Villarceau a tracé quelques portraits bien venus. Certains se retrouveront peut-être eux-mêmes sous les traits de l'un ou de l'autre *Latiniste* de l'époque.

#### Chez Bloud et Cie :

GEORGES GUY-GRAND. — *La Philosophie nationaliste; La Philosophie syndicaliste* (Deux vol. in-18, à 2 francs). — Puisque la série des *Etudes contemporaines*, dont ces deux volumes font partie, prétend « susciter au profit des idées et des individus du présent, la même curiosité historique qu'on applique aux choses du passé », elle se devait d'examiner les causes profondes et originelles des deux tendances, *nationaliste* et *syndicaliste*, qui agitent la France d'aujourd'hui et, par répercussion, le monde entier. M. Georges Guy-Grand a donc été chargé — et il l'a fait avec la compétence et le quantum d'impartialité que l'on peut raisonnablement demander — d'analyser, de critiquer les idées et les écrits des grands prêtres du *nationalisme* — Paul Bourget, Maurice Barrès, Charles Maurras, etc., d'une part, et, d'autre part, la doctrine du prophète *syndicaliste*, Georges Sorel.

#### Chez Henri Falque :

ALBERT NORTAL. — *La Condamnation de Mignon* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Oui, madame, votre douce, votre tendre, votre sentimentale *Mignon* vient, avec ses complices Wilhelm, Lothario, Philine, d'être condamnée au mutisme perpétuel.

La Cour était présidée par Hans Sachs, l'avocat général Tannhauser occupait le siège du ministère public. Les prévenus étaient défendus par « le vieil habitué de l'Opéra comique ». Pour les détails de ce procès fertile en incidents, voir le compte rendu très complet qu'en publie M. Albert Nortal.

## LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattesteen, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- LE FONDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE L'ORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- L'ESSOR, hebdomadaire, 7, Avenue des Celtes, Bruxelles.
- REVUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, mens., 35, r. Souveraine, Ixelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.



EDITIONS DE  
**LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . . 3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné . . . . 3.50
» La Guirlande . . . . 3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine . . . . 2.00
» Le Peintre W. Linnig. . . 40.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . 3.00
» Maître Alice Hénaut . . . 3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante 3.50
MARIA BIERMÉ Rayons d'Amo (épuisé).	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . 4.25
» Les Artistes de la	» L'Autre moyen . . . 4.00
Pensée et du Sentiment. . . . 5.00	» Les Jours tendres . 2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse . . . 2.00	» Un Cœur blessé. . . 3.50
» Le Nœud . . . . 2.00	RENÉ LYR : Brises . . . . . 2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle. 3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour. . . . 4.00
» La Mer . . . . 2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami . 4.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée . 3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre . . . 2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon	MORISSEAUX et LIEBRECHT : L'Effrénée. 2.00
Chevalier . . . . . 2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Méliodon. 2.00
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée. 3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin. . 3.50
MAX DEUVILLE : Le Fils de ma Femme 3.50	» Le Baron de Lavaux-Sainte-
» La Fausse route . . . 3.00	Anne. . . . . 3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. 3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden . . . 2.00
LOUIS DELATTRE : Fany . . . . 3.00	GEORGES RENS : La Cluse . . . . 3.00
» La Mal Vengée . . . . 3.00	» L'Homme en noir . . . 1.50
» Contes d'avant l'Amour. 3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur . . . . 2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie . . . . 3.50
Blanche. . . . . 3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or. . 3.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua . . . 3.00	» La Correspondance
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-	de S. Dartois . . . . . 1.50
niers Soirs. . . . . 2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-
J.-F. ESLANDERS : Parrain. . . . 3.50	deries . . . . . 3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . 3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante. 3.50
CH. FORGEOIS : Pax . . . . . 4.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . 3.50	» La Wallonie héroïque . . . . 3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses. 3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . . 2.50	ture des Jeunes Belges . . . . 3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . 4.25	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de
» Madame reçoit . . . . 4.00	Tirgalet . . . . . 2.00
A. GILON : Dans mon Verre . . . . 3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche. . 3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations. . . . 3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie . . . 3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue. 3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels. . . 3.00
J. JOBÉ : La Science économique au	» L'Oiseau mécanique. . . . 3.00
XX <sup>e</sup> siècle. . . . . 3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur. 3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau. 3.00	GEORGES WILLAME : Le Puison . . . 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

Léopold Courouble . . .	<i>La Maison des Juges.</i> . . . .	233
Auguste Vierset . . .	<i>Le Coffret</i> . . . . .	242
François Leonard . . .	<i>La Tragédie de la Mer.</i> . . . .	265
Maurice Gauchez . . .	<i>La Poésie féminine</i> . . . . .	274
Cécile Candièrè. . . .	<i>Le Reflet.</i> . . . . .	283
Willy-G.-R. Benedictus.	<i>L'Éternel Renouveau.</i> . . . .	291
Géo Drains	<i>La Mort de l'Infante. — La Mort de l'Ægipan</i> . . . . .	293
F.-Charles Morisseaux .	<i>Le Douzième provisoire.</i> . . . .	297
Les Livres belges, Paul André. . . . .		306
Paul André, Eugène		
Georges. . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	310
Eugène Georges . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	322
Ray Nyst . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	329
*** . . . . .	Memento des Salons.	
*** . . . . .	Notes.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

*Illustrations de MM. Jean Droit et Henri Ottevaere*

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE

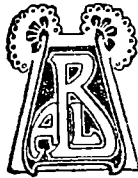
## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

---

*DIRECTEURS :*

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 11, rue de la Banque, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres  
5, Rue DANTE

*Malt Kneipp*

*Mélangé au*

*Café*



*„Voilà la sante“*

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

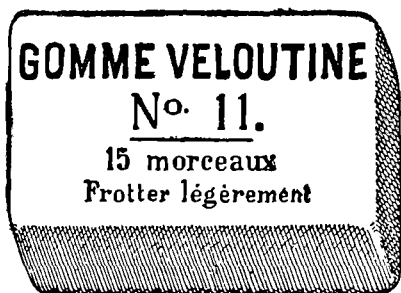
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : N<sup>o</sup> 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1910

---

## PAPETERIES EN GROS

---

# E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnés

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes  
les autres plumes-réservoir.

1<sup>o</sup> La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —  
2<sup>o</sup> L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3<sup>o</sup> La plume en or (ou bec d'or) qui  
est la perfection. — 4<sup>o</sup> Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et  
sortir la plume. — 5<sup>o</sup> La spirale métallique séparée de l'encre. — 6<sup>o</sup> La simp-  
licité et la durée.

*Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES*

**TÉLÉPHONE 9452**



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

*Administration, Magasin central et Fabriques*  
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

---

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

---

## L'AGENDA DU P. L. M. 1912

L'Agenda P. L. M. de 1912 vient de paraître et nous pouvons lui prédire le même succès qu'à son devancier de 1911.

Luxueusement édité, ce volume de 300 pages contient un grand nombre de renseignements précieux pour les voyageurs et pour les touristes. Orné de 300 illustrations signées Willette, Léandre, Henriot, Capellio, et d'une fort jolie série de cartes postales détachables, il comprend en outre une partie littéraire tout à fait remarquable, composée d'articles et de nouvelles de Jean Aicard, René Bazin, Maurice Donnay, Henri Bordeaux, G. Casella, H. Kistemaeckers, Frantz Reichel et Pierre Wolff.

Il est en vente au prix de 1 fr. 50 dans les bureaux de renseignements et dans les bibliothèques des principales gares de la Compagnies P. L. M., ainsi qu'au Bon Marché, au Louvre et au Printemps, à Paris, et aux Cordeliers, à Lyon.

On peut aussi le demander par lettre au service de la publicité P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, au prix de 2 francs (mandat-poste ou timbres) pour la France, et 2 fr. 45 (mandat-poste international) pour l'étranger.

## MUSIQUE

**Dame, très bonne musicienne, se recommande pour leçons de piano. Ferait également séances de piano à quatre mains. — Prix à convenir. — Ecrire M<sup>me</sup> B., 17, rue de Bériot.**

---

## CASE A LOUER

---

## MODES

# MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE  
117.32

BRUXELLES

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



**AU NABAB**  
USINE ÉLECTRIQUE

**FABRIQUE DE PIPES**  
FONDÉE EN 1864

---

## **J.-B. VINCHE & FILS**

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

**85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332**

**Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).**

---

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

---

### **L'ORIENT et l'ÉGYPTE, viâ Marseille**

**Billets simples, valables 45 jours, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes**

délivrés à la gare de Paris P. L. M. et dans les Agences des Compagnies des Messageries maritimes, Fraissinet et Paquet, pour l'un quelconque des ports ci-après : Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Calamata, Trébizonde, Samsoun, etc.

**Billets d'aller et retour, valables 120 jours, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes**

délivrés à la gare de Paris P. L. M. et dans les Agences des Compagnies des Messageries maritimes et Paquet pour certains des ports indiqués ci-dessus.

Arrêts facultatifs sur le réseau P. L. M.; le trajet de Paris à Marseille peut être effectué par la Bourgogne ou le Bourbonnais.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies. Trajet rapide de Paris à Marseille en 10 h. 1/2 par le train « Côte d'Azur rapide » (1<sup>re</sup> classe).

Consulter le livret-guide horaire P. L. M. en vente dans les gares : **0 fr. 50.**

---

## **Union du Crédit de Bruxelles**

**RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57**

---

**Location de Coffres-forts**

**A PARTIR DE 12 FRANCS PAR AN**

# ALFRED MAERE & C<sup>ie</sup>

*Agence générale pour la BELGIQUE des*

## **Automobiles COTTIN & DESGOUTTES** DE LYON

---

Garage : 101, rue du Page, IXELLES

---

*Les Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon* sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

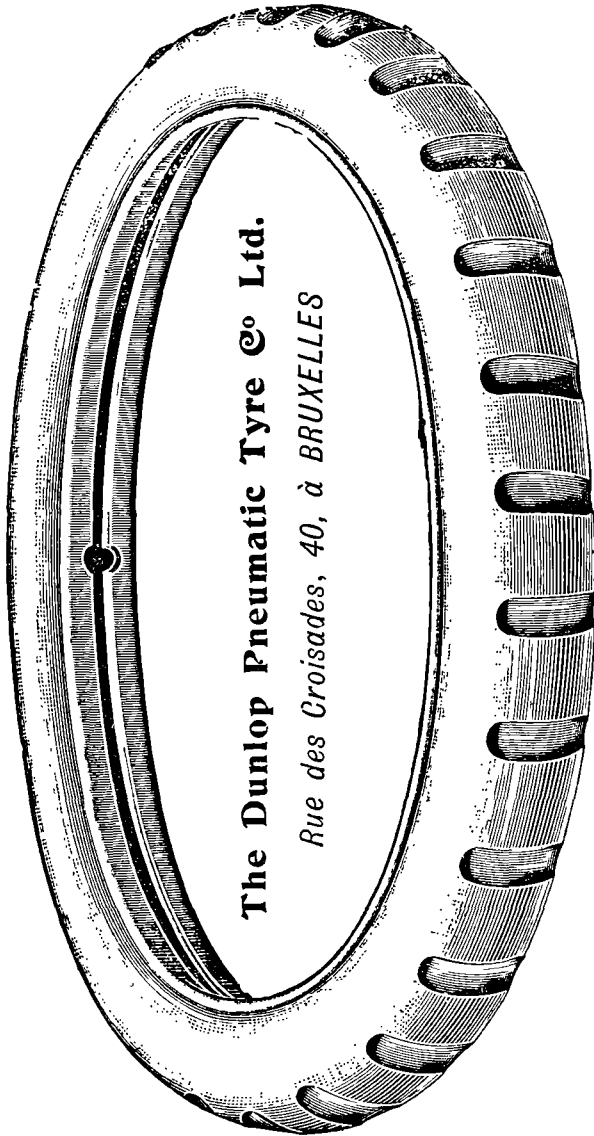
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la *Cottin et Desgouttes* prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

**10 châssis vendus en 1911**

**VOYEZ STAND 141**

**SALON 1912**



# Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

## LA MAISON DES JUGES

---

Quand je songe aux heures que j'ai vécues en Afrique — et rien ne m'enchanté davantage — je m'étonne toujours de la témérité de mes courses à travers la savane et la forêt tropicales.

Non que je veuille me faire passer pour un intrépide *bushman*, gardez-vous de le croire ! Du reste, je défie personne de trouver la moindre image qui me représente en tenue de trappeur, la botte et la carabine posées sur quelque redoutable fauve allongé dans la poussière. De même, je ne saurais tirer vanité d'aucune blessure vraiment digne de ce nom.

— Et cette menue cicatrice qui étoile votre front, faites-vous en me dévisageant avec sympathie, ne serait-ce pas la trace de quelque flèche empoisonnée ?

Je pourrais le prétendre, à la rigueur. Mais, rassurez-vous, je confesse sans détour qu'elle est la marque d'une chute au temps de mon enfance. Encore un coup, je ne combattis aucun monstre ; tout au plus, en fait de massacres, écrasai-je, avec des précautions mêlées d'horreur, quelques douzaines de cancrelats trop familiers. Voilà mon tableau de chasse. Avouez que Snyders n'y trouverait pas son compte.

Je sais bien que nos souvenirs, à nous autres Africains (qu'on me passe ces mots un peu ambitieux) s'altèrent ou se transforment souvent en Europe ; nous nous exagérons volontiers les périls incessants que nous courions chez les cannibales. Rentrés à la maison, enfoncés dans une grasse sécurité qui relâche la tension de nos nerfs et diminue l'audace de nos gestes, amollis par la douce température sociale, courbés d'ailleurs sous le joug du bureau, nous ne comprenons plus comment nous avons osé ingénument certains actes dans un pays sauvage où la flore et la faune, et le climat, et l'homme plus peut-être que tout le reste, sont hostiles au colon aventureux.

Il n'en est pas moins vrai que je fus très imprudent là-bas ; sans m'en douter, j'en conviens, ce qui enlève

tout mérite au défaut. Jamais, je ne musardai avec plus d'insouciance, avec une plus grande conviction d'être en sécurité parfaite que sur la terre africaine. Aucune bravoure de ma part, j'y insiste. Pourtant, ne risquais-je rien ? Jugez-en.

\* \* \*

A Bankana, petit poste de l'Etat situé à quinze jours de marche de Léopoldville, au milieu de tribus encore farouches et peu accommodantes, il n'était pas de plus agréable distraction pour moi que d'aller rêver dans la forêt qui s'étendait au creux de la vallée de la Lufimi, à deux kilomètres environ de nos paillettes. Je portais sous le soleil plombant, carabine au dos, revolver à la ceinture, non sans me sentir un peu ridicule et penser au héros de Tarascon. De fait, cet appareil guerrier était une concession à la sollicitude que me témoignait le chef du poste, M. le capitaine Knitellius.

Au pied du coteau, je franchissais un petit affluent de la rivière, qui formait non loin de là une ampoule autour de laquelle le feuillage retombant tendait comme des rideaux discrets. C'était un endroit mystérieux, tout parfumé de mythologie. Je m'y attardais volontiers dans l'espoir que Diane et ses nymphes, dénouant leur court chiton, viendraient s'ébattre, divinement chastes et nues, sous mes yeux éblouis...

Mais bientôt, Actéon désappointé, je quittais la place pour m'enfoncer sous l'épaisse futaie. Quelle fraîcheur et quel silence ! J'avançais lentement à travers les mailles du filet que tressent les lianes serpentes, m'arrêtant parfois pour admirer les guirlandes de fleurs monstrueuses qu'elles suspendent à la ramure des arbres géants.

Le sentiment de ma complète solitude ne me causait aucun émoi et m'enivrait au contraire. Nul bruit suspect, nul craquement sinistre n'abattait subitement ma main sur mon browning et ne suspendait le battement de mon cœur. Je ne songeais pas le moins du monde à craindre quoi que ce soit.

Ragaillardisé par l'ombre, j'allais à l'aventure, écar-

tant le feuillage à la façon d'un prince de Perrault dans une gravure de Gustave Doré, guidé non par la girouette de quelque féerique manoir, mais par la lueur lointaine d'une clairière. Jamais il ne m'arriva malencontre ; je ne voyais pas même un insecte mal-faisant. Parfois, il est vrai, je tombais à l'improviste au milieu d'une palabre de singes ; mais déjà ils étaient sur leur juchoir aérien d'où ils me couvraient de huées, ce qui ne m'inquiétait guère, étant assez en fonds pour leur rendre si j'avais voulu.

Aujourd'hui, je ne parviens plus à m'imaginer comment je fus assez dépourvu de sagesse pour me promener ainsi, sans autre protection que celle de mes armes. Encore, si j'avais emmené avec moi un boy ou un chien !... Qu'aurais-je fait en cas d'alerte ? Car je pouvais débusquer un léopard, tomber dans la bauge d'un rhinocéros, voire rencontrer le pire animal de tous, c'est-à-dire un rôdeur noir, affamé de chair humaine !

De même, au cours de notre expédition pacifique à travers la contrée des anthropophages qu'arrose la tumultueuse Buamptuomo, nous campions d'habitude à la lisière de boqueteaux pittoresques étagés sur le flanc des collines. Or, il m'arrivait souvent de quitter la tente au milieu de la nuit pour errer, au clair des étoiles, bien au delà du cordon de feux de notre bivouac. Cela me semblait la chose la plus naturelle du monde : c'en était aussi la plus folle, car les bêtes sauvages, enhardies par les ténèbres et la faim, guettaient certainement dans le voisinage et c'est miracle qu'elles m'aient épargné. J'en frémis à présent.

Je ne parlerai pas de nos baignades dans certaines anses du grand fleuve, après que les soldats avaient tiré quelques balles dans l'eau trouble, afin d'en chasser les crocodiles qui pouvaient y dormir une sieste. N'allongeons pas outre mesure la liste de ces exploits exempts d'héroïsme. Encore une fois, je n'en parle que pour montrer mon inconscience du danger et la quiétude absolue dans laquelle je vivais en Afrique.

Pourtant, je manquerais de sincérité en n'avouant pas qu'il m'arriva d'éprouver au Congo la plus forte terreur de ma vie.

Nommé substitut près le tribunal de Boma après six mois de résidence à Léopoldville, je venais de quitter le Pool pour me rendre dans la capitale.

A Tumba, première étape de ma descente, on m'attribua comme logement un chimbèque assez éloigné de la station et que l'on appelait pompeusement « La Maison des Jugés » parce qu'il était réservé d'ordinaire aux magistrats itinérants.

Accueilli avec la plus grande cordialité par les officiers et fonctionnaires du poste, on ne me laissa pas le temps d'aller visiter ma lointaine demeure, de sorte que je dus m'en remettre aux soins de mon boy, pour tout ce qui concernait l'organisation de mon coucher.

Une fois débarbouillé et vêtu de toile fraîche, je fus invité par mes hôtes à un banquet d'honneur qui se prolongea fort avant dans la soirée. On y parla de beaucoup de choses mais surtout d'un événement extraordinaire qui, depuis vingt-quatre heures, défrayait les conversations des blancs et des noirs.

En effet, la veille de mon arrivée, au milieu de l'après-midi, un éléphant d'une taille gigantesque et pourvu de pointes formidables, avait soudainement traversé la station en semant l'effroi sur son passage.

Surpris dans une impasse, deux indigènes furent aussitôt embrochés et piétinés par ce vieux solitaire qui, le massacre accompli, se dirigea vers la gare. Arrivé sur le rail, il se mit en devoir d'arracher quelques poteaux du télégraphe pour s'acharner ensuite contre une locomotive sous pression dont il tordit la cheminée fumante; après quoi, légèrement ahuri, un peu échaudé aussi par les jets de vapeur brûlante ripostés par la vaillante machine, il avait repris sa course furieuse et s'était enfoncé dans le bois qui avoisine la station.

Ce matin, une petite troupe composée des meilleurs fusils de Tumba s'était élancée à sa recherche mais sans rien rencontrer; une violente tornade, qui s'était déchaînée pendant la nuit, avait d'ailleurs

effacé toutes les pistes. Aussi, demeurait-on fort anxieux, comme en témoignait suffisamment ce faisceau d'albinis dressé dans un coin de la salle.

Il va de soi que, sous l'impression de ce fait-divers émouvant, chacun des convives y allait de son histoire éléphantine. J'écoutai avec plaisir quelques « anciens » qui s'étaient trouvés jadis à l'Equateur et dont les récits de chasse à la grosse bête ne manquaient pas de mouvement ni de brio. Moi aussi, je pouvais conter ma petite aventure. On me pressa de la dire, ce que je fis bien volontiers.

\*  
\* \*  
\*

*Conticuere omnes* et je commençai en ces termes :

Un matin que je naviguais au milieu du Kassai à bord de la *Ville de Bruges*, je vis surgir des papyrus massés sur la rive gauche une sorte de monument qui s'avança jusqu'au bord de l'eau. C'était un éléphant femelle privé de défenses ; l'animal s'éventa un moment avec ses vastes oreilles en regardant filer notre petit bateau, puis, ayant plongé sa trompe dans le fleuve, il la retira pour l'engloutir au fond de son énorme bouche rose. Sa soif apaisée, il puisa de nouveau au courant et s'aspergea de tous côtés, faisant jaillir dans l'air une pluie de rubis et de diamants.

Je le contemplais avec une stupéfaction où s'avaient tous les souvenirs et toutes les images de mon enfance. Cependant, nos soldats venaient de l'apercevoir. Aussitôt, ils voulurent tirer dessus, ce à quoi je m'opposai fermement. Pourquoi blesser inutilement ce tranquille animal ? Il était si majestueux, si décoratif, si beau de couleur, campé ainsi au milieu des houppes floconneuses des roseaux, la croupe dorée par les flèches timides et charmantes d'une vaporeuse aurore ! Il semblait heureux comme dans le Paradis terrestre.

Et puis, je songeais à tous ces bons éléphants, exilés chez nous, qui promènent sur la montagne de leur dos les bébés confiants et ravis. Ne fallait-il pas que leur sublime complaisance fût, au moins une fois par hasard, récompensée dans leurs frères de la brousse ?



Donc, j'ordonnai aux fusils de se relever et fus immédiatement obéi. C'est la première fois, et la seule fois, que j'éprouvai de la joie à pouvoir commander et à imposer mon commandement.

Quelques instants après, la monstrueuse bête, qui avait terminé sa toilette, quittait le fleuve et disparaissait dans les herbes pour s'en retourner paisiblement au sein de sa famille.

\* \*  
\* \*

Je ne sais si cette historiette intéressa beaucoup mes amis : ils l'écoutèrent du moins avec patience et sans marquer de surprise pour mes instincts purement contemplatifs à l'égard de la faune congolaise. Elle contrastait du reste avec leurs récits dramatiques et c'était là tout son mérite.

Mais l'heure s'avancait ; il était temps de songer à gagner mon logis, car je partais, le lendemain, à l'aube, pour Matadi. Après un speech de remerciement, je voulus prendre congé de mes hôtes, mais ils tinrent à m'escorter jusqu'au chemin de fer que je devais traverser pour m'en rendre chez moi. Je fus reconduit au rythme d'une fanfare entraînante, car j'oublie de dire que mes compagnons, très mélomanes, avaient fondé un conservatoire dont les instruments ne le cédaient en rien, pour le grotesque de la forme et du timbre, à ceux de nos *Gais Lurons* de Bruxelles.

Enfin, on se sépara sur une *Brabançonne* et, guidé par mon boy, je me dirigeai vers ma maison. Diable, c'est qu'elle était située beaucoup plus à l'écart que je ne pensais !

Il faisait une de ces nuits torrides, profondément noires, une de ces nuits de nègre dont l'obscurité est si dense qu'on croit la toucher presque et qu'il semble qu'elle vous enveloppe, qu'elle vous drape, qu'elle vous bride même de son étoffe souple, comme un pagne.

De crainte de nous égarer, il fallut en cours de route allumer le fanal de locomotive que le chef de gare avait eu l'amabilité de mettre à ma disposition.

Nous arrivâmes sans encombre au bout d'une

dizaine de minutes. Vraiment, la maison n'était pas des plus confortables; elle me parut assez délabrée, hors d'équerre, mal d'aplomb sur les pieux qui la portaient. On eût dit d'une méchante cahutte de douanier dans la dune. Bah! elle avait résisté à plus d'une tornade, elle suffirait encore à m'abriter pendant quelques heures.

J'entrai dans la petite chambre au milieu de laquelle étaient dressés mon lavabo et ma malle-lit. A ce moment, mon boy marmotta quelques mots dans son baragouin fiotte auxquels je répondis, sans les comprendre, par un signe d'assentiment; puis, m'ayant souhaité le bonsoir, il se retira avec discrétion.

L'énorme fanal projetait sur les murs une intense clarté, ce qui me permit d'apercevoir deux ou trois araignées, grosses comme des crabes, agrippées dans l'angle du plafond. Quoique j'eusse préféré dormir en meilleure compagnie, je ne m'inquiétai pas autrement du voisinage de ces vilaines bêtes avec lesquelles j'avais eu le temps de me familiariser, sinon de sympathiser à Léopoldville.

Ma toilette de nuit expédiée, j'éteignis ma lanterne et m'insinuai avec adresse sous la moustiquaire avec mon browning et mon couteau-poignard.

Il régnait un silence effrayant, le silence d'une crypte dont mon étroite malle-lit aurait été le cercueil. Je m'étonnai tout à coup de ne pas entendre remuer mon boy sur la véranda; où donc avait-il déroulé sa natte de sommeil? Je m'avisai alors qu'il avait surpris mon consentement pour aller rejoindre ses amis au village. Ah le drôle! Aussi, pourquoi ne pas le tenir de plus court?

J'étais seul dans cette bicoque isolée. Voilà qui manquait de prudence. En vérité, je n'avais pas peur. N'empêche que ma poitrine commençait à se contracter. Faisant effort pour ne pas céder aux terreurs qui pouvaient m'assaillir, je me remémorai les joyeux devis de notre banquet; je me sermonnais aussi : voyons, le romantique de l'aventure était pour me plaire!.. Je vivais des minutes rares... Je vivais intensément! D'ailleurs, n'avais-je pas sous la main mon fidèle revolver à six balles et mon eustache catalan?

Allons donc ! Un simple coup de feu, et je mettais en fuite la bête assez audacieuse pour venir renifler à la moustiquaire métallique de ma fenêtre.

Certes, ces pensées étaient assez rassurantes; quand même, elles ne me réconfortaient que tout juste. Pour faire diversion, je m'imposai de dénombrer mes amis et de réciter leurs noms à voix basse... C'étaient De Waele, Douffet, Pirotte, Scouffs, Hanson, Lossignol... Voyons, j'en passais et des meilleurs... Ah oui, il y avait encore Mongi, et puis cet autre, vrai héros d'Albert Giraud, si falot, si comiquement poétique dans son costume de Pierrot lunaire ! Mais comment s'appelait-il celui-là ? Ma mémoire se mit à la poursuite de ce nom, sans parvenir à le rattraper.

De guerre lasse, j'avais abandonné la partie et, tout doucement, je commençais à m'assoupir quand un cri prolongé, suraigu, terrible, tel un coup de buccin, déchira le silence et fit comme une illumination de foudre au milieu des ténèbres.

Je frissonnai jusqu'au fond des moelles et une sueur froide me ruissela sur tout le corps. Ce cri, je le connaissais bien : je l'avais déjà entendu dans la forêt de Swinburne où je bivouaquais avec mon regretté camarade Paul Costermans. Point de doute possible : c'était le barissement du plus énorme des pachydermes.

Le silence venait à peine de se rétablir qu'un nouveau cri fendit la nuit, accompagné cette fois du bruit d'une lourde galopade dans la plaine sablonneuse qui entourait ma cabane.

Parbleu, c'était l'éléphant, le vieux solitaire de la veille, qui était sorti du bois et revenait à la charge ! Je me sentis perdu. L'animal allait se ruer sur le premier obstacle qu'il rencontrerait. Et c'était ma petite maison ! De fait, le tonnerre de sa course se rapprochait, se précipitait, s'enflait.

Tout à coup, un choc épouvantable : la maison craque, s'affaisse d'un côté. Un des pilots, sur lesquels elle est établie, a été arraché par le monstre dont j'entends à présent la formidable respiration et le crissement de la trompe sur le toit de tôle.

Je veux crier, mais ma gorge n'émet qu'un râle

étouffé. Je veux me soulever pour saisir une arme, mais mon bras reste inerte et mon dos de plomb est comme incrusté dans ma couchette. Mes membres n'obéissent plus à ma volonté.

La peur m'avait frappé de paralysie soudaine. Seul, mon cerveau demeurait actif, lucide. Et c'est vrai qu'à cette minute désespérée je revis mon enfance, et ma jeunesse, et tout ce calme bonheur que j'avais laissé là-bas, dans la douce Europe !

Cependant, l'animal, enivré de rage, continuait à pousser des cris et à marteler les parois de ma chambre. Brusquement, un autre pilot céda ; nouveau craquement, et la maison se renverse davantage. Cette fois, j'ai bien la sensation que la boîte de ma mallette oscille et dérape vers le mur. Soudain, les pointes du monstre transpercent la toile métallique de la fenêtre en même temps qu'elles arrachent l'armature de ma moustiquaire !

Tout était fini. J'allais mourir éventré, haché, broyé...

Eperdument, j'étreignis en pensée deux êtres plus chers que tout au monde... Et mes yeux se ferment... mais pour se rouvrir aussitôt dans le clair jour, aux sons d'une musique enragée !

Dominant le charivari, une voix chantait à tue-tête sur l'air de Méphistophélès :

— Beau Juge, qui faites l'endormi, n'entendez-vous pas ?

Zambi soit loué ! c'était tout le conservatoire de Tumba qui venait me chercher pour me faire escorte jusqu'à la gare !

Ah ! les braves gens ! les braves gens !

LÉOPOLD COUROUBLE.

---

# LE COFFRET

COMÉDIE EN UN ACTE

---

Un salon éclairé par une vaste baie donnant sur le jardin. Au fond, à droite de la fenêtre, porte ouverte sur le vestibule. Porte à droite. A gauche, cheminée. Au premier plan, canapé; au second plan, meuble à tiroirs. Devant la fenêtre, table avec fauteuil à gauche et chaise à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE

M<sup>me</sup> MAIZERET, L'ABBÉ JULIEN

*(M<sup>me</sup> Maizeret, debout près du meuble, en tire un petit coffret qu'elle apporte sur la table. Elle s'assied dans le fauteuil, ouvre le coffret et le pose sur ses genoux. Tandis qu'elle y plonge la main et y palpe rêveusement divers objets, Louise apparaît au seuil de la porte.)*

LOUISE *(annonçant)*.

M. l'abbé Julien. *(Elle sort.)*

L'ABBÉ *(s'approchant de M<sup>me</sup> Maizeret qui s'est levée et a déposé le coffret sur la table)*.

Bonjour, chère Madame.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Que c'est aimable à vous de venir me surprendre, Monsieur le curé. Je ne comptais guère avant dimanche avoir le plaisir de votre visite.

L'ABBÉ

Tout le plaisir est pour moi, Madame, et je le goûte même plus complètement que je ne le mérite; car, à ne point vous céler la vérité, je passais outre quand M<sup>lle</sup> Yvonne, me saluant d'un frais bonjour devant la grille, m'a invité à entrer un instant. Et vous savez si j'ai jamais su résister à cette voix-là.

M<sup>me</sup> MAIZERET *(souriante)*.

Oh! je sais que vous êtes un parrain d'une dépol-

nable faiblesse... Essayez-vous donc, je vous prie... (*Elle donne l'exemple, l'abbé Julien s'assied.*) Mais comment se fait-il qu'elle ait laissé à la bonne le soin de vous introduire?

L'ABBÉ

Il n'y a nullement de sa faute, Madame Maizeret.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Naturellement.

L'ABBÉ

Non, vraiment; c'est moi-même qui l'ai priée de n'en rien faire. (*Avec malice.*) Je ne nierai point qu'elle n'ait acquiescé bien promptement à mon désir; mais elle était fort excusable; et quant à moi (*Montrant le jardin où Maurice et Yvonne se promènent*), voyez si j'ai eu tort.

M<sup>me</sup> MAIZERET (*regardant le couple*).

Tiens, M. de Ronquières est ici?

L'ABBÉ

Il me suivait, chère Madame. Si bien que, malgré ma confiance en l'affection de ma filleule, je n'ose affirmer si c'est mon passage qu'elle guettait du seuil de la grille et si la joie qui pétillait dans ses yeux saluait le vieux prêtre ou le jeune avocat.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Vraiment, l'abbé, vous croyez qu'il y aurait entre eux autre chose qu'un innocent flirt de campagne?

L'ABBÉ

Permettez-moi de me récuser en arguant de mon incompétence. Mais si j'osais me prononcer en matière aussi délicate, j'exprimerais l'avis que le flirt ne s'accommoderait pas chez Yvonne de cette ingénuité dans la hardiesse, ni chez M. de Ronquières de cette réserve déferente dans l'amabilité empressée.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Vous parlez comme un livre, Monsieur l'abbé; et votre incompétence m'a l'air particulièrement renseignée... Alors, vraiment, vous rêvez déjà mariage?

L'ABBÉ

Quel mal y verriez-vous? D'ailleurs, vous m'étonneriez beaucoup si vous-même...

M<sup>me</sup> MAIZERET

J'ai évidemment remarqué la sympathie grandissante qui attire l'un vers l'autre nos deux jeunes gens; et, pour ma part, je verrais cette union avec joie. Mais je ne me dissimule pas qu'Yvonne est encore jeune, que sa dot est modeste et que M. Maurice de Ronquières, ayant titre, fortune et situation, peut aspirer à mieux.

L'ABBÉ

A mieux? Permettez-moi d'être persuadé, Madame, que vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites. Où voyez-vous de plus beau parti qu'Yvonne dans tout le canton?

M<sup>me</sup> MAIZERET (*souriante*).

Ne vous emballez pas, l'abbé. Il n'y a pas que les demoiselles du canton.

L'ABBÉ

Comptez-vous pour rien sa beauté, son intelligence et ses qualités de cœur?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Moi, non, Monsieur le curé. Mais, en fait d'amour ou de mariage, le cœur, l'esprit ou la beauté comptent pour bien peu de chose. Il y a des laideurs irrésistibles et l'attrait d'une belle dot l'emporte d'ordinaire sur celui des âmes les mieux ornées.

L'ABBÉ

Et c'est entendu... comme il est entendu que je parle comme un livre et vous comme un philosophe. Seulement, vous pensez comme une mère et moi comme un parrain. Et c'est pourquoi, au fond, nous restons tous deux convaincus que notre Yvonne est le meilleur parti qui soit et que M. de Ronquières serait un sot de ne pas s'en apercevoir.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Peut-être avez-vous raison. Mais, dès qu'il s'agit du bonheur d'Yvonne, je deviens perplexe, je n'ai

plus confiance en mon jugement, ni en celui des autres; et, tandis que j'appréhende les obstacles qui pourraient empêcher cette union, je tremble à l'idée de compromettre maladroitement l'avenir de ma fille.

L'ABBÉ

Des obstacles? D'où surgiraient-ils? De la part de M. Maizeret?

Mme MAIZERET

Je doute que Robert, toujours fort préoccupé de ses affaires, ait remarqué les assiduités de M. Maurice, dont les visites familières en temps de vacances se justifient depuis tant d'années par nos rapports de bon voisinage; et, s'il les remarquait, je suis certaine qu'il en serait enchanté. Mais les de Ronquières n'ont-ils point des vues plus élevées pour l'établissement de leur fils?

L'ABBÉ

Je les connais assez intimement, chère Madame, pour être persuadé qu'ils ratifieront son choix, leur propre union les ayant convaincus que l'amour en ménage, s'il ne fait pas le bonheur, y aide singulièrement, surtout si l'on a la fortune par surcroît.

Mme MAIZERET (*rouvrant machinalement le coffret*).

L'amour en ménage...

L'ABBÉ

Comme vous voilà pensive, chère Madame. Ai-je, sans le vouloir...

Mme MAIZERET

Monsieur l'abbé, vous m'avez surprise tantôt au milieu d'une crise d'âme, au moment où, pour la centième fois peut-être, s'imposait à mes réflexions un douloureux cas de conscience. Peut-être vous rappelez-vous que mon mari et moi avons fait plutôt un mariage de raison et de convenance. Ce ne sont pas, dit-on, les plus mauvais et, certes, j'aurais tort de me plaindre. L'amour, d'ailleurs un peu tyrannique et sec, que m'apportait Robert, n'était compensé chez moi que par une sympathie affectueuse que je ne lui ai jamais ménagée et qui n'a fait que s'accroître à mesure que, sous ses dehors brusques



et cassants, j'appréciais mieux sa bonté bourrue, sa franchise, sa loyauté.

L'ABBÉ

Et vous le jugiez bien, Madame Maizeret, car votre mari est la droiture même.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Oui, certes. Mais en ménage, voyez-vous, l'abbé, les défauts sont parfois plus précieux que les qualités.

L'ABBÉ

Hum ! vous allez un peu loin.

M<sup>me</sup> MAIZERET

C'est me donner raison.

L'ABBÉ (*se levant*).

Permettez ! Vous me faites dire là des choses...

M<sup>me</sup> MAIZERET (*se levant également, tout en faisant retomber sans bruit le couvercle du coffret*).

... Qui feraient frémir vos ouailles, n'est-ce pas ? Pourtant, n'est-ce pas l'ombre qui met la lumière en valeur et la laideur qui sert de repoussoir à la beauté ? Et croyez-vous qu'on puisse goûter le bonheur sans l'adjuvant des peines et des soucis ?

L'ABBÉ

Voilà que vous blasphémez le Paradis, maintenant.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Les mets les plus savoureux seraient-ils supportables sans la sauce et les ingrédients qu'inventa le péché de gourmandise ?

L'ABBÉ

Ah ! si vous me prenez par mon faible...

M<sup>me</sup> MAIZERET (*s'asseyant sur le canapé*).

Voyez-vous, l'abbé, c'est cet adjuvant qui m'a manqué. Parfois, à travers l'estime que m'inspirait mon mari, j'ai cru percevoir comme l'éclosion d'un sentiment qui n'était pas de l'amour encore, qui était déjà plus que de l'affection. Il s'en est fallu de bien peu, — un geste, une inflexion de voix, un mot de tendresse, un instant de cette intimité du cœur qui

fait se fondre toute réserve et s'effacer toute timidité, — il s'en eût fallu d'un rien pour que s'épanouît à nouveau en moi cette fleur d'amour que je croyais desséchée. L'eau a manqué à la rose de Jéricho...

L'ABBÉ (*rapprochant un siège du canapé et s'asseyant*).

Parmi tous ces regrets, Madame Maizeret, je cherche vainement à discerner le cas de conscience dont vous me parliez tantôt.

M<sup>me</sup> MAIZERET

M'y voici. Déjà sans doute vous avez compris — à moins que vous ne l'ayiez deviné depuis longtemps — que, si je n'ai pu aimer mon mari comme il le méritait, c'est parce que mon cœur ne m'appartenait plus.

L'ABBÉ (*avec un air de curieux étonnement*).

Comment donc eussé-je pu le deviner?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Que sais-je, moi? Par des indices, des confidences... Entre frères, n'est-ce pas naturel?

L'ABBÉ

Mon frère Jean?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Mon Dieu, oui. Que faisiez-vous donc alors de cette perspicacité qu'on se plaît à vous reconnaître? Ma mère, elle, m'avait devinée tout de suite. Mais j'étais jeune encore, votre frère n'était qu'un étudiant sans fortune; et un jour où il s'était confessé à ma mère, espérant trouver en elle une alliée, il avait été convenu qu'il s'abstiendrait de toute démarche jusqu'au moment où il se serait créé une situation honorable. C'est alors qu'il alla compléter ses études en Allemagne où le typhus devait l'emporter quelques mois après. Malgré la défense de ma mère, nous nous écrivions secrètement grâce à la complicité d'une amie à laquelle il adressait ses lettres. Cette correspondance, je l'ai toujours gardée. (*Elle va chercher le coffret et revient s'asseoir.*) Je l'ai là tout entière, vibrante d'amour, brûlante de passion, toute illuminée de confiance dans l'avenir.

Toute ma vie, je l'ai relue, ranimant mes dou-

leurs, nourrissant mes regrets, ravivant mes désespérances. Et chaque fois que j'évoque ces souvenirs, que je revis ces heures où mon cœur battit pour la première fois, je me demande si j'ai le droit de conserver ces reliques chères, si je ne trahis point mes serments d'épouse et si mon devoir n'est pas de tout brûler pour rompre définitivement avec le passé. Le voilà, le cas de conscience, mon cher abbé.

L'ABBÉ

Mon pauvre Jean! Ah! certes, il méritait d'être aimé.

M<sup>me</sup> MAIZERET

N'est-ce pas? Alors, vous comprenez que je n'aie pu aimer ailleurs? Vous concevez que je lui sois restée fidèle?

L'ABBÉ

Ma foi, ma chère amie, je crains que les sentiments du frère ne fassent tort ici au jugement du prêtre. Car, en somme, votre mariage vous créait de nouveaux devoirs, impliquait une fidélité nouvelle. Et si pénible que fût le sacrifice, je crois qu'il s'imposait.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Ce que vous me dites là, je me le suis dit bien souvent moi-même. Mais, voyez-vous, chaque fois, au dernier moment, le courage m'a manqué. Et maintenant que les années ont tout atténué, tout adouci, j'en arrive à me dire que cela n'en vaut pas la peine.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LOUISE, *puis* MAURICE  
et YVONNÉ

LOUISE (*entrant en coup de vent*).

Madame! Le jardinier vient d'avoir une syncope et sa femme vous prie de venir au plus vite en attendant le médecin.

M<sup>me</sup> MAIZERET (*se lève. Dans le mouvement qu'elle fait, une lettre glisse de ses genoux à terre. A Louise*).

J'y vais. Descendez-moi la petite pharmacie. (*Louise sort. A l'abbé.*) Venez-vous avec moi, Mon-

sieur le curé? Nous traverserons le parc, ça vous rapproche de la cure.

L'ABBÉ

A vos ordres, ma chère Madame.

M<sup>me</sup> MAIZERET (*qui est allée enfermer le coffret dans le meuble, se dirige vers la porte, accompagnée de l'abbé. Sur le seuil, Louise réapparaît ayant en mains la petite pharmacie qu'elle remet à Mme Maizeret.*)

Merci, Louise. Vous préviendrez mademoiselle.  
(*Elle et l'abbé s'éloignent et tournent à droite, dans le vestibule.*)

LOUISE

Bien, Madame... Ah! la voici.

(*On voit, en effet, Yvonne et Maurice traverser le jardin. Louise se dirige vers eux et, sur le seuil de la porte du vestibule donnant dans le jardin, elle les rencontre et met Yvonne au courant.*)

### SCÈNE III

MAURICE, YVONNE

MAURICE

Vous voyez, Yvonne, que le ciel vous condamne à m'entendre.

YVONNE

Où voyez-vous le ciel en tout ceci?

MAURICE

Le ciel? Je le vois partout, dans le brusque départ de votre mère et de l'abbé qui nous laissent la place libre, dans l'air de cette maison, dans la douceur de vos yeux, dans le son de votre voix.

YVONNE (*tout en s'asseyant près de la table de droite.*)

Prenez garde, Monsieur Maurice. Le Malin nous dupe volontiers par de fausses apparences, dirait mon parrain.

MAURICE

Votre parrain? Il me donnerait raison.

YVONNE

De chercher le ciel partout? Puisque c'est son métier, à cet homme... (*Le genou gauche sur une chaise,*

*le menton dans les mains, les coudes au dossier.)*  
Qu'est-ce que vous lui avez raconté, à mon parrain ?

MAURICE

Moi ?

YVONNE

Dame ! Puisque vous êtes convaincu qu'il vous approuverait, c'est que vous avez dû sonder son opinion.

MAURICE

Croyez-vous donc qu'il ait tant besoin de confidences ? Il comprend à demi-mot, lui.

YVONNE

Et que lui avez-vous dit, à demi-mot ?

MAURICE

Faut-il vraiment que je vous le dise ? Dois-je vous avouer combien je vous...

YVONNE (*précipitamment*).

Non, non, c'est inutile. (*Essayant encore de plaisanter.*) N'avez-vous jamais, a dit Avinain.

MAURICE

Parce qu'il craignait la guillotine. Mais comme je ne risque, moi, que la corde au cou...

YVONNE

Eh, c'est déjà suffisamment grave.

MAURICE

Pas quand le nœud coulant est fait de deux beaux bras d'épousée... Alors, j'avoue... Yvonne, voulez-vous être ma femme.

YVONNE

Comme ça ?... Tout de suite ?

MAURICE

Ah, si cela se pouvait... (*Lui prenant les mains.*) Il y a si longtemps. Yvonne, que je vous aime, que je brûlais du désir de vous le dire.

YVONNE

Avec ça que vous ne me le dites pas clairement depuis des semaines.

MAURICE

Alors... dites... vous voulez bien ?

YVONNE

M'appeler Madame Maurice de Ronquières?...  
(*Souriante et émue.*) Mais je ne pense qu'à cela.

MAURICE (*l'enlaçant tandis qu'elle penche sa tête sur son épaule.*)

Yvonne, ma chère Yvonne.

YVONNE (*se dégageant.*)

Prenez garde. Mère pourrait rentrer...

(*Se souvenant tout à coup et indiquant de la tête la porte du second plan à gauche.*) Et père qui est dans son cabinet!

Je vous prie, partez.

MAURICE

Dites-moi que vous m'aimez.

YVONNE

Si je... mais vous le savez bien.

MAURICE

Je ne le saurai jamais assez.

YVONNE

Eh bien, partez... (*Montrant la fenêtre.*) Et quand vous serez là... dehors... je vous permets de vous retourner vers la fenêtre.

MAURICE

Et alors?

YVONNE

Saint-Thomas que vous êtes, vous ne méritez pas le paradis que je vous réserve... (*Lui tendant la main.*) Allons, partez.

(*Maurice lui baise la main, s'éloigne, se retourne sur le seuil, sort, puis on le voit arrêté, regardant vers la fenêtre. Yvonne alors lui envoie un baiser.*)

## SCÈNE IV

YVONNE, puis MAIZERET

YVONNE (*regarde Maurice qui s'éloigne, reste un instant pensif à la fenêtre, puis revient vers le canapé et voit tout à coup la lettre tombée des genoux de Mme Maizeret.*)

Une lettre. (*Elle la ramasse.*) Serait-ce de Maurice? (*Elle l'ouvre.*) Ma bien-aimée. (*Elle court à la*

*signature.*) ... Jean... Jean. Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Elle parcourt la lettre.*) Ma chère Hortense... (*Stupéfaite.*) Hortense... Le nom de ma mère... qu'est-ce que ça veut dire ?

(*Elle s'assied sur le canapé, toute bouleversée, tenant la lettre en main. Maizeret sort de son cabinet, la remarque et s'avance vers elle.*

MAIZERET

Où est ta mère ?

YVONNE (*se lève et glisse précipitamment la lettre dans sa ceinture.*)

Elle a accompagné M. le curé chez le jardinier qui s'est trouvé mal.

MAIZERET

Qu'est-ce qui t'absorbait à ce point quand je suis entré ?

YVONNE (*d'un air détaché.*)

Oh ! Rien, père.

MAIZERET

Comment, rien ! Tu parcourais une lettre que tu as même cachée fort prestement, à ce que je vois.

YVONNE

Oh ! cachée ! Tout simplement fourrée dans ma ceinture, parce que les couturières ne nous font plus de poche. C'est même bien gênant parfois. Ainsi figure-toi...

MAIZERET

Trêve de bavardage ! Qui est-ce qui t'a écrit ?

YVONNE

Personne.

MAIZERET

Voyons, je te prie de croire que je ne plaisante pas.

YVONNE

Moi non plus, père. Cette lettre n'est pas à moi.

MAIZERET

Alors comment se trouve-t-elle entre tes mains ?

YVONNE

Je l'ai trouvée.

MAIZERET (*ricanant*).

Vraiment, tu l'as trouvée! Et où ça ?

YVONNE (*hésitant*).

Ici, aux environs.

MAIZERET (*autoritaire*).

Donne-moi cette lettre.

YVONNE (*énue, mais d'un ton ferme*.)

Excuse-moi, père, mais ce n'est pas possible.

MAIZERET

Comment pas possible ?

YVONNE

Mais non, tu vas comprendre, voyons. Cette lettre ne m'appartient pas. Quand je l'ai trouvée, je l'ai parcourue pour chercher le nom du destinataire ou de l'expéditeur; et parce que le hasard m'a fait le dépositaire du secret de deux personnes, tu conviendras que je ne puis le communiquer à un tiers, même à toi.

MAIZERET (*ironique*).

Je ne te savais pas si forte dialecticienne. Alors tu estimes que si le hasard t'a rendue maîtresse d'un secret, ton père n'est pas capable de le garder aussi bien que toi? (*Il fait quelques pas vers le canapé et se trouve ainsi à droite d'Yvonne.*)

YVONNE

Mais je n'ai pas dit cela et suis à mille lieux de t'offenser. J'ai dit que je n'ai le droit de confier à personne un secret qui n'est pas le mien. Ce n'est pas la même chose.

MAIZERET (*se contenant*).

Je vais lever tes scrupules. Tu peux te fier, je suppose, à mon expérience, à ma discrétion. Eh bien, dans cette situation délicate, ton devoir est d'en référer à ton père qui jugera plus sainement que toi et prendra les dispositions nécessaires.

YVONNE

Père, tu m'as inculqué le sentiment de l'honneur. C'est lui seul qui me guide en ce moment; et tu m'approuverais si tu n'étais pas en colère.



MAIZERET (*éclatant*).

Alors, voilà que je suis en colère, à présent?... Comme s'il n'y avait pas de quoi se fâcher à te voir ainsi patauger dans tes mensonges.

YVONNE (*révoltée*).

Oh!

MAIZERET

En voilà assez. Donne-moi cette lettre. (*Il la saisit par le poignet.*)

YVONNE (*pousse un cri*).

Oh! père, de la violence!

MAIZERET (*la lâchant*)

... Si tu m'y forces.

YVONNE

Oh! non, calme-toi... Puisque tu le veux... (*Elle tire la lettre de sa ceinture, puis tout à coup elle s'enfuit en criant*) : Je ne peux pas, je ne peux pas. (*Sur le seuil, elle croise M<sup>me</sup> Maizeret qui la regarde sortir, stupéfaite.*)

## SCÈNE V

MAIZERET, M<sup>me</sup> MAIZERET

M<sup>me</sup> MAIZERET

Que se passe-t-il?

MAIZERET

Une chose inouïe. Yvonne vient de se permettre à mon égard une attitude inqualifiable.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Ah, mon Dieu! Qu'a-t-elle fait?

MAIZERET

Imagine-toi qu'elle a reçu une lettre... Comment? De qui? voilà ce que je me demande.

M<sup>me</sup> MAIZERET (*s'efforçant d'être calme*).

C'est bien simple. D'un amoureux, sans doute. Qu'y a-t-il d'étonnant à ça?

MAIZERET

Tu trouves ça naturel?

Mme MAIZERET

Tout ce qu'il y a de plus naturel.

MAIZERET

... Qu'elle reçoive des lettres ainsi, à notre insu?

Mme MAIZERET

Mais c'est toujours à l'insu des parents qu'on les reçoit, ces lettres-là. Tu sais, ça arrive dans les meilleures familles.

MAIZERET

Tu aurais admis ça, toi?

Mme MAIZERET (*un peu gênée*).

Il n'y a pas à admettre ou non, mon ami. Il y a une lettre à recevoir... et d'amour encore. Comment veux-tu qu'une jeune fille résiste? Tu voudrais donc qu'elle la rendît au facteur?

MAIZERET

Enfin, soit... Toujours est-il qu'elle a essayé de la dissimuler à mon arrivée. Et quand j'ai exigé qu'elle me la communique, elle s'y est carrément refusée, tu aurais dû voir ça, en alléguant que cette lettre n'était pas à elle, que c'était un secret qui ne me regardait pas... bref, une histoire à dormir debout, qu'elle a débitée avec un aplomb, une insolence dont tu n'as pas d'idée.

Mme MAIZERET

J'en suis toute abasourdie. Comment cela est-il possible? Jamais Yvonne ne t'a manqué de respect... qui donc peut bien lui avoir écrit?

MAIZERET

C'est précisément ce que je voulais savoir. Car enfin, tant qu'elle est sous mon toit, j'ai bien le droit de contrôler ses actes, j'imagine.

Mme MAIZERET

Certes, mon ami. (*Avec hésitation.*) Ne t'y es-tu pas pris avec trop de brusquerie?

MAIZERET

C'est ça. Tu vas la soutenir, maintenant. Dis tout bonnement que c'est de ma faute.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Pas le moins du monde, Robert, voyons... Je cherche... Je m'efforce de comprendre... C'est tellement extraordinaire... Et tu crois qu'il n'y pas là un déplorable malentendu?

MAIZERET

Un malentendu? Je t'admire... mais j'ai vu la lettre, comme je te vois... une lettre sur papier vert...

M<sup>me</sup> MAIZERET (*soudainement bouleversée*)

... Sur papier vert?

MAIZERET

Ben oui, qu'y a-t-il là de bizarre?

M<sup>me</sup> MAIZERET (*essayant de se remettre*).

Oh rien... je me demandais qui parmi nos relations se sert d'un papier de cette teinte.

MAIZERET (*réfléchissant*).

Nos relations?... Si c'était de Maurice de Ronquières?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Tu crois?

MAIZERET

Maintenant que j'y pense, cela me paraît vraisemblable... c'est lui qui se permettrait d'écrire en cachette à Yvonne?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Ce ne serait pas bien grave; n'oublie pas, Robert, que c'est un parti fort acceptable.

MAIZERET

Je ne dis pas non, mais le procédé ne le serait pas. En tous cas, je vais tirer ça au clair, à l'instant même.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Comment ça?

MAIZERET

Je vais lui téléphoner de venir me voir.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Et si ce n'était pas lui? Vois-tu dans quelle situation cela nous mettrait?

MAIZERET

Tu comprends bien que je ne vais pas lui demander ça à brûle-pourpoint, voyons. (*Il se dirige vers son cabinet.*)

## SCÈNE VI

M<sup>me</sup> MAIZERET, puis LOUISEM<sup>me</sup> MAIZERET

... Sur papier vert... Serait-ce... (*Elle court à son coffret, l'ouvre et compte précipitamment les lettres qui s'y trouvent.*) Ah! mon Dieu! c'est cela. Il m'en manque une. (*Elle remet le coffret en place.*) Je l'aurai perdue tantôt et Yvonne l'aura ramassée... Mais alors, puisqu'Yvonne n'a pas voulu la donner à son père... qu'a-t-elle compris, mon Dieu... Ah! cette incertitude est intolérable. Il faut que je sache. (*Elle sonne la bonne.*) Comment ne les ai-je pas détruites? (*Louise entre.*) Où est Yvonne?

LOUISE

Elle est sortie, Madame.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Vous ne savez pas où elle est allée?

LOUISE

Je l'ai à peine aperçue, Madame; elle doit être aux environs, car elle est partie sans chapeau.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Dites-lui de venir me voir sitôt qu'elle rentrera.

LOUISE

Bien Madame. (*Elle va se retirer.*)

M<sup>me</sup> MAIZERET

A propos, le facteur n'a rien apporté, à sa dernière tournée?

LOUISE

Non, Madame. (*Elle sort.*)

## SCENE VII

M<sup>me</sup> MAIZERET, *puis* MAIZERETM<sup>me</sup> MAIZERET

J'étais folle de m'imaginer une seconde qu'Yvonne aurait pu recevoir une lettre... D'ailleurs la lettre qui manque..., le papier vert..., il n'y a pas de doute.

MAIZERET (*sortant de son cabinet*).

Voilà qui est fait. Il arrive à l'instant. Je suis curieux de voir comment il va justifier un pareil oubli des convenances.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Mais, Robert, n'oublie pas que c'est une simple supposition de ta part, et que c'est toi, au contraire, qui aurait peine à la justifier, étant donnés le caractère et le tact de M. Maurice.

MAIZERET

Comment? Mais tu étais quasi de mon avis, tantôt?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Pardon, au premier abord, toute bouleversée de ce que tu me racontais, je n'ai pas combattu ton hypothèse, si hasardée qu'elle me parût. Mais depuis, en y réfléchissant, j'en suis arrivée à croire qu'elle est inacceptable. Pourquoi veux-tu qu'il lui ait écrit? Il la voit tous les jours.

MAIZERET

Ce n'est pas une raison.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Soit, je te l'accorde. Mais en admettant qu'il lui écrive, comment peux-tu supposer qu'il le fasse dans des termes tels que ta fille se refuse à te communiquer sa lettre? Tu es tout simplement en train de les calomnier l'un et l'autre. La lettre, si elle existe, est donc aussi digne de Maurice que d'Yvonne, et alors ne comprends-tu pas que celle-ci ne pouvait regretter en somme un incident qui hâtait la révélation de son secret sentimental. Après une hésitation très naturelle, elle t'aurait donné la lettre sans plus de résistance.

MAIZERET

Où veux-tu en venir ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

A ceci : que tu n'as pas le droit, jusqu'à preuve du contraire, de croire à un mensonge d'Yvonne, toujours si sincère.

MAIZERET

Tu ajouterais foi à cette histoire ridicule ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Plutôt que de croire ma fille menteuse et effrontée ? Certes.

MAIZERET

Pourquoi ne la questionnes-tu pas toi-même ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Oh ! je l'interrogerai, sois-en sûr, mais seule à seule, sans crierie ni violence.

MAIZERET

Merci.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Ce n'est pas une pierre dans ton jardin. Tu es vif, tu obéis à ton tempérament, c'est tout naturel. Moi, je suis convaincue que la douceur et la persuasion agiront plus sûrement sur Yvonne.

MAIZERET (*s'emportant*).

Crois-tu donc que je n'ai pas commencé par là ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Calme-toi, je t'en prie. (*Montrant la fenêtre.*) Voici M. de Ronquières.

## SCÈNE VIII

*Les mêmes, MAURICE*

MAURICE (*saluant M<sup>me</sup> Maizeret.*)

Madame. (*Se tournant vers M. Maizeret.*) Me voici à vos ordres, Monsieur Maizeret.

MAIZERET

Asseyez-vous donc, Monsieur de Ronquières. (*Maurice s'assied près de la table, M<sup>me</sup> Maizeret prend place sur le canapé.*) Mon appel de tantôt a pu à bon

droit vous surprendre, puisque les occasions de nous voir sont fréquentes et que nous nous rencontrons presque quotidiennement. Aussi aurez-vous deviné qu'il a fallu un puissant motif pour me décider à vous demander d'urgence cet instant d'entretien. J'irai droit au but, et j'espère que vous excuserez ce que ma question pourrait avoir d'indiscret.

MAURICE (*souriant, mais peu anxieux*).

Voilà un début bien grave, Monsieur Maizeret, et je n'en suis que plus désireux de savoir ce dont s'agit.

MAIZERET

L'intimité des rapports entre nos deux familles a créé depuis des années entre ma fille et vous une camaraderie que je n'ai jamais cherché à influencer et que je continuerais sans doute à considérer comme une de ces amitiés d'enfance que le temps cimente parfois et que le hasard des destinées affaiblit souvent, si un incident qui s'est produit aujourd'hui n'avait autorisé l'hypothèse d'un sentiment d'une autre nature.

MAURICE (*se levant brusquement*).

Aujourd'hui ?

MAIZERET (*surpris de ce mouvement*).

Oui... vous devinez donc de quoi il s'agit ? (*Il fait un signe d'intelligence à sa femme.*)

MAURICE

Je ne sais, Monsieur Maizeret ; mais il s'est produit, en effet, aujourd'hui un incident, ou plutôt un événement dont vous deviez être avisé à bref délai. Les circonstances m'amènent à vous en faire part immédiatement ; veuillez excuser ce que le procédé pourrait avoir d'antiprotocolaire.

Je me suis permis tantôt de sonder les sentiments de M<sup>lle</sup> Yvonne à mon égard, et j'ai eu le bonheur de constater qu'elle n'est pas indifférente à l'amour que je lui ai voué depuis longtemps. Je me proposais donc, Monsieur Maizeret, de prier mon père de s'enquérir auprès de M<sup>me</sup> Maizeret et de vous-même si mes respectueuses prétentions à la main de mademoiselle votre fille auraient votre agrément.

M<sup>me</sup> MAIZERET (*se levant*).

Mon cher Maurice...

MAIZERET (*l'interrompant de la main*).

Et vous lui avez exprimé vos sentiments par écrit ?

MAURICE

Moi ? Qu'est-ce qui vous le fait croire ? Je ne me serais pas permis de lui écrire à votre insu.

MAIZERET

Yvonne a reçu tantôt une lettre qu'elle s'est refusée à me communiquer.

MAURICE

Yvonne ? Une lettre ?... Mais ce n'est pas possible...

MAIZERET

Je l'ai vue entre ses mains.

MAURICE

Une lettre... Et de qui serait-elle donc ?

MAIZERET

C'est ce que je me demande. Et je m'excuse d'avoir pu envisager un instant l'idée qu'elle venait de vous.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Mais, mon ami, tu oublies de dire à M. Maurice qu'Yvonne nie énergiquement que la lettre lui ait été adressée.

MAURICE (*trionphant*).

Ah !... j'en étais sûr.

MAIZERET

Oui, elle prétend l'avoir trouvée.

MAURICE

Et quelles raisons assez puissantes vous font douter de sa parole ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Aucune, Monsieur Maurice.

MAIZERET

Eh ! si, l'in vraisemblance même de sa version.



MAURICE

Yvonne est incapable d'un mensonge, Monsieur Maizeret.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Qu'est-ce que je te disais ? (*On voit passer Yvonne.*) Mais la voilà qui rentre. Laisse-moi la questionner moi-même.

MAIZERET

Comme tu voudras. (*A Maurice.*) Passons dans mon cabinet, si vous le voulez bien. Au surplus, nous avons à causer et je vous dois bien une réponse. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE IX

M<sup>me</sup> MAIZERET, YVONNE

YVONNE (*entrant, court se jeter au cou de sa mère.*)

Mère !

M<sup>me</sup> MAIZERET

Eh bien, d'où viens-tu ? Qu'est-ce que toute cette histoire ? Tu n'as pas menti à ton père, au moins ?

YVONNE

Oh ! maman, comment peux-tu...

M<sup>me</sup> MAIZERET

Je le pensais bien. (*Avec une indifférence affectée.*) Mais, alors, pourquoi n'as-tu pas remis la... lettre à ton père ?

YVONNE (*embarrassée.*)

Je ne sais pas... je ne peux pas l'expliquer. C'a été quelque chose d'instinctif, d'involontaire, de si impérieux que je n'aurais pu agir autrement, malgré mon désir de ne pas irriter papa. . Mon Dieu, il doit être furieux, hein ?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Oh ! il est très « soupe au lait », comme tu sais. Il commence déjà à se calmer. Mais, toi, où as-tu été ?

YVONNE (*se tournant vers la porte.*)

Voilà parrain qui te dira tout... Ah ! mère, comme je t'aime... (*Elle l'embrasse encore.*) Tiens.

## SCÈNE X

LES MÊMES, L'ABBÉ JULIEN,  
puis MAIZERET et MAURICE

L'ABBÉ (*entrant*).

Ah ! chère Madame, quelle sottise histoire !

M<sup>me</sup> MAIZERET

Vous êtes donc au courant ?

L'ABBÉ

Yvonne est venue me raconter tout, moins au parrain sans doute qu'au confesseur.

YVONNE

A tous les deux, Monsieur le curé.

L'ABBÉ

Non, mon enfant, tu as obéi à une impulsion heureuse, mais qui ne se serait pas justifiée si tu avais voulu apporter au parrain des confidences que tu refusais à ton père. C'est au confesseur que tu es venue demander conseil, (*A M<sup>me</sup> Maizeret*) et voyez, Madame, comme le doigt de la Providence se manifeste en tout ceci... (*Maizeret sort de son cabinet, suivi de Maurice, qui s'avance rapidement vers Yvonne et lui cause à voix basse.*) Ah ! Monsieur Maizeret, que je suis heureux de dissiper le malentendu de tantôt. Yvonne vous avait dit l'exacte vérité, et si elle vous doit des excuses pour vous avoir déplu dans la forme, je me hâte d'ajouter que c'est bien malgré elle qu'elle vous a froissé dans le fond.

YVONNE

Oh ! oui, père.

MAIZERET

Je ne demande pas mieux que de le croire, Monsieur l'abbé. Mais encore faut-il que je sache comment vous expliquez...

L'ABBÉ

Oh ! bien simplement. J'avais reçu d'un mourant des lettres fort anciennes à remettre à leur destinataire qui est maintenant mariée. J'ai laissé tomber ici même, ce matin, une de ces lettres, et ce que vous appelez le hasard a voulu que ce soit Yvonne qui la

retrouve et me la rapporte en croyant ne la confier qu'à son confesseur. Voilà les faits. Vous voyez que sa conduite, si répréhensible qu'elle vous ait paru, était dictée par ce profond sentiment du devoir qu'elle tient de vous.

MAIZERET

Je vous en remercie, mon cher abbé. (*A Yvonne.*) Viens ici, mauvaise tête.

YVONNE

Père!

MAIZERET

Je veux te donner un gage de réconciliation. (*Montrant Maurice.*) Voici ton fiancé, sous réserve de l'approbation de M. et M<sup>me</sup> de Ronquières.

YVONNE

Oh! père, que je suis heureuse! (*Elle lui saute au cou, va embrasser sa mère, puis son parrain, tandis que Maurice serre la main de Maizeret et va pour embrasser M<sup>me</sup> Maizeret.*)

MAURICE (*à M<sup>me</sup> Maizeret.*)

Vous permettez, ma... mère?

M<sup>me</sup> MAIZERET

Ah! Maurice, mon cher fils.

L'ABBÉ (*à Yvonne, montrant Maurice.*)

Et le gage? on l'oublie? (*Yvonne regarde sa mère qui fait un signe affirmatif et s'approche de Maurice qui l'embrasse.*)

M<sup>me</sup> MAIZERET

Et la lettre, Monsieur l'abbé?

L'ABBÉ

Je vais la remettre au destinataire, chère Madame, avec un conseil.

M<sup>me</sup> MAIZERET

Et c'est?

L'ABBÉ

De les brûler toutes. Il est des souvenirs, voyez-vous, qu'il faut savoir sacrifier.

RIDEAU

AUGUSTE VIERSET.

# LA TRAGÉDIE DE LA MER

---

## LES PROUES

*Clares comme l'orgueil indomptable des hommes,  
Nous dominons l'immensité.  
Nous trouvons la tempête ; ô triomphe ! Nous sommes  
Plus fortes que l'adversité !  
Nos étraves d'ébène et d'or percent la houle  
Ainsi que de brillants poignards,  
Et l'ombre monstrueuse, à notre approche, enroule  
Ses lourds tentacules blafards.  
Notre âme espère et crie ; et, sous l'essor des voiles,  
Elle s'émeut d'un élan tel  
Que nous pourrons bientôt, par delà les étoiles,  
Tenter la conquête du ciel.*

## LES VOILES

*Ainsi que des drapeaux de soie  
Dans le tumulte des batailles,  
Nous vous suivons, et notre joie,  
Parmi les rouges funérailles  
De la lumière qui se noie,  
Eclate, s'irise et flambloie.*

## LE CIEL

*Le soleil meurt ; les voiles blanches  
Sont comme des torches de feu.*

## L'HOMME

*Ce sont des déesses ; leurs hanches  
Ondulent dans le soir plus bleu.*

## LES PROUES

*Mais nous qui, sans repos, poursuivons notre route  
 Au gré de ton noble vouloir,  
 O Maître de la Terre, Homme, lorsque ton doute  
 Même t'empêche de nous voir,  
 Nous heurtons les poitrails de nos forces cabrées  
 Aux montagnes des flots jaloux,  
 Et chaque effort nouveau de nos ombres tigrées  
 Ecrase un peu de leur courroux.*

## L'HOMME

*Vous êtes la puissance humaine  
 Qui va, roulant son cœur meurtri,  
 Vers l'horizon noir de la haine;  
 Mais là-haut, mon rêve sourit;  
 Là-haut, frôlant le ciel nocturne,  
 Les voiles sont comme des fleurs,  
 Et dans mon âme taciturne  
 Elles reflètent leurs pâleurs;  
 La nuit, telle un tambour de basque  
 Pailleté de grains de soleil,  
 Frémit, et joyeuse et fantasque,  
 Danse autour de leur front vermeil;  
 Elles sont douces, jeunes, belles,  
 Aussi fières que mon espoir,  
 Et mon bonheur vogue avec elles  
 A travers l'ivresse du soir.*

## LE VENT

*Vers l'horizon, chassant les strophes cadencées  
 De tes rêves, de tes désirs, de tes pensées*

---

*Et de tous les frissons dont tu portes le deuil,  
J'entraîne le néant de ton fragile orgueil  
Par delà les splendeurs suprêmes des mirages.  
Ton navire est à moi ; j'en brise les cordages  
Dont l'âme étrange siffle entre mes ongles clairs ;  
Je disperse en l'écho lugubre des enfers  
La volonté du meurtre, et dans mes mains crispées  
L'éclair sinistre brille ainsi qu'un vol d'épées ;  
Prends garde ! L'Homme est faible ; il se trompe souvent ;  
J'arrive ; sauve-toi ! Je suis le Vent ! Le Vent !*

## L'HOMME

*Moi, je suis le Vainqueur ! Et l'obstacle qui gronde  
Ou se glisse sans bruit dans le ciel ou dans l'onde,  
Quelle que soit sa forme et quel que soit son but,  
Je l'étreins, je l'écrase !...*

## LES PROUES

*En cette nuit profonde  
On ne distingue plus même la Croix du Sud.*

## L'HOMME

*Qu'importe ? Allez toujours ! Je suis le roi du monde !*

## LES VOILES

*Nos ailes claquent,  
Nos seins se gonflent  
Comme des fruits ;  
Nos nerfs qui ronflent  
Et qui craquent  
Mêlent leurs bruits ;*

*Les courbes molles  
 De nos écumes  
 Bombent leurs jeux  
 Parmi les brumes  
 Des symboles  
 Aux cris joyeux ;  
 La vie altière,  
 En nos sillages,  
 Clame ses droits ;  
 Nos coquillages  
 De lumière  
 Chantent parfois ;  
 Nos ailes claquent,  
 Nos seins se gonflent  
 Comme des fruits ;  
 Nos nerfs qui ronflent  
 Et qui craquent  
 Mêlent leurs bruits.*

## LES PROUES

*La gloire de Rigel à l'occident recule  
 Dans la lointaine horreur d'un blême crépuscule  
 Tout craquelé d'éclairs et de récifs sanglants ;  
 Les flots, en longs troupeaux sauvages et funèbres,  
 Entremêlent leur fuite à travers les ténèbres...  
 Mais nous dressons sur eux nos corps étincelants !*

## LE CIEL

*O fragiles jouets de l'Homme qui mesure  
 A son destin sa vanité !  
 Sursauts d'ombre ! Folie ! Instants que la nature  
 Dédaigne en son éternité !*

*Turbulence éphémère! Audace des atomes  
Qu'emprisonnent quelques cerveaux!  
Volupté du triomphe! O fumée! O fantômes  
Parmi les ouragans nouveaux!*

## LE VENT

*Le monde tout entier sous ma colère tremble;  
Satan, bondissant à ma voix,  
De mille doigts crochus vous cherche; il me ressemble;  
Plus que lui, j'aime vos effrois;  
J'inclinerai vos fronts comme des épis d'orge,  
O grands triomphateurs pensifs!  
J'étranglerai le dieu qui met en votre gorge  
Ses derniers espoirs convulsifs!  
Je ploierai votre orgueil insensé qui me brave  
Comme je courberais un jonc!  
Car la tempête est libre, et l'Homme est un esclave  
Qu'un signe de mort marque au front!*

## LES VOILES

*Voyez! Voyez! Nous sommes belles  
Sous la menace du ciel noir!  
Nous irons loin! Nous voulons voir  
Briller des étoiles nouvelles!*

## LE VENT

*La foudre au stylet rouge a poignardé la nuit  
Dont le faste agonise en clameurs dans l'espace;  
L'Océan se soulève, et mon cortège passe;  
La vague sur la vague en tumulte s'enfuit.*



## LES VOILES

*Dans nos poitrines  
Couleur de neige  
Bat un cœur d'or ;  
Les dieux protègent  
Les héroïnes  
De la mort.*

## LE VENT

*J'arrache, autour de vous, mâts, agrès, bastingages  
De bois pourris, de fers rouillés ;  
Et je jette en pâture aux monstres des nuages  
Vos pétales éparpillés.*

## LE CIEL

*Comme des âmes folles,  
Voiles et banderoles  
De tous côtés s'envolent  
Vers l'infini.*

## L'OCÉAN

*L'Homme avait prononcé d'insolentes paroles,  
Mais le Vent l'a puni.*

## L'HOMME

*Pourquoi donc ce frisson, gloire errante des proues ?  
Je vous ai promis des soleils,  
Et vous reculeriez devant l'ombre qui noue  
L'insulte à vos casques vermeils ?  
Vaincre est le seul devoir de l'Homme ; c'est le vôtre ;  
Notre accord dompte les remous ;  
Notre voile a cédé ? Nous en mettrons une autre !  
Luttons ! La victoire est à nous !*

## L'OCÉAN

*Arrière! Arrière! Arrière!*

## LES PROUES

*Un chaos de bitume,*

*Lâche, rampant, flasque et boueux,  
Effleure de sa chair sulfureuse qui fume  
Ton palais fier et somptueux;  
Mais pour mieux t'obéir, ô Vainqueur qui nous mènes  
Sans savoir combien nous t'aimons,  
Nous blesserons le cri des vagues, ces hyènes,  
Du rire clair de nos poumons;  
Et traversant les rangs de cette armée énorme  
Aux bondissantes cruautés,  
Nous prêterons notre âme enthousiaste aux formes  
De nos dragons sculptés,*

## LE VENT

*A moi, force éternelle! A moi, vagues farouches!  
A moi les ombres, les écueils!  
Brouillards, gouffres mouvants! Aidez-moi! Que ces bouches  
Se ferment au creux des cercueils!*

## L'OCÉAN

*Arrière, Homme! Pygmée! Arrière! Arrière! Arrière!  
L'éparpillement sombre et lent de ma crinière  
Cache aux yeux éblouis de ta fragilité  
Ce poulpe gigantesque et mol : l'Eternité!  
L'abîme obscur, malgré ton audace et ta joie,  
Silencieusement, t'attend comme une proie,  
Et de ses mornes yeux verdâtres, pleins de fiel,  
Fixe ta vie ardente et vaine sous le ciel;*

*Du reflux de son aile onglée il égratigne  
Le roc majestueux dont tu dresses la ligne  
Par-dessus l'horizon des vagues en courroux ;  
Il te frôle, il t'emporte, il te berce. et ses coups  
Font du front ruisselant d'un cap ou d'un navire  
Une ombre qui s'écroule et meurt.*

L'HOMME

*Soit ; je l'admire !**Car pour l'Homme-Héros, c'est un grand piédestal !*

LE VENT

*O gouffre de la mer ! Confident sépulcral  
De la fureur joyeuse et rude des tempêtes !  
Le rire du dédain rebondit sur les têtes  
De tes flots écumeux qu'épouvante l'affront ;  
Serais-tu lâche ? Aurais-tu peur ? Lâche ! Réponds !*

L'OCÉAN

*J'entends craquer les os des navires en marche...*

LE CIEL

*La Mort est là ; l'Homme se tait ;  
Il est jeune et pourtant l'âme d'un patriarche  
Palpite en ce geste qu'il fait ;  
Le pont glisse sous lui, disloquant ses vertèbres ;  
L'eau monte ; plus d'espoir ; soudain,  
Distinguant des lueurs aux horizons funèbres,  
Vers leurs points d'or il tend la main !...  
L'ombre l'entoure ; l'eau s'élance ;  
Il meurt sans jeter un appel ;  
Puis, en un calme graduel,*

---

*La mer efface sa vengeance  
Et le vent retombe au silence.*

UNE VOIX (*mystérieuse, au loin*)

*Mais l'Homme est immortel.*

(Après un long silence, tout à coup, à l'horizon, paraissent des proues et des voiles nouvelles, glorieuses et héroïques, qui répètent, dans l'aube lointaine, leurs strophes d'orgueil :)

LES PROUES

*Nos étraves d'ébène et d'or percent la houle  
Ainsi que de brillants poignards,  
Et l'ombre monstrueuse, à notre approche, enroule  
Ses lourds tentacules blafards...*

LES VOILES

*Nos ailes claquent,  
Nos seins se gonflent  
Comme des fruits...*

(Peu à peu, le jour se lève, les vagues scintillent, et la vie humaine, par-dessus la vie apaisée de l'océan, poursuit, radieuse, la conquête de l'avenir.)

FRANÇOIS LEONARD.

---

## LA POÉSIE FÉMININE

---

Eve, la première femme, éprouva à ce point la nécessité de faire parler d'elle, qu'elle se décida, autant par esprit d'initiative que par instinct de curiosité malsaine, à enfreindre la défense de Dieu. Les femmes ont toutes hérité du maladif orgueil de la fondatrice de leur sexe. Les unes, enthousiastes et exagérées, se singularisent à leur manière, en se créant les propagandistes de la cause féministe. Elles élaborent, rédigent, prônent, divulguent, commentent et popularisent des programmes de revendications sociales ; elles ont la sincérité qui émeut, puisqu'elles vont jusqu'à porter des coups d'épingle à leurs ennemis, jusqu'à sacrifier leur indépendance, leur liberté et leur vie. D'autres, plus modestes, ou plus indifférentes à tout ce qui n'intéresse pas directement leur grâce, leur joliesse ou leur beauté, dépensent les ressources inventives de leur imagination à rechercher les élégances suprêmes, les raffinements de parures, les coquetteries de mise et de maintien... D'autres enfin, les plus intelligentes, les mieux douées d'entre les femmes, obéissent à leur secret et involontaire désir de paraître, de briller, en offrant toute leur beauté et toute leur âme à la farouche déesse des Arts, à la Gloire. Ce sont les femmes-poètes, les Muses comme les appelle Jean de Gourmont...

Il n'y a pas de poésie féminine. Il y a simplement la poésie. Il suffit qu'un tempérament soit fasciné par elle pour qu'il naisse un grand poète ou un poète médiocre. Il y a eu d'innombrables génies poétiques masculins, alors que depuis Sappho jusqu'à M<sup>me</sup> de Noailles on ne peut guère compter de grands poètes féminins. De Vigny, Victor Hugo, Baudelaire, Verhaeren dépassèrent leur propre personnalité ; ils synthétisèrent en leur œuvre toute une époque, toute une race, tout un type. Marie de France, Agnès et Marguerite de Navarre ne furent pas autre chose que d'aimables chanteuses. Louise

Labbé n'exprima que sa propre sensualité et toutes les sensuelles ne se retrouvent pas dans son œuvre. Marie de Romieu, imbue de la prééminence de la femme sur l'homme, surtout en candeur et en bonne foi, fut une des premières exaltées du féminisme sans avoir cependant trouvé la formule universelle. Anne des Marquets ne fut jamais un maître du mysticisme féminin. Les moutons de M<sup>me</sup> Deshoulières, les souvenirs d'aventures galantes de M<sup>me</sup> de Villedieu ne résumèrent jamais les sensations de tout un groupe de femmes. Les belles pleureuses ne se retrouvèrent pas non plus dans l'art débordant de douleur et de passion de Marceline Desbordes-Valmore. Les intellectuelles ne ressemblèrent que très rarement à M<sup>me</sup> Ackermann et les poétesses ingénues n'entendent pas la confession de leur âme dans le journal parfumé, dans le tout petit livre de pensionnaire qu'écrivit l'admirable Eugénie de Guérin.

Non; comme le disait Jules Bertaut : « Toutes ces femmes ne réalisent que leur propre formule; elles n'atteignent pas au génie parce qu'elles ne sont ni la Sensuelle, ni l'Intellectuelle, ni la Sensitive. Et l'on pourrait, la plupart du temps, leur appliquer ces mots de Sainte-Beuve : « Il est remarquable que » les femmes, si habiles et si maîtresses qu'elles » soient, trouvent rarement leur forme elles-mêmes : » elles en usent bien, mais elles l'ont empruntée à » un autre. » M<sup>me</sup> Amable Tastu subit l'influence de Lamartine et de Béranger; M<sup>me</sup> Ackermann suit l'école des grands désespérés : Châteaubriand, Byron, Shelley et Leopardi. Et ce qui est vrai pour certaines d'entre elles, l'est, en général, pour toutes.

\* \* \*

La poésie est cependant d'essence féminine. Elle naît de la sensibilité, puisqu'elle implique l'idée d'aimer, de souffrir et de vivre. Les hommes seront fascinés par l'éloquence philosophique de la vie; les femmes seront séduites par la tendresse et par les joies familières.

Ce qu'il faut demander aux femmes, c'est la sin-

cerité, la franchise et le total aveu de leur personnalité. Trop souvent entraînées par l'unique souci de plaire, elles fardent la vérité et leurs sentiments comme elles poudrent et agrémentent leurs visages. Lorsqu'elles chantent l'amour, il est rare qu'elles consentent à se peindre en amantes. Libres d'aimer, belles surtout dans les élans de la passion, elles ont pris l'habitude de voiler leurs yeux, de dérober à tous la rougeur de leurs joues ou la fièvre de leurs sens. Elles abolissent en elles les aveux de la chair et ne nous donnent, le plus souvent, que de vagues demi-confidences, où seule la sentimentalité de leur âme s'extériorise. Magnifiques instruments d'harmonie amoureuse, corps embrasés des mille feux de la joie ou de la souffrance charnelles, pourquoi cèlent-elles ainsi, sous une fausse pudibonderie, la sincérité de leur chair divine? Êtres de faiblesse, les femmes nous ont accoutumés à ne voir en elles que les souffredouleur, que les victimes de la passion; quand donc nous confieront-elles leur joie, leur volupté et leur triomphe amoureux? Sapphô ne se fit pas faute, quelque spéciale qu'eût été son inspiration, de nous dire les émois extasiés de ses sens, de sa chair et de son âme; pourquoi les sœurs de la muse de Mitylène n'ont-elles pas la même franchise?

« On peut constater, dit Jean de Gourmont (1), que » toute vraie poésie est sensuelle et même sexuelle : » expression d'un état de désir physique, transposé, » elle éveille en nous les images qui l'ont fait naître. » Les poètes voient leur désir commandé par l'imagination; aussi mettent-ils dans leurs poèmes le parfum et la nudité même de la femme; les poètes, étant des dés-harmonisés, cherchent par l'expression esthétique, artistique, à rétablir en eux l'harmonie, à recréer autour de leur espèce et de leur race l'atmosphère normale nécessaire à la vie. Ils ne vivent pas avec nous; ils vivent en dehors des limites de notre monde; leur milieu est un éden chimérique, imaginatif. Comme ils font la roue, tels des paons, dans le but de con-

(1) J. DE GOURMONT, *Muses d'aujourd'hui*. Mercure de France.

quérir la femme, il serait logique que la femme-poète nous montrât le désir d'être saisie, d'être conquise, dominée dans l'effroi délicieux de la volupté. Mais, il est évident qu'elle tente uniquement de rétablir son eurhythmie nerveuse et, l'amour normal ne pouvant la lui procurer, elle cherche, toute sa vie, la réalité de son essence en mariant aux jeux de l'imagination ceux de la suggestion. La poésie féminine est, plus que toute autre, l'extériorisation d'un éréthisme mental.

Je ne veux pas parler, dans cette courte étude, de M<sup>mes</sup>. Jean Bertheroy, Alphonse Daudet, Rosemonde Gérard (Rostand) et Daniel Lesueur. Ce ne sont là qu'aimables poétesses révélant un art facile, délicat et charmant, avec une exquise pointe de tendresse et d'esprit parfois. Je ne dirai rien non plus de M<sup>lle</sup> Marguerite Coppin, ni de M<sup>lle</sup> Maria Biermé, muse grave et sentimentale qui n'est insensible à aucune des manifestations de la vie. J'omets volontairement Jeanne Dortzal, Paule Lysaine, la chanteuse des heures grises et troubles, Hélène Vacaresco, Blanche Rousseau, la styliste et l'analyste de l'âme féminine, Blanche Sahuqué, Madeleine Paul, Jehanne d'Orliac, Jean Dominique, la rêveuse un peu monotone, Emilie Arnal que l'influence de Vigny et de Sully-Prud'homme rend vaguement prosaïque, et André Corthis qui me fait souvenir de Baudelaire, de Régnier et de Verlaine.

Et, en ne citant ni Hélène Canivet, ni Clémence Van Malderghem, ni Marie Van Eleghem, ni Annie Perrey, ni Valentine de Saint-Point, ni Marie de Sormion, ni Cécile Sauvage, ni Laurent Evrard, je ne veux pas diminuer la valeur de ces différentes poétesses : les femmes écrivains sont trop nombreuses — j'en oublie ! — et, à moins que d'arrêter mon choix à quelques noms, je trouverais ici matière à la composition d'un recueil entier consacré aux muses françaises (1).

(1) Cf. à ce propos A. SÉCHÉ, *Les Muses françaises*, chez L. Michaud, Paris, et M. GAUCHEZ, *Les Poètes*, première et deuxième séries, à la *Revue de Belgique*, Bruxelles.



Si Edmée Delebecque, par exemple, n'a pas la maîtrise des très grands écrivains, si elle subit les influences de Shelley et de Leconte de Lisle, elle a néanmoins su mettre dans son recueil *Je meurs de soif auprès de la fontaine* tout le trouble imaginaire de son âme à laquelle manque l'action. Aigrie, ayant des vers après que lui ont dicté

*Une enfance chétive à qui nul n'a souri,  
Et la plus déplorable existence qui soit,*

cette femme révèle un esprit désabusé, mais hautain et vibrant. Sa poésie sincère, émue et belle de forme, fortement pensée, est plus châtiée que celle de Jeanne Perdril-Vaissière : celle-ci, au talent souple mais très inégal, obéit trop à sa facilité, à sa prolixité; elle exprime avec harmonie, dans des strophes nettement parnassiennes, le tourment de l'attente et le charme de l'enfant. Sans avoir la sensibilité, la fébrilité de Cécile Périn, elle s'approche assez souvent de la délicatesse berceuse et mélancolique de cette muse de la maternité. Cécile Périn est plus tendre, plus vibrante, plus femme et l'on entend déjà dans son œuvre les beaux cris de ferveur que la vie fait exhaler à tant de poétesses !

La vie, l'amour et la joie des sens ! La joie des sens, les frissons de l'âme et les palpitations de la chair, voilà ce que chantent les meilleures d'entre les poètes féminins. Voici Hélène Picard dont l'art, ignorant la pudeur, les réticences et la timidité, célèbre la vie, la vie lourde, passionnée, frémissante et exaltée. Hélène Picard a un idéal chimérique ; elle dit, avec tout son cœur, tous ses sens, toute sa chair, l'amour de l'amour et l'amour de l'homme pour l'homme. Elle s'extériorise et grandit sa personnalité jusqu'à pénétrer tous les grands sentiments du cœur humain :

*Je porte ma beauté, ma joie en gémissant.  
Je suis ivre, je crois, j'attends, je meurs, j'existe !  
Prends pour le déchirer, ô vie ardente et triste,  
Ce cœur qui n'a pas vu couler encor son sang.*

C'est la même émotivité qui fait vibrer Marguerite Burnat-Provins ; mais ici, la sensibilité de l'âme est

d'une délicatesse malade; les sens sont aiguisés; les nerfs sont tendus; la poésie du *Livre pour toi* et du *Cantique d'été* fleurit bon la vie et le frémissent; elle se révèle le cantique des cantiques voluptueux et glorifie l'amour avec des méthodes et des puissances picturales et sculpturales. Il y a là une suprême caresse d'amoureuse, comme il y a chez Emma Lambotte, en plus d'une ironique conception des sentiments quotidiens, une divinisation de la chair féminine, électrisée par l'étreinte et le baiser d'amour.

Alors que Gérard d'Houville (M<sup>me</sup> Henri de Régner) évoque, suggère, indique et insinue une joie ou une douleur, sous la savante et profonde simplicité de son style et de sa clarté classiques, tandis que M<sup>me</sup> Fernand Gregh, au milieu de ses extases sensorielles, s'efforce heureusement d'atteindre à une synthèse philosophique de l'existence, Jane-Catulle Mendès parfumée de beaucoup de passion, de beaucoup de bonté, de beaucoup de tristesse et de beaucoup d'humaine douleur la hautaine et âpre impassibilité qui s'harmonise si bien à sa beauté. Malgré sa pureté parnassienne et sa sensibilité d'un modernisme aigu, Jane-Catulle Mendès s'apparente remarquablement à la grande Marceline Desbordes-Valmore par son lyrisme romantique :

*Le rêve de l'amour m'a faite étrange et pâle  
Et résistante avec la douceur des roseaux,  
Mes frémissantes mains sont un couple d'oiseaux,  
Et, quelquefois, ma voix s'émeut dans un grand râle.*

Elle a tout le classicisme d'André Chénier et, en même temps qu'elle possède la valeur musicale des mots, l'art des nuances et la science du rythme, elle a l'habileté instinctive qui la fait se fondre toute entière, se mêler avec les éléments eux-mêmes.

Les cadences nettes de l'auteur du *Cœur magnifique* et des *Charmes* ne se rencontrent jamais dans *Occident*, dans *Ferveur*, dans *Horizons* ou dans *La Figure de Proue*, de Lucie Delarue-Mardrus. Ce poète affectionne exagérément les ellipses, les hiatus, les tons fondus ou tranchés; elle descend des races du Nord et c'est, dirait-on, de ces affinités-là qu'elle a ce

désir perpétuel de partir et de fuir, ce goût fervent d'exotisme. D'une amoralité complète, elle déborde de vie mais a, en raison même de sa passion de l'existence, la hantise de la mort. C'est une romantique qui s'est dévoyée un tant soit peu dans la lecture de Maeterlinck, de Verlaine, de Richepin et surtout de Baudelaire; elle met du réalisme dans l'amour que son âme normande éprouve pour la nature, et ainsi sa sensualité apparaît comme un procédé panthéiste :

*O chevelure ! o hanche enflée avec la mienne,  
Seins arrondis avec mes seins au va-et-vient  
De la mer, ô fards clairs, ô toi, chair neustrienne.*

Lucie Delarue-Mardrus est essentiellement une artiste. Elle a beaucoup de talent, mais elle n'a pas le sens harmonieux et musical de Marie Dauguet; elle n'a pas de ces vers qui fleurent la nature :

*Je vivrai dans l'odeur des glèbes embuées,  
Quand on attache, en mars, les bouvaçons au joug  
Et qu'ils s'en vont trainant, sous la rose nuée,  
La charrue ou la herse aux cahotants écrous.*

*Je vivrai dans l'odeur du marécage roux,  
Lorsque au nerveux soleil, qui sous l'eau les chatouille,  
Entre les iris blonds, les carpes dorées grouillent  
Et fraient, collant au sol vaseux leur ventre doux.*

Cette langue simple, presque rurale, emplie d'images parfumées, permet à Marie Dauguet de s'identifier avec la nature, d'y trouver une belle santé physique; elle dégage une synthèse de la vie et son amour du plein air est une transposition panthéiste de l'amour. A la volupté des parfums, à la formule des synesthésies, chère à J.-K. Huysmans, elle joint la force âpre d'un Baudelaire et la douceur d'un Verlaine.

Marie Dauguet est plus près de la nature que la comtesse Mathieu de Noailles. Cette dernière a beau être la poétesse des jardins, des fleurs et des légumes, son art est trop vêtu à l'antique, pour qu'il soit tout à fait panthéiste. Je trouve dans *Le Cœur innombrable*, dans *L'Ombre des Jours* et dans *Les Eblouissements*, tout à la fois l'influence de la Pléiade, celle de la poésie grecque à la Chénier ou à la Keats, et celle du romantisme à la Musset. Qu'elle chante les légumes,

les bestiaux *suaves* ou les pampres aimables, M<sup>me</sup> de Noailles fait preuve d'une inépuisable sensualité. Mais, malgré la hardiesse de ses images, malgré son rythme berceur et enchanteur, l'excessif emploi, la débauche d'épithètes nuit à la fermeté et à l'éloquence de son œuvre, et quelle que soit la vigueur de son pseudo-panthéisme, la nature que chante l'auteur des *Eblouissements* est toujours musquée, pommadée, poudrifiée. Sa maîtrise absolue se dégage de la frénésie désespérée avec laquelle elle aime la vie; elle recherche le bonheur et craint les influences et menaces de la nuit et de la mort; elle ne livre pas le sentiment universel de sa poésie, mais dit ses sensations, ses émotions, ses éblouissements, ses désirs, sa volupté, son cœur et son âme. Son art, souvent créé par un unique effet de littérature, par une suggestion de l'imagination, ne me transporte pas constamment, mais je ne suis jamais insensible à la magie des beaux vers :

*Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,  
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé  
La lumière des jours et la douceur des choses,  
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.*

*La forêt, les étangs et les plaines fécondes  
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,  
Je me suis appuyée à la beauté du monde.  
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.*

Et il faut la cérébralité malade de Renée Vivien, son intuition des poètes du Nord et la volupté, la sérénité orientales qu'elle mélange à leur inquiétude, pour nous faire sentir, davantage encore, la part imaginative de l'inspiration des femmes. Renée Vivien a christianisé l'émotion de Sapphô en y découvrant la perversité, le vice et le péché, et en la magnifiant à l'égal d'une religion secrète, ignorée ou méprisée...

Les « muses françaises » ont fait de la nature un lit de volupté. Jadis, elle n'était qu'un symbole de sérénité, elle ne donnait que l'apaisement. Maintenant, les femmes-poètes s'y roulent, s'y pâment, s'y couchent, appuyant leur chair nue contre la chair des fleurs, humant l'excitation des parfums. Elles prennent possession des arbres et des plantes. Elles

exaspèrent leur féminité et révèlent la frénésie de la sensualité. L'une tient l'odeur des saisons dans ses mains; l'autre mange l'été comme un gâteau de miel; et une dernière étreint l'énormité des arbres entre ses deux bras. Tout cela dépasse la sincérité; ce ne sont que des motifs harmonisés, et l'on y sent trop souvent le procédé : il suffit d'appliquer à la nature les mots de tendresse et de désir qui sont le langage de l'amour...

Dans le cœur des femmes-poètes, les émotions livresques et les émotions réelles se confondent en une même pseudo-sincérité. S'il y a dans leurs œuvres des minutes de vie, transcrites en de fort beaux vers, il arrive le plus souvent qu'elles sont trop près de la sensation directe...

Nous devons demander aux femmes porte-lyres une impudeur totale, une sincérité absolue. Elles doivent, sans réserves et sans coquetterie, nous initier aux mouvements de leur âme et nous dévoiler leurs aspirations.

MAURICE GAUCHEZ.

---

## LE REFLET

---

Jean-Louis se hâte, dans la rue correcte où roulent les silencieuses automobiles. Sous le macfarlane, son corps vulnérable d'infirmes éprouve la rigueur du soir d'hiver ; mais, dans son logis solitaire, la maison tiède et claire de Jeanne lui est apparue, comme un phare attirant. Il sait la jeune femme chez elle, son mari requis par un dîner d'amis ; il escompte, en marchant, la cordialité du tête-à-tête amical.

Déjà, dans le demi-jour des réverbères, les cuivres de la porte bâtarde étincellent, le timbre, sous son doigt, sonne un appel joyeux. Et vite, le battant s'ouvre sur la vive clarté, le visage coquet de la femme de chambre, le blanc des marches, le vert-noir des plantes luisantes.

Dès le hall, petit, très chaud, où il jette son manteau, Jean-Louis a une délectation secrète, que mortifie à peine la réflexion, dans la glace ancienne, de ses épaules remontées par une déviation de la colonne vertébrale : ironique contraste à son smoking d'élégant. Il monte d'un pas allègre d'habitué sous le regard des portraits vénérables du palier.

Dans le salon vide, un frémissement d'allégresse le prend à sentir la présence invisible de Jeanne : son livre ouvert, la chanson bourdonnée du samovar allumé par elle, le crépitement sec de la bûche qu'elle ranima, les roses au coin de la cheminée gardant le mouvement imprimé par ses doigts, et les gros coussins de plume, empilés pour lui dans la bergère la plus basse... Un parfum flotte, une essence très franche, faisant une atmosphère délicate, pure, de paradis...

— Jeanne, ma Mie !

Il l'a toujours appelée sa mie, à plein cœur, depuis le temps de leur jeunesse camarade, comme si ce mot désuet répondait à tous ses appels secrets d'isolé : sœur, amie, amante.

Tout de suite, ce sont ses deux mains saisies, son être entier épanoui ; il vit, la chambre vit : Jeanne est entrée.

— Mon Jean-Loup !

Elle aussi, a son petit nom : son Jean-Loup, misanthrope, farouche, apprivoisé par elle, mangeant dans sa main.

Ils s'asseyent, très près l'un de l'autre, illuminés en rose par la braise ; et ils se ressemblent un peu — elle pourtant d'un jet si droit — par leur ovale fin, leurs yeux foncés, leurs cheveux de soie. Il semble une copie d'elle au pastel, poudreuse, pâlie.

— Cela ne va pas, Mie, cela ne va pas. . .

Car c'est un plaisir délicat : se faire questionner, prier, pour égrèner le chapelet des déceptions, des maux quotidiens. Jeanne connaît des baumes et des pansements si merveilleux !

— Comment ! cela ne va pas !

Elle le plaint doucement, tandis que secrètement, sous son front soucieux, une intime jubilation monte en lui. Il se raconte. Il parle, attendri sur lui-même, déplie son cœur qu'elle caresse de sa voix experte et tendre ; quand il sent l'attention vaciller, le regard fuir, il ne lui faut que forcer un peu la note de son habituelle mélancolie pour attirer sur lui la lumière vite apitoyée des yeux bruns.

— Vous ne comprenez pas cela, n'est-ce-pas, Mie, vous si gaie. . .

Ce « vous si gaie », c'est son refrain, sa conclusion.

Jeanne rit. Son rire est bas, léger, issu d'un petit haussement de ses épaules élégantes ; de suite, le rire de Jean-Louis y fait écho. Il s'enfonce dans les cousins, tend le pied à la flamme, sa figure glabre et mince se détend, s'ouvre miraculeusement. Il suit des yeux les mouvements de Jeanne, goûtant leur harmonie : il a pour elle une amitié parfaite, qui aurait des yeux d'homme.

Il s'enquiert de Fred, le beau et bon mari, des grands fils, portraits du père, des événements journaliers, de tout ce qui fait la vie et le bonheur de sa miè ; et comme elle ne répond que d'une inclination de tête, souriante et fermée, il termine pour elle, riant d'aise : « Peuples heureux, femme heureuse : sans histoire. » Il y rêve un moment, devenu grave.

— Mie, c'est de n'avoir jamais souffert que vous vient cet épanouissement si splendide...

Il récapitule, la voix émue à ce souvenir : Sa jeunesse brillante et têtée, ses trente-huit ans gagnés sans heurts, n'attendant ni ne regrettant rien. Épouse parfaite, mère dévouée, hôtesse réputée et entendue, toutes les joies elles les a légitimement goûtées : elles l'ont laissée l'âme claire, ni névrosée, ni incomprise, ni inquiétante. Elle repose magiquement des autres femmes, ambiguës et agitées, des vaines luttes du monde, des cahots de cette vie malaisée où rien ne semble s'accorder.

— Car vous avez tout, Jeanne...

Jean-Louis parlait doucement, triomphalement, et tandis qu'il achevait, des yeux de Jeanne ouverts sur le feu éblouissant, des gouttes rondes débordèrent soudain, roulèrent silencieusement.

— Jeanne !

Elle sourit de suite, par habitude, mais les larmes étaient lancées, ne voulaient plus lui obéir, et les appels de Jean-Louis, que l'affolement gagnait, ne purent les arrêter.

Elle articula :

— C'est vrai, j'ai tout... j'ai tout...

Les peines du cœur étaient montées avec les larmes, venaient à fleur-de-lèvre, devaient aussi s'épandre. Elle ne les retint plus.

Il disait vrai : tout ce qui assurerait certains bonheurs lui fut largement alloué. On le lui a tant répété qu'elle a, par respect humain, caché son amertume ; n'aime-t-on pas mieux aussi être enviée que plainte ou même discutée ? Et Jeanne lentement, écume ces années lointaines : le mariage, ce saut dans la vie dont on reste étourdie : le métier de femme à apprendre, les enfants, le monde, le ménage, tout ce tourbillon des débuts qui occupe l'âme, qui habille la pensée. Mais il s'apaise. Le réveil vient. Les yeux s'ouvrent : on voit. Quand on est encore amoureuse, qu'il faut, à petits coups, dépiédestaller l'idole... Jeanne, frémissante, se souvient, revit ces heures premières avec leurs indécisions, leurs luttes. Le plus dur, c'est le déchirement des rêves : il faut apprendre



à accepter. Il faut respecter comme mari, comme maître et protecteur, une façade qui vous a éblouie. Il faut deviner, derrière ces beaux yeux vides, une cervelle de pacotille ; il faut en déchiffrer, une à une, les pensées menues, à deux sous : menues vanités, menues hypocrisies, menues cruautés, menues sensualités. Tous les sentiments ramenés à Lilliput. Les amours même, mesquines, à bon marché... Quand c'est fini, quand on ne peut plus aimer, on saigne encore : on aime à aimer. Mais bientôt c'est l'acceptation grise, le futur indésiré, les jours longs qui se traînent. Alors, on se tourne vers les enfants : ceux-là on les a enfantés, ils viennent de vous, ils ont été vous, ils devraient être vous... on a adoré, comme une magnifique promesse d'avenir, leurs vagissements, leurs petites faces indécises et secrètes. Ils sont la revanche de toutes les déçues. Et les voilà, sous votre attente fébrile, qui grandissent : le corps se développe et on y applaudit ; et tandis que s'épanouit la chair, le cœur ne s'épanouit pas. Ils ne soupirent pas, ils ne désirent pas. Ce sont des adolescents sages, étudiant suffisamment, aimant les gros dîners, les jeux positifs. Ils comptent sur papa pour faire leur carrière. Ils n'aimeront jamais, ils ne pleureront pas. On leur parle, ils répondent en une autre langue. On est une étrangère qui leur a fait leur sang... Le père est leur modèle : ils le copient en tout, singent d'instinct ses gestes, pensent ses pensées. Il faut abandonner la lutte et les lui laisser, les accepter tous trois, robustes de corps, beaux de figure, piètres d'âme. Et il faut continuer de sourire, puisqu'on est épouse comblée, mère heureuse ; puisqu'on a gagné sans heurt la quarantaine proche : puisqu'on est calme, ni névrosée, ni incomprise...

Jeanne se sentait à peine parler, les mots montaient, se succédaient, venus droit de son cœur blessé. Ses yeux ne pleuraient plus. Ils fixaient toujours, sans éblouissement, le feu éblouissant. Comme le mal de dire, de se confier, s'apaisait, elle sourit à ses derniers mots, et regarda Jean-Louis. Il semblait ne pas écouter, la tête basse, les mains pendantes. Elle répéta, pour le taquiner : « Calme, sans regrets, sans

désirs... » Elle l'interrogea, un peu amère : « N'est-ce pas, Jean-Louis ? » Il ne répondit pas.

Alors, se penchant, elle l'appela. Elle vit qu'il pleurait. Et elle sut la douceur de s'être confiée, en goûta la saveur mélancolique.

— Merci, Jean-Loup, merci...

Elle était émue de le savoir si remué pour elle; elle eût pourtant voulu provoquer l'élan extérieur de sa compassion, l'appelant comme un viatique consolateur. Mais, d'un mouvement de main obsédé, il éloigna son désir, et se plaignit doucement :

— Oh ! Mie. . Mie...

Il restait écrasé. Jeanne voulut reprendre son thème, mais il ne l'écoutait plus. Il la regardait seulement, avec des yeux effrayés, qui grattaient, qui creusaient. Eperdument, ils fouillèrent les lignes pures du front et des paupières, la rondeur des lèvres sans brisures, s'attachèrent aux mains calmes, aux plis tranquilles de la robe. Il respirait longuement, la bouche serrée, tâtonnant, cherchant pied. Comme un homme ruiné fait face à sa situation, il constata enfin :

— Jeanne, pas heureuse...

Il restait béant, fixant en lui cette vérité, se la clouant au cœur. Son regard embrassant l'harmonie paisible de la chambre. l'onde de désespoir l'engloutit de nouveau. Il gémit. Très bas, les mots s'échappèrent :

— Pourquoi me l'avez-vous dit...

Et Jeanne comprit qu'il ne pleurerait pas sur elle.

L'horloge sonnait, rappelant l'heure. Machinalement, elle s'occupa des choses du thé, pesant en elle-même ses sensations : amertumes, tristesses, ironies...

Elle leva la tête : Jean-Louis parlait. Il parlait pour lui, pour le feu, pour le vide.

— Me voilà. Je n'ai plus de lumière. Votre joie était une lampe allumée : je m'éclairais à son reflet, je vivais de sa lumière... Maintenant, me voilà, je n'ai plus de lumière...

Le frêle corps se repliait, perdu dans la bergère, bu par la pénombre. Et la face aiguë, angoissée, avait vraiment l'intensité d'un masque d'aveugle.

Jeanne le regardait, saisie d'une pitié vague, jugeant l'étendue de son inconscience de malade ; comme s'il sentait peser cette compassion un peu injurieuse, il se défendit :

— Laissez-moi, Jeanne... je vous en prie, pas de raccommodages au fil blanc...

Il la regarda encore. Le mensonge de cette figure sereine lui apparut insoutenable. Il s'exclama : ainsi, depuis quinze ans, elle mentait ! Elle mentait, quand elle riait, elle mentait à chaque mot, à chaque geste ! Ses meubles mentaient, ses gens mentaient ; ses yeux mentaient !

— Vos yeux, Jeanne ! vos yeux !

Il se prit le tête à deux mains ; les faits, les détails lui montaient au cerveau, des souvenirs précis revenaient en foule, leurres quotidiens ; et de cette mosaïque cruelle une autre femme se levait, étrangère, lui arrachant un cri :

— Je ne vous connais pas !

Il sanglota.

Alors, Jeanne sentit en elle tressaillir ses entrailles. C'était comme un fils qu'elle eût blessé de ses mains, un fils vivant par elle et d'elle, exhalant sa joie, souffrant ses douleurs, mourant de sa mort...

Elle fut aussitôt près de lui, penchée sur lui.

— Jean-Loup... ami Loup... ami chéri...

Elle se trouva à sa hauteur, agenouillée, leurs deux têtes fines, vraiment sœurs, rassemblées. Et réchauffant ses mains froides, elle trouva dans son cœur de mère tout neuf, né de cette heure, les câlineries guérisseuses, un balbutiement berceur d'où sortaient naturellement les tendres mensonges, les mots renégats, le renoncement aux douceurs des confidences partagées.

Elle railla doucement la crédulité dramatisante de Jean-Louis, railla ses propres pleurs d'enfant gâtée, brumes aussitôt bues par le soleil. Elle plaïda ces regrets des femmes vieillissantes pour l'intimité-passion des débuts d'union, excusa la vanité des mères, rêvant leurs fils génies, surhommes ! Elle alléqua les mille vexations de la vie, aiguillons fins qui font ciller les plus vaillantes, les heures de fatigue et de

faiblesse. Elle acheva, dans un rire frais, par le vieux cliché de la robe ratée, mettant l'atmosphère en tempête...

Lentement, Jeanne rallumait pour Jean-Louis sa lampe éteinte; elle raccrochait pour lui, bien haut, la joie claire, la bonne lampe dispensatrice de lumière...

— Vous m'aviez fait un bonheur de carton, Loup chéri... Et moi, je suis heureuse en humaine!

Elle se faisait coquette, d'une coquetterie pieuse d'infirmière. Et comme un malade, boudant, rechignant, Jean-Louis revenait au sourire. Il se cuirassait encore de méfiances brusques, de froncements de l'œil, de moues sceptiques; mais ces retours d'incrédulité faiblissaient. Tout d'un coup, le rire lui échappa. Pour en expliquer l'éclat, il murmura :

— Parbleu! si la couturière s'en est mêlée!

Et il continua de rire, d'une joie puérile de ressuscité, qui bientôt s'attendrit.

— Chère Mie! Ce n'était pas possible! C'eût été trop cruel...

Il baisa sa main douce, comme une relique retrouvée.

Jeanne aussi riait, avec de petits airs contrits. Vivement elle fit reflamber le feu, versa du thé chaud. Elle parlait un peu trop, craignant nerveusement un retour vraisemblable d'incrédulité. Elle joua dînette, l'entoura de prévenances, de chatteries. Elle fut amusante, captivante, l'étourdit de son babil.

— Ah! Mie! Qu'on est bien!

Il était trop repris par le bien-être, pour désirer des pensées tristes. Il les chassait même, impatient, si elles osaient l'effleurer. Il avait eu trop de mal : la guérison s'en faisait plus délectable.

Il la gronda légèrement, quand il se sentit l'âme bien d'aplomb, condamnant cette tendance ambiante à l'extériorisation théâtrale, à ce spleen en dentelle des oisives. Il la menaça d'un doigt sérieux :

— Ingrate, quand on a ce que vous avez...

Jeanne souriait. Elle se sentait infiniment vieille et sage.

— Si vous aviez mes maux, Jeanne!

Et le voilà relancé, sous la chaleur bienfaisante des

yeux tendres, reprenant le fil interrompu de ses misères, de ses mauvaises chances.

— Vous ne comprenez pas cela, Mie, vous si gaie...

C'est fini : il a définitivement oublié. Jeanne ose respirer, se détendre, jouir de sa victoire. Elle contemple Jean-Louis, les prunelles humides, note toutes ses petites béatitudes retrouvées : son corps donné aux coussins, ses membres à la flamme, ses lèvres à la tasse fumante, ses yeux confiants à son amie qui l'écoute... Et Jeanne lui prête toutes ces choses tendrement, avec des mains inconsciemment ouvertes, de bienfaitrice...

Il est très tard. Tout dort dans la maison ; Fred va rentrer. Jean-Louis se lève pour prendre congé, parlant encore, le corps redressé, la figure animée.

— Ami chéri.

Elle l'attire, tient ses deux mains. Et, au front, de toute son âme, elle appuie ses lèvres.

— Ma Mie. Chère Mie...

Sa voix se fait si profonde, qu'il semble dire plutôt : « Ma Vie, ma chère Vie... » Ses paupières tressaillent, une question inquiète trouble un instant ses yeux, mais il les ferme brusquement, se détourne.

Il passe devant les portraits ornant la petite table : l'homme, les deux adolescents, père et fils, semblables, crânes, le regard franc. Une fascination l'y cloue ; il creuse la banalité anonyme des photographies de luxe...

Jeanne, légèrement, a effleuré, penchée, les vitres d'un baiser.

— Mes beaux hommes !

Il s'épanouit. Les désignant d'une paume fière :

— Sont-ils chics, vos gaillards ! Heureuse amie !

Et il sort, riant doucement.

Sur le palier, le gaz est éteint. Jeanne élève, sur le seuil, la lampe rouge qui le suit de sa clarté dans la chute sombre de l'escalier. Elle éclaire son ami. Puis, quand la porte, en bas, s'est refermée sur le silence, Jeanne, brusquement, éteint sa lampe inutile, et pleure.

CÉCILE CANDIÈRE.

## L'ÉTERNEL RENOUVEAU

---

*A ma compagne Junia Letty.*

*« Mon amant ! Le soleil pénètre mes entrailles ;  
Tout mon corps a fleuri comme un arbre au printemps,  
Bientôt se livrera la sublime bataille  
De la sève qui doit triompher dans mes flancs !*

*Alors je hurlerai tous les maux de la terre ;  
Mon ventre frémissera, je crispai les mains,  
Et l'ange paraîtra, déchirant la matière,  
Et, malgré ma douleur, je lui tendrai les seins !*

*J'abreuverai l'enfant à ma fière mamelle,  
Que ton génie enfla d'amour et de bon lait,  
Nos bras seront pour lui comme de fortes ailes,  
Qui sauront l'écartier des méchants et du laid.*

\* \* \*

*Mais s'il avait grandi dans la désespérance  
Et que la vie en lui clamât d'autres espoirs  
Et qu'il voulût quitter les champs de son enfance  
Pour chercher loin d'ici le repos de ses soirs,*

*Nous l'accompagnerions dans l'ardeur de la ville,  
Et là, dans le brouillard inquiet, fuligineux,  
Et les fracas du fer et des forces serviles,  
Dans le terrible effort puissant, vertigineux,  
Qui trace en sa spirale une ronde infernale ;  
Celle des créateurs d'impuissantes amours ;  
Celle des assoiffés de pourpres bacchanales ;*

*La lourde volonté qui veut monter toujours...*

Nous dirions à l'enfant, au fils de notre race,  
 Au fils de notre corps et de tout l'univers :  
 « Vois, la ville rugit d'orgueil, de rut, d'audace,  
 » Le monde et ses entrailles rouges sont ouverts!  
 » Jette-toi dans le flux de cette multitude,  
 » Brandis le lourd marteau qui doit te protéger,  
 » Défends-toi dans les cris et dans l'ingratitude  
 » Qui voudront te fléchir, mais qu'il faut assiéger!  
 » Pour tes frères en mal d'illusions perdues,  
 » Pour ceux qui comme toi rechercheront dans l'or,  
 » La triste volupté des vérités trop crues,  
 » Qui détruisent notre âme et les rêves du corps,  
 » Sois un tenace et fier exalteur d'énergie,  
 » Chante en des vers fiévreux ces grands hallucinés,  
 » Fais surgir la Beauté de ces vaines orgies,  
 » Et dresse un piédestal pour ces déracinés. »

\*  
\* \*

Mais si l'enfant trouvait dans la douce existence  
 Que nous menons ici, près du bois et des fleurs,  
 Le poème assoupi sous la vierge fragrance,  
 Qui monte dans la vie aux rythmes du bonheur :

Des roses souriraient en signe d'allégresse  
 Sur le marbre pensif de notre humble tombeau,  
 Nous bénirions l'enfant d'une ultime caresse,

. . . . .  
 Car ses fils brandiront notre éternel flambeau ! »

WILLY-G.-R. BENEDICTUS.

## LA MORT DE L'INFANTE

---

*L'impassible visage, ainsi qu'un lys sévère  
Jaillissant des brocards endeuillés qu'exagère  
La ridicule ampleur des noirs vertugadins ;  
Le visage impassible où le morne dédain  
De sa jeunesse grise à tout jamais s'imprègne ;  
Le visage cireux, où les deux lèvres saignent  
Tout le sang hérétique des autodafés ;  
Le visage immobile et qui semble fermé  
A l'aube attendrissante et claire du sourire,  
Sous ses cheveux de jais, pâlit et devient pire.  
Ses yeux, en le cernis des orbites cavés,  
Ont des profondeurs glauques d'ondes souterraines ;  
Il y passe l'ennui des jours trop répétés  
Que rien ne distrait plus. Adolescente à peine,  
Elle a déjà des yeux de vieille qui se meurt,  
Des yeux où l'on peut lire dans les profondeurs  
L'ombre des Escurials et l'ombre des tombeaux ;  
Des yeux où restent encor des meurtres dévôts,  
La rougeur des bûchers et la danse macabre  
Du parpaillot qu'on brûle et que la flamme cabre ;  
Des yeux pleins d'agonies et d'encens obscurcis,  
Des yeux où le remords des crimes impunis  
Est un voile obscur entre son cerveau d'Infante  
Et la splendeur du ciel, où quelque oiselet chante.*

*Sonnez, cloches d'Espagne, il faut sonner des glas :  
L'Infante va mourir ! De quoi ? l'on ne sait pas.*



*Sonnez, cloches d'Espagne; au lit à baldaquin,  
 Petite, ayant quitté son grand vertugadin,  
 Dans sa chambre obscurcie où prie une duégne,  
 L'Infante va mourir; mais, avant que l'étreigne  
 La camarde qui guette au fond de l'antichambre,  
 Il faudra qu'un évêque, en grand apparat, vienne  
 Lui parler, sépulcral, comme un ciel de décembre;  
 Confesser ses péchés. Et, l'inutile antiennne  
 Apportant à sa fin l'effroi du départ proche,  
 Bien close, on laissera l'Infante dans son lit,  
 — Seule et pleine d'horreur — sous les rideaux que broche  
 Quelque dessin fantasque, aux ramages jaunis.  
 Chercher, celle qui rôde, celle qui s'apprête,  
 Qui sur son corps osseux met sa grande toilette :  
 Aux pommettes du rouge, et du kolh dans les yeux,  
 Pour emmener là-bas, vers le néant, vers Dieu,  
 Celle qui n'est plus rien qu'une enfant qui sanglote  
 Dans une obscure chambre où prie une bigote.*

*Sonnez, cloches d'Espagne, il faut sonner des glas,  
 Votre Infante est morte...*

— De quoi? —

— L'on ne sait pas!

## LA MORT DE L'ÆGIPAN

### I

*Suivant des jours anciens le rythme monotone,  
 Le très vieux Ægipan des forêts que l'automne  
 Dépouille lentement, à l'heure où rien ne bouge,  
 Où le soleil n'est plus qu'un fruit de sorbier rouge*

*Au colossal buisson des arbres centenaires,  
Sentant tout proche l'instant où sa voix solitaire  
Cessera d'évoquer aux échos assoupis  
Sa lointaine clameur des frères qui, jadis,  
Faisaient chanter leur joie aux flûtes à sept trous,  
Le très vieux Ægipan, mélancolique et doux,  
Les paupières lourdes d'un sommeil de néant,  
Certain qu'ainsi que l'astre il est à son couchant,  
En cette ultime fois, fidèle à sa clairière,  
Est venu murmurer une chanson dernière,  
Pour que reste aux forêts, qu'un crépuscule oppresse,  
D'un demi-dieu qui meurt, la divine tristesse.*

## II

*Et ses doigts engourdis sur sa flûte de Pan  
D'instinct se sont posés; ses lèvres, pieusement,  
Ont modulé les airs que le satyre antique  
Apprit à son enfance et, suivant la musique  
Qui s'égrène et qui tombe en perles de cristal,  
Le voile qui revit son printemps idéal.  
La forêt attristée est une autre forêt.  
L'obscurité se meurt et voici qu'apparaît,  
Noyé dans le soleil, un lumineux cortège.  
Ils sont tous revenus et son vieux cœur s'allège  
De les retrouver tous. Sa chanson s'amplifie  
Jusqu'à redevenir l'hymne ardent de la vie.  
Il semble environné d'éclairs et de rayons.  
Ce n'est plus l'Ægipan, c'est l'âme des sillons;  
C'est l'âme des campagnes, l'âme des forêts  
Qui sous ses doigts ardents se réveille et renaît.*

*C'est la plaine et les blés, la source bruissante ;  
 C'est la fleur qui parfume et c'est l'oiseau qui chante ;  
 C'est Artémis qui passe au pourchas d' Actéon ;  
 Dyonisos qui rêve et pose son talon  
 Sur le crâne royal des panthères sacrées ;  
 C'est la terre, le ciel et sa voix transformée,  
 Ancêtre agonisant d'une race qui meurt...  
 Sa voix semble les voix de tous les autres cœurs !*

## III

*Le soleil va mourir... Alors, levé tout droit,  
 Les yeux rivés dans l'astre, il entr'ouvre les doigts.  
 Le fluteau frémissant de gloire contenue  
 S'échappe et se brise en touchant la terre nue.  
 Alors, le grand vieillard, chêne qu'on déracine,  
 Enivré de clartés, les mains à la poitrine,  
 Pour mourir, doucement s'étendit sur le sol.  
 . . . . .  
 Et pour les bois entiers pleura le rossignol.*

GÉO DRAINS.

## LE DOUZIÈME PROVISoire

---

Le pape Léon XIII, on le sait, ne manquait pas d'esprit caustique. Il était même terrible, quand il s'y mettait. Et il s'y mettait quelquefois. Un vague barbouilleur, puissamment recommandé, avait tellement insisté pour faire le portrait du pape que celui-ci, excédé, finit par y consentir. Le peintre arrangea sur la toile une chose vague qui n'avait avec Léon XIII que des rapports lointains. Quand il eut terminé cet informe croquis, il eut le culot de demander au pape d'inscrire sous l'ébauche une parole définitive. Et le pape, simplement, peignit ces mots de l'Histoire Sainte : « Ne vous étonnez pas, c'est moi... »

Encore que je ne sois pas le pape — et il n'y a qu'un minimum de chances pour que je le devienne, — je me permets, gentes lectrices et gents lecteurs, de vous dire aussi : « Ne vous étonnez pas, c'est moi... » Je sais que vous êtes ravis de me voir et je n'en attendais pas moins de vous. Croyez bien, au surplus, que la joie est partagée et que l'honneur est pour moi. Ce n'est pas que j'aie énormément changé. Quand je me regarde dans un miroir — cela m'arrive, car les beaux spectacles élèvent la pensée — je constate avec plaisir que la Suisse ne m'a pas trop détérioré. C'est pour moi une grande consolation ; c'en sera une pour vous aussi. Du moins, j'aime à le supposer. Evidemment, moi qui me suis promené pendant trois mois, affublé d'un costume rigoureusement sportif, qui ne coiffais qu'un feutre aussi cabossé que tyrolien ou un passe-montagne en laine blanche, j'éprouve encore quelque embarras à me mettre sur la tête un reluisant tuyau, à voiler d'un pantalon à pli sévère mes prestigieux mollets et à m'ornementer le torse d'une redingote solennelle. Mais je sens néanmoins que j'arriverai rapidement à reprendre contact avec la civilisation. C'est là — pour moi — un précieux encouragement.

\* \* \*

Il m'arrive parfois de recevoir des lettres anonymes. Je n'ai jamais pu comprendre que les gens pussent s'indigner

en recevant semblables poulets. Moi, cela me fait rire, ou sourire tout au moins. La rosserie est à coup sûr une des joies de l'existence, ne le nions pas. Mais point la rosserie anonyme. Quel plaisir peuvent éprouver de mystérieux correspondants à vous écrire des sottises, alors qu'ils ne verront pas la tête que vous ferez en lisant leurs écrits, alors qu'ignorant leur personnalité vous ne pourrez pas leur servir un plat *ejusdem farinae*. Les envoyeurs de lettres anonymes me font assez bien l'effet d'un bretteur fourbissant sa meilleure lame et s'escrimant vigoureusement contre un mur derrière lequel il ne se passe rien du tout. Maintenant, tous les goûts sont dans la nature et je n'empêche pas le monde de s'amuser comme il l'entend. Il y a des amusements que je ne comprends pas, voilà tout.

Que l'on cache son âme méchante sous un prudent anonymat, passe encore : c'est assez humain. Il me paraît plus singulier que l'on cache sa gentillesse : que voilà donc une modestie mal placée ! Ceci pour vous dire que j'ai reçu ces jours derniers une lettre anonyme : mon correspondant — ou ma correspondante, qui sait ! — m'y reproche amèrement de ne pas avoir donné de « douzième » le mois dernier. C'est mignon de penser ainsi à moi, tout le temps. Mais qu'il — ou qu'elle — m'excuse : pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la haute, ni même avec la moyenne philosophie, j'étais d'une humeur massacrate, le mois dernier. C'est passé, Dieu merci ! Je suis à la disposition des personnes qui voudraient savoir comment j'ai guéri cela. C'est d'une simplicité enfantine.

Qu'on m'excuse donc. Je ne le ferai plus. Il me serait fort désagréable de provoquer par mon absentéisme, même involontaire, des cas répétés de neurasthénie.

\* \* \*

Je fus extrêmement préoccupé, tous ces derniers temps : on allait jouer une pièce de moi. Hé ! bien, que voulez-vous ? On a beau se moquer un peu des autres et de soi-même, cela vous fait tout de même quelque chose ; et on a le trac. Je sais bien qu'en Belgique un auteur belge qui a le trac

est absolument ridicule. Il suffit que l'on mette à l'affiche son nom et le titre de sa pièce pour que la foule se rue aussitôt aux guichets de location; il y a des émeutes, en pareil cas. Que la pièce soit la plus absurde ou la plus mal construite, la plus pornographique ou la plus philosophique — c'est la même chose, quelquefois — le public belge prend le théâtre d'assaut. L'auteur est d'avance certain d'un succès triomphal qui dure pendant toute une soirée. Après, dame! on parle d'autre chose. Si on parlait tout le temps de la même chose, cela finirait par devenir monotone. Il arrive bien que quelques énergumènes songent à mettre sous conseil judiciaire le directeur de théâtre qui veut jouer une pièce belge : ce sont là de pâles exceptions qu'il convient de mépriser.

J'avais donc toutes les raisons du monde de m'adonner à la confiance la plus intégrale. Seulement, malgré la lénifiante atmosphère qui règne sur les pics neigeux, je suis resté un peu nerveux. Et c'est pourquoi j'avoue que mon voyage de retour m'a paru long. Le douanier allemand de la gare de Bâle a eu beau m'expliquer, en un langage rugueux, que je devais lui montrer ma brosse à dents et mes pantoufles, tandis que moi-même je lui affirmais ne pas m'arrêter en Allemagne, je ne suis pas arrivé à me fâcher. Pendant qu'il me donnait de violentes répliques, je pensais seulement : « Et mon *Quant à soi*, bon Dieu! Qu'est-ce qu'ils font de mon *Quant à soi*, à Bruxelles, pendant tout ce temps-là! » Comme il était 11 heures du soir, il est probable que personne n'y songeait. Mais les auteurs dramatiques sont ainsi faits que les contingences leur échappent. (Cela se voit dans leurs pièces, aillez-vous me dire? Parfaitement, madame, cela s'y voit...)

La dernière étape commençait. Soyez béni, ô sleeping à la peluche bleue, sleeping pourvu de « tout le confort moderne », sleeping où l'on est si bien, si allègrement secoué, qu'on n'arrive pas à s'endormir un quart de seconde. Il est vrai qu'ainsi on se rend beaucoup mieux compte, et plus longtemps, du dit confort moderne. Chaque détail a été prévu. C'est merveilleux. Sans compter que pour arriver

à se débarbouiller il faut se livrer à une gymnastique évidemment hygiénique : tudieu ! quelles secousses ! Se laver en de pareilles circonstances, ce n'est plus un devoir, ce n'est plus une joie : cela devient une fonction sociale !

Le train, tout de même, essoufflé, s'arrêtait quelquefois dans de vastes gares désertes, qu'un coin du store relevé, je contemplais sans enthousiasme. Des voix rauques d'employés proféraient des avertissements inintelligibles. Un homme grave, qui semblait avoir très sommeil, passait le long des voitures, armé d'un long marteau qui faisait, sur l'acier des roues, un bruit lugubre de glas restreint. Il pleuvait avec persistance. Et je continuais à penser : « Dire qu'aucune de ces brutes-là ne soupçonne que le train emmène vers le triomphe un auteur dramatique belge ! » De fait, je suis persuadé que personne n'y songeait. Il y a des gens qui ne pensent qu'à eux-mêmes, ma parole !

Ainsi que vous avez eu l'honneur de vous en apercevoir, j'ai tout de même fini par arriver à Bruxelles. Toute pénible que me puisse être cette constatation, je vous avouerai qu'il pleuvait toujours. Une de ces pluies qui découragerait les gens les mieux trempés. (C'est un mot.) Je craignais un peu qu'il y eût à la gare une délégation pour me recevoir, avec drapeau et fanfare. Mais il n'y avait personne et je pus remiser, quitte à m'en servir à une autre occasion, le magnifique discours que j'avais préparé. (« Patriotisme des populations... Chaleureux accueil réservé, dans les gares, aux auteurs dramatiques belges... Cordialité... Energie... L'union fait la force »... Enfin des choses très bien.) Je suppose que fanfare et délégation avaient craint la pluie. D'ailleurs, quand je dis qu'il n'y avait personne, j'exagère. Il y avait là quelqu'un qui me donna une grosse « baise ». Honni soit qui mal y pense ! Cette « baise » me fit un plaisir considérable. Vous voulez savoir qui se permit?... Vous êtes rudement curieux ! Tous ce que je puis dire, c'est que je ne la reçus pas du chef de gare.

Et maintenant, en route pour la gloire, au moyen d'un taximètre. Moi qui suis de goûts modestes, j'aurais évi-

demment préféré un simple char doré, attelé de quatre chevaux blancs : c'eût été plus discret. Mais il faut se contenter de ce que l'on trouve.

\*  
\* \*

Très poliment, au théâtre des Galeries, je me suis adressé à un concierge qui m'a répondu non moins poliment. J'avoue qu'en lui disant mon nom j'étais extrêmement gêné. Il n'y a rien de plus gênant, en Belgique, que d'être l'auteur d'une pièce de théâtre. Je reconnais, à la louange du concierge, qu'il n'esquissa pas le moindre sourire ironique : c'est un concierge possédant une extraordinaire force de caractère.

Et puis, Wicheler me reçut avec beaucoup de gentillesse. Je fus un peu surpris de son aspect. Non pas qu'il eût mauvaise mine, au contraire. Mais je ne l'avais jamais vu sans moustache. Ainsi sa physionomie a pris quelque chose de belgo-américain très curieux : on se demande toujours s'il vous dit des choses très sérieuses ou s'il se fiche absolument de vous. Après qu'il m'eut longuement interrogé sur mon voyage — et je répondais en pensant à tout autre chose — il me demanda négligemment : « Alors, mon vieux, vous venez pour votre pièce ? » J'avouai qu'en effet cette futile raison conduisait là mes pas... Il me précéda au long de couloirs sombres et compliqués qui me semblaient remplis d'embûches. J'avais très chaud. Puis j'arrivai sur le plateau où Fonson, au trépidant sourire, m'accueillit avec la cordialité qu'on lui connaît. Il me dit même : « Mon cher, vous êtes ici chez vous... » J'ai comme une vague idée que je n'en avais pas du tout l'air. Je devais même avoir une étrange ressemblance avec cet instrument que l'on nomme un pied.

Au foyer, ce fut bien autre chose. Je me trouvai brusquement au milieu de jolies femmes — ce n'est pas que je déteste systématiquement les jolies femmes, mais elles m'intimident un peu... — et de messieurs qui proféraient des phrases, en faisant de grands gestes. Et alors, je sentis que vraiment j'aurais bien pu ne pas venir les déranger dans leurs petites occupations. Seulement, comme je re-



connaissais vaguement certaines des phrases qu'ils énonçaient, je me dis : « Il y a peut-être bien ici quelqu'un que j'ai déjà rencontré... » Ce quelqu'un, c'était mon texte.

De droite et de gauche, on me considérait avec une curiosité sans malveillance. Tous, ils avaient un peu l'air de dire : « Le pauvre garçon ! Il ne semble pourtant pas méchant... Quel crime a-t-il donc commis pour se croire obligé d'écrire des pièces ? Il doit y avoir un secret dans sa vie... » Et le souffleur me prodigua des paroles d'encouragement. Au demeurant, la connaissance fut vite faite. Grâce à l'art excellent des comédiens, il n'y eut guère que ma pièce que je n'arrivais pas à reconnaître. Il est vrai que je ne demandais que cela, en l'occurrence : être un mauvais père.

\* \* \*

Et puis, vraiment, ce fut charmant. Quels gentils camarades j'ai trouvés là ! Quelles répétitions délicieuses nous avons eues ! Quand je pense que certaines gens croient à l'oisiveté des comédiens, et qu'ils passent leur vie à faire une noce folle ! Insensés bourgeois ! Je vais vous donner un petit exemple : le jeudi après-midi, on répéta généralement, en costumes et avec décors, le *Quant à soi*. Le soir, on jouait *Papa*. Le vendredi à midi, on répéta généralement *Le Marchand de Bonheur*. Le soir, premières de la pièce de Sonnemans et de la mienne. Le lendemain, première de la pièce de M. Kistemaekers. Le dimanche, en matinée et en soirée, *Le Marchand de Bonheur*. Et pendant ce temps-là on préparait pour le mercredi suivant, *Bataille de Dames*. Il est possible que les comédiens fassent une noce insensée : mais, si je ne suis pas trop indiscret, je voudrais bien savoir quand ils en trouvent le loisir !

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus impressionnant pour un auteur dramatique — même belge — c'est de constater que le texte de sa pièce est su et respecté. A ce point de vue-là, je dois me féliciter : j'ai assisté à six répétitions. Dès la première de ces répétitions — il y avait d'ailleurs un mois que l'on travaillait — j'ai pu entendre que tout était su à fond. Et MM. Jacque et Mertens qui, alternativement, faisaient répéter, quand Fonson et Wicheler étaient

empêchés, avaient réglé une mise en scène tellement bien faite que j'étais vraiment honteux de ne pas leur avoir donné une pièce meilleure. Tout le monde imagine que Jacque est simplement le papa Beulemans et rien autre en dehors de cela. Hé bien ! il faut voir Jacque aux répétitions : il est prodigieux d'alerte vigueur, de compréhension, d'habileté scénique, de dévouement. Et quand il adresse aux interprètes quelques menues objurgations, je puis affirmer qu'il n'a pas le plus petit accent bruxellois. Cela vous étonne, mais c'est ainsi. Quant à M. Mertens c'est bien simple : une fois qu'il s'est mis à s'occuper d'une pièce, on se demande comment on aurait bien pu s'en tirer s'il ne s'en était pas occupé !

\* \* \*

Le soir de ma « première », dois-je en faire le cruel aveu, je n'étais pas à mon aise. J'avais un vague mal de ventre. Des personnes gentilles me disaient des phrases charmantes. Et alors je serrais la main de ces personnes et puis je m'en allais me jeter dans une toile de fond, négligemment. Il faisait sur le plateau une chaleur torride, une chaleur de four. Par le trou du rideau j'apercevais des gens connus. J'entendais sur la scène des avertissements. Et je ne savais absolument plus où j'étais : c'est une sensation particulièrement désagréable. Léon Sonnemans, pendant tout le temps qu'on joua sa pièce, resta placidement engoncé dans un pardessus noir et dans une écharpe blanche : il est vrai que les *Naufragés* se passent à une grande altitude. Si bien que Wicheler me décocha dédaigneusement : « Vous aviez bien besoin d'aller vous promener en Suisse ; vous aviez ici tout ce qui vous fallait ! » Il avait l'air très calme, Sonnemans, le veinard ! Faut-il tout de même que la Providence s'occupe de ses serviteurs dramatiques ! J'aime beaucoup la pièce de mon excellent confrère. Je dois dire pourtant que, pendant qu'on la jouait, je me répétais tout le temps : « Ça ne va donc pas bientôt être fini !... » Il est vrai qu'aussitôt l'acte terminé, je me suis dit : « Bon Dieu ! C'est à moi ! Il ne pourrait pas faire des pièces plus longues ! Je croyais tout de même qu'on

me laisserait du répit, avant mon entrée en purgatoire ! »

Et quand ce fut mon tour... Ah! tenez, jetons plutôt un voile discret sur l'état affligeant dans lequel je me trouvais. Saint-Laurent, sur son gril, devait rigoler plus que moi. J'ai tout le temps admiré mes interprètes : je n'ai pas une seconde admiré ma pièce. Les choses que jusqu'alors j'avais trouvées du plus haut comique me paraissent navrantes. J'avais tout le temps envie de crier : « Mais quel est donc l'imbécile qui a écrit cela... » Seulement comme, tout de même, je devais bien reconnaître que j'y étais pour quelque chose, j'étais triste, madame, triste... pendant que se manifestait par des rires la bonne volonté des amis que j'avais dans la salle.

Il me serait bien difficile de dire ce qui s'est passé dans mon crâne tant que dura la représentation. Je crois que, de même que pendant le temps où j'écrivis le *Quant à soi*, il ne s'y passa rien du tout. Je retiens seulement une chose : c'est que je me disais : « Comme j'ai soif, comme j'ai soif... » J'ai aussi une vague souvenance d'être apparu sur la scène. Et pendant que je m'inclinai vers les dévoués spectateurs qui étaient encore là, je pensais : « Je n'écrirai plus jamais de pièce de théâtre... je n'en écrirai plus jamais... »

D'ailleurs, ô *Soir* hospitalier, tu peux encore organiser des concours : mon manuscrit arrivera chaque fois le premier!

\* \* \*

Le lendemain, la mine souriante, il n'était guère que 4 heures après-midi quand je me levai. J'avais en tête un scénario pour une nouvelle pièce. Et, depuis lors, j'ai refait entièrement le « deux » du *Quant à soi*, celui qui a... « accroché »...

\* \* \*

Jamais je n'aurais eu ce courage, si ce n'était en quelque sorte un remerciement poli à adresser à mes interprètes que de refaire *leur* pièce. Je sais bien qu'à sa chronique théâtrale, la page d'après, Paul André va parler de ces interprètes et qu'il va, personnellement, me sortir quelques

vitupérations en m'affirmant que sa chronique et la mienne font double emploi. Je suis dans un état d'âme qui me permet de supporter tous les reproches.

Je remercierai donc tous ceux qui ont magistralement interprété une œuvre qui n'avait rien de magistral. M<sup>lle</sup> Dieudonné, qui aurait vraiment onze ans et serait un petit garçon exquis, si ses yeux n'avaient pas quelques ans — pas beaucoup — de plus et si certains aspects de sa personne n'affirmaient que... (Oui, c'est bien, je me tais.) M<sup>lle</sup> Derval, liliale à souhait, dont les yeux font le tour de la tête et la grâce le tour de l'esprit. M<sup>lle</sup> Cécil Mai, que mon rôle a la cruauté de défigurer et qui ne me rend pas la pareille en défigurant mon texte. M<sup>me</sup> Depernay, qui joint l'autorité à la compréhension pittoresque; M<sup>me</sup> Durand, que tout le monde voudrait avoir comme cuisinière; M<sup>me</sup> Charmal, qui « compose » admirablement; et M<sup>mes</sup> Dolcey, Willy, Guy et Choubert, auxquelles on est navré de n'avoir pu confier que de petits rôles.

Que dirai-je de mon vieux camarade Gildès : avec Frémont, non seulement il a *refait* ma pièce, mais il l'a *faite*. Ces deux admirables comédiens inventeraient des auteurs : Gildès avec sa bonhomie spirituelle et profonde, son allure soutenue d'impeccable compréhensif; Frémont, dont la solennité goguenarde est d'un équilibre étourdissant. Et Brenner, si correctement philosophe dans un rôle difficile; et Franck, extraordinaire de tact et de brio dans un marquis de légende moderne; Nargeot, policier merveilleux de finesse lourde (c'est bien cela, je crois...) l'excellent Mylo, tout à fait intelligent dans un rôle d'imbécile; Dekock, caricatural de Baerdemaeker; et Mildey, Mitchell, Duro si consciencieusement dévoués...

A tous, merci, mes amis.

\* \* \*

Dans cette chronique, je me suis un peu payé ma tête, ce qui est mon droit. La fois prochaine, mes bien-aimés lecteurs, je me paierai la vôtre : ce qui est mon devoir.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

## LES LIVRES BELGES

---

**Georges EEKHOUD** : LES LIBERTINS D'ANVERS (Mercure de France). — **Jules LECLERCQ** : VOYAGE A L'ILE MAJORQUE (Plon-Nourrit). — **Pierre BAUTIER** : JUSTESUTTERMANS (Van Oest et C<sup>ie</sup>). — **Gaston ROBERT** : APRÈS LA RETRAITE (Godenne, à Namur). — **Frédéric DENIS** : LE MANTEAU DE CLARTÉ (J. Mellaerts). — **Hary MITCHELL** : QUAND PAUPIÈRES CLOSES (Société belge de librairie). — Numéro de NOËL de l'AIDE MUTUELLE (Verviers).

Il y a longtemps que Georges Eekhoud travaillait à l'œuvre qu'il vient enfin de publier. On savait à quel labeur de patiente recherche, de documentation lointaine et minutieuse il se livrait; souvent il avait dit à des amis quelle curiosité passionnée était la sienne à la lecture des vieilles chroniques, au déchiffrement des antiques grimoires; plus d'une fois nous avons pu lire dans des revues, et dans celle-ci notamment, des pages qui devraient plus tard constituer un des épisodes historiques ou légendaires de la grande œuvre.

Celle-ci est aujourd'hui accomplie. C'est un énorme mais suggestif monument, sorti à la fois de l'imagination d'un poète et de la patience d'un chercheur.

Georges Eekhoud a entrepris d'écrire, ce qu'aucun historien n'avait jusqu'ici tenté, la vie et les aventures de ceux-là qu'il appelle les prophètes libertins : c'est-à-dire les agitateurs, les hérésiarques, les prêtres évadés de la règle, qui n'ont pas craint de prêcher les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit à une époque et dans une ville bien faites pour accepter semblables fièvres à la fois fabuleuses, pittoresques et cyniques.

Coutumes, pratiques, lois, dévotions, types, fêtes, supplices, émeutes sont évoqués dans cette langue savoureuse et ferme, imagée et précise, si souvent admirée dans les livres d'Eekhoud, lesquels sont, n'est-ce pas, parmi les plus puissants et les plus émouvants de ceux que compte notre littérature.

Il n'est pas possible de raconter une œuvre comme celle que l'écrivain a intitulée *Les Libertins d'Anvers*. C'est le long récit tumultueux et déconcertant de tout ce que la légende et l'histoire

ont accumulé d'événements dans la vie d'un de ces « païens catholiques » méconnus qui apparut aux Anversois, vers 1500, tel un nouveau Messie. Il s'appelait Eloi Pruijstinck, Eloi ou Loiet par abréviation, et il exerçait le métier de couvreur.

Enfant coureur et désœuvré, adolescent illettré, mais doté d'un cœur épris d'idéal et de charité, Eloi devait acquérir un grand prestige aux yeux de ses concitoyens. Mêlé aux querelles religieuses qu'avaient allumées les prédications de Luther, le jeune Pruijstinck enrôle une bande de disciples, il va jusqu'à Wittenberg, mais ne parvient, par ses théories épicuriennes, qu'à faire éclater la réprobation violente du grand Réformateur. Il est arrêté, jugé par l'Inquisition, condamné, gracié. Et toujours il prêche sa doctrine des droits imprescriptibles de la chair. Le Couvreur, en somme, devient l'apôtre d'une véritable religion basée sur un bizarre mélange de vénusté et de charité ; il instaure des rites, il porte des costumes étranges, il dirige des cérémonies symboliques...

Loiet et ses disciples finissent par inquiéter ou scandaliser Marie de Hongrie, gouvernante d'Anvers. Le bûcher sera le châtiment des libertins hérétiques.

On imaginerait malaisément œuvre plus captivante que celle-ci. Georges Eekhoud y a accumulé tant de récits, de descriptions aussi et de commentaires attachants que ces quatre cents pages se lisent avidement et qu'on garde de cette lecture un souvenir impressionné fait des sensations les plus vives et les plus variées.

\* \* \*

Ce n'est pas ici que je dois dire l'agrément que l'on prend aux récits de voyage de M. Leclercq. Souvent j'ai eu la bonne fortune de pouvoir publier l'une ou l'autre des évocations pittoresques que sait faire avec un art à la fois si simple et si suggestif ce globe-trotter infatigable. Il nous a fait voir tous les pays du monde. Aujourd'hui il ne nous conduit pas très loin ; mais cette *Ile Majorque*, la reine des Baléares, celle-là que les anciens appelaient l'île Dorée et où les Arabes situent volontiers leur Paradis, toute proche qu'elle soit de nos rivages méditerranéens n'en garde pas moins jalousement une espèce de mystère, de secret qui ne se confesse pas facilement.

M. Jules Leclercq a arpenté en tous sens le joyau maritime de l'Espagne, et il n'éprouve pour lui pas un enthousiasme moindre que celui suggéré naguère à George Sand.

Sand y passa, on le sait, en effet, un hiver ; elle nous a dit les péripéties et le ravissement de ce séjour. M. Leclercq, lui, a été là évidemment en touriste et en curieux de vieilles choses ou de spectacles merveilleux plus qu'en rêveur. C'est pourquoi il ne néglige de nous parler de rien dans son carnet de voyage. La vieille cité de Palma, riche en palais antiques, tous les châteaux de Majorque, la chartreuse de Valldemosa, Miramar la prestigieuse et les villages, et la solitude agreste ou fleurie des campagnes défilent sous nos yeux et nous rêvons d'un bienheureux départ, là-bas, en ces pays qu'on nous dit si splendides...

\* \* \*

L'Anversois *Juste Suttermans* fut, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la Toscane relativement pacifique pendant que l'Europe était ravagée par la guerre de Trente Ans, le peintre des derniers Médicis.

Ce Flamand, élève à Paris de François Pourbus II, accompagna une caravane de tapissiers mandés par Cosme II, grand-duc de Toscane, et s'installa à Florence, où il devait conquérir renommée et fortune.

C'est cette vie glorieuse et c'est une œuvre abondante et brillante que M. Pierre L'autier raconte et décrit dans une intéressante monographie de la « Collection des grands artistes des Pays-Bas », publiée par la maison Van Oest.

Une partie, qui n'est pas la moins intéressante de ce livre clairement ordonné, est celle que l'auteur consacre à esquisser l'histoire de la maison des Médicis et à faire le tableau du mouvement intellectuel qui existait à la cour florentine.

Bon dessinateur et grand coloriste, possédant une belle entente du clair-obscur et le don aussi de bien composer ses tableaux, Suttermans mérita la notoriété conquise par lui en Italie. Il savait, lui qui était le portraitiste attitré des grands, ennoblir les physionomies sans altérer la ressemblance. Il donne, en somme, et, en l'étudiant, M. Bautier nous donne à sa suite, une leçon d'histoire et une leçon d'art.

\* \* \*

M. Gaston Robert, après une adolescence passée dans un collège religieux des Ardennes, a embrassé la carrière des armes. Il est officier aujourd'hui et le jeune sous-lieutenant occupe les loisirs de sa paisible garnison provinciale à se sou-

venir de son passé, pas très lointain encore, et à rêver d'un avenir qui lui semble bienveillant.

Tout cela, du moins, il nous le raconte en façon de prologue au recueil de poèmes qu'il publie sous ce titre : *Après la retraite*.

Il y a dans ces quelques pages préliminaires, dédiées affectueusement au Maître d'autrefois de qui les leçons et la sympathie attentive furent précieuses et bonnes. une délicatesse de sentiment, une pieuse sincérité dans la gratitude, une émotion communicative qui vont véritablement au cœur.

Mais les vers, s'ils n'ont pas une envolée éperdue, s'ils se bornent à noter de menues impressions quotidiennes, à formuler des pensées, aimables mais sans nouveauté bien caractéristique, et à dessiner des croquis agréables, ne démentent pas ce que la préface promettait de sensibilité et de subtilité charmante :

*Le génie est amour et fils de la bonté...*

*Laisse parler ton cœur : rien ne vaut une larme.*

*Sois simple : il n'est besoin, pour que ta voix nous charme,  
Que d'un peu de tendresse et de sincérité !*

Pour un soldat qui s'enferme chez lui « après la retraite » et laisse tout simplement parler son cœur un peu ingénu, c'est là une profession de foi qu'il faut louer sans restriction.

\* \* \*

*Le Manteau de clarté* est celui dont s'est enveloppé le poète pour aller par les voies merveilleuses de son rêve et gravir les cimes qui, pour lui seul, ne sont pas inaccessibles. Les amants joyeux et les enfants naïfs, seuls, l'ont suivi dans son illusoire et beau voyage .. Et quand il en est revenu il a pris la plume et a raconté en des poèmes souvent bien venus les émotions de son cœur et les enchantements de ses regards.

Le reproche qu'on pourrait adresser à ce recueil est de manquer d'unité. A côté de quelques pièces d'une noble inspiration s'égarant de brefs croquis, de fugitives notations dont la banalité détonne. L'ensemble, en somme, révèle un poète capable d'écrire une œuvre en tous points louable.

\* \* \*

La vraie et bonne littérature enfantine est rare. Ou bien ce que certains imaginent convenir aux bambins est ou trop grave



ou trop futile ; le secret est d'intéresser sans ennuyer, d'amuser en instruisant.

Je crois que M. Harry Mitchell a trouvé le ton juste qu'il fallait prendre. Contes, légendes, belles histoires souriantes, récits éveilleurs d'enthousiasme sont bien ceux qu'écouteront les petits et dont ils retiendront les simples et bonnes leçons morales.

L'auteur n'oublie pas un instant pour qui il écrit, à qui il s'adresse. Il sait se mettre en constante communion avec son cher mignon auditoire attentif.

\* \* \*

Aux nombreuses publications de Noël que j'ai signalées dans les deux derniers numéros parus de la Revue, je tiens à ajouter le coquet album que notre sympathique confrère verviétois M. Jules Peuteman a publié cette année, comme il le fit les années précédentes.

C'est un élégant recueil de proses et de vers, abondamment illustré, composé sous les auspices de l'*Aide mutuelle*, qui est une association des employés de Verviers et des environs. Nous trouvons au sommaire de cette artistique publication plusieurs noms appréciés d'écrivains belges ; ils voisinent le mieux du monde avec ceux de quelques poètes et conteurs locaux dignes de toute notre estime.

PAUL ANDRÉ.

## LES THÉÂTRES

MONNAIE : *Rhéna*, opéra en 4 actes de M. Michel Carré, musique de M. Jean Van den Eeden (15 févr.).

GALERIES : *Le Marchand de Bonheur*, comédie en 3 actes de M. H. Kistemaekers (17 févr.).

OLYMPIA : *Le Veilleur de nuit*, comédie en 3 actes de M. Sacha Guitry (5 févr.). — *N'te promène donc pas toute nue*, vaudeville en 1 acte de M. G. Feydeau (5 févr.).

ALHAMBRA : *Princesses Dollar*, opérette en 3 actes de MM. Willy et Raph, musique de Léo Fall (1<sup>er</sup> févr.).

CONCOURS DU « SOIR » : *Les Naufragés*, pièce en 1 acte de M. L. Sonnemans, et *Le Quant à soi*, comédie en 3 actes de M. F.-C. Morisseaux (16 févr.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Un drame sous Philippe II*, drame de M. de Porto-Riche. — Conférence de M. E. Blum (1<sup>er</sup> févr.). — *Saint-Genest*, de Rotrou. — Conférence de M. G. Dwelshauvers (22 févr.).

OPÉRA ROYAL D'ANVERS : *Le Semeur d'amour*, conte lyrique en 3 actes de M. Paul André, musique de M. Henry Weyts (2 févr.).

**Rhéna.** — Je veux dire tout de suite que le drame lyrique de M. J. Van den Eeden a reçu de tous les publics — celui des « premières », celui des matinées dominicales, celui des « vendredis mondains »... — l'accueil le plus spontanément chaleureux. Toute la presse a enregistré ce succès indiscutable et y a applaudi. C'était justice complète.

Cette œuvre inédite, qui ne sombre pas sous l'injuste prévention ou l'indifférence de nos compatriotes, n'est belge qu'à demi ; une autre fois la victoire sera totalement nationale : il n'y a que le premier pas qui coûte.

Car on ne peut le nier, — et le faire ne serait pas du tout équitable : M. Michel Carré qui écrit le poème de *Rhéna* doit revendiquer sa part dans la réussite.

Le drame qu'il a mis à la scène d'après une nouvelle de Ouida est pathétique. Le conflit à la fois passionnel et religieux qui déchire le cœur d'un prêtre et conduit celui-ci au plus inattendu, mais au plus héroïque sacrifice, est un des plus émouvants que l'on pouvait porter au théâtre. Le librettiste en a tiré un parti très adroit. Il a fourni au compositeur le choix varié d'épisodes ainsi que l'ensemble de personnages aux psychologies très caractérisées et antithétiques qui permettent à l'inspiration et à l'originalité de se donner carrière.

M. Jean Van den Eeden a donc écrit la partition savante, colorée, de belle tenue déclamatoire, mais de charme mélodique aussi, qui pouvait le mieux mettre le récit des tragiques amours de Rhéna, l'Italienne ardente et capiteuse, dans son exacte atmosphère. On a admiré la probité d'un art qui ne veut rien devoir à personne, mais ne fait pas fi non plus, vaniteusement, de l'enseignement des maîtres. On a aimé la ligne impeccable du contour orchestral, la sûreté de technique du contrepoint, l'unité du commentaire musical.

Les chœurs ont une grande part dans l'action ; M. Vanden Eeden semble avoir été préoccupé de traiter ces ensembles, d'un

coloris lumineux et d'une vie intense, avec un pittoresque tout particulier. Si le rôle de Rhéna et surtout celui du ténor sont écrits fort haut et exigent une dépense d'efforts parfois excessive, celui du baryton, tout entier, est d'une venue splendide.

M. Bouillez, du reste, l'a chanté avec une ampleur, une puissance, une autorité qui ont consacré sa jeune réputation de remarquable artiste. Une bonne part des applaudissements lui est allée, chaque soir. Mais il serait injuste de ne pas faire l'éloge aussi de M<sup>lle</sup> Béral, de MM. Audouin et Billot, qui ont mis autant d'art que de conscience à créer les rôles titulaires de Rhéna, de son jeune amant Falco et du sinistre Raffagiolo; ce bandit ayant tué le vieux mari et laissé accuser Rhéna de ce meurtre, il souffrit que don Gesnaldo, le moine sublime, prit le crime à son compte pour sauver celle qui fut la tendre amie de son enfance.

Les soins de mise en scène, le luxe pittoresque de quatre décors neufs, une mise au point attentive des moindres détails, la discipline intelligente d'un orchestre fermement conduit par M. C. de Thoran, contribuèrent à la complète réussite de l'œuvre que tout le monde ira admirer et applaudir. Je suis sorti trop récemment d'une mésaventure dont Eugène Georges veut bien, avec indulgence, raconter ci-dessous quelques péripéties, pour ne pas savoir le prix qu'un auteur belge doit attacher au zèle et aux appoints qu'il trouve dans une maison comme la Monnaie, — alors qu'ailleurs il est exposé à la désinvolture des « usines à recettes » que sont maints théâtres de province...

\* \* \*

**Le Marchand de Bonheur.** — Ce n'est pas la meilleure pièce de M. H. Kistemaekers, mais comme notre compatriote a fait jouer et applaudir quelques œuvres remarquables, il peut encore être excellent même lorsqu'il ne s'égalé pas à soi-même.

Nous sommes, avec la mélodramatique utilisation actuelle des procédés faciles et artificiels que le « métier » met à portée des faiseurs de comédies pathétiques, loin du tragique sobre, qui mérita à *l'Instinct* des admirations sans réserve. Cependant il faut louer l'invention ingénieuse des trois actes d'aujourd'hui, l'habileté, et peut-être l'exactitude psychologique avec laquelle fut dessiné, scruté, campé le personnage essentiel : ce jeune millionnaire idéaliste qui rêve de faire le plus de bien possible, de créer des heureux autour de lui et ne sème, au contraire, que

de l'inquiétude, de l'amertume, de la colère, du désespoir, de la mort même...

M. Kistemaeckers me semble avoir eu le tort de vouloir nous empoigner, ne se contentant pas, ce qui eût été déjà très bien, de nous attendrir et de nous émouvoir. D'où l'emploi de moyens un peu gros, la recherche d'une brutalité à la Bernstein, laquelle est d'autant moins en situation qu'elle voisine avec des délicatesses et du charme volontiers mélancolique.

Quoi qu'il en soit nous nous intéressons, malgré que cet intérêt se dissémine sur trop de personnages, à la décevante aventure du jeune René Brizay qui aime la belle Monique Méran, mais manque de la perdre parce qu'elle eut naguère pour amant de rencontre le cabot Barroy.

La petite Ginette, théâtrale soudain riche et célèbre par un effet de la bonté providentielle de Brizay, révèle méchamment ce passé à celui qui brûle de le connaître. Ginette aime en secret le beau René et aspire à l'enlever à Monique; elle ne se gêne donc pas pour broder sur le canevas de la liaison, cependant depuis longtemps finie. Il y a aussi un aviateur écrivain que Brizay commandite, qui risque une randonnée folle et se tue sous les yeux de tous les acteurs, y compris sa femme éperdue; c'est à peine si les spectateurs ne voient pas l'écrabouillement; celui-ci s'accomplit dans la coulisse; nous n'en avons qu'entendu le tintamarre. A la chute définitive du rideau Monique et René semblent réconciliés; Ginette tombe dans les bras de Fortunet (encore un personnage qui a son importance); Barroy est parti nous ne savons où; Mourmelon (encore un personnage qui...) est mort d'une apoplexie au moment précis où son existence allait fortement gêner le dénouement; la femme de l'aviateur ne fait plus parler d'elle...

Ah! qu'il est heureux que M. Kistemaeckers ait admirablement appris son métier dramatique et qu'il sache mouvoir, agiter, débrouiller les fils de la plus compliquée et invraisemblable des intrigues! Sinon rien ne lui eût servi, cette fois, de faire pétiller un dialogue enjoué, d'une aisance tantôt rosse et tantôt sentimentale, avec toujours de l'esprit.

Des artistes comme M<sup>me</sup> Marthe Mellot, à la voix si prenante, comme M<sup>me</sup> Paule Rolle, qui a de la grâce et de la ligne et de l'élégance, comme MM. Jules Berry, Gildès, Nargeot, Francen, que nous sommes trop accoutumés d'apprécier pour avoir à énumérer à nouveau leurs mérites, n'ont pu que mettre

en valeur tout ce qu'il fallait faire valoir, et atténuer tout ce qu'il valait mieux laisser dans l'ombre.

\* \* \*

**Le Veilleur de Nuit.** — Il y a du symbolisme dans le titre si rien dans la pièce elle-même ne reste douteux ou équivoque. Car il s'agit, en un mot comme en cent, d'une femme volage, d'un amant sans scrupules et d'un mari complaisant. Le trio vivra en paix parce que le mari verra dans son... suppléant un gardien fidèle de la sécurité de son foyer. Mieux vaut *un* certain que *plusieurs* inconnus et douteux.

Tout cela serait fort banal (on nous le montre tous les soirs au théâtre, ce ménage à trois) si, dans l'occurrence, le mari n'ajoutait le cynisme à sa bêtise ou à son indifférence. Il sait, il voit, il tolère, *et il le dit*. Chez lui la longanimité se traduit en précepte; elle se hausse jusqu'à devenir une doctrine; elle a des raisons et des règles. Nous les écoutons préférer avec ahurissement. L'instant d'après le dégoût et la révolte nous prennent; mais il est trop tard : le rideau s'est refermé, la pièce est finie, le public se lève, court au vestiaire, suppute déjà l'heure du dernier tramway...

M. Sacha Guitry joue lui-même sa comédie. Il la joue comme il l'a écrite : avec des effets comiques désopilants, mais d'un naturel qui désarme; il y met une espèce de nonchalance, un air bon enfant qui nous dupent, car il fait passer, sur le moment, les pires horreurs. M<sup>lle</sup> Charlotte Lysès joue un rôle d'affreuse bonne en continuelle effervescence amoureuse avec une drôlerie inimitable. M<sup>lle</sup> Simonet a du chic et M. Arquillière de la rondeur.

\* \* \*

**Mais n'te promène donc pas toute nue.** — Un titre pareil est tout un programme. M. Feydeau sait bien qu'il n'en faut pas plus pour s'assurer le succès, ou du moins intriguer la curiosité; et celle-ci prépare et définit celui-là.

Musset brodait des fantaisies délicates, subtiles et rares sur des proverbes. M. Feydeau charpente des bouffonneries désopilantes, mais scabreuses, sur des locutions familières.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter la dernière facétie au gros sel que nous vaut ce procédé dramatique à la mode. Tout le monde la connaît déjà — et ce n'est pas cela qui est très à l'honneur de tout le monde.

Il nous reste à nous demander ce que nous diront la prochaine fois M. Ventroux et M. Hochepeix — ce sont les noms élégants donnés par l'auteur à ses personnages incarnés fort drôlement par MM. Darcey et Paulet — et ce que nous montrera Mlle Harnold, déjà bien généreuse pourtant aujourd'hui.

\* \* \*

**Princesses Dollar.** — Elles sont deux. Elles s'appellent Alice et Daisy ; leur milliardaire de papa, le malin mais jovial John Couder, opulemment incarné par notre Ambreville national, les aime bien et rêve pour elles des mariages flatteurs avec des ducs et des marquis très blasonnés sinon fort cousus d'or.

Mais les petits cœurs des misses ont battu et ce sont les jolis garçons de leur choix qu'elles épouseront.

Il a fallu évidemment l'esprit et l'enjouement de deux librettistes avisés pour entourer ce canevas assez simpliste de tous les épisodes accessoires et des quelques complications amusantes qui donnent de l'animation et de la gaieté à l'opérette. Ils se sont ingénies aussi à fournir à des metteurs en scène fastueux comme ceux qu'on trouve en notre Alhambra si brillamment sorti de sa torpeur, d'abondants prétextes à des merveilles de décors et de costumes.

Enfin, M. Léo Fall a donné libre cours à sa verve mélodique et il a enchaîné les couplets, les pas, les airs, les rondes, les valse pour le plus délicieux et pittoresque agrément de nos oreilles.

M. Charles Casella en tête, c'est-à-dire le modèle des chanteurs et des comédiens élégants et charmeurs, les interprètes de *Princesses Dollar* ont mené longuement cette joyeuse et pimpante œuvrette au succès.

\* \* \*

**Les Naufragés ; Le Quant à soi.** — Je disais il y a deux mois qu'il fallait attendre l'épreuve de la scène pour juger comme elles devaient l'être les deux pièces qui ont conquis les suffrages du jury du concours dramatique organisé par le *Soir*.

Cette épreuve a eu lieu, et dans les meilleures conditions possibles, les excellents pensionnaires de M. Fonson ayant joué avec toute leur conscience et tout leur talent, dans des décors parfaitement ordonnés, devant une salle prête à applau-

dir à la révélation de deux vocations dramatiques indiscutables.

Il m'a paru que l'acte de M. Sonnemans décontenançait un peu l'auditoire. Celui-ci a bien compris que l'auteur se préoccupait d'atteindre à un effet et non de raconter une histoire, de nous amuser ou de nous passionner au récit d'une aventure plus ou moins compliquée. Un père, une mère et un fils excursionnent dans les Alpes. Ils parviennent au sommet d'une haute montagne et décident de se reposer. Mais le jeune homme est curieux ; il part à la recherche d'une grotte réputée. Il ne revient pas. Les parents s'inquiètent. La mère s'affole, hurle son épouvante. C'est tout.

C'est peu.

Surtout que le dialogue se prolonge à l'excès et pas toujours en des propos fort intéressants.

Beaucoup plus de brièveté, de netteté, de soin aussi dans la langue auraient donné plus sûrement la sensation d'angoisse désirée et marqué mieux le contraste entre l'insouciance du début et la terreur de la fin.

C'est par la pléthore aussi qu'a incontestablement péché M. F.-C. Morisseaux. Lui, il est tombé dans le travers bien belge de nos écrivains ; tous prétendent « en donner pour son argent » au public ; ils ont une véritable pudeur de remplir leurs livres, leurs comédies du plus d'idées, d'événements, de phrases qu'ils le peuvent faire. Nous sommes en plantureuse santé quand nous faisons de la littérature aussi bien que quand nous sommes à table ou au plaisir.

M. Morisseaux a tenté de montrer les ravages que la vanité exerce dans l'âme ambitieuse d'un commerçant très enrichi. Son M. Zup connaît bientôt tous les tourments et toutes les déceptions parce qu'il a dépouillé ses allures de bon bourgeois sans façons et parce qu'il a installé chez lui à la fois le luxe clinquant, un valet de chambre trop important et des parasites dangereux.

MM. Jourdain et Poirier nous avaient déjà montré ces travers et leurs conséquences. Mais l'auteur du *Quant à soi* pouvait être très original et personnel en transportant chez un commerçant bruxellois enrichi la peinture de ce fréquent état d'âme. Ça lui a permis de réussir un premier acte avec une verve et un esprit qui n'ont pas un instant de faiblesse. Il semblait, à la première chute du rideau, que la partie était gagnée et que le succès d'une œuvre belge, plaisante et piquante, allait être enfin considérable, total et de bon aloi...

Le deuxième acte dura plus d'une heure, le troisième presque autant et ils s'attardèrent dans des redites, prolongèrent interminablement les moindres scènes, ou bien brusquement transformèrent la mordante comédie de caractère si heureusement entamée en une de ces agaçantes facéties policières trop à la mode.

Mais tout cela est loin d'être irréparable et il ne faut pas en faire un reproche définitif à M. Morisseaux. Il suffira de bien peu de travail pour émonder cette végétation dramatique trop touffue. La charpente de la pièce est excellente. Tout ce qui, si ingénieusement, est exposé dans le premier acte, se développera aisément dans les suivants lorsqu'ils seront débarrassés de ce qui les encombre.

Le travail est déjà fait, nous assure l'auteur dans son *Deuxième provisoire* de ce mois. Tant mieux, et nous attendons avec confiance la représentation du *Quant à soi* émondé, allégé. L'ami Morisseaux me permettra toutefois de lui reprocher de n'avoir pas procédé à ces coupures énergiques, dès le premier moment des répétitions...

Mais il est un reproche plus sérieux que j'adresserai à l'auteur, c'est d'avoir fait de son M. Zup un individu par trop niais, d'une naïveté, d'une confiance qui vont jusqu'à la sottise. M. Poirier n'était que vaniteux ; il sommeillait en son âme de parvenu une énorme dose de bon sens et surtout de sens pratique et quand le marquis son gendre le roulait, M. Poirier savait parfaitement qu'il était roulé.

M. Zup, lui, est une dupe trop bienveillante. Il faut à un homme plus d'intelligence que cela pour faire fortune, même dans les produits pharmaceutiques. Or, M. Zup a fait fortune.

Mais, ici encore, M. Morisseaux, qui est habile, aura vite fait, en quelques traits bien dessinés, de réparer une erreur.

Si ceux qui joueront une autre fois le *Quant à soi* devenu la comédie plaisante, la preste et juste satire qu'elle peut être, lui apportent autant de soins attentifs et intelligents que ceux qui la créèrent et la mirent en scène aux Galeries, le succès ne sera pas douteux.

\* \* \*

**Un Drame sous Philippe II.** — Que M. de Porto-Riche prenne place, et brillamment, dans la pléiade d'écrivains de théâtre que M. Victor Reding propose à l'instruction et à l'ad-



miration des jeunes auditrices de ses Matinées littéraires, il n'y a là rien que de très légitime.

Mais il est original que ce ne soit pas à l'émouvant et magnifique chantre du « Théâtre d'Amour » que soit réservé cet honneur.

Il y a un autre Porto-Riche que celui du *Passé* et du *Vieil Homme*. Beaucoup ne s'en doutaient pas. Maintenant qu'ils le savent, je crois qu'ils ne regretteront pas de l'avoir longtemps ignoré.

Il ne faut considérer dans la résurrection du drame romantique en vers, à laquelle le théâtre du Parc vient de procéder, que l'intérêt d'une incursion dans les « péchés de jeunesse » d'un maître mis par sa gloire actuelle à l'abri de tous les ridicules et de toutes les déchéances.

Le *Drame sous Philippe II* que nous venons de voir représenter avec une fougue convaincue par MM. Gournac, un farouche roi sanguinaire, de Gravone, un frémissant jeune noble révolté, Marey, plein de noblesse et de grave onction, Séran, sombre et cruel à souhait, et par M<sup>lle</sup> Jane Borgos, toute éperdue de passion, de douleur et d'angoisse, n'est pas dépourvu de scènes noblement pathétiques. On y découvre certes la facture ingénieuse d'un homme de théâtre qui conquerra la maîtrise de son métier. Un poète y parle souvent avec éloquence. Mais, je l'ai dit, c'est un « Drame romantique » et Hago et Dumas ont passé par là. Tout ce clinquant et ces éclats trop sonores nous font sourire. Ils prenaient cependant jadis aux entrailles, fervemment, ardemment, les jeunes hommes de vingt ans qui vivaient dans la frénésie de leur grandiloquence. Et c'est là leur excuse.

\* \* \*

**Saint-Genest.** — Comme l'a très bien indiqué M. Dwelshauvers, lequel demeure, pour la clarté méthodique de sa causerie, l'aisance et la chaleur communicative de sa parole, le conférencier choyé des Matinées du Parc, Rotrou fut un des écrivains dramatiques les mieux en harmonie avec l'esprit, le goût, les mœurs de son temps.

On le comprit bien quand on écouta ce *Saint-Genest*, bizarre, amusante, presque audacieuse, et en tout cas originale tragédie dont on se demande si l'auteur voulut égayer le sévère ou s'il tenta de solenniser le comique. Ce double caractère n'est pas le fait, au surplus, d'un mélange ou d'une alternance ; il est

celui d'une juxtaposition. Rotrou imagine que des comédiens dont Genest est le chef viennent représenter *Le Mystère d'Adrien* devant la cour assemblée du César, de Maximien le victorieux, de la jeune et belle Flavie, des courtisans enfin et des suivantes.

Il y a de l'imprévu dans le procédé ; il y a surtout, chez l'écrivain qui l'ose à l'époque de Corneille, de Richelieu et de la naissante Académie aux sévères disciplines, une hardiesse qui n'est pas pour déplaire. Nous autres, nous y trouvons aujourd'hui l'agrément d'une action habilement conduite et l'émotion que ne manquent jamais de procurer de beaux sonores et d'une simple harmonie, surtout quand ils sont dits avec intelligence et sincérité par la voix chaude d'un artiste comme M. Marey. Ce jeune comédien est pour M. Reding une précieuse acquisition.

PAUL ANDRÉ.

**Le Semeur d'amour.** — Depuis quelque temps, on semble vouloir favoriser l'éclosion de l'art dramatique belge. Je me suis laissé dire que cette ébauche de mouvement en faveur de notre art national était l'aboutissement de labeurs et d'efforts continus de plusieurs années. Vous pensez qu'un mouvement pareil est d'assez grande importance pour que longtemps on y pense ! Nombre de nos artistes et de nos politiciens les mieux intentionnés se sont figuré la naissance de notre théâtre comme le fruit d'un accouchement laborieux auprès duquel les travaux d'Hercule ne sont qu'une plaisanterie. Pour aider nos auteurs, que faire, mon Dieu, que faire ? Les centres artistiques influents (comme l'était « Ostende centre d'art », déjà de l'histoire... médiévale !) et les grands quotidiens organisent des concours ; des impressarii de bonne volonté organisent à la hâte des représentations essentiellement intermittentes d'œuvres belges sur des scènes (des tréteaux, presque) faubouriennes, avec le concours d'une troupe sans homogénéité. L'initiative ministérielle, dans son désir de bien faire, provoque la création d'un comité encore frais émoulu à l'heure où j'écris ces lignes et dont on attend monts et merveilles !

Ah ! oui vraiment, on s'occupe du théâtre belge ! Diantre, quelle bonté, quel patriotisme, quel dévouement ! Ceux qui défendent la cause du théâtre belge y mettent tant d'ostentation et d'emphase, que le public non averti en conclut que cette cause est bien mauvaise. Cette cause est, au contraire, excellente ; mais, à la différence des controverses juridiques qui s'en-

gagent au sein du prétoire, cette cause demande à être défendue non par une creuse éloquence et des protestations d'héroïsme, mais par des actes vraiment efficaces que personne n'ignore et auxquels nul ne veut penser parce que, tout en étant simples, ils réclament de leur auteur une dépense d'énergie... et de numéraire.

Le théâtre belge, ne l'oublions pas, n'a pas d'ennemis, il n'a que des concurrents, parmi lesquels se trouve, en première ligne, la production dramatique française et parisienne; il la redoute; mais, du jour où il sera fort, ses craintes se dissiperont. Or, à l'heure actuelle, il est déjà très fort intellectuellement, moralement; il ne lui manque que la vigueur physique et matérielle pour triompher d'une façon éclatante.

Comment lui donner cette santé du corps? Tout simplement en lui fournissant, peu importe de quelle manière, le moyen de se manifester dans toutes les conditions d'hygiène nécessaires. Certains sont partisans de solutions radicales: ils préconisent la création d'une scène non pas belge mais *libre*, dirigée par un homme compétent et loyal et disposant des ressources suffisantes (voilà le *hic*).

D'autres, plus modestes, voudraient une amélioration des scènes subventionnées existantes. Mais c'est ici que se pose le problème.

Comment obliger le directeur de théâtre à l'impartialité? Nos directeurs actuels (je ne fais pas de personnalité) ne sont pas toujours de mauvaise volonté; ils sont, le plus souvent, des ignorants en l'espèce qui nous occupe. Ils sont préoccupés, disent-ils, par des soucis d'argent et de lucre. Et c'est cela qui les écarte des œuvres belges? O candeur!

Ils n'ont donc jamais fait de « four » avec une pièce parisienne et à succès? Ils présentent, par exemple, dix pièces à succès au cours de la saison: sur ces dix pièces, six seulement feront recette et quatre feront un déficit: c'est le déchet, inévitable effet des circonstances, du hasard, que sais-je... Et ces Messieurs voudraient que l'unique pièce qu'ils offrent au public, après maintes tergiversations, soit un triomphe étourdissant! Vous ne connaissez donc pas votre arithmétique ni le calcul des probabilités. Ce qu'il faudrait changer c'est la mentalité même de nos directeurs et non les « cahiers des charges » qu'on leur impose. Mais voilà, c'est plus que difficile, c'est impossible.

Tout au plus les auteurs pourraient-ils, suivant leur influence, veiller à ce qu'on n'accorde pas la direction de nos scènes à des

directeurs ouvertement belgophobes. Tout cela est assez illusoire et d'une réalisation malaisée. Cela me remet à la mémoire une conception assez utopique mais non dépourvue de tout fondement que me soumettait dernièrement un jeune auteur dramatique : « Que diriez-vous d'un théâtre exploité en société dont les actionnaires (artistes, dilettantes, possibles mécènes critiques, auteurs) auraient une part dans l'élection d'un directeur nommé à terme et secondé par un comité également renouvelable après quelques années ? » C'est audacieux, mais pas si chimérique ; la question pourrait être discutée... comme toutes les formes de gouvernement.

Toujours est-il qu'à présent les auteurs ont le choix entre ces deux alternatives : voir leur pièce systématiquement écartée de la scène, ce qui est pénible, ou la voir monter de mauvais gré, d'une façon négligée, parfois sciemment malveillante, ce qui est navrant et révoltant. Car, si les directeurs ont dans une certaine mesure le droit d'ignorer votre œuvre, ils n'ont jamais celui de la déprécier, de la diffamer et de la rabaisser aux yeux du public par une interprétation médiocre.

Un sabotage de ce genre vient de se passer au Théâtre Royal français d'Anvers. Le conte lyrique de MM. Paul André et H. Weyts, *Le Semeur d'amour*, a vu le jour dans des conditions déplorables : insuffisance des décors, orchestre pas assez stylé, rôles confiés à des artistes secondaires, la première donnée un vendredi (jour réservé aux entrées gratuites et aux services de faveur) et seconde donnée le vendredi suivant, devant un public de la même intellectualité. Malgré cette avalanche de circonstances malheureuses, dont M. Pontet porte seul toute la responsabilité, la pièce de nos compatriotes a triomphé : les rappels après chaque acte furent nombreux et les auteurs durent accepter, sur la scène, l'ovation finale que le public leur décerna généreusement.

Voici en deux mots le sujet de cette œuvre simple, gracieuse et pleine d'une sincère émotion.

Un chanteur ambulant, du nom de Florent, arrive dans un village, un jour de kermesse. Il se souvient y avoir aimé Elise, fille de fermiers riches et qui n'était pas insensible à l'amour de Florent Brûlant du désir de revoir Elise, il interroge l'innocente Mélie à qui il inspire une passion naïve et sincère. Indifférent aux déclarations de Mélie, Florent veut à tout prix rejoindre Elise et va l'attendre devant chez elle à la soirée. Elise sort, reconnaît la voix du chanteur et se sent reconquise : les amants

s'apprêtent à aller cacher leur bonheur dans une grange voisine. A ce moment, Mélie, à qui Jean, le mari jaloux d'Elise, a donné rendez-vous dans le même endroit, refoulant sa jalousie, sauve les deux amants : mais ce violent effort auquel s'ajoutent le chagrin et le désespoir lui ont porté un coup mortel. Au dernier acte, nous voyons Mélie s'éteindre de langueur. Florent, reconnaissant, et par pitié, tente d'adoucir ses derniers moments par un mensonge d'amour. Mais à ce moment passe Elise. Florent ne résiste pas au désir de l'éteindre sous les yeux de la pauvre Mélie qui ne survit pas à cette douleur trop grande.

Comme on peut le voir, le dénouement est d'une extrême tristesse, qui vous prend par ce qu'elle a de profond et de fatal.

Ce conte révèle bien le délicat romancier qu'est Paul André ; il est de tout de nuances, de sentiment et de tendresse. Il avait besoin d'un cadre juste, sobre, précis, d'une interprétation fouillée, très personnelle et respectueuse. Ces derniers éléments faisant défaut, et des coupures intempestives ayant tailladé le livret avec ardeur, on a pu croire, à tort, que l'action de M. Paul André manquait de mouvement : c'est un *conte* lyrique ; ce n'est pas un *drame* lyrique : le moindre détail a son importance, tout est en finesse, en demi-teinte : il fallait ne rien maquiller, ne rien supprimer, le livret eût paru parfaitement scénique et n'aurait rien perdu de sa belle tenue littéraire. Plaise aux dieux que les compositeurs aient toujours d'aussi bons livrets sous la... plume.

M. Weyts, dont le talent de mélodiste est incontestable, a commenté l'action scénique d'une façon adroite, brillante et pleine de charme. Pourtant, s'il y a une critique à faire, je dirai que sa musique manque un peu d'ampleur et de vigueur en certains passages. Les sonorités et les rythmes populaires s'unissent heureusement à l'inspiration personnelle du musicien, dont l'orchestration est élégante et de bonne tenue. De nombreux passages sont à citer : pour ma part, c'est le duo du deuxième acte, entre Mélie et Florent, qui me semble le plus personnel et le mieux venu ; il traduit, musicalement, la tristesse résignée et implorante qui se dégage de l'œuvre de M. Paul André.

Quant à l'interprétation, je dirai du bien de M. Dubressy, bon comédien, à la voix agréable et qui incarna le personnage de Florent avec fougue, jeunesse et brio. Il devra pourtant se garder de quelques « notes de tête » qui font un certain effet, mais qui déparent la probité et l'unité de son interprétation.

M<sup>lle</sup> Thomasset (Mélie) s'acquitta de sa tâche de son mieux. M<sup>me</sup> Gravelle et M. Maréchal furent excellents dans des rôles d'à côté. L'orchestre et les chœurs, quoique manquant de répétitions, furent cependant convenables et des éloges peuvent aller au vaillant kapellmeister M. Neufcour.

Et terminons sur le vœu de voir bientôt cette œuvre pleine de qualités très sérieuses reprise avec tout le respect et tous les soins qui lui sont dus, sur une scène lyrique où l'on monte convenablement une pièce, même quand elle est d'auteurs belges.

EUGÈNE GEORGES.

## LES CONCERTS

RÉCITAL ALICE JONES (24 janvier). — RÉCITAL SIDNEY VANTYN (26 janvier). — DEUXIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE : *Mlle Maria Philippi* (28 janvier). — RÉCITAL BERTHE MARK-GOLDSCHMIDT (1<sup>er</sup> février). — SIXIÈME CONCERT POPULAIRE : *Mlle Suzanne Godenne* (5 février). — RÉCITAL CLARA TREITSCHKE (6 février). — QUATRIÈME CONCERT YSAÏE : *Fritz Steinbach* (11 février). — CONFÉRENCE-AUDITION LISZT : *Mlle Maria Biermé et M. M. Laoureux* (12 février). — CONCERT ELSA HOMBURGER et MARCEL LAOUREUX (13 février). — RÉCITAL FRIGOLA (15 février).

C'est le mois des pianistes : les récitals se suivent, se bousculent; les artistes du clavier s'inscrivent en vedette de nos grands concerts, illustrent des conférences avec une belle ardeur... Dieu, quels accapareurs ! Procédons par ordre chronologique. C'est d'abord M<sup>lle</sup> Alice Jones qui se présente avec une solide technique musicale. On peut ne pas aimer son toucher un peu dur ni la lourdeur de son jeu tout en reconnaissant ses qualités de force, de son et d'énergie. Un peu plus de ligne, de coloris, d'émotion surtout et de pensée, mademoiselle, et vous contenterez les plus difficiles.

\* \* \*

M. Sidney Vantyn avait jalousement caché son programme aux profanes, réservant à quelques élus le plaisir de savourer à l'avance la mosaïque de petites nouveautés qui agrémentèrent son récital annuel. M. Vantyn aime les Russes; il a raison; il interprète, d'ailleurs, leurs œuvres avec une brillante technique,

une élégance, une grâce et un charme très personnels : témoin le délicieux *Scherzino* de Rimsky-Korsakow, une des meilleures bluettes du maître. *Impromptu* et *Dans le bon vieux temps* de Liadow sont des pages fraîches, émues, d'un caractère rustique, précieux et suranné tout ensemble. La dernière de ces deux pièces évoque tout un monde de paysanneries délicates et désuètes : on voit défiler des costumes anciens, de vieux bijoux, de vieux paysages et de vieilles coutumes; mais on devine les cœurs si jeunes, si tendres et les visages si coquets, si pimpants! Puis ce sont les *Étincelles*, de Moskowski, .. une vague phosphorescente qui déferle sur le clavier, une *Berceuse* d'une rayonnante et douce intimité de *Kjerulf*, une scène de carnaval endiablée et fantasmagorique de Vantyn. Dans une tout autre teinte, d'un coloris plus fort, aux contrastes plus violents, dans une atmosphère plus chaude se déroulent les paysages espagnols de Joaquin Turina. Très intéressant ce Turina : des sonorités neuves, franches, des rythmes énigmatiques entourés d'une couleur locale très prononcée. *L'Ariette*, de Leonardo Leo, est gracieuse et l'*Ave Maria*, de Tinel, d'une inspiration religieuse pure et élevée.

M. Vantyn, comme nous l'avons dit l'an passé, possède un doigté sympathique, une grande probité d'interprétation qu'aucune faute de goût ne vient déparer. Une personnalité bien affirmée et un sens musical très profond font de notre excellent professeur au Conservatoire de Liège (et de l'Institut des Hautes Études d'Ixelles! j'allais l'oublier) un virtuose des plus estimés.

\* \* \*

Attiré par le nom et le renom de Mlle Maria Philippi, j'ai affronté le concert du Conservatoire. Oserais-je formuler une modeste critique au sujet de l'exécution des cantates de Bach et de la symphonie attribuée à Beethoven? Je craindrais de m'attirer la colère des aristarques. Comme la femme de César, la musique du Conservatoire ne doit pas même être soupçonnée et je dis avec Pailleron : « Ah! il n'y a décidément de musique qu'au Conservatoire ». Les cantates religieuses de Bach sont d'une magnifique ardeur hiératique, d'une dévotion fervente et heureuse. Quant à la symphonie attribuée à Beethoven... Beethoven pourrait bien se fâcher. Vous verrez qu'on lui mettra bientôt sous le bras un vieux manuscrit pseudo-rossinien retrouvé par un archiviste avisé. *Le Te Deum* de Bruckner est admirable. M. Tinel le dirige avec ampleur et majesté, c'est-à-

dire mieux que parfaitement en mesure et d'une baguette ferme, son cauchemar. Le concert était un peu long. Il est vrai qu'on ne nous en donne que quatre par an et que les séances du soir sont plutôt rares, une séance d'orgue par-ci par-là, de la musique de chambre (?) des virtuoses de marque (?) J'ai parlé dernièrement à un « patron » qui me faisait ses doléances. J'ai eu la naïveté et l'ignorance d'être de son avis.

Quelle merveilleuse artiste que M<sup>lle</sup> Philippi : une voix exceptionnellement pure, au timbre prenant; et quelle douceur, quelle perfection classique dans les cantates de Bach, quelle fraîcheur dans les lieder de Schubert. Je vois avec plaisir que des artistes tels que M<sup>lle</sup> Philippi n'hésitent pas à inscrire à leur programme les lieder les plus simples de l'auteur du *Roi des Aulnes* et de la *Marguerite au Rouet*. Il semble qu'on délaisse un peu aujourd'hui les perles mélodiques de cet incomparable génie qui exprima musicalement l'âme de tout un peuple et de toute une génération par des lieder puisés directement aux sources populaires, tirés du peuple, faits pour le peuple et en quelque sorte par le peuple et d'une naïveté, d'une sincérité si touchantes. Si l'on s'en est écarté c'est faute d'en avoir goûté le charme pénétrant dans une atmosphère calme, intime, familière, pareille à celle qui régnait au cours des auditions de lieder que Schubert donnait à ses amis et qui prirent bientôt le nom de *Schubertiades*, du nom même de Schubert qui en était l'âme. N'oublions pas qu'il fut un des chantres les plus convaincus de l'amour de la nature, du sentiment religieux, du charme des légendes populaires et de la délicate amitié. Il chanta d'une mélodie libre, personnelle, d'une énorme valeur intrinsèque la véritable expression musicale du poème primitif et c'est ce qui a fait dire de lui qu'il *lisait et pensait en musique*.

En parcourant la liste complète de ses lieder dressée par M. Henri de Curzon, j'ai été frappé par l'étrangeté de certains titres empruntés sans doute à la poésie romantique allemande : *La jeune fille et la mort* (interprétée par M<sup>lle</sup> Philippi), *Le jeune homme et la mort*, *L'Amour prématuré*, *La nostalgie du fossoyeur* et enfin ce dernier plus significatif que les autres : *Les tombes prématurées*. Ne trouvez-vous pas étrange ce rapprochement constant de la jeunesse et de la mort, cette hantise, ce pressentiment de la mort, alors que la faucheuse devait l'emporter à trente et un ans, en pleine jeunesse et en pleine force ?



Mlle Berthe Marx Goldschmidt, qui seconda avec tant de talent et d'intelligence le violoniste M. Crickboom dans l'exécution intégrale des sonates de Beethoven, nous a donné un récital de fantaisie (fantasien Abend), dont le programme copieux et varié permit à la brillante virtuose de se montrer sous un jour des plus favorables. Mlle Goldschmidt a de la puissance, du coloris, de l'autorité dans l'interprétation, du brillant et une technique solide. Le public lui a fait un succès chaleureux.

\* \* \*

M. Otto Lohse qui, en quelques mois, a su conquérir l'admiration des Bruxellois et la popularité parmi le monde artiste en glorifiant Beethoven de façon magistrale, tourne ses regards (et son bâton) vers Liszt et Wagner. Naturellement, la presse est tombée à bras raccourcis sur l'œuvre de Liszt avec autant de malveillance et de snobisme que d'ignorance. Combien de temps faudra-t-il encore pour voir Liszt apprécié à sa juste valeur et considéré comme un grand, un très grand compositeur. On continue à son égard l'injustice qui fit le malheur de sa vie, en méprisant le compositeur et en portant aux nues l'étonnant virtuose. Comment un critique sérieux, consciencieux peut-il affirmer imprudemment que l'œuvre pour piano de Liszt n'est qu'une « brillante ronde de notes ». Mais vous ne comprenez donc pas Liszt et son génie libre, fantasque, paradoxal, hyperbolique, son amour du rythme, du mouvement, de l'excès, de la générosité ! Mais c'est toute une philosophie. Et sa forme musicale, comment peut-on la trouver trop clinquante, un amas de sons jetés pêle-mêle et visant au maximum de l'effet ? La facture de ses œuvres symphoniques égale celle des plus grands par la richesse, la délicatesse et l'unité de l'orchestration.

C'est pourquoi nous approuvons hautement et sans la moindre arrière-pensée la vaillante pianiste Mlle Suzanne Godenne qui aborda le *concerto en mi bémol* de Liszt ; il bénéficia d'une virtuosité transcendante, d'une mâle énergie, d'un jeu net, clair, précis, aux gammes perlées et aux basses puissamment marquées. Tout ce que réclame l'œuvre de Liszt, Mlle Godenne l'a au plus haut degré : fantaisie, fougue, passion, éclat, sincérité, fierté et désinvolture. Elle a donné jusqu'ici plus que ses heureux débuts avaient fait espérer. Les auditeurs furent unanimes à lui prodiguer de longs et serrés applaudissements.

La *Symphonie inaugurale* composée à l'occasion de l'Exposition internationale de Bruxelles en 1910, de notre distingué compositeur et éminent critique Paul Gilson, ouvrait le concert : c'est un hymne triomphal au travail et à la prospérité de de notre jeune et florissante Belgique. C'est une œuvre exubérante, débordant de vie, de force et d'une couleur franchement nationale. L'idée maîtresse, est saine, noble, réconfortante et en quelque sorte d'une portée sociale. Superbement dirigée par M. Lohse elle valut au trop modeste Paul Gilson un triomphe qui le décida finalement à venir recueillir sur la scène, au sein de l'orchestre, les acclamations d'une salle enthousiaste.

M. Otto Lohse apporta dans l'ouverture de *Rienzi*, la *Faust-ouverture*, la *Siegfried Idyll* et le prélude des *Maîtres chanteurs*, sa maîtrise, sa science orchestrale, toute la conviction d'un admirateur passionné de Wagner.

\* \* \*

M<sup>lle</sup> Clara Treitschke est une pianiste au jeu souple, élégant et sans dureté. Elle interpréta deux *rhapsodies* de Brahms (op. 79 et 119) avec profondeur, sobriété et caractère. La *sonate de Beethoven* (op. 57 *appassionata*, la mineur) ne manqua pas de style; le *nocturne* op. 9 (pour la main gauche seule) de Scriabine fut enlevé avec perfection et donna l'impression d'un jeu naturel, à deux mains. Enfin, comme qualité principale, disons que M<sup>lle</sup> Treitschke s'attache davantage à l'allure et au caractère de l'œuvre plutôt qu'au pur et stérile *effet* pianistique.

\* \* \*

Pas de soliste au dernier concert Ysaye : il paraît que certains abonnés la trouvaient mauvaise ! Comment n'être pas satisfait par la direction personnelle et intelligente de M. Fritz Steinbach (*Generalmusikdirektor*, dit le programme).

Quel dommage qu'un défaut de répétition n'ait pas permis à M. Steinbach de mettre au point l'ouverture (*suite*) n<sup>o</sup> 3 en ré majeur de J.-S. Bach. L'*air* (le fameux aria) manquait de majesté, d'envergure : la *gavotte* et la *gigue* se traînaient, ébauchant un sautillement alourdi que contrariait encore un accompagnement confus. La *Symphonie en mi bémol majeur* de J. Haydn fut sous le bâton de Steinbach un chef-d'œuvre d'élégance, de distinction, de finesse et de délicate préciosité. Après l'*Ouverture n<sup>o</sup> 2 de Léonore*, très romantique, très im-

pressionnante, Steinbach nous détaille trois perles : la *Gavotte*, de l'opéra *Idoménée* de Mozart, le *Menuet de la sérénade en ré majeur* op. 11 de Brahms et le *Ballet n° 2 de Rosemonde* (Schubert), un joyau de grâce, de fraîcheur et d'esprit.

Il avait été question, paraît-il, de nous donner *La vie d'un héros* de Richard Strauss, rarement exécutée à Bruxelles. Au lieu de cela nous avons eu un autre poème, *Mort et Transfiguration*, puissante œuvre symphonique, développée d'après les procédés chers à R. Strauss. Cette fois le programme a eu le bon esprit de ne pas supposer la totale ignorance du public et s'est abstenu de nous dire que R. Strauss vivait encore... petit bonhomme...

\* \* \*

Une intéressante causerie-audition a eu lieu au Cercle l'Emulation, grâce au concours de Mlle Maria Biermé et du pianiste Marcel Laoureux. La conférencière s'est attachée à placer Liszt sur le piédestal de *compositeur* auquel il a droit : sa causerie, bien documentée et agréablement présentée, avait permis à un nombreux public de goûter pleinement les quelques fragments de l'œuvre de Liszt que M. Laoureux joua avec une grande pénétration et beaucoup de virtuosité.

\* \* \*

Au lendemain de la séance Liszt, nous réentendions M. Laoureux à la Salle Nouvelle dans des œuvres de Bach et de Brahms. La *Tocatta en ut mineur* de Bach révéla chez l'interprète du style, de la vigueur, de la ligne et du mouvement. Les quatre *ballades de Brahms, op. 10*, de purs chefs-d'œuvre, nous laissèrent une impression artistique profonde. Quel génie que ce Brahms : si classique, si populaire, si sobre et si riche tout ensemble. J'aime moins les *Variations sur un thème de Haendel*, cette fantaisie pourtant si brillante, si variée, originale et déconcertante comme un paradoxe. Disons que M. Laoureux traduisit toute la profondeur et le charme des ballades et se joua des réelles difficultés techniques des variations.

De son côté Mlle Elsa Homburger interpréta d'une voix bien timbrée quoiqu'un peu dure des mélodies de Haendel et de Rameau. Il faut admirer l'agréable façon dont elle détailla des lieder de Brahms, de Grieg (dont le *Vom Monte Pincio* fut particulièrement applaudi), et de R. Strauss.

\* \* \*

Avant de retourner auprès de ses compatriotes, en Espagne, M. Frigola a tenu à montrer au public bruxellois toute la richesse de sa nature d'artiste et de jeune compositeur.

Il acquit à l'école de M. Crickboom une technique impeccable, un classicisme et une élégance remarquables. Après la *Chaconne* de Bach et le *Grand Concerto op. 31* de Vieuxtemps où il fit valoir son jeu coloré, une sonorité sympathique et une grande netteté dans les traits, Frigola présenta deux de ses compositions : *En mer*, d'une tonalité très moderne, d'une bonne unité et de justes proportions, et *Humoresque* d'une verve pétillante, d'une coupe originale, d'un rythme décidé et curieux. Ces deux piécettes ont une incontestable valeur. L'exécution endiablée du *Streghe* de Paganini, cet amusant tour de force, prouve que M. Frigola est rompu à toutes les difficultés et roulardises du métier. On peut fonder de sérieuses espérances sur la carrière artistique de ce jeune virtuose, et je ne serais pas étonné de le voir revenir dans quelque temps occuper la vedette d'un de nos grands concerts. Tous nos éloges à l'excellent pianiste Théo Kaufmann.

EUGÈNE GEORGES.

## LES SALONS

**Matton.** — *Atelier avenue Albert-Elisabeth.*

La rénovation de la sculpture par le nu — qui nous abandonne de plus en plus — et qu'on peut retrouver dans les pays chauds et pour qui le Congo serait, après l'ivoire, le bienvenu pour les arts ! Le traditionnel voyage en Italie remplacé par le voyage au Congo ! Que sont, en effet, des poses de modèles, toujours commandées, en comparaison des poses fournies sans cesse aux yeux du sculpteur par l'enchaînement des mouvements de la vie ! Le corps humain européen n'est plus fait pour la vie à l'air et il se modifie dans ce sens.

Dans une revue où la place est comptée nous ne pouvons dériver vers l'anthropologie. Et c'est l'anthropologie surtout qui a été documentée de façon remarquable par Matton. Sans doute, lui-même utilisera-t-il en faveur de l'art ses documents et ses visions et nous le retrouverons alors. Il est revenu, d'ail-

leurs, avec des maquettes. On peut dire que Matton aura rendu service à l'art en général. Combien ces moulages de gens vivant nus sont différents de nos déshabillés européens !

Et ce que l'on verra avec surprise, l'an prochain, lorsque quarante-huit de ces moulages seront au Musée de Tervueren, ce ne seront pas seulement ces épaules nues, ces torsos ; mais aussi les expressions des visages au point de vue de la fière et pure beauté. Djibi, fille de chef ; Kimbo, chef ; Midjo, femme du village d'Upoto ; Matari, débardeur de Bangala ; Bosju, agent de police de Basoko ; Sandwa, sergent-major de la force publique, qui est de race Sangho et offre, outre l'expression, un poitrail magnifique ; enfin, Pikoko, service de la marine, qui est de race Mongwandi. Ce seraient modèles à couronner de lauriers sur des médailles, si l'on ne savait que ce sont des nègres !

Ajoutons nos compliments à ceux, déjà très nombreux, adressés à M. Renkin pour l'initiative de cette mission. Quant à dire, comme d'aucuns, que pareille initiative n'a jamais été prise à l'étranger, c'est aller trop loin ! Pour l'art et pour la science, on en a vu bien d'autres à Paris, Londres et Berlin !

#### L. Ludwig — Cercle artistique de Bruxelles.

Les peintures de Louis Ludwig ont ce que l'on peut appeler les qualités éternelles d'une bonne peinture. De tradition, il n'a que l'amour de la nature, le même amour qu'il partage en commun avec ses devanciers. De mode, il n'en témoigne pas non plus, ou n'y cède que rarement. Il résulte de ces deux circonstances la qualité d'éternité, dont je viens de prononcer le grand mot. Grand mot qui, ainsi compris, est plus simple qu'il n'en a l'air.

Le petit paysage *Rayon de soleil* sur une vaste étendue de campagne et de dunes ; les *Vieux saules* dans un rayon doré d'avril ; *Près de la ferme* avec les vaches et la mare limpide ; *Dans les dunes*, maison de pêcheur avec sa gaie lumière ; la vache à l'*Abreuvoir* dans la buée matinale ; la *Route dans les dunes*, toutes ces œuvres sont d'un artiste sincère, et l'on peut les comprendre sans convention, sans axiomes préalables ni postulats. Des yeux sains et un cœur sensible vous ouvrent seuls les mystères de cet art. Vous verrez ces coins de nature venir à vous de plus en plus ; ils se dévoileront sous le regard prolongé, comme fait peu à peu un paysage naturel que l'on s'arrête à regarder. C'est la nature évoquée. Ce fut longtemps l'idéal des

écoles à travers bien des siècles. Ludwig s'apparente à ces écoles du simple amour et qui, elles, ne passeront pas.

On a beaucoup loué l'*Ancienne rue de l'Ermitage*. C'est un document plein de justesse et d'émotion. La Presse a fait remarquer que l'administration communale d'Ixelles ferait là une acquisition bonne et justifiée. Nous sommes du même avis. Les toiles documentaires n'ont que rarement de tels mérites.

**Jean Droit.** — *Salle de la Chronique.*

Les humoristes font facilement époque. Il suffit d'exagérer modes, mœurs ou caractères. Mais les humoristes qui ont du



JEAN DROIT.

goût sont rares. Jean Droit est de ce nombre. Il a du goût et de la psychologie. Il a exagéré les grands chapeaux dans la mesure

du possible. Les grands yeux aussi, il les a exagérés, tels ceux de la *Myrtho* qui est peut-être la petite courtisane du roman de Louys, à en croire les yeux... Ils sont très observés tous les types de Jean Droit. Il ne faut pas aller loin des Galeries pour les voir : c'est le jovial public qui circule toute la journée dans cette salle si *centre* et si fréquentée de la *Chronique* : ce sont les auteurs mêmes de ces petits rires confus ou perlés que vous entendez retentir devant les amusants dessins ; ce sont les jeunes gens en balade, s'évadant en ordre de l'École militaire ; l'officier des guides, rieur et bien campé ; l'étudiant ; le petit snob, à la façon bien attrapée de boutonner ses gants. D'autres scènes ont été prises là tout près, à la sortie du théâtre des Galeries : tel l'*Ecrin*, ou le manteau d'hermine, dont un galant ami enveloppe son amie ; il y a la petite femme en toilette soignée, qui écrit à la poste et dont l'attitude et le maquillage indiqueraient seuls le texte de la lettre : « Mon chéri... ». Jean Droit fait aussi des portraits qui ont quelque chose de jeune et de frais dans la perversion. Le conducteur de tramway n'est pas oublié non plus, parmi les types, avec ce joli jeu de mots : *Etude sur papier Wattman*.

*Simple aveu* n'est qu'un dessin, mais exécuté avec sentiment. *Le galant menu* : L'étudiant et la grisette jolie rient dans le vent, se contant des propos, et l'étudiant, d'une main gantée, d'un geste précieux, porte les fins petits paquets. Tous deux se hâtent pour croquer le menu, dont on devine *qui* sera le dessert...

#### P. Stobbaerts. — *Galerie d'Art*.

Stobbaerts Pieter nous met tout de suite à l'aise, avec son tempérament de Flamand traditionnel. Rétine qui aime la belle pâte, pinceau qui la triture généreusement. Des paysages, des bords de l'eau, des lumières dorées, des clartés pleines d'air, des coins de la Belgique pittoresque ; des intérieurs aux salles en enfilades, avec la porte ou la fenêtre faisant clarté à l'extrême bout, tel le *Corridor à Malines*, d'un si heureux glissement de la lumière sur la pénombre des dalles. Stobbaerts trouve l'originalité sans extravagance. Combien de fois n'a-t-on pas répété qu'un artiste capable d'être sincère est encore la plus grande de toutes les originalités ! Et la meilleure !

Combien j'en vois parmi nos peintres, en Belgique et ailleurs, qui se font bossus par devant ou par derrière, parce que c'est le seul moyen qu'ils aient trouvé de ne pas ressembler à tout le

monde! C'est que la culture de *sa* nature en profondeur demande un travail formidable. Tandis que bien plus vite on arrive à quelque création désharmonieuse et déjetée qui a pour originalité le déséquilibre et la monstruosité. On voit au Museum des fœtus avec un œil au milieu du front et même d'autres choses beaucoup plus inattendues encore sur le front, et ces fœtus sont assurément originaux!

**G. de Feure.** — *Salle Vos, rue Courbe.*

Georges de Feure, peintre hollandais, habitant Paris, expose à Bruxelles. De Feure est surtout connu comme décorateur en France. Ses gouaches, paysages, sont, en réalité, de l'art décoratif de petit format. C'est le vieux moulin au bord du canal, s'élevant sur un horizon clair, l'Adriatique lumineuse, le port en Hollande. Ce qui plaît chez de Feure c'est l'élégance de la silhouette, le détail nourri et pittoresque, la gamme fumée des pages, où paraît sobrement un vermillon, un blanc d'argent ou un carmin. C'est d'un art qui a de la grandeur, de la ligne, de l'originalité et ne manque jamais de goût.

**Roidot.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Discutez avec un artiste véhément comme Roidot! Je n'ai pas eu l'honneur d'entreprendre de discussion avec lui; rien que la mèche tempétueuse qui se balade sur son front suffit à annoncer l'intransigeance et l'irréductibilité.

Sans mèche, je suis cependant tout aussi têtue que lui et, de même que j'ai crié déjà, encore je crierai! Roidot est un sauvage qui a des cris puissants et magnifiques, mais il ne veut pas apprendre à parler. Il s'exclame, frappe du poing, campe une couleur et une forme, comme on assène un coup de poing, dans l'exaltation. La plupart du temps ça y est! Le pan du ciel est arraché, la rivière est détournée, la buée est soufflée sur la toile toute irisée de soleil, l'œuvre éclate, vit, on ne sait quel air frais, quelle jeunesse, quelle clarté sortent du cadre. C'est la victoire.

Avec la victoire, peut-on discuter? Voyez le *Lumineux étang*, la *Fenaison*, la rivière la *Zuen*, au *Bord de la rivière*, le *Vieux château*! Quel œil a-t-il fallu pour faire cela? Quel œil! Le rayon venu du nuage, de l'arbre, du pré, tombé sur la rétine de l'artiste est renvoyé, fait balle sur la toile, avec toute sa force vive, dirait-on. C'est un enthousiaste de la lumière, sans l'assèchement du pointillisme.



Mais, maintenant, voici une autre chanson. Pourquoi l'artiste est-il si vite satisfait ? Comme le voilà ardent à saisir les clartés victorieuses, les rayons des couleurs ! Mais des formes, il n'en a cure ! La forme est méprisable, la couleur seule est reine ! Doit-on, peut-on raisonner ainsi ? Les artistes vont-ils se spécialiser, les uns pour la forme, d'autres pour la lumière ?

Ma totalisation humaine s'accommode mal de cette division des plaisirs. Et, charmé d'un côté, je souffre de l'autre, devant des troncs d'arbres plats, des terrains inexistantes, des prés d'asphalte vert, des champs bariolés en habit d'arlequin, des fenaisons d'un sommaire blessant, etc.

Je n'aime pas que l'on m'interdise de regarder une toile jusque dans les angles. Le flou se créera bien tout seul autour du point de vue. Le créer d'avance, serait-ce une économie ?

*Un soir à la Senne* est mieux poussé.

Et le *Vieux moulin de Volsem* est une chose tout à fait magnifique, typique et victorieuse, où l'artiste, servi par un avant-plan tout d'eau, a dû soigner presque tout le tableau.

Il a su s'accommoder à cette exigence et s'en tire en maître !

Alors ? Il y a le principe dont on ne veut pas démordre ! De l'intransigeance ! Il y a la mèche !

#### A. Madoux. — Galerie d'Art.

Alfred Madoux est artiste sincère. Et à ce titre un phénomène, car certaines situations sociales sont chez la plupart des gens le plus mortel ennemi du tempérament et de la sincérité. Madoux avait tout ce qu'il faut pour devenir avec éclat, snob, ou « modiste » et s'enrégimenter. Au lieu de cela il est resté un ému, accessible à la nature ; ce sont ses atavismes qui ont triomphé, enrichis par les heureux hasards de la personnalité propre.

Paysages bien vus, fixés sur la toile, dans la minute où ils ont été sentis. Tels la *Maison du cantonnier à Revogne*, *Moutons à Tervueren*, l'*Yvoigne à Noisy*, *Coin de Forêt à Auderghem*, *Moutons à Auderghem* ; ces petits formats ont je ne sais quelle condensation d'impression et de saveur. Deux tableaux d'un format plus grand, le *Moulin à Oostduinkerke*, et le *Moulin à Westende*, d'une grande finesse tous deux, traduisent exactement le charme de la végétation gris bleu des dunes par ciel légèrement plombé sur les sables blonds. La falaise à *Folkestone* possède aussi ce charme blond et cette toile peut être comptée parmi les meilleures.

Madoux nous paraît réaliser la vision normale d'un homme de goût, ému devant la nature. Il estime que l'art est dans la force d'expression d'une impression reçue, et il rejette la bizarrerie, le nouveau cherché, l'extraordinaire à tout prix, et sa vue nous paraît pouvoir être donnée comme l'exemple d'une vue saine, dans une gamme très étendue allant de la vigueur (*Lac Engadine*, par exemple), aux plus extrêmes finesses (*Westende* et *Folkestone*, cités plus haut). Dirais-je une chose qui paraît bizarre, mais rend assez exactement mon impression ? Dans les petits formats, Madoux est peintre, avant tout ; ainsi dans ses *Moutons à Tervueren*, déjà cités. Dès que le format grandit, j'ai l'impression que la poésie, la réflexion prennent le pas sur la peinture. Exemple : La maison à Revogne en petit, et la maison à Revogne en grand.

C'est à choisir.

**Pour l'Art.** — *XX<sup>e</sup> année.* — *Musée moderne.*

*Pour l'Art* en est à sa XX<sup>e</sup> exposition. C'est une longue carrière et il a paru à l'excellent artiste Camille Lambert qu'il y avait lieu de célébrer par le pinceau cet anniversaire. Camille Lambert, qui aime à voir grand et qui semble avoir pris à tâche de s'appliquer aux choses difficiles, a réuni en un vaste tableau les portraits d'environ quarante des membres du cercle. C'est la fin d'un banquet anniversaire, au moment où l'on cause et l'on fume dans le désordre, après le dessert. C'est un vrai tour de force. Il n'y a pas un portrait qui ne soit ressemblant ; le groupement de l'ensemble est heureux ; toutes les poses sont naturelles et les expressions animées. D'un côté, la clarté du ciel ; de l'autre, ce qui reste de fruits et de fleurs sur la table forment les deux nappes de couleurs égayant l'immense toile. On pourrait reprocher à l'ensemble son aspect un peu noir ; mais, cependant, d'une aussi grande abondance de redingotes et de vestons tous noirs, il eût été impossible de faire une masse moins sombre.

L'artiste n'a pas craint de représenter l'un des membres de dos, et on le reconnaît ! Il a saisi chaque visage avec l'une des expressions caractéristiques qui lui sont familières. On a plaisir à voir tant de perspicacité, tant de difficultés vaincues. Il faut estimer une audace si rare, en notre temps de petites choses faciles et indifférentes. Le courage porte haut.

Lambert est, à l'heure présente, l'un des peintres les plus

audacieux de la vie et du mouvement. Les deux petites filles souriantes (*les enfants S...*) sont les plus frais et légers portraits que l'on puisse imaginer.

Le groupe des petites filles de l'*Age d'or*, sur le passage desquelles une femme joue doucement de la harpe, est exquis. Ses *Baigneuses* ont de bien jolis mouvements où la grâce se marie étroitement à la lumière. Toujours ce souci dominant : saisir un mouvement et l'immobiliser sans que l'on s'aperçoive qu'il est immobilisé. La lumière fluide, la couleur légère, on ne sait quoi, font le miracle !

Victor Rousseau y va de son triomphe coutumier par l'art divin de poser les lumières. Ses deux groupes de la *Danse* sont, à notre avis, ce qu'il y a de plus parfait. Isadora Duncan, dans la *Danse des Scythes*, est merveilleuse de grâce ; c'est le pas léger, volontaire et souple dont elle frappait les planches de la scène des Galeries, il y a six ans. Le groupe des trois femmes qui se penchent l'une vers l'autre est comme fait de trois fleurs inclinant l'une vers l'autre leurs couronnes de pétales.

Le monument *Maturité* est, lui aussi, fils du maître, mais je n'y trouve pas les rythmes réalisés avec la même perfection. Un monument ne se voit pas n'importe où. Toutefois, le personnage symbolisant la maturité mâle ne me paraît pas avoir subi la transformation sculpturale nécessaire. Sa matérialité n'est pas idéalisée au niveau des autres parties du monument. L'opinion publique exprime cela en disant qu'il est *trop vrai*. C'est un Monsieur déshabillé plus qu'un nu sculptural. Cette partie ne peut rester telle.

Quant à la feuille de vigne du jeune homme conduisant la jeune fille, en revenir à cette mode c'est une coquetterie bien perverse pour une époque pudibonde...

Pourquoi ne parlerais-je pas de la grâce de Ph. Wolfers, après celle de Rousseau ? Lui aussi est un délicat amoureux de la forme féminine et son groupe de deux femmes qui, les mains unies au-dessus de la tête, élèvent des guirlandes, est près d'être une œuvre presque sans défauts. Tournez autour du groupe : ces deux femmes élancées, de leurs corps parfaits, de leurs attitudes harmonieuses, de leur enlacement souple, elles défient la critique. Formes bien étudiées, marbre modelé comme une terre pétrie, substance parfaite et d'un grain digne de figurer une peau.

La perfection du groupe aimable n'est vulnérable qu'à une place toute petite, comme Achille, au talon. A l'un des talons,

où l'artiste a accepté une faiblesse, comme s'il était enfin las de vaincre les innombrables difficultés qui interdisent, hélas ! comme un buisson d'épines, l'absolue perfection.

Avec d'Haveloose, la chute est grande. C'est la faute du grand art, assurément. Il n'y a plus, ici, ni naturel, ni simplicité, ni élégance. Il y a de tout cela, la recherche et l'intention. Mais, en somme, tous mouvements forcés, instables, dont la tension fait mal. et rien certainement n'est moins *printemps* que cette théorie de trois femmes, — voulue, tordue, tendue, d'un mouvement dur. La première statue, quand elle fut exposée seule, annonçait un tempérament. Le groupe l'affirme encore, mais le goût n'a pas progressé et l'on se demande comment un artiste peut commettre tant de fautes de goût à la fois !

Des mots prestigieux servent de thèmes aux pinceaux décoratifs de Fabry. *Espoirs*, *Souvenirs*, *La Danse*, *La Poésie*. On retrouve chacune des quatre allégories sur son seul titre, bien qu'à trois d'entre elles l'artiste ait su donner une forme que l'on peut considérer comme nouvelle. *La Danse*, dans les tons d'ocre et d'or, est une page personnelle, la meilleure, où la richesse des tons s'allie à leur tendresse dans une gamme profonde et assoupie, comme si c'était peint avec ce qui reste d'or au ciel par une belle soirée d'été après le coucher du soleil.

Les panneaux décoratifs pour la villa Wolfers nous permettent, eux aussi, d'admirer l'excellence du métier de Fabry dans les nus et ses heureuses trouvailles de colorations. Telles ses roses jaune soufre tombant à travers le ciel sur un manteau de mousseline rose et trainant jusqu'au bord de l'azur.

Pendant que nous en sommes à la peinture décorative, il nous faudrait apprécier la fresque de Langaskens, projetée pour le Cercle artistique de Bruxelles. L'emplacement serait très sombre : on nous montre, ici, cette décoration sous un lanterneau ! Il me semble toutefois, si l'ordonnance générale est belle, que le détail, les plans, etc., devraient être poussés. Le *Saint Georges*, sous son éclatante cuirasse dans sa vertigineuse chevauchée par les sommets d'une contrée dramatique, a grande et fière allure. *La Moisson* est une belle fresque, habilement réussie, malgré le procédé difficile qui interdit la reprise.

Dierickx, cinq études documentaires pour un panneau décoratif. A l'œuvre donc, car les études sont bonnes, quelques-unes même intéressantes, et l'esquisse des *Sénateurs au bord de la mer* a de la beauté et de la noblesse.

Valerius de Saedeleer a des ancêtres glorieux au Musée de

Bruxelles. Et ceux-là sont plus minutieux encore. Ils ont su rendre le détail aussi intéressant que la couleur. De Saedeleer s'en tient à la couleur, sans approcher des détails amusants de ses devanciers. Evidemment, c'est qu'il le veut ainsi ; mais combien mieux l'on retrouve chez les devanciers cette impression inoubliable que ressent le voyageur arrivant à pied devant une ville. Peut-être est-ce l'influence des chemins de fer... Retournez voir, au Musée ancien, Koning (1650), Van Hagen (sans date, Monsieur Fierens).

Le *Temple de Neptune à Poestum* et le *Soir à Poestum* nous montrent, chez Ottevaere, une fois encore, l'amour de la grandeur et de l'épique. Il a joint discrètement et avec un précieux succès le pastel à l'aquarelle pour accrocher les lumières dorées du soleil sur les grandioses ruines sombres et sur les nuages qui portent au-devant de leurs volutes la lumière. Certes, l'artiste a été ému devant ces ruines et s'est élevé magnifiquement jusqu'au grand passé qu'elles évoquent.

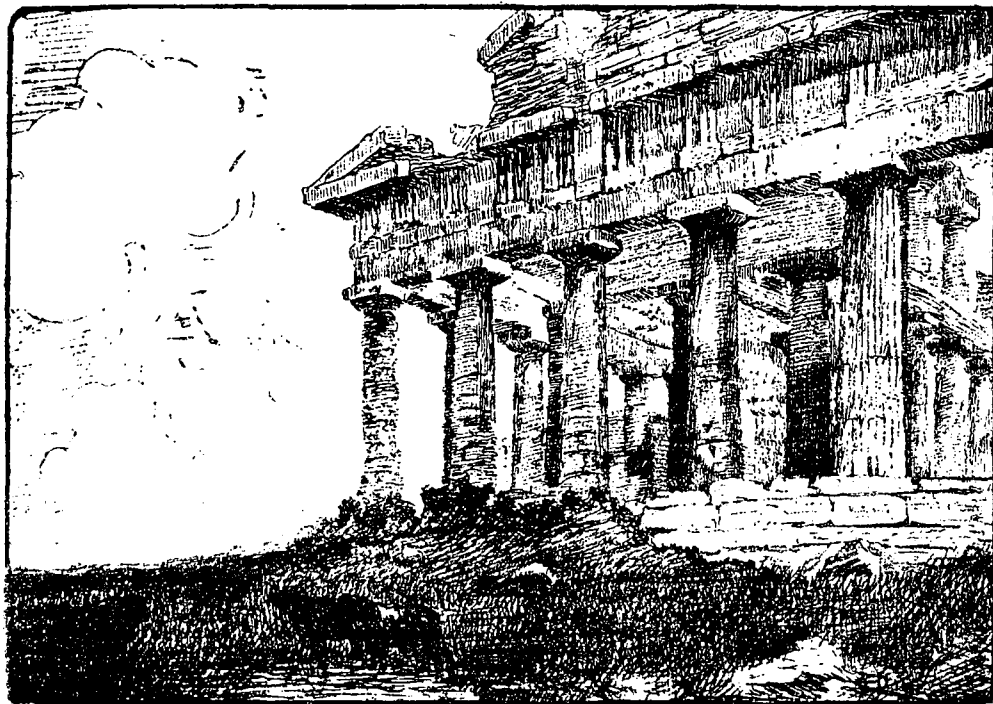
Tels tableaux de Viandier sont d'un maître : *Sous bois*, *Chemin sous bois en automne*, la *Vallée des Palissades*. Quelle richesse de tons, solides et profonds ; quelle gravité, quel mystère dans ces bois ! C'est aux heures de pleine lumière qu'il faut voir ces tableaux. Alors, ils donnent leur puissance, révèlent mille tons cachés et justes. Ils subissent la clarté comme la nature le fait elle-même : s'éclairant, se dévoilant avec la lumière.

Viandier ne signe pas ses toiles, et il peut se permettre cette orgueilleuse humilité, car il n'y a que l'homme de Groenendael pour traduire avec cette grandeur pensive et cette sobre richesse la forêt de Soigne qu'il aime et habite. C'est peut-être aussi par une grande pensée de respect pour la forêt qu'il s'abstient. Les grands sincères ont de ces scrupules angéliques.

A l'opposé du précédent : Binard nous donne les terres du rêve ; ce sont paysages pour y faire cheminer l'esprit à travers la magie des soleils couchants dont la splendeur fait toute l'âme des tableaux. *Marée montante* et *Initiation* (celle-ci diminuée toutefois par le personnage qui justifie ce titre) communiquent à l'âme l'angoisse de la splendeur.

Oleïe : il est curieux qu'un peintre qui cherche le soleil, dans *Printemps*, fasse aux jeunes femmes et fillettes des visages de ramoneurs. Et ça ne le gêne pas !

F. Baes est toujours trop pareil à lui-même dans une note qui n'a pas assez de profondeur pour faire variété par cette



HENRI OTTEVAERE.

profondeur même. Mais il a l'amour de la chose bien faite, ce qui est rare.

Michel, à côté de toiles dont on connaît la note mondaine et délicate, expose une jolie tentative de luminisme qui, par extraordinaire pour le procédé, est pleine de douceur (*La Brouette*).

Artot nous donne un portrait de jeune femme, bien construit. Opsomer, un portrait fouillé de vieille femme, aveugle, — dit le catalogue. Van Holder trahit tant de préparation dans ses toiles ! Un peu de préparation n'est pas déplacée dans un portrait, et le n° 4, *Portrait de femme*, est une œuvre construite, sentie et achevée. Mme Lacroix poursuit la série de ses paysages où règne une âme opprimée et souffrante, notamment le *Soir* aux rougeurs tristes.

Coppens nous montre que le franc soleil lui a réussi, dans les notes neuves et claires qu'il a rapportées de l'*Isola pescatori*. Léon Dardenne, vigoureux et spontané, se fait regretter. Vierin continue à triompher avec le soleil et l'ombre se jouant sur la brique ; c'est de la maîtrise.

Verhaeren est le chantre des rouges, des verts et des jaunes. Il en compose des gammes, sans subterfuges et, sur ma foi, je vous jure que l'œil s'y baigne avec volupté.

Ciamberlani ne nous permet guère de jugement ni sur le *Souvenir de la mer Tyrrhénienne*, ni sur cette *Nuit claire* où un fleuve nous offre des eaux étoilées dont la surface ne supporterait pas avec succès l'épreuve du niveau d'horizontalité... Ce n'est pas là-dessus que nous jugerons un artiste de la taille de Ciamberlani qui, d'ailleurs, néglige les expositions.

De Colmant, un *Pêcheur du Lac Nemi*, aux couleurs belles. De Fichet, des façades gaiement ornées de fleurs. Des intérieurs de Janssens plaisent par la palette harmonieuse. Lynen toujours détaillé, humoristique et, bien que l'on en dise, un peu Allemand. Le tableau *Plaisir du dimanche* a de jolis groupes, de pimpantes maisons, qui s'enveloppent d'une coloration chaude de friand pain d'épices.

Le *Lever du jour*, de Hamesse A. nous représente un bois doré aux cimes, avec des brouillards bleus dans les perspectives.

Hamesse a une tendance à interpréter la nature en décors, et à ceux-ci il donne de la grâce par l'harmonie des branches dans leurs enlacements et de la joie par la fraîcheur dans la lumière.

Le sculpteur Lagae me laisse sans phrases, devant sa négresse au pagne compliqué. Pierre Braecke a composé un groupe *Fiançailles*, de deux jeunes gens dont les formes pleines et la ro-

bustesse promettent de beaux enfants. De Mathieu Desmaré, la tête de femme, bronze, fragment de son groupe la *Famille*, a des modelés assurés et reposants.

La broderie, montée en écran, où l'on voit un oiseau de proie poursuivre un passereau, est un panneau dont tout le monde a admiré l'éclat et la composition. La patience aussi. Mais le jour où Mme De Rudder changera ce que ce point a de trop uniforme et de trop mécanique, les mêmes personnes l'admireront plus encore et elle en conquerra même quelques autres.

Huib Luns nous envoie de Rotterdam son portrait en guerrier, sous la cuirasse, d'un romantisme acceptable et d'une exécution consciencieuse.

Nous reste Hyacinthe Smits ! Il se fera quelque jour assassiner par les deux autres célèbres Smits qui se fâcheront tout rouge de voir leur nom en si mauvaises aventures !

Léon Sneyers a fait monter à l'entrée de l'exposition un petit ensemble d'art décoratif, antichambre, ou fumoir si vous voulez, et l'huissier assure que l'on y est fort bien !

#### Mlle Mesens. — Salle Boute.

Pastels et aquarelles nous paraissent témoigner chez Mlle Mesens d'un sens sérieux de la fleur Légèreté, souplesse, abandon, telles ses *Orchidées*. Son sens de la couleur est développé aussi ; le bouquet de roses sur le meuble gris est une chose vive et charmante (9) comme les *Quarantaines*, disposées en gerbe grasse et touffue, bien du style de la plante. Mais le métier est souvent lâché, ou plutôt feint un certain lâché, systématiquement. Pourquoi ces brouillards voulus qui flottent partiellement sur les toiles et font papilloter la vue ? Est-ce dans l'espérance de créer de l'atmosphère ? Il faudrait trouver des moyens plus près de la nature. Mlle Mesens le pourra, en cherchant.

Quant à la scène humoristique des domestiques, où le valet fume les bons cigares du maître en son absence, — décrochez cela à tout jamais, Mademoiselle, c'est une vulgarité qui entache et déconcerte !

#### Houben. — Cercle artistique de Bruxelles.

Houben, paysagiste, appartient comme classification de rétine à la normale. Je ne nomme pas cette vision normale parce que c'est la mienne, mais cette vision est celle qui paraît, physiologiquement, saine.



Tout le monde s'en va répétant qu'il y a dans la façon d'Houben, du Corot; soit, cela ne me gêne pas pour dire que cette peinture est bonne, au contraire, car si les pastiches sont haïssables, les ressemblances avec les maîtres sont honorables, quand elles sont sincères.

Je signalerai tout de suite les nos 22 et 23 dans la série *Forêt de Fontainebleau après l'incendie d'avril 1911*; il y a là des futaies légères baignant dans des ciels limpides.

Dans les toiles de grand format, les réussites poursuivies sont rares dans l'art moderné. Aussi citerons-nous les *Bateaux-lavoirs sur le Loing*, d'une note de lumière matinale et tendre, avec la seule expression d'une vie paisible et normale pour toute séduction.

#### **Tombu. — Salle Boute.**

Tombu, peintre de Huy et directeur de l'école de dessin académique de cette ville, a promené sa fantaisie au pays mosan et ailleurs. Si Tombu était toujours spontané comme il peut l'être, voyez *Chevaux de labour* et les *Saules* et *Bras de Meuse à Andenne*, nous n'aurions alors à lui adresser que des éloges. Mais, d'où viennent parfois ces couleurs forcées, ces verts trop bleus, ces roses violets, lourds et communs?

Tombu nous montre, dans *Automne*, qu'il sait peindre les eaux transparentes; pourquoi alors en fait-il de pâteuses et maçonnées comme dans la *Meuse*? L'on ne doit pas avoir tant de complaisance envers soi; et si l'intention se devine dans un tableau, elle ne suffit pas, et l'exécution compte seule. Entre l'artiste et le spectateur, c'est donnant donnant.

Tombu sait bien, et avant moi, que cette eau n'est pas bonne; mais il croit qu'on ne le verra pas! Et qu'en faveur du reste on l'admettra et la lui pardonnera. Eh bien, non!

#### **Guillaume. — Galerie d'Art.**

C'est très bien d'aimer ses parents, et de reporter cette affection jusque sur leurs portraits. A s'en remettre à l'abondance des portraits de famille, ce serait presque une caractéristique de nos artistes, tous nos peintres aiment beaucoup leurs parents. Quand nous aurons dit que les portraits du papa, de la maman, de la femme, de l'artiste sont de bons pastels, le respect dû aux sentiments de famille sera satisfait. Passons aux paysages, coins pittoresques du littoral, du Brabant et de la rocheuse province

de Namur. Je ne sais quoi donne à tous ces paysages quelque chose de trop préparé. Si je prends un tableau comme le bouquet d'arbres près du canal de Nieupoort abandonné, dans les lumières roses d'un soir tombant, je suis charmé par la mélancolie. Mais je voudrais là-dedans quelques-unes de ces notes persuasives que trouve un pinceau spontané et qui sont l'*anima* de la composition. J'en demanderai autant pour toutes les œuvres les meilleures de Guillaume, notamment les *Vieux noyers du Rouge Cloître*, et le chemin de *Lisseweghe*.

**Mlle Herbays.** — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Rien de plus déconcertant qu'un peintre comme Mlle Herbays. On sent à travers ses œuvres — informes — une nature, ce qui est le principal; mais une nature dénuée la plupart du temps de métier, surtout dans les figures et le paysage, ce qui revient à peu près à mépriser le langage dans une société de gens qui parlent. Ce qu'il y a de curieux c'est qu'avec ce mépris Mlle Herbays arrive à dessiner avec son pinceau plus nerveusement que bien des artistes ne sauraient le faire avec le crayon; elle dessine à la couleur et d'une manière pleine de style. On peut en voir un exemple dans la *Visite* et dans le *Page au levrier*. Les intérieurs d'église, les vieilles cuisines flamande, les salles Renaissance, les bibliothèques sont, dans tous leurs détails, exécutés avec une fermeté dans le trait qui est plus généralement le fait du crayon que du pinceau. Cette fermeté, pleine de volonté, donne de l'intensité à la toile et l'on sent tout de suite que l'on est devant une nature.

Il faudra que quelque chose arrive à cette nature volontaire, cela est fatal. Cette période tendue et violente doit aboutir... A quoi?

Il y a dans cet art une angoisse...

RAY NYST.

# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXVI

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges . . . . .	78, 202, 306
— — Les Théâtres . . . . .	82, 208, 310
BENEDICTUS, WILLY-G.-R, L'éternel Renouveau . . . . .	297
BOUCHÉ, BENOIT, Sur la Vie des champs. . . . .	41
CAUDIÈRE, CÉCILE, Le Reflet. . . . .	289
CHRISTOPHE, LUCIEN, Avant-Printemps . . . . .	193
COUROUBLE, LÉOPOLD, La Maison des Juges . . . . .	233
DE HASE, JULES, Causerie financière.	
DE LAMINE, ERNEST, Poèmes. . . . .	55
DE RIDDER, ANDRÉ, Des peintres de la Lys. . . . .	146
DRAINS, GÉO, La mort de l'Infante . . . . .	299
— — La mort de l'Égipan . . . . .	200
EGGERMONT, ARMAND, Chant triomphal . . . . .	178
GAUCHEZ, MAURICE, La Poésie Féminine . . . . .	274
GEORGES, EUGÈNE, Les Concerts . . . . .	92, 213, 323
— — Les Théâtres. . . . .	319
KNOSP, GASTON, La Grise théorie. . . . .	155
LAENEN, JEAN, Les Livres belges . . . . .	206
LECLERCQ, JULES, Les Châteaux de Majorque. . . . .	121
LEONARD, FRANÇOIS, La Tragédie de la Mer . . . . .	265
MAETERLINCK, L., Echos d'autrefois . . . . .	183
MAHUTTE, FRANZ, La Femme d'après les Écrivains belges, 5,	166
MAX, PAUL, Chansons d'amour. . . . .	152
MÉLOTTE, PAUL, La Lanterne magique . . . . .	19
MORISSEAU, F.-CHARLES, Le Douzième provisoire . . . . .	60, 297
NYST, RAY, Les Salons . . . . .	99, 216, 329
RAMAEKERS, GEORGES, La Chasse de Brabant . . . . .	134
VAN BENEDEN, CH. (baron), L'Ineptie portugaise . . . . .	33
VIERSET, AUGUSTE, Le Coffret, comédie en un acte . . . . .	242
VON SUTTNER. BERTHA, Les Livres belges . . . . .	198
ILLUSTRATIONS de MM. Cassiers, H., 102; Combaz, Gisbert, 224; Delaunois, Alfred, 105; Droit, Jean, 331; Emmanuel André, 225; Heimig, W., 109; Hynckes, Raoul, 228; Otte- vaere, Henri, 339; Uytterschaut, Victor, 107; Van der Loo, Martein, 221.	

# MEMENTO DES SALONS

🐼 L'excellent peintre animalier GEO. BERNIER ouvre, à partir du 2 mars, une exposition de ses nouvelles œuvres, dans son intéressant atelier de la rue de la Réforme, 4, à Bruxelles.

🐼 FRANZ COURTENS exposera prochainement à Bruxelles les quelque cinquante toiles qui ont obtenu un si franc succès à la salle Forst, à Anvers.

🐼 L'œuvre des artistes ouvrira le dimanche 3 mars, son XLII<sup>e</sup> salon. Œuvres de Emile Baes, Van Holder et Alb. Lemaître.

🐼 M<sup>me</sup> DELECOSSÉ-HEYNINX, membre de la société des beaux-arts de Belgique, et M<sup>lle</sup> FANNY DUPONT, diplômée pour le dessin et la composition décorative, ouvriront un cours de dessin et de peinture le 16 avril prochain, chaussée de Vleurgat, 165.

Développer l'esprit d'observation naturel chez l'enfant, en lui faisant remarquer dans la nature toutes les splendeurs qu'elle peut révéler, fixer son attention sur le dessin et la couleur et lui donner les satisfactions intellectuelles d'un esprit cultivé vers le beau. Pour atteindre ce but, lui faire exécuter graduellement d'après nature, animaux, fleurs, objets, etc., pour arriver au groupement complet du paysage ou à la composition stylisée.

🐼 LE IV<sup>e</sup> SALON DE PRINTEMPS s'ouvrira dans les commencements du mois de mai. Une exposition internationale d'art religieux moderne (sont exclus les pastiches et l'archaïsme voulu) sera annexée au Salon de Printemps. Elle sera accessible à tous les artistes belges et étrangers. — Renseignements : rue Capouillet, 55, à Bruxelles.

🐼 Le Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE, qui sera inauguré au début de mars dans les galeries du Musée de Peinture moderne, consacrera une salle aux tableaux, dessins et gravures de Jean-Louis Forain, un maître dont les illustrations sont universellement célèbres mais qu'on connaît fort peu en Belgique comme peintre et comme aquafortiste.

Parmi les artistes belges, le Salon groupera entre autres d'importants ensembles des peintres Albert Baertsoen et Emile Claus, deux des plus hautes personnalités de l'École flamande. On cite aussi au nombre des invités MM. A.-J. Heymans, Marcel Jefferys, G. Lemmen, R. Picard, W. Paerels, L. Thévenet, Ch. Doudelet, G. Combaz, M.-H. Meunier, M<sup>mes</sup> Leo Jo et G. Mon-

tald, les statuaires P. Du Boi, V. Rousseau, M. d'Haveloose, Louise Mayer-Ochsé, etc.

🐼 9 mars, ANVERS — Ouverture du Salon de l'Art contemporain. Ensemble spécial d'œuvres de Laermans.

🐼 ANVERS. — Cercle artistique et littéraire. Exposition de dessins de F. Schirren, du 2 au 14 mars inclus.

🐼 LES RUBENS, de Mons, d'après *La Fédération artistique* : M. Max Roose, dont l'opinion fait autorité en matière de... Rubens, partage l'avis que l'un, *la Trinité*, est une simple reproduction telle qu'il en existait déjà des quantités au temps même des archiducs. Ce n'est pas l'opinion de M. Stiévenart, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Mons, qui dit que « l'habileté extraordinaire de la brosse écarte l'idée de copie ». Quant à l'autre Rubens, *Loth fuyant Sodome*, le professeur estime que c'est une mauvaise copie, incorrecte et laide.

🐼 CONGRÈS ARTISTIQUE. — A l'occasion de l'Exposition de Gand, 1913, il est question d'organiser un congrès artistique aux réunions internationales duquel prendront part les présidents et vice-présidents des diverses sociétés de peinture.

🐼 GAND. — Cercle artistique et littéraire, ont exposé De Vos et M<sup>me</sup> Dutry.

🐼 AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — Exposition d'œuvres des peintres Albéric-A. Matthys de Vichte, Verlat, de Gand, et Victor Verongstraete de Courtrai, du 17 au 18 mars inclus.

🐼 SALLE TAETS, rue du Soleil. — La baronne H. della Faille d'Huyse, Léo Rogmans exposeront quelques-unes de leurs œuvres, du 9 au 22 mars.

🐼 LIÈGE. — Salle Ketels, a exposé Jean de Clerck.

🐼 NIEUPORT. — Exposition internationale des Beaux Arts en août-septembre.

🐼 Le journal d'art L'Essor, appréciant l'exposition de M. et M<sup>me</sup> Wytzman, qui a été ouverte au Cercle artistique de Huy, pendant le mois de février dernier, la juge une magnifique manifestation d'art, capable, dit-il, de contribuer largement à l'éducation artistique des amateurs et de la jeunesse des écoles.

🐼 L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, de Paris, sera dotée cette année d'un cours spécial de peinture à fresque. — Professeur : M. P. Bau-douin.

# NOTES

**Aux Amis de la littérature.** — M. Frans Ansel, continuant la série des conférences qui, cette année, ont pour but de rechercher quelques-unes des tendances auxquelles ont obéi nos poètes et nos prosateurs, a découvert la veine idéaliste. Il a montré comment plusieurs de nos aèdes, et non des moindres, sont tributaires de l'inspiration élevée, sereine, attendrie qui fut celle d'un Lamartine. Au culte de l'idéal échappé à tout souci des contingences, des laideurs, des matérialités quotidiennes, il voit assujettis des maîtres comme Giraud et Séverin.

M. Ansel a eu le talent non seulement de dire des choses très justes, étayées d'arguments solides et illustrées d'heureux exemples, mais de les dire d'une façon à la fois éloquente et spirituelle qui lui mérita le succès le plus flatteur et le plus enthousiaste.

\* \* \*

**Commission d'art dramatique.** — Le Ministre des sciences et des arts, répondant à une requête que lui présenta l'*Association des Écrivains belges*, vient d'instituer une commission chargée de rechercher les moyens de développer et d'encourager la littérature dramatique. Cette commission, présidée par M. Edmond Picard, est composée de MM. Iwan Gilkin et G. Van Zype, auteurs dramatiques, Georges Rency, secrétaire de l'*Association des Écrivains belges*, et Doutrepoint, professeur à l'Université de Louvain. M. A.-T. Rouvez en est le secrétaire. Toutes communications relatives aux questions qu'aura à envisager la commission peuvent être adressées à M. Rouvez, au ministère des sciences et des arts, 3, rue Beyaert.

Dès à présent un questionnaire est adressé aux auteurs et aux critiques dramatiques belges, ainsi qu'aux directeurs de théâtres, dans le dessein de les consulter sur les différents points qui les concernent.

\* \* \*

**L'Académie de musique** que dirige M. THÉO YSAÏE donnera en son local, rue Mercelis, 15, quatre concerts avec orchestre, consacrés aux Maîtres classiques, les samedi 9 mars, samedi 16 mars, mardi 26 mars, jeudi 18 avril, à 8 1/2 heures du soir.

Ces concerts seront donnés par M<sup>lle</sup> GERMAINE CORNÉLIS, harpiste; MM. THÉO YSAÏE, pianiste, EMILE CHAUMONT, violoniste et EMILE DOEHAERD, violoncelliste, professeurs à l'Académie de Musique, avec le concours de M. JOSÉ LASALLE chef d'orchestre du «Tonkünstler Orchester» de Munich, et différents autres artistes.

Places chez Breitkopf et Haertel.

\* \* \*

**Monument Victor Hugo, à Waterloo.** — Le lundi 4 mars prochain, à 8 1/2 heures

du soir, aura lieu à la salle de la Madeleine, 3, rue Duquesnoy, une grande soirée artistique, littéraire et musicale, sous le haut patronage de M. A. Max, bourgmestre de Bruxelles.

Cette soirée sera donnée au bénéfice du monument de Victor Hugo, à Waterloo.

M. HECTOR FLEISCHMANN y parlera de *Victor Hugo. Waterloo et Napoléon*; M<sup>me</sup> LAURE MOURET, de l'Odéon, et M. DESPLANQUES, du théâtre Sarah Bernhardt, diront des poèmes et M. Ponzio, de la Monnaie, chantera des mélodies sur des paroles de Victor Hugo.

Places chez les éditeurs de musique et à l'agence Rossel.

\* \* \*

**Les Images.** — C'est le titre d'une comédie-féerie en deux actes, créée il y a quelques mois par le *Théâtre de la Jeunesse*, et que va faire paraître l'éditeur Dickinson. L'œuvre du poète J. Berlaer et de l'excellent compositeur Ch. Mélant, sera présentée dans une édition luxueuse, illustrée par C. Van Offel. Le prix en souscription est de 6 francs pour l'exemplaire relié, in-12, sur velin teinté.

\* \* \*

**Salon triennal de Liège. La participation française.** — La France figurera brillamment au Salon de Liège.

AUBURTIN exposera une vaste composition décorative : *Les Reines de la mer*. M. CHABAS, un paysage ensoleillé des îles Baléares et une impression nocturne pleine de sérénité.

M. BOMPARD, RENÉ CHRÉTIEN, FRANCK BAIL et M<sup>me</sup> GALTIER-BOISSIÈRE, des natures mortes.

GUILLAUME, PAUL SIGNAC, BRÉMOND, GAGLIARDINI, MADELINE, TRUCHET, des paysages gais et lumineux; LE SIDANER, des paysages d'intimité.

MAUFRA et LE GOUT-GÉRARD, des marines.

GUIRAND de SCEVOLA, une vue de Versailles; COTTET, une vue d'Avila et une scène bretonne.

ANQUETIN, A. BROUILLET, ROLL, LAPARRA, JEANNIOT, JULES GRÜN, M. ELIOT, P.-A. LAURENS, MAXENCE, RENAUDOT, REBOUSSIN, ED. ZIER, des portraits, des nus, des scènes d'intérieur.

GIRARDOT, SUREDA et MANZANA-PISSARO, des visions orientales

LEBASQUE et D'ESPAGNAT, de belles toiles décoratives. DRESA, de délicieuses aquarelles.

Les sociétés : *Les Peintres-graveurs français* et la *Gravure originale en noir*, exposeront collectivement une centaine de gravures. On remarque dans ces sociétés les noms de Rodin, Lepère, Helleux, Friant, Leneutre et de tous les maîtres de la gravure en France.

Dans la sculpture nous citerons les noms de Dampy, L. Sicard, Pupert-Carabin et de M<sup>me</sup> Laffitte-Désirat qui enverra des statuettes de cire artistement parées.

## BIBLIOGRAPHIE

### Chez Fasquelle :

ALBERT BOISSIÈRE : *Le Jeu de Flèches* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Amoureux timide de la capiteuse Gisèle, aimé sans le savoir par Claire la Belle, Arsène Ressencourt finit par épouser Alice qui lui est totalement indifférente. Il devient pourtant, par pitié, l'amant de Claire et il est ensuite ramené dans le droit chemin par Gisèle de qui il eût pu espérer mieux. — De cette histoire, plus compliquée qu'elle ne paraît, M. Albert Boissière et son humour ironique ont fait un roman bien parisien et l'on sait toutes les qualités que cet adjectif comporte.

\* \* \*

EMILE BERGERAT : *Souvenirs d'un Enfant de Paris* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Emile Bergerat est *Enfant de Paris* et il en tire quelque vanité, mais il est aussi citoyen notable de la république des lettres et c'est là ce qui confère un intérêt si puissant à ses *Souvenirs*. C'est parce qu'il a vécu dans l'intimité des plus pures gloires littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'on ne ferme ce second volume des *Souvenirs d'un Enfant de Paris* qu'après l'avoir lu jusqu'à la dernière page.

\* \* \*

TH. DE BANVILLE : *Choix de Poésies* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Une anthologie des vers de Banville était d'une exécution délicate, en raison même du perpétuel embarras d'un choix entre des poèmes presque tous également beaux. Celle qui vient de paraître satisfera les plus fervents admirateurs du grand lyrique. En réduisant aux proportions modernes d'un seul livre ses dix-sept recueils, on a tiré en quelque manière une seule œuvre nouvelle de toutes ces œuvres diverses : le sujet en est le génie même du poète, qui décrit une courbe ascendante, puis qui plane, des *Cariatides* aux *Exilés*, et enfin jusqu'aux derniers vers. La suggestive préface de M. Charles Morice définit justement cette œuvre.

### Chez Calmann-Lévy :

PIERRE DE TRÉVIÈRES : *L'Amour aux Bas Bleus* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — René de

Gesvres fait successivement à deux poétesses une cour tendre, spirituelle et sentimentale, conforme à son propre tempérament et appropriée à la mentalité délicatement éthérée qu'il leur suppose. Mais il a pris le mauvais chemin, celui qui ne conduit qu'à leur cœur et par deux fois il joue un bien sot personnage. Il apprend ainsi à ses dépens qu'un bas bleu, comme une redoute, se prend d'assaut.

La double déconvenue du triste René fait la matière d'un joli roman, bien mené, bien écrit et tout plein d'un esprit vif et alerte qui fuse à chaque page dans les réparties attribuées par l'auteur à l'un de ses personnages, chroniqueur, romancier, nouvelliste, échetier, qu'il dénomme Henry Margel.

\* \* \*

GYP : *La Bonne Fortune de Toto* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Peut-être vous souvenez-vous de la mésaventure plutôt ridicule survenue à deux camelots du Roy qui furent poursuivis pour vols domestiques de complicité avec leurs petites amies. De ce banal fait divers Gyp a tiré un roman dialogué, et dans des scènes d'une drôlerie souvent irrésistible, elle exerce, une fois de plus, sa verve au détriment des parvenus, des inutiles, des énergumènes du parti monarchiste qu'elle appelle les mégottiers du prince, et, en général, de toutes les sortes de gens qui n'ont pas sa sympathie.

### Chez Ollendorff :

XAVIER PAOLI : *Leurs Majestés* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — Ancien commissaire délégué auprès des Souverains en France et chargé de veiller à leur sécurité, M. Xavier Paoli a réuni en ce volume une foule d'anecdotes sur les têtes couronnées dans l'intimité provisoire et itinérante desquelles il a vécu. Vous pensez si, d'emblée, j'ai sauté au chapitre consacré à notre feu Roi, mais mon empressement curieux s'est trouvé déçu. A côté d'inexactitudes flagrantes, je n'ai rien trouvé qui ne fût archiconnu, des histoires qui firent en leur temps le tour de la presse européenne et aussi des ragots, des potins dont l'auteur n'a pu vérifier l'authenticité. Bref, alors qu'il déborde d'en-

thousiasme pour les autres monarques — les sauvages, comme Sisowath, à part — M. Paoli est plutôt sévère pour Léopold II qui semble n'avoir pas eu l'heur de lui plaire.

#### Chez Plon-Nourrit et Cie :

VICOMTE E. M. DE VOGUÉ : *Pages choisies* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces *Pages choisies*, et excellemment choisies, sont précédées d'une longue préface dans laquelle M. Paul Bourget caractérise à la fois le talent et la personnalité du gentilhomme de lettres et du gentilhomme tout court que l'Académie française a perdu l'an passé.

\* \* \*

PIERRE REY : *Jacques Tissier, marsouin* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les marsouins sont, vous le savez, les soldats de l'armée coloniale qui vont par delà les mers, poussés par leur goût pour la vie d'aventures et aussi par enthousiasme patriotique, gagner à la France des terres nouvelles. Le *Jacques Tissier*, de M. Pierre Rey, est un de ceux-là et le récit des deux années qu'il passa à Madagascar, au dur temps de la conquête, est, dans sa simplicité, une des histoires les plus poignantes que j'ai lues.

\* \* \*

OCTAVE AUBRY : *Sœur Anne* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Anne de Rezel, une délicieuse créature aimante, s'est attachée à Jacques Fontane dont le caractère léger et inconstant est tout l'opposé du sien. Après une première fugue de son amant, elle fait si bien que leur amour se raccommode, mais le replâtrage ne dure guère et, tandis que Jacques va à une nouvelle liaison, *Sœur Anne* se brûle la cervelle.

Les personnages de ce roman, assez délicatement sentimental et, sauf deux anecdotes gaillardes, de belle tenue littéraire, appartiennent à cette élite républicaine dont les mœurs ne le cèdent en rien à celles des anciennes cours. Nous devons en croire, sur ce point, M. Octave Aubry, qui a vécu dans l'intimité du pouvoir.

#### Au Mercure de France :

ÉMILE MAGNE : *Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Poursuivant la série de ses études

historiques sur les débuts du grand siècle, M. Émile Magne nous parle encore une fois de Voiture et, naturellement, de l'Hôtel de la Marquise, de Julie d'Angennes, de ce pauvre Chapelain tant de fois malmené, et de tous les beaux esprits familiers du plus grand des salons où l'on causa.

#### Chez Sansot :

ROBERT RANDAU : *Autour des feux dans la brousse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans les solitudes tropicales, au milieu de la nature luxuriante, l'homme rêve, mais il agit aussi. C'est à magnifier à la fois son idéal et la grandeur héroïque de l'énergie et de l'effort que s'est employé, avec art autant qu'avec sincérité, le poète qui écrivit ce recueil.

\* \* \*

ALEX SKOUFFO : *Les Olympiennes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Comme Moréas, l'auteur est enfant de l'Hellade. Il chante le passé grandiose et l'émouvante beauté de sa patrie en des poèmes de la meilleure veine française, logiquement dédiés aux mânes d'André Chénier.

#### Librairie Nelson :

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO (1 fr. 25 le vol. in-12, relié). — Nous avons signalé cette édition élégante et économique à la fois de l'œuvre complète de Victor Hugo, en cinquante-deux volumes. Depuis les quatre tomes initiaux qui renfermaient le texte intégral des *Misérables*, ont paru en cinq volumes : *Han d'Islande*, *Ruy Blas* et *les Burgraves*, *Les Contemplations*, *Le Rhin*. Cette façon d'alterner la prose, le théâtre et les vers est habile ; elle assure plus de variété à la lecture et ainsi, pendant les dix-huit ou vingt mois que durera la publication, nous pourrions admirer, tour à tour et simultanément, tous les aspects du génie grandiose de Hugo.

\* \* \*

LÉON TOLSTOÏ : *Contes* (id.). — Dans cette même collection très en vogue l'éditeur Nelson poursuit, parallèlement à la réimpression des œuvres de V. Hugo, la mise en vente des romans et des études morales, philosophiques ou historiques qui sont consacrés dans toutes les littératures européennes.

Tolstoï a occupé trois tomes avec le *Père*

*Serge, Hadji Mourad, Le Faux coupon* et d'autres contes, tous de la même inspiration émouvante et pittoresque. Ce sont bien là d'immortelles pages dignes de voisiner avec celles des plus grands Maîtres du XVII<sup>e</sup>, du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles français.

#### Chez Bernard Grasset :

LÉO GAUBERT : *Héloïse Bion* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans la famille Bion, une tradition veut qu'une fille naîtra qui sera sainte et fera des miracles. Et voilà qu'un beau soir, *Héloïse Bion*, une névrosée, prétend avoir des visions célestes. La thaumaturge c'est elle, évidemment, et, du coup, on la vénère à l'égal d'une bienheureuse et l'insuccès complet du miracle qu'on attend d'elle ne parvient même pas à désarmer la crédulité imbécile des villageois.

M. Léo Gaubert a voulu se gausser de la toi aveugle des paysans, de ceux du Marais en particulier, mais il les montre, je crois, plus stupides que nature et cette impression fait quelque tort au livre qui la produit.

\* \* \*

PIERRE DE BOUCHAUD : *Les Poésies de Michel-Ange Buonarroti et de Vittoria Colonna* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En même temps qu'une étude substantielle et richement documentée sur l'œuvre poétique de Michel-Ange et sur celui de Vittoria Colonna, la grande amie de l'artiste, ce livre est un *Essai sur la lyrique italienne du XVI<sup>e</sup> siècle*.

\* \* \*

ALPHONSE VIOULY : *Diplyque* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En les deux drames : *Schéradale* et *Lycippe* composant ce *Diplyque*, M. Alphonse Viouly s'est efforcé, dit-il, « de dire la puissance des forces mystiques entourant la vie humaine ». A la suite de Maeterlinck, il tente d'explorer les routes de l'au-delà, mais au lieu de voir dans ces forces des ennemies, elles lui apparaissent secourables. Qu'il en soit ou non ainsi qu'il pense, il faut reconnaître que ses deux pièces, reflet de son optimisme, sont bien présentées et font une certaine impression.

\* \* \*

FRANÇOIS LABEUR : *Jean Klein, légionnaire* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Epouvanté par la

gravité de sa faute, un jeune déserteur français se jure de la réparer. Sous un nom d'emprunt il prend un engagement au 1<sup>er</sup> régiment étranger. Il se couvre de gloire au Tonkin et c'est porteur des galons de sergent qu'il rentre en France pour réclamer sa réhabilitation, aisément accordée du reste. Tout cela, en même temps que l'aventure sentimentale dont se corse l'odyssée de *Jean Klein*, est prétexte à nous parler de la Légion étrangère, de ses hauts faits et de ses tares, à exalter l'endurance, la bravoure des légionnaires.

M. François Labeur, dont le talent de romancier s'affirme et se précise à chaque œuvre nouvelle, a écrit là un beau livre qu'il faut lire.

\* \* \*

LÉON CATHLIN : *Un Prêtre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pénible calvaire que celui du curé Cygne. Abandonné par ses collègues, tancé par ses supérieurs parce qu'il comprend sa mission selon le véritable esprit évangélique, il se trouve être, en outre et pour les mêmes raisons, un objet de scandale pour ses paroissiens. Ceux-ci le laissent mourir de misère. Quelque logique qu'il soit, ce dénouement ne sera pas fait pour plaire aux catholiques qui reprocheront sans doute à M. Léon Cathlin son pessimisme un peu exagéré.

\* \* \*

JEAN LUBAC : *La Valeur du spiritualisme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Sans être précisément à la portée du vulgaire, ce à quoi il ne tend évidemment pas, cet essai de philosophie spiritualiste est présenté pourtant de façon assez simple et assez claire pour être lu et compris par tous ceux que préoccupe le grand problème de l'âme.

\* \* \*

CAPITAINE PIERRE-FÉLIX : *La Concentration nationale* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « La France se désagrège », M. le capitaine Félix n'est pas le seul à le constater, mais au moins il s'est mis, lui, à la recherche d'un système social propre à éviter la débâcle finale. Je ne dirai pas qu'il l'a trouvé, mais son livre contient pourtant quelques idées excellentes méritant d'être creusées et qui contribueront, espérons-le, à débarrasser le monde du mal démagogique qui le ronge et que les politiciens entretiennent à leur très grand profit personnel.

\* \* \*



LÉON LAFAGE : *Le Bel Ecu de Jean Cloche-pin* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nous avons lu, l'an passé, de M. Léon Lafage, un roman élégamment parisien, intitulé *Par aventure* et dont nous avons admiré sans réserve la grâce raffinée. Le recueil de nouvelles campagnardes qu'il publie cette fois et dans lequel il croque nombre de types du Quercy, le montre aussi habile à pénétrer l'intime psychologie du paysan que celle plus compliquée peut-être, mais beaucoup moins fermée, du citadin cultivé.

\* \* \*

ROBERT DERVIEU : *Les Petites filles d'une grande nuit* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il s'agit de la nuit de Noël au cours de laquelle saint Nicolas distribue joujoux et bonbons aux enfants sages. Les petites filles d'ici, fêtées les 6 et 25 décembre, feraient bien vite remarquer à M. Robert Dervieu que saint Nicolas et le bonhomme Noël n'ont rien de commun, mais elles n'auront point l'occasion de signaler cette erreur si préjudiciable à leurs intérêts, car, toutes gracieuses qu'elles soient, ces petites histoires enfantines ne seront pas mises sous leurs yeux innocents.

—

#### Chez Garnier frères :

BRIZEUX : *Œuvres complètes* (Un vol. in-18, ill., à 3 fr. 50). — Ce tome III comprend *La Fleur d'Or* et les deux premiers livres des *Histoires poétiques*. Brizeux ayant dédié la plupart de ces poèmes à ses amis les plus chers, M. Dorchain a trouvé là une heureuse occasion de faire revivre, en quarante pages de notes, tout l'entourage du poète, ainsi replacé dans son milieu, de montrer la place qu'ont tenue dans sa vie des écrivains tels qu'Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Lamennais, Victor de Laprade; des artistes tels que Berlioz, Winterhalter, Eugène Guillaume... Une bibliographie complète, de nombreuses variantes, enfin de belles héliogravures d'après les dessins de Maillart, s'ajoutent à l'intérêt du volume nouveau.

—

#### A la Renaissance du Livre :

DR F. NUCHTER : *Albert Dürer* (Un vol. in-4, ill.). — Cet album de grand luxe, préfacé par M. Salomon Reinach, est une des plus belles contributions que l'on pouvait apporter à la gloire du maître de Nuremberg. L'étude

biographique et le commentaire des œuvres sont vraiment dignes de celui qu'ils célèbrent; les cinquante-quatre planches qui reproduisent d'illustres chefs-d'œuvre sont de toute beauté.

—

#### Chez Eugène Figuière et C<sup>ie</sup> :

JOSEPH BRYDOU : *Dans l'Ombre du caveau* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces romanciers, tout de même, mettent parfois les gens dans de cruels embarras. Voici une jeune fille, Germaine Fleurance, qui se prend d'amour, voire de passion, pour un sien oncle déjà barbon. C'est bien, mais ce n'est pas tout. Cet oncle est en même temps son père, personne n'en doute dans la famille. Vous voyez d'ici toutes les complications auxquelles pareille situation peut entraîner et que M. Joseph Brydou narre en long et en large avec l'émotion et le pathétique voulus.

\* \* \*

ALEXIS DANAN : *Le Berger de Bagdad* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Fils de cette harmonieuse Algérie qui prodigue des images et des rêves splendides à ses chantres, M. Alexis Danan a esquissé des tableautins, des médaillons, des pastels où chatoient heureusement de riches couleurs. L'âpre magnificence du ciel africain lui a aussi inspiré une hautaine mélancolie, qu'il exprime en des vers d'une ferme et impeccable facture.

\* \* \*

JEAN DE BONNEFON : *Dans les débris et sur les ruines* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Un copieux recueil de chroniques dans lesquelles l'auteur expose ses idées de néo-catholique, légèrement teintées de gallicisme, à ce qu'il me semble. Son ironie caustique et fort souvent spirituelle n'épargne guère les gens d'église, même les plus haut placés, qui ont, à ses yeux, entre autres torts, celui très grave de détenir toute l'autorité au lieu de la partager, comme aux premiers temps du christianisme, avec le bas clergé et même avec les fidèles.

En somme, un livre qui, au Vatican, doit fleurir rudement le fagot.

\* \* \*

ETIENNE CRUCK : *L'Eternel éphémère* (Un vol. in-18 à 3 fr. 50). — C'est l'évocation des splendeurs du ciel méditerranéen, du mouvement des ports, de la beauté tragique des corridors.

Mais aussi, comme l'auteur est un poète qu'émeuvent les grands sentiments humains, il célèbre le charme de l'amour, les joies simples de la maison familiale, les émois divers de la vie.

**A la Librairie centrale des Beaux-Arts :**

LÉON ROSENTHAL : *Daumier* (Un vol. illustré, à 3 fr. 50). — Dans la belle collection de *l'Art de notre temps*, qui nous donnait l'autre jour un *Manet* si intéressant, voici la monographie d'un des plus originaux des artistes du XIXe siècle dernier, celui-là que Baudelaire plaçait au même rang qu'Ingres et Delacroix.

M. Rosenthal, aussi sûr dans ses appréciations que dans sa documentation, était tout indiqué pour écrire ce brillant commentaire des 48 planches satiriques reproduites dans ce précieux ouvrage.

**Chez Stock et Cie :**

OSCAR WILDE : *Théâtre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Deux comédies dont l'une : *Un Mari idéal*, est une peinture satirique et dramatique aussi de la vie de la haute société anglaise. Quant à la seconde : *L'Importance du Sérieux*, c'est un vaudeville, fort gai au demeurant, mais qui, dépourvu de plaisanteries épicées, de cocottes et de déshabillages suggestifs, n'aurait pas le moindre succès sur le continent.

\* \* \*

FRANÇOIS MAURIAC : *L'adieu à l'adolescence* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — De savoir qu'il n'est plus « l'enfant triste au cœur des soirs tombants » donne au poète la confiance féconde, la volonté vaillante et aussi la résignation modeste devant les premières souffrances et les déceptions initiales. L'avenir est là, plein de promesses. Et je croise les mains, dit-il, « attendant le mystère » ..

Mais en cette heure de transition, M. Mauriac prononce l'adieu aux joies, aux tristesses aussi, aux émotions du temps déjà passé.

\* \* \*

A. DE BARY : *Les Voix de la montagne* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Chansons gracieuses et tendres d'abord, puis, sur un rythme plus large, les voix poignantes de l'amour et de la douleur se font entendre, nous entraînant aux plus fières cimes. La beauté des paysages s'as-

socie heureusement dans ces vers à la force des sentiments.

**Chez H. Daragon :**

JEAN DE LÉCUSSAN : *Notre droit historique au Maroc* (Une plaquette in-18, à 1 franc). — L'élégante brochure que voici entend prouver que les droits de la France sur le Maroc priment par leur antériorité ceux de tous les autres Etats, car ils remontent à l'année 1260. Nous ne prendrons pas position en cette affaire, mais je serais tout de même curieux d'avoir l'avis des principaux intéressés, j'ai nommé les Marocains.

\* \* \*

PAUL MARION : *Choix de chansons galantes d'autrefois* (Un vol. in-8°, ill., à 12 francs). — De très grands poètes n'ont pas dédaigné de rimer des chansons. Celles-ci, sous leur plume, furent de véritables chefs-d'œuvre. M. Paul Marion a voulu sauver de l'oubli la plupart d'entre elles. Ce sont celles écrites sur le mode galant qui remplissent le recueil actuel. C'est une façon de rare et précieuse anthologie libertine qui est fort bien à sa place dans l'intéressante et luxueuse « Bibliothèque du vieux Paris ».

\* \* \*

IVES BLANC : *Histoire de la Maison de l'Espine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Comment les comtes de l'Espine, de leur pauvre gentilhomme, passèrent à la Cour où les hommes occupèrent les premières charges et où les femmes firent mieux encore, M. Yves Blanc nous le fait raconter par un de leurs serviteurs, en ce style un peu fatigant propre aux mémoires du XVIIe siècle. N'importe, on goûte un vrai plaisir à fréquenter, en la compagnie de ce lettré d'humble condition, les précieuses, puis les grands classiques et enfin les princes et le Roi Soleil en personne.

**Chez H. Laurens :**

ERNEST LÉMONON : *Naples et son Golfe* (Un vol. in-4°, ill., à 4 francs). — Ce livre sera pour beaucoup une révélation. De la période grecque et romaine, du moyen âge Naples a conservé maints souvenirs splendides. Le XVe et le XVIe siècles peuvent aussi y être étudiés dans toute leur beauté. Les chapitres que l'auteur consacre au XVIIe et au XVIIIe, à la grande

époque du baroque, permettront une juste appréciation d'un art trop vanté par certains, et trop décrié par d'autres.

En outre, M. Ernest Lémonon, soit qu'il nous mène dans les rues de la ville et sur le Pausilippe, soit qu'il nous entraîne à Pouzoles, à Baia, à Cumes, ou bien à Herculanium, à Sorrente, à Capri, se révèle un admirateur fervent de la nature. Son livre est celui d'un érudit, curieux de science, mais aussi passionné de soleil et de lumière.

#### Chez Georges Crès :

ALBERT-JEAN : *La Pluie au printemps* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le lettré distingué qu'est M. Van Bever présente au lecteur le nouveau poète que voici. Cette recommandation suffirait à nous rassurer sur la valeur des vers que nous allons connaître; mais il faut lire les poèmes qu'a écrits, en sa vingtième année, un jeune homme à la fois avide et timide, perdu dans une grande ville et soudain cruellement éprouvé par la perte d'un être cher, pour apprécier la sensibilité, le charme et l'émotion qui se dégagent d'eux.

#### Chez Falque :

ALICE CLERC : *Dans le jardin de notre amour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont des vers de majestueuse facture parnassienne, de noble inspiration, mais souvent aussi imprégnés de charme et de délicate tendresse. Une gerbe de fleurs, en somme, aux multiples parfums doux, pénétrants, subtils, violents...

\* \* \*

RAPHAËL COR : *Essais sur la sensibilité contemporaine* (Un vol. in-18, à 3 fr.). — Nietzsche, M. Bergson et M. Claude Debussy ont fourni à l'auteur les éléments d'une étude comparative pleine de subtilité et dont nous ne pouvons tirer que les meilleurs enseignements. L'auteur est à la fois un érudit et un penseur très personnel.

\* \* \*

NOËL NOUËT : *Le Cœur avide d'infini* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Encore des vers, de bons vers de jeune homme ardent, impatient et curieux devant le spectacle de la vie. Il est admirable... et inquiétant de considérer combien les jeunes gens d'aujourd'hui écrivent de bons vers et s'apprentent à vivre avec frénésie?...

#### Chez C.-Fr. Caillard :

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Charles Guérin* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50). — En ces quelques pages, précédées d'un portrait et de deux autographes, préfacées par Francis Jammes, M. Albert de Bersaucourt étudie et analyse l'œuvre inachevée de Charles Guérin, le délicat poète, mort trop jeune, qui, en des poèmes souvent parfaits dans leur forme, raconta l'histoire de son âme de chrétien, très haute et très triste, tourmentée d'idéal.

\* \* \*

Comtesse DE MASSACRÉ : *La Métairie de Las Ramadas* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — D'être court, de ne compter que soixante-dix pages à peine, n'est pas le seul mérite de ce roman. M<sup>me</sup> la comtesse de Massacré nous parle des laboureurs de son coin de province et ses types, très vrais, sont aussi loin des paysans d'opéra comique que des brutes de l'école réaliste. Les quelques nouvelles qui complètent le volume sont conçues dans la même note mélancolique et sentimentale, sans excès cependant.

#### Aux Éditions du Belfroi :

ALCIDE RAMETTE : *Clartés au Crépuscule* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

*C'est l'heure de mon rêve et de ma joie intime  
Où les yeux éclairés de pâles visions,  
J'écoute, au fond de moi, chanter de belles  
rimes.*

Et cette suggestion nous vaut qu'à son tour M. Ramette nous dit, en des vers élégants et souvent inspirés, ses souvenirs, ses émois présents et ses espoirs.

## LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- L'ESSOR, hebdomadaire, 7, Avenue des Celtes, Bruxelles.
- REVUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, mens., 35, r. Souveraine, Ixelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . . . .	3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné . . . . .	3.50
» La Guirlande . . . . .	3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine . . . . .	2.00
» Le Peintre W. Linnig. . . . .	10.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . . . . .	3.00
» Maître Alice Hénaut . . . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . . . .	3.50
MARIA BIERMÉ Rayons d'Âme (épuisé).		HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . . . .	1.25
» Les Artistes de la		» L'Autre moyen . . . . .	1.00
Pensée et du Sentiment. . . . .	5.00	» Les Jours tendres . . . . .	2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse . . . . .	2.00	» Un Cœur blessé. . . . .	3.50
» Le Nœud . . . . .	2.00	RENÉ LYR : Brises . . . . .	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle. . . . .	3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour. . . . .	1.00
» La Mer . . . . .	2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami . . . . .	1.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée . . . . .	3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre . . . . .	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		MORISSEUX et LIEBRECHT : L'Effrénéé. . . . .	2.00
Chevalier . . . . .	2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Méliodon . . . . .	2.00
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée. . . . .	3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin . . . . .	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme . . . . .	3.50	» Le Baron de Lavaux-Sainte-	
» La Fausse route . . . . .	3.00	Anne. . . . .	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. . . . .	3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden . . . . .	2.00
LOUIS DELATTRE : Fany . . . . .	3.00	GEORGES RENS : La Cluse . . . . .	3.00
» La Mal Vengée . . . . .	3.00	» L'Homme en noir . . . . .	1.50
» Contes d'avant l'Amour. . . . .	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur . . . . .	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie . . . . .	3.50
Blanche. . . . .	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or. . . . .	3.50
E. DE TALLEY : Vivia Perpetua . . . . .	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois . . . . .	1.50
niers Soirs. . . . .	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabu-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain. . . . .	3.50	deries . . . . .	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Héliène Pradier. . . . .	3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante. . . . .	3.50
CH. FORGEOIS : Pax . . . . .	1.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)	
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . . . .	3.50	» La Wallonie héroïque . . . . .	3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses. . . . .	3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . . . .	2.50	ture des Jeunes Belges . . . . .	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . . . . .	1.25	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
» Madame reçoit . . . . .	1.00	Tirgalet . . . . .	2.00
A. GILON : Dans mon Verre . . . . .	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche. . . . .	3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations . . . . .	3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie . . . . .	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue . . . . .	3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels . . . . .	3.00
J. JOBÉ : La Science économique au		» L'Oiseau mécanique. . . . .	3.00
XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur. . . . .	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3.00	GEORGES WILLAMÉ : Le Puisson . . . . .	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.



#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.